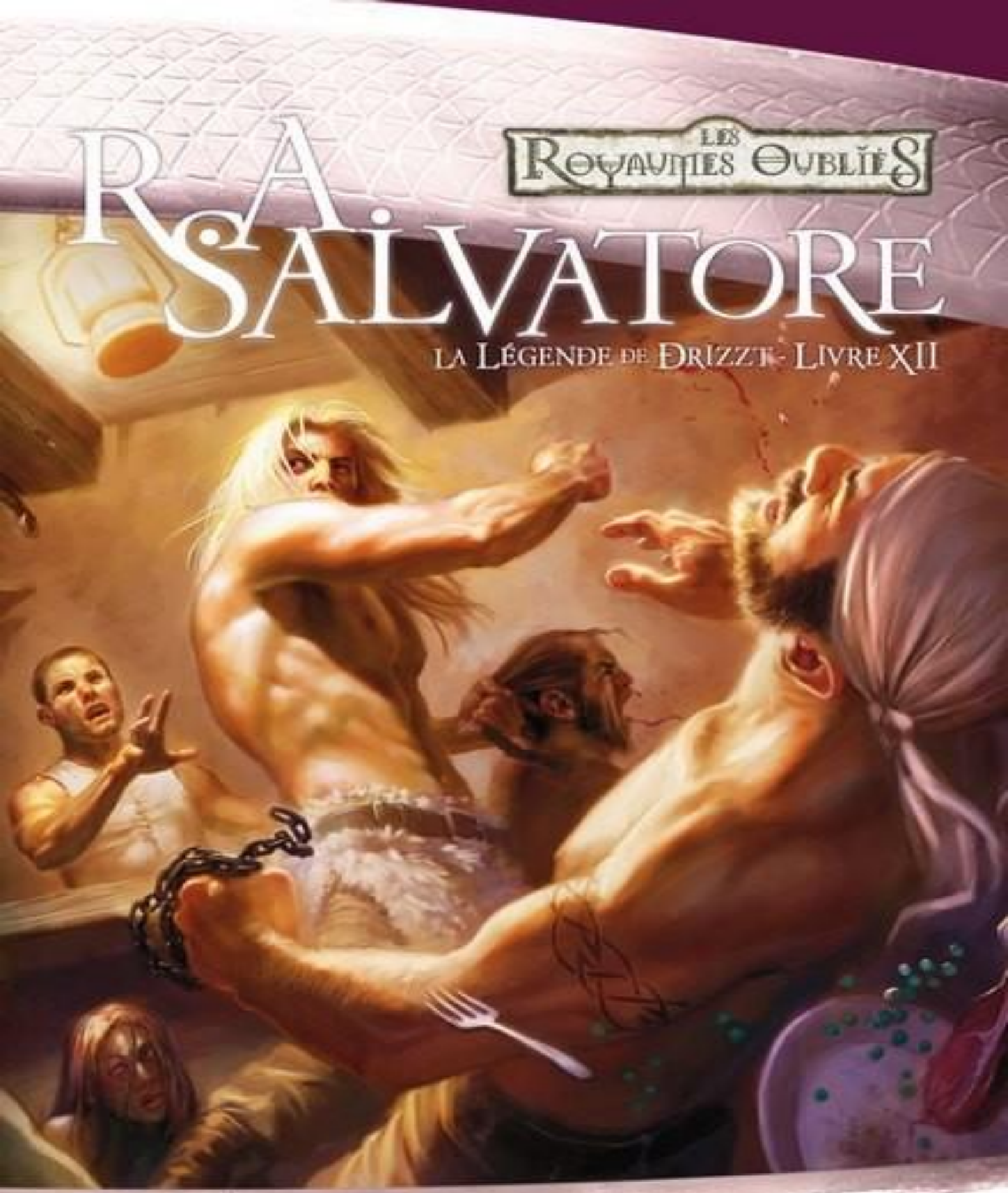
LES ROYAUMES OUBLIÉS

R. A. SALVATORE

LA LÉGENDE DE DRIZZT - LIVRE XII



L'ÉPINE DORSALE DU MONDE

LES ROYAUMES OUBLIÉS

La légende de Drizzt

Livre XII

L'Épine Dorsale du Monde

R.A SALVATORE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Betsch

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

OFFICIAL Wizards of the Coast LICENSED PRODUCT

Originellement publié aux États-Unis par Wizards of the Coast LLC

Titre original : *The Spine of the World – The Legend of Drizzt, Book 12*
Copyright © 1999 TSR, Inc.
Copyright © 2009, Wizards of the Coast LLC

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Todd Lockwood
Copyright © 2009, Wizards of the Coast LLC

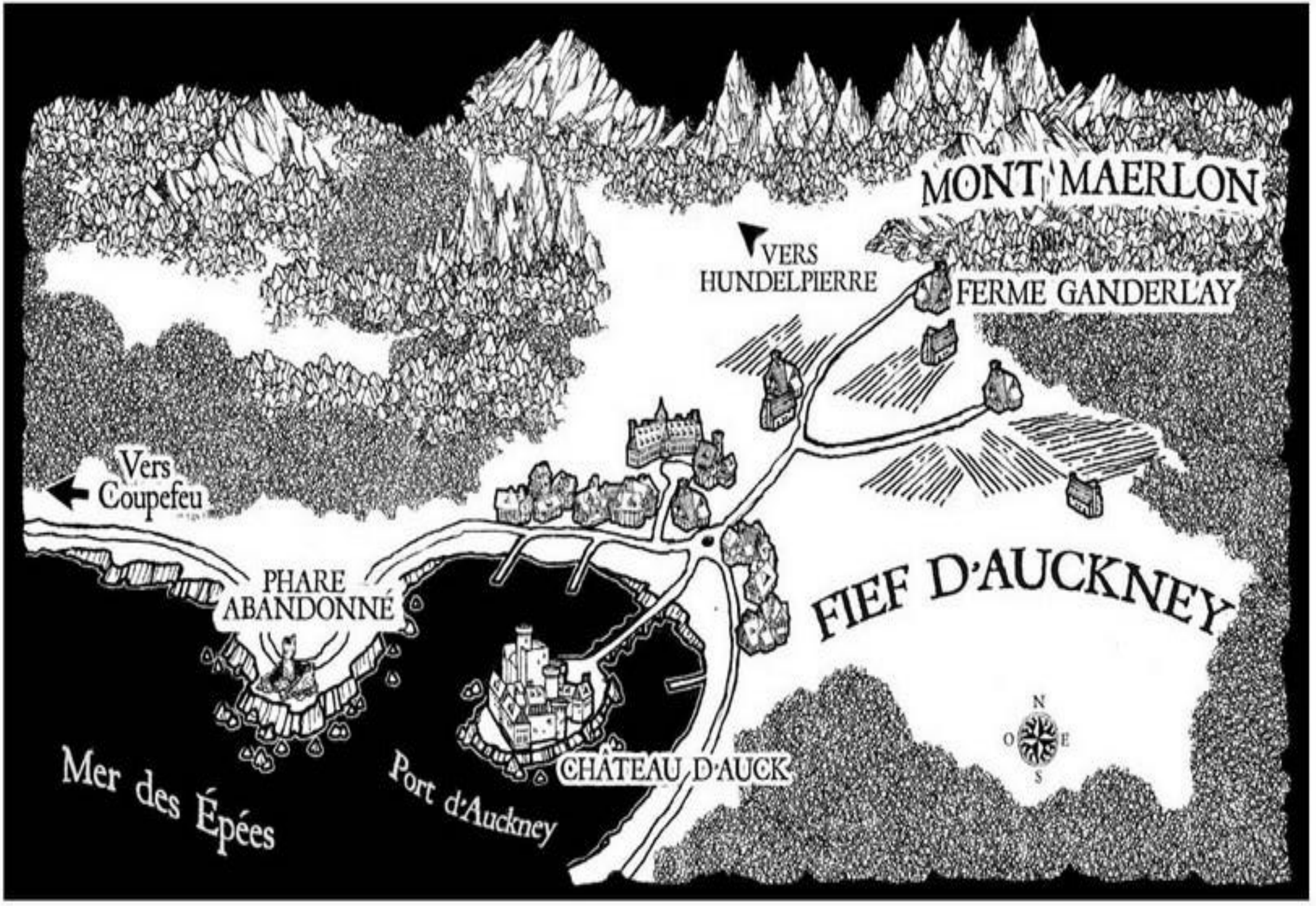
Carte :
D'après la carte originale de Todd Gamble
© 2009 Wizards of the Coast LLC

ISBN : 978-2-8205-0327-5

Bragelonne – Milady
60-60, rue d'Hauteville – 75010 Paris

R.A. Salvatore est l'un des auteurs de Fantasy qui connaît le plus grand succès. Ses fans sont fidèles et toujours plus nombreux. Ses romans apparaissent régulièrement dans la liste des best-sellers du *New York Times* et se sont vendus à plus de dix millions d'exemplaires.

C'est en 1988 qu'est né sous la plume de Salvatore un héros qui allait tout de suite devenir extrêmement populaire : Drizzt Do'Urden, plus connu sous le nom de « l'elfe noir ».


MONT MAERLON
VERS HUNDELPIERRE
FERME GANDERL'AY
Vers Coupefeu
PHARE ABANDONNÉ
FIEF D'AUCKNEY
CHÂTEAU D'AUCK
Port d'Auckney
Mer des Épées
N
O
E
S

Prologue

Connu sous de nombreux noms à Luskan mais généralement appelé Morik le Rogue, ou encore le voleur, le plus petit des deux hommes leva la bouteille crasseuse et la secoua afin de repérer la surface sombre de la boisson, avec pour fond la lueur orangée du soleil couchant.

— Plus qu'une gorgée, dit-il, baissant le bras comme pour s'octroyer une dernière lampée.

Son immense compagnon, assis au bout de la jetée à côté de lui, lui arracha la bouteille d'un geste d'une agilité exceptionnelle pour un homme de sa taille. D'instinct, Morik fit mine de reprendre son bien, mais le colosse leva son bras musculeux et repoussa ces mains tendues, puis il vida le récipient d'une unique et longue gorgée.

— Bah ! C'est toujours toi qui finis la bouteille, Wulfgar ! se plaignit Morik, qui gratifia le barbare d'une bourrade peu enthousiaste.

— Je l'ai mérité, répondit Wulfgar.

L'espace d'un court instant, Morik lui jeta un regard sceptique, avant de se rappeler leur dernière joute, lors de laquelle son ami avait en effet remporté le droit de boire la dernière gorgée de la prochaine bouteille.

— C'était un lancer chanceux, grommela-t-il.

Il n'en pensait toutefois pas un mot et était depuis longtemps habitué aux exploits guerriers de Wulfgar.

— Je recommence quand tu veux, assura ce dernier, avant de se lever et de brandir *Crocs de l'égide*, son extraordinaire marteau de guerre.

Chancelant, il fit claquer l'arme sur la paume de sa main, ce

qui fit naître un sourire narquois sur le visage basané de Morik. Celui-ci se leva à son tour et récupéra la bouteille vide, qu'il fit négligemment tournoyer.

— Maintenant ?

— Tu as intérêt à la lancer suffisamment haut, précisa le géant blond, qui leva le bras, son marteau de guerre pointé vers la mer ouverte.

— On aura le temps de compter jusqu'à cinq avant qu'elle touche l'eau, dit Morik avec un regard glacial, rappelant ainsi les règles du jeu dont ils avaient eu l'idée de nombreux jours auparavant.

Morik en était sorti vainqueur les premiers temps, jusqu'au quatrième jour, quand Wulfgar avait compris comment viser la bouteille en chute libre, que son marteau pulvérisait alors en minuscules éclats de verre qui se disséminaient dans la baie. Morik ne pouvait désormais remporter ce concours que lorsque Wulfgar avait abusé du contenu de ladite bouteille.

— Elle ne touchera jamais l'eau, marmonna le guerrier, tandis que Morik prenait son élan.

Le voleur s'immobilisa et, une fois de plus, toisa son acolyte avec un léger dédain, avant de soudain simuler un jet.

— Hein ? s'écria Wulfgar, surpris, qui comprit aussitôt la feinte.

Alors qu'il se retournait vers son compagnon, celui-ci fit un tour sur lui-même et lança enfin son projectile, très haut et très loin.

Droit sur le soleil couchant.

Ne l'ayant pas suivie dès le début de sa trajectoire, Wulfgar ne la vit tout d'abord que du coin de l'œil avant d'enfin la repérer de façon précise. Avec un rugissement, il lança son puissant marteau de guerre, cette arme magique et superbement forgée, qui fila en tournoyant au-dessus de la baie.

Morik poussa un glapissement de joie, persuadé de s'être montré plus futé que son camarade, la bouteille, déjà à vingt bons pas du quai, ayant largement entamé sa descente quand Wulfgar lança son marteau. Personne n'était capable de projeter un marteau de guerre si loin et à une vitesse suffisante pour toucher cette cible, surtout s'il en avait en outre vidé plus de la

moitié du contenu au préalable !

La bouteille frôla une vague avant d'être atteinte par *Crocs de l'égide*, qui la fit éclater en mille débris.

— Elle a touché l'eau ! beugla Morik.

— J'ai gagné, laissa tomber Wulfgar, sur un ton qui n'admettait pas la moindre réplique.

Morik ne put que ronchonner, conscient que telle était la vérité ; le marteau de guerre avait touché la bouteille à temps.

— Quel dommage de perdre un bon marteau pour une simple bouteille, dit alors une voix, derrière les deux amis.

Ils se retournèrent instantanément et virent deux hommes, épées dégainées, qui ne se tenaient qu'à quelques mètres d'eux.

— Tiens, tiens, voici M. Morik le Rogue, dit l'un d'eux. (Ce grand échalas, la tête recouverte d'un foulard et un œil d'un cache, agitait une lame courbe rouillée devant lui.) J'ai appris que tu avais soutiré une petite fortune à un marchand de gemmes la semaine dernière. M'est avis que tu ferais bien de partager ce butin avec mon ami et moi…

Morik leva les yeux vers Wulfgar, qui comprit, d'après le sourire ironique et le scintillement des yeux noirs de son compagnon, que celui-ci n'avait pas l'intention de partager quoi que ce soit, à part peut-être la lame de sa dague.

— Et toi, tu aurais pu t'y opposer si tu n'avais pas jeté ton marteau, s'amusa l'autre voyou, aussi grand que son compère mais nettement plus épais et crasseux.

Quand il pointa son épée vers Wulfgar, ce dernier recula de quelques pas hésitants, au point de manquer de peu de tomber au bout de la jetée – c'est en tout cas l'impression qu'il donna.

— Vous auriez dû trouver ce marchand de gemmes avant moi, répondit calmement Morik. En supposant qu'il existe véritablement, mon ami, car je t'assure que je n'ai aucune idée de ce dont tu parles.

Le plus maigre des individus poussa un grognement et menaça sa victime désignée de son épée.

— Assez, Morik ! cria-t-il.

Ces mots à peine prononcés, Morik bondit en avant et plongea sous la lame courbe, puis il se retourna, le dos contre l'avant-bras de son agresseur stupéfait, qu'il repoussa avant de

lui lever le bras de la main droite. À la même seconde, Morik brandit sa main gauche, brillant d'un éclat argenté sous les dernières lueurs du jour, et planta sa dague sous l'aisselle de son adversaire.

Pendant ce temps, l'autre voyou, pensant avoir affaire à une proie facile car désarmée, s'élança. Il écarquilla ses yeux injectés de sang quand Wulfgar leva le bras droit, qu'il avait gardé dans le dos, révélant ainsi que le formidable marteau de guerre lui était revenu en main de façon magique. Il s'arrêta net et jeta un regard paniqué à son complice. Hélas pour lui, ce dernier, à présent désarmé, prenait la fuite, poursuivi par Morik, qui le raillait entre deux rires hystériques, sans cesser de lui frapper les fesses.

— Non ! s'écria l'autre en essayant de faire demi-tour.

— Je peux atteindre une bouteille en pleine chute, lui rappela Wulfgar.

L'inconnu s'immobilisa et se tourna lentement vers l'immense barbare.

— On ne veut pas d'ennuis, dit-il, s'inclinant à plusieurs reprises tandis qu'il posait son épée sur les planches de la jetée. Pas d'ennuis, monseigneur…

Wulfgar lâcha *Crocs de l'égide* et le voyou se figea, le regard rivé sur l'arme.

— Ramasse ton épée, si tu veux, lui proposa le barbare.

N'en croyant pas ses oreilles, il observa ce géant désarmé – si l'on exceptait ces impressionnants poings, bien entendu – et récupéra son épée.

Sans lui laisser le temps de porter son premier coup, Wulfgar fut sur lui et lui agrippa le poignet. D'une torsion, aussi soudaine que brutale, il leva ce bras et frappa son adversaire en pleine poitrine, d'un violent coup qui laissa le misérable sans force et le souffle coupé. L'épée retomba sur le quai.

Wulfgar secoua de nouveau le bras et souleva ainsi le voyou, dont l'épaule se déboîta sous le choc. Il lâcha ensuite le malheureux, qui retomba lourdement sur ses pieds, puis il le frappa d'un sévère crochet du gauche en pleine mâchoire. Seule la main droite du barbare, de laquelle il empoignait la tunique du voyou, empêcha ce dernier de s'effondrer sur la jetée. Avec

une force terrifiante, Wulfgar le souleva et le maintint à trente bons centimètres des planches.

L'homme essaya d'agripper son tortionnaire afin de se libérer mais celui-ci le secoua avec tant de brutalité qu'il fut près de se sectionner la langue à coups de dents, tandis que ses membres semblaient faits de caoutchouc.

— Celui-ci ne vaut pas grand-chose, dit Morik.

Wulfgar regarda au-delà de sa victime et constata que son compagnon avait contourné son adversaire, ainsi contraint de revenir vers l'extrémité du quai. Le pauvre boitait bas et implorait en gémissant la pitié de son poursuivant, ce qui ne faisait qu'encourager Morik à le frapper de plus belle, provoquant ainsi de nouveaux glapissements.

— Je t'en prie, mon ami, bégaya le brigand que Wulfgar maintenait suspendu.

— La ferme ! éructa le barbare, qui baissa subitement le bras.

Il pencha la tête en avant et, les puissants muscles de son cou contractés, il écrasa du front le visage de son vis-à-vis.

Une rage primitive bouillonnait en lui, une fureur qui dépassait de loin cet incident, cette tentative d'agression. Il ne se trouvait plus sur un quai de Luskan mais de retour dans les Abysses, dans la tanière d'Errtu, prisonnier torturé de ce maudit démon. Cet humain n'était désormais plus que l'un des esclaves du glabrezu armé de pinces ou, pis encore, de l'irrésistible succube. Wulfgar était de retour là-bas ; il discernait la fumée grise, respirait la puanteur immonde, ressentait la piqûre des fouets et des feux, les pinces sur sa gorge et le baiser glacé de ce démon femelle.

Cette scène lui était venue avec tant de clarté ! Si vivante ! Le cauchemar éveillé le hantait de nouveau et le harcelait par le biais de cette rage pure en le torturant tant mentalement que physiquement. Il ressentait la démangeaison et la brûlure provoquées par les petits mille-pattes dont se servait Errtu et qui creusaient sous sa peau et s'introduisaient en lui, leurs pinces venimeuses allumant des milliers d'étincelles. Ils étaient en lui et sur lui, ils le recouvraient, leurs minuscules membres le chatouillaient et stimulaient ses nerfs afin de lui faire sentir davantage l'exquise douleur du venin brûlant.

De nouveau torturé, certes, mais de façon soudaine et inattendue, Wulfgar se rendit compte qu'il n'était plus sans ressources.

Il souleva sans effort un peu plus son prisonnier, malgré le poids du voyou, qui devait nettement dépasser les quatre-vingt-dix kilos, puis, avec un rugissement bestial, un cri issu de ses tripes retournées, il le lança vers la mer.

— Je ne sais pas nager ! hurla le bandit, qui, agitant pitoyablement bras et jambes, retomba dans l'eau à près de cinq mètres du quai.

Wulfgar détourna le regard, n'entendant manifestement pas les cris de sa victime, qui se débattait en provoquant de sérieux remous.

— Il ne sait pas nager, dit Morik, quelque peu surpris par le comportement de son ami, qui revenait vers lui.

— C'est le bon moment pour apprendre, alors, marmonna froidement le barbare, dont les pensées étaient encore égarées dans les couloirs enfumés de l'immense donjon d'Errtu.

Il n'avait pas un instant cessé de se frotter les bras et les jambes, afin d'en ôter les mille-pattes imaginaires.

Morik haussa les épaules et avisa l'autre agresseur, qui s'agitait et criait sur les planches, à ses pieds.

— Sais-tu nager ? lui demanda-t-il. (Le voyou lui lança un regard hésitant et, plein d'espoir, hocha légèrement la tête.) Va t'occuper de ton ami, alors.

Le brigand obtempéra et commença à se traîner avec difficulté.

— Je crains que son complice se noie avant qu'il le rejoigne, fit observer Morik à Wulfgar, qui ne parut pas l'entendre. Allez, va secourir ce pauvre diable ! (En soupirant, il saisit son compagnon par le bras et le força à reprendre ses esprits.) Fais-le pour moi ; je n'ai pas envie de commencer la nuit avec une mort sur la conscience.

Wulfgar poussa à son tour un soupir. Une main sur la ceinture du bandit et l'autre sur son col, il l'empoigna et le souleva sans effort. Il prit ensuite trois pas d'élan et lança son fardeau, qui toucha la surface en un somptueux plat du ventre, non loin de son compagnon.

Wulfgar ne prit même pas le temps d'assister à cette chute. Ayant perdu tout intérêt pour ces événements, il se retourna et, après avoir mentalement rappelé *Crocs de l'égide*, il s'éloigna de Morik, qui s'inclina avec respect au passage de son redoutable ami avant de le rattraper alors qu'il quittait la jetée.

— Ils se débattent toujours dans l'eau, dit-il. Le gros s'agrippe stupidement à l'autre, ce qui les fait couler. Ils vont peut-être tous les deux se noyer…

Wulfgar ne semblait pas s'en soucier, réaction fidèle à ce que renfermait alors son cœur. Morik, à qui cela n'échappait pas, jeta un dernier regard vers le port et haussa les épaules. Ces deux voyous l'avaient bien cherché, après tout.

On ne plaisantait pas impunément avec Wulfgar, fils de Beornegar.

Ainsi, Morik n'y pensa plus – il ne s'en était de toute façon pas vraiment inquiété – et considéra son ami, son surprenant compagnon, formé à l'art du combat par un elfe drow !

Il esquissa alors une grimace. Bien évidemment, Wulfgar, perdu dans ses pensées, ne la remarqua pas. Morik songea alors à un autre drow, un visiteur venu le trouver de façon inattendue peu de temps auparavant pour lui demander de garder un œil attentif sur Wulfgar. Cet elfe noir l'avait d'ailleurs payé d'avance pour ses services – non sans préciser avec insistance que son maître ne serait pas satisfait si Morik ne menait pas à bien la mission qui lui était « proposée ». Morik n'avait plus entendu parler des elfes noirs depuis lors, pour son plus grand soulagement, néanmoins il n'oubliait pas sa tâche et continuait à surveiller Wulfgar.

Non, ce n'est pas tout à fait cela, se dit-il. Sa relation avec Wulfgar avait dans un premier temps été purement fondée sur son intérêt personnel, autant parce qu'il craignait le drow que parce qu'il redoutait Wulfgar et désirait en apprendre davantage sur celui qui était de toute évidence devenu son rival au sein du monde des rues. Puis les choses avaient évolué. Il n'avait plus peur de Wulfgar, même s'il s'inquiétait parfois *pour* cet homme, profondément perturbé et perdu. Morik ne songeait presque jamais aux drows, qui ne s'étaient pas manifestés depuis des semaines et des semaines. De façon surprenante, il en était venu

à apprécier Wulfgar et sa compagnie, en dépit des nombreuses occasions où son caractère maussade assombrissait le barbare.

Il avait à plusieurs reprises été près de lui parler de la visite de l'elfe noir, suivant un désir naturel d'avertir celui qui était devenu son ami. Mais il n'en avait rien fait… Son côté pratique, le pragmatisme prudent grâce auquel il survivait dans l'environnement hostile qu'étaient les rues de Luskan, lui rappelait qu'il n'avait aucun intérêt à agir de la sorte. Si les elfes noirs venaient chercher Wulfgar, que ce dernier s'y attende ou non, il serait vaincu. Il s'agissait de drows, tout de même, armés d'une magie puissante et des lames les plus efficaces, capables de pénétrer sans y avoir été invités dans la chambre de Morik pour l'éveiller alors qu'il s'y reposait. Wulfgar lui-même devait également dormir. Si ces étranges personnages, après avoir réglé son compte au pauvre Wulfgar, apprenaient que Morik les avait trahis…

Un frisson parcourut la colonne vertébrale du voleur, qui chassa avec fermeté ces pensées déstabilisantes et revint à son imposant ami. Curieusement, il le considérait comme son semblable, un homme capable d'être – cela avait d'ailleurs été le cas – un noble et puissant guerrier, un meneur d'hommes, mais qui, pour une raison ou une autre, avait connu la disgrâce.

Morik estimait sa propre situation analogue à celle de son ami, même si en vérité, la trajectoire suivie depuis son enfance devait forcément le mener à sa position actuelle. Si seulement sa mère n'était pas morte en le mettant au monde et si seulement son père ne l'avait pas abandonné dans la rue…

À observer Wulfgar, Morik ne pouvait s'empêcher d'imaginer l'homme qu'il serait lui-même devenu et celui qu'avait été le barbare. Les circonstances les avaient tous deux mal servis, de son propre avis, aussi n'entretenait-il guère d'illusions quant à leur relation actuelle. La réalité du lien qui l'unissait à Wulfgar, la véritable raison pour laquelle il restait si proche de lui, ce malgré ses emportements – cet homme était tout de même surveillé par les elfes noirs ! – était qu'il le considérait comme un frère cadet.

Cela et le fait que l'amitié de Wulfgar lui permettait d'être davantage respecté par la racaille. Pour Morik, il devait toujours

y avoir une justification d'ordre pratique.

Le jour touchait à sa fin, la nuit approchait, ainsi que l'heure de Morik et Wulfgar, l'heure à laquelle les rues de Luskan s'éveillaient à la vie.

Première partie

Le présent

On trouve en permanence à Menzoberranzan, d'où je suis originaire, où les démons jouent et les drows se délectent des affreuses morts de leurs rivaux, un état de vigilance et de méfiance indispensable. Un drow inattentif est un drow mort à Menzoberranzan, ce qui explique que les elfes noirs ne cèdent que très rarement aux herbes ou boissons exotiques qui engourdissent les sens.

Il existe tout de même des exceptions. Lors de la cérémonie finale de Melee-Magthere, l'école des guerriers dont j'ai suivi les cours, les étudiants diplômés se livrent à une orgie d'herbes qui troublent l'esprit et de plaisirs sensuels avec les prêtresses d'Arach-Tinilith, en un moment de pur hédonisme dédié aux seuls plaisirs et sans la moindre considération des implications quant à l'avenir.

Je n'ai pas participé à cette orgie, même si à l'époque je n'ai pas compris la raison de ce refus. Je pensais – et je le pense toujours – que cela allait à l'encontre de mes principes moraux et dévalorisait nombre de choses qui m'étaient chères. Aujourd'hui, avec le recul, je comprends un autre aspect de mon rejet de ce phénomène. Sans tenir compte des conséquences morales, qui étaient nombreuses, la simple notion de voir mon esprit brouillé par des herbes m'effrayait et me repoussait. Je l'ai immédiatement compris, bien entendu – je me suis instinctivement dressé contre cela dès que j'ai été témoin des intoxications dues à cette cérémonie –, cependant ce n'est que très récemment que j'ai saisi la vérité à propos de ce rejet, la véritable raison qui explique que de telles influences n'aient pas leur place dans ma vie.

Ces herbes s'attaquent au corps de différentes façons, bien sûr, en ralentissant les réflexes ou en empêchant toute coordination, par exemple, mais, et c'est le plus important, elles s'en prennent à l'esprit de deux façons. D'une part, elles effacent le passé, faisant ainsi disparaître les souvenirs, bons comme

mauvais, et, d'autre part, elles chassent toute pensée liée à l'avenir. Ces drogues bloquent ceux qui les consomment dans le présent, ici et maintenant, sans leur laisser envisager le futur ni le passé. Tel est le piège, une façon pessimiste de voir les choses qui conduit à assouvir des plaisirs physiques de façon dévergondée et irresponsable. Une personne intoxiquée fera même preuve d'une folle imprudence, sa conscience, jusqu'à son instinct de survie, étant alors détériorée. Combien de jeunes guerriers se jettent stupidement sur des ennemis plus puissants pour être en fin de compte massacrés ? Combien de jeunes femmes se retrouvent enceintes d'amants que jamais elles n'imagineraient épouser ?

Ce piège, cette perspective défaitiste, m'est insupportable. Je vis avec l'espoir, l'éternel espoir, que l'avenir sera meilleur que le présent, mais uniquement si j'œuvre dans ce sens. C'est avec ce travail que vient la satisfaction dans la vie, le sens de l'accomplissement dont nous avons tous besoin pour être heureux. Comment me serait-il possible de rester honnête vis-à-vis de cet espoir si je m'autorisais un instant de faiblesse susceptible de détruire tout ce que j'ai bâti et tout ce que j'espère accomplir ? Comment aurais-je réagi face à ces nombreuses crises inattendues si, quand elles sont intervenues, j'avais été influencé par des substances capables d'endommager mon esprit et qui auraient faussé mon jugement ou modifié mon point de vue ?

Il ne faut en outre pas sous-estimer les dangers que peuvent provoquer de tels produits. À quel point la moindre rencontre amoureuse sincère aurait-elle été amoindrie si j'avais auparavant cédé à l'ambiance de la cérémonie de remise des diplômes de Melee-Magthere, si je m'étais noyé dans les plaisirs sensuels offerts par les prêtresses ?

De façon considérable, d'après ma façon de penser. Les plaisirs sensuels sont, ou devraient être, le point culminant des désirs physiques combinés à une décision intellectuelle et émotionnelle, l'instant où l'on s'offre soi-même, en corps comme en esprit, au moyen d'un lien fait de confiance et de respect. Aucun partage de ce type ne peut se produire lors d'une cérémonie comme celle de la remise des diplômes de l'école des

guerriers ; il ne s'agit dans ce cas que d'offrir son corps ou, pis encore, de s'emparer de ce que propose quelqu'un d'autre. Il n'y a alors pas de communion, pas d'expérience spirituelle et donc pas de joie authentique.

Il m'est impossible de vivre en me laissant ainsi aller, sans espoir, car c'est bien de cela qu'il s'agit ; se laisser pitoyablement aller au niveau le plus basique de l'existence, conséquence, j'en suis certain, du manque d'espoir de trouver un niveau supérieur.

Je rejette ainsi la plus infime consommation de ces drogues. Cependant, si je ne juge pas ouvertement ceux qui y cèdent, je plains leur âme vide.

Qu'est-ce qui peut expliquer que quelqu'un sombre à ce point ? La douleur, je suppose, ainsi que des souvenirs trop insupportables pour être affrontés et gérés directement. Les drogues sont en effet capables d'effacer les douleurs du passé, aux dépens de l'avenir. Mais ce marché n'est pas équitable.

Avec cela à l'esprit, j'ai peur pour mon ami Wulfgar, qui s'est égaré. Parviendra-t-il à échapper aux tortures dues à son esclavage ?

Drizzt Do'Urden

1
À quai

— Que je déteste cet endroit, lâcha Robillard, le magicien, vêtu de sa robe.

Il parlait au capitaine Deudermont, de l'*Esprit follet de la mer*, alors que la goélette à trois mâts contournait une longue digue et se présentait en vue du port de Luskan, ville située au nord du continent.

Deudermont, majestueux personnage de grande taille qui se comportait comme un seigneur, prisant calme et réflexion, répondit d'un vague hochement de la tête à la déclaration du magicien, qu'il avait déjà entendue à de nombreuses reprises. Il observa les bâtiments de la cité et remarqua la structure atypique de la Tour des Arcanes, qui abritait la célèbre guilde des magiciens de Luskan. Le capitaine n'ignorait pas que ce bâtiment était à l'origine de l'attitude railleuse de Robillard concernant ce port, même si ce dernier ne s'était guère étendu dans ses explications, se contentant de lâcher quelques remarques isolées au sujet des « idiots » qui géraient la Tour des Arcanes et de leur incapacité à faire la différence entre un véritable maître magicien et un illusionniste intrigant. Deudermont soupçonnait Robillard de s'être autrefois vu refuser l'entrée dans la guilde.

— Pourquoi Luskan ? se plaignit le magicien du vaisseau. Eauprofonde ne nous aurait-elle pas mieux convenu ? Aucun port de la côte des Épées ne soutient la comparaison avec Eauprofonde quant aux équipements de réparation.

— Luskan était plus proche, lui rappela Deudermont.

— De deux jours, pas plus.

— Si nous avions dû essuyer une tempête au cours de ces deux jours, la coque endommagée aurait pu se briser en deux et nos cadavres auraient nourri les crabes et les poissons. Prendre un tel risque pour ménager l'orgueil d'un homme aurait été stupide.

Robillard, qui s'apprêtait à répondre, saisit le sens des derniers mots du capitaine avant de se ridiculiser davantage.

— Les pirates nous auraient eus si je n'avais pas parfaitement synchronisé l'explosion, marmonna-t-il, les sourcils froncés et après avoir pris quelques instants pour se calmer.

Deudermont devait au moins lui reconnaître cela. La contribution de Robillard à la dernière traque de pirates avait tout simplement été spectaculaire. Plusieurs années auparavant, l'*Esprit follet de la mer* – le nouveau, plus gros, plus rapide et plus résistant *Esprit follet de la mer* – avait été élevé par les seigneurs d'Eauprofonde au rang de traqueur de pirates. Aucun bâtiment ne s'était montré aussi efficace à cette tâche, à tel point que lorsque la vigie avait signalé la présence de deux navires pirates dans les eaux du nord de la côte des Épées, si près de Luskan, Deudermont avait eu du mal à y croire. La seule réputation de la goélette avait en effet suffi à faire régner le calme dans cette zone durant de nombreux mois.

Ces navires pirates, en réalité venus se venger et non s'emparer d'une proie facile comme un vaisseau marchand, étaient bien préparés au combat, chacun armé d'une petite catapulte, d'un bon contingent d'archers et de deux magiciens. Malgré cela, leurs plans avaient été déjoués par l'habile Deudermont et son équipage expérimenté, tandis que leurs enchantements avaient été contrés par le puissant Robillard, qui lançait ses redoutables dweomers lors de combats navals depuis une bonne décennie. L'une de ses illusions avait donné à l'*Esprit follet de la mer* l'apparence d'un navire détruit, le grand mât abattu sur le pont, avec des dizaines de marins morts sur le bastingage. Tels des loups affamés, les pirates avaient décrit des cercles, de plus en plus resserrés, puis s'étaient approchés, l'un par bâbord et l'autre par tribord, afin d'achever la goélette

blessée.

En réalité, l'*Esprit follet de la mer* n'avait absolument pas été touché, Robillard ayant repoussé les assauts magiques de ses collègues ennemis. Les tirs des petites catapultes pirates n'avaient eu que peu d'effet sur la coque renforcée du navire.

Les archers de Deudermont, tous brillants dans leur domaine, avaient alors harcelé les vaisseaux qui approchaient, après quoi la goélette avait hissé ses voiles avec précision pour littéralement bondir et filer entre les pirates stupéfaits.

Robillard avait ensuite lâché un voile de silence sur les agresseurs, empêchant ainsi leurs magiciens de jeter le moindre sort défensif, puis il avait fait éclater trois boules de feu – « Boum ! Boum ! Boum ! » – à la suite, une sur chaque navire et une dernière entre eux. S'était ensuivi un tir de barrage classique de la part des catapultes et autres armes balistiques. Les tireurs de l'*Esprit follet de la mer* avaient répondu en lançant des chaînes, de façon à détruire plus encore les voiles et gréements, ainsi que des boules de poix pour attiser les flammes.

Démâtés, dérivant et en feu, les deux vaisseaux pirates n'avaient pas tardé à sombrer. Les incendies avaient été si violents que Deudermont et ses hommes n'avaient pu secourir que quelques rares survivants dans l'océan glacé.

L'*Esprit follet de la mer* ne s'en était toutefois pas sorti indemne ; il ne progressait désormais que grâce à une unique voile. Pis encore, il déplorait une fissure d'une taille inquiétante juste au-dessus de la ligne de flottaison. Deudermont devait maintenir près d'un tiers de son équipage à écoper, ce qui expliquait qu'il ait pris la direction du port le plus proche, à savoir Luskan.

Cette décision lui convenait à merveille car il préférait Luskan au port nettement plus étendu d'Eauprofonde. En effet, si son financement lui parvenait de cette ville, située plus au sud, et qu'il était le bienvenu à dîner chez n'importe quel seigneur de la cité des Splendeurs, Luskan était un endroit plus accueillant pour ses marins, plus ordinaires, des hommes dépourvus de l'allure, des manières ou des prétentions nécessaires pour s'asseoir à la table de ces nobles.

À l'image d'Eauprofonde, Luskan avait ses classes définies, cependant le dernier échelon de l'échelle sociale de Luskan était tout de même un peu plus élevé que ce qu'on trouvait à Eauprofonde.

Des saluts enthousiastes se firent entendre de chaque quai quand ils approchèrent de la cité, tant l'*Esprit follet de la mer* était ici renommé et respecté. Les honnêtes pêcheurs et marchands de Luskan et de l'ensemble des rives nord de la côte des Épées reconnaissaient depuis longtemps et à sa juste valeur le travail du capitaine Deudermont et de sa rapide goélette.

— Je dirais que c'est un bon choix, dit le capitaine.

— La nourriture, les femmes et les divertissements sont meilleurs à Eauprofonde, rétorqua Robillard.

— Contrairement aux magiciens, ne put s'empêcher d'ajouter Deudermont. La Tour des Arcanes figure certainement parmi les guildes de mages les plus respectées de l'ensemble des Royaumes.

Robillard poussa un grognement et quelques jurons avant de s'éloigner d'une façon peu discrète.

Deudermont ne se retourna pas pour le regarder partir mais le martèlement de ses bottes aux épaisses semelles ne lui échappa pas.

* * *

— Juste une fois, alors, roucoula la jeune femme, ses cheveux blonds sales emmêlés dans une main et en faisant mine de bouder. Vite fait, pour me donner des sensations fortes avant une nuit à servir les clients.

L'immense barbare se passa la langue sur les dents et sa bouche lui parut emplie d'un tissu crasseux. Après son travail de nuit à l'auberge du *Coutelas*, il était retourné aux quais avec Morik pour profiter d'une soirée placée sous le signe de l'ivresse. Comme d'habitude, les deux amis y étaient restés jusqu'à l'aube, puis Wulfgar s'était traîné jusqu'au *Coutelas*, qui lui servait à la fois de domicile et de lieu de travail, et s'était directement effondré sur son lit.

C'est alors que cette femme, Delly Curtie, serveuse à

l'auberge et son amante ces derniers mois, était venue le trouver. Il l'avait jusqu'à récemment considérée comme une agréable distraction, voire comme une amie qui tenait à lui. Delly s'était occupée de Wulfgar lors de ses premiers jours, difficiles, passés à Luskan. Elle avait pourvu à ses besoins, émotionnels comme physiques, sans poser de question ni porter de jugement, sans rien lui demander en retour. Toutefois, cette relation avait évolué ces derniers temps, de façon plutôt brutale. À présent qu'il était plus confortablement installé dans sa nouvelle vie, une vie presque entièrement consacrée à repousser les souffrances endurées au cours des années passées avec Errtu, Wulfgar en était arrivé à voir Delly Curtie différemment.

D'un point de vue émotionnel, c'était une enfant, une fillette en manque d'affection. Wulfgar, qui avait largement dépassé la vingtaine et était son aîné de plusieurs années, était soudain devenu l'adulte dans leur relation ; les besoins de Delly commençaient à faire de l'ombre aux siens.

— Oh ! Tu peux bien me consacrer quelques instants, mon Wulfgar, dit-elle, s'approchant, avant de lui caresser la joue.

Wulfgar lui attrapa le poignet et repoussa sa main, doucement mais fermement.

— La nuit a été longue, répondit-il. Je comptais me reposer encore un peu avant de prendre mon service pour Arumn.

— J'ai envie de toi…

— Je dois me reposer, répéta Wulfgar, insistant sur chaque mot.

Delly s'écarta, sa moue séductrice soudain changée en un air froid et indifférent.

— Comme tu voudras, alors, lâcha-t-elle, agressive. Tu te crois peut-être le seul à vouloir partager mon lit ?

Wulfgar ne se donna pas la peine de répondre à cela. La seule explication qu'il aurait pu lui fournir aurait été de lui révéler qu'il ne s'en souciait pas vraiment, que tout cela – ses beuveries et ses bagarres – n'était pour lui qu'une façon de se cacher et rien de plus. En vérité, Wulfgar appréciait et respectait Delly, qu'il considérait comme une amie – c'est en tout cas ainsi qu'il l'aurait vue s'il s'était sincèrement cru capable de susciter de l'amitié – et qu'il ne voulait pas blesser.

Debout dans la chambre de Wulfgar, Delly se mit à trembler, hésitante, puis, brutalement, se sentant comme nue dans sa robe légère, elle se couvrit de ses bras et regagna en courant le couloir, d'où elle se précipita dans sa chambre, dont elle fit claquer la porte.

Wulfgar ferma les yeux et secoua la tête. Il eut un léger rire, triste et impuissant, quand il entendit la porte de la chambre de Delly s'ouvrir de nouveau et des bruits de pas de course dans le couloir, en direction de la porte qui donnait sur l'extérieur. Quand celle-ci fut également claquée, Wulfgar devina que ce vacarme lui avait été destiné ; Delly voulait lui faire comprendre qu'elle allait se consoler dans les bras d'un autre.

Il n'échappait pas au barbare que cette jeune femme était compliquée, qu'elle subissait des troubles émotionnels peut-être encore plus violents que les siens, si c'était possible. Il se demanda comment les choses avaient pu dériver à ce point entre eux ; leur relation avait dans un premier temps été si simple, si franche : deux êtres ayant besoin l'un de l'autre. La situation était cependant récemment devenue plus complexe, car les besoins n'étaient plus les mêmes : c'étaient désormais des béquilles émotionnelles que Delly recherchait. Elle voulait que Wulfgar s'occupe d'elle, la protège, lui dise qu'elle était belle, mais le colosse était conscient de ne pas même être capable de s'occuper de lui-même, encore moins de quelqu'un d'autre. Delly avait besoin que Wulfgar l'aime, et pourtant, il n'avait pas d'amour à offrir. Il n'existait pour lui que souffrance et haine, que des souvenirs du démon Errtu et de la prison des Abysses, où il avait été torturé six longues années durant.

Wulfgar soupira et se frotta les yeux afin d'en chasser le sommeil, puis il tendit le bras vers une bouteille, qu'il découvrit vide. Avec un grondement de frustration, il la jeta de l'autre côté de la pièce, où elle explosa contre un mur. Il imagina, juste une seconde, qu'il l'avait brisée sur le visage de Delly Curtie. Cette vision le fit tressaillir, sans pour autant le surprendre. Il se demanda vaguement si Delly ne l'avait pas volontairement poussé à bout. Peut-être cette femme n'était-elle pas une innocente enfant mais plutôt une chasseuse rusée. Avait-elle eu pour projet, quand elle était pour la première fois venue à lui

afin de lui offrir du réconfort, de se servir de ses faiblesses pour le faire tomber dans un piège ? Le pousser à l'épouser, peut-être ? Le sauver pour qu'il puisse un jour la tirer de cette misérable existence de serveuse dans cette auberge ?

Wulfgar se rendit compte que les jointures de ses doigts étaient devenues blanches, tant il serrait les poings. Il ouvrit les mains et prit plusieurs profondes et apaisantes inspirations. Après un nouveau soupir, il se pourlécha encore ses dents sales, se leva et étira son immense carcasse de près de deux mètres dix. Il se rendit alors compte, comme c'était le cas presque chaque après-midi quand il procédait à ce rituel, que ses muscles massifs et ses os étaient plus douloureux qu'à l'accoutumée ce jour-là. Il observa ses bras et, s'ils étaient encore plus épais et musclés que ceux de l'immense majorité de ses semblables, il crut y déceler une certaine mollesse, comme si sa peau s'était un peu trop détendue.

Comme sa vie était différente aujourd'hui, comparée à ce qu'il avait connu lors de ses premières années au Valbise, quand il passait ses journées avec Bruenor, son père adoptif nain, à marteler et soulever d'énormes pierres, ou quand il partait chasser, par jeu ou à la poursuite de géants, avec Drizzt, son ami guerrier, courant et combattant du matin jusqu'au soir.

Ces longues heures étaient alors encore plus épuisantes que ce qu'il connaissait aujourd'hui, leur impact physique plus violent encore, cependant ce fardeau n'était en ce temps que physique et n'avait rien d'émotionnel. À cette époque et en ce lieu, il ne ressentait aucune douleur.

La noirceur qui avait envahi son cœur, cette atroce souffrance, était à l'origine de tout.

Il essaya de penser à ces années perdues, quand il travaillait et se battait aux côtés de Bruenor et Drizzt ou quand il passait ses journées à courir sur les pentes balayées par le vent du Cairn de Kelvin, cette montagne isolée du Valbise, lancé à la poursuite de Catti-Brie…

Le simple fait de penser à cette femme l'arrêta net et fit fondre sur lui une sensation de vide, un vide dans lequel des images d'Errtu et de ses créatures s'infiltrèrent inévitablement. L'un de ces êtres, un ignoble succube, avait un jour pris

l'apparence de Catti-Brie, reproduction parfaite. Errtu avait ensuite fait croire à Wulfgar qu'il avait réussi à piéger son amie, condamnée à endurer pour l'éternité les mêmes sévices que lui, et *à cause* de lui.

Errtu avait fait venir le succube, Catti-Brie, sous les yeux horrifiés de Wulfgar et avait démembré sa prisonnière, avant de la dévorer en une orgie sanguinolente.

Le souffle court, Wulfgar lutta pour penser à Catti-Brie, à l'authentique Catti-Brie. Il l'avait aimée. Elle était peut-être la seule femme qu'il eût jamais aimée ; hélas il l'avait perdue, pour toujours, il en était persuadé. Malgré le fait qu'il lui était possible de se rendre à Dix-Cités, au Valbise, et de la retrouver, le lien qui les avait unis avait été brisé, tranché net par les profondes blessures dues à Errtu et à la réaction de Wulfgar à ces agressions.

Les ombres allongées qui traversaient la fenêtre révélèrent au barbare que le jour touchait à sa fin et que l'heure de son travail, videur chez Arumn Gardpeck, allait bientôt sonner. Le géant épuisé n'avait toutefois pas menti à Delly quand il avait déclaré avoir encore besoin de se reposer, aussi se laissa-t-il tomber sur son lit pour aussitôt sombrer dans un profond sommeil.

Une nuit épaisse s'était abattue sur Luskan quand Wulfgar fit son entrée, la démarche hésitante, dans la grande salle bondée du *Coutelas*.

— Encore en retard, ce qui n'étonnera personne ! fit remarquer au patron un homme aux yeux de fouine nommé Josi Petitemares, habitué de l'auberge et ami d'Arumn Gardpeck, quand ils virent tous deux Wulfgar se présenter. Ce gars travaille de moins en moins et vide ta cave.

Arumn Gardpeck, un homme aimable mais sévère et pragmatique, eut envie de répondre comme de coutume, à savoir en suggérant à Josi de la fermer, néanmoins les propos de ce dernier étaient difficiles à réfuter. Voir Wulfgar ainsi sombrer faisait de la peine à Arumn, qui s'était lié d'amitié avec le barbare quelques mois auparavant, quand celui-ci était arrivé à Luskan. Il s'était tout d'abord intéressé à Wulfgar en raison des évidentes qualités physiques du jeune homme – un si

puissant guerrier pouvait s'avérer une aubaine pour une auberge située dans ce rude quartier de cette cité à l'âme bagarreuse. Après sa première conversation avec ce nouveau venu, Arumn avait compris que ce qu'il éprouvait pour Wulfgar allait au-delà de toute ambition professionnelle. Il appréciait vraiment cet homme.

Josi ne perdait jamais une occasion de rappeler à Arumn les pièges potentiels et le fait que, tôt ou tard, les videurs les plus costauds finissaient par nourrir les rats dans les caniveaux.

— Tu t'imagines que le soleil vient juste de plonger dans l'eau ? lança Josi à Wulfgar, alors que celui-ci poursuivait son chemin en bâillant.

Le barbare s'immobilisa et se tourna lentement vers le petit homme, à qui il jeta un regard furieux.

— La moitié de la nuit est écoulée, reprit Josi, abandonnant soudain son ton accusateur pour une conversation plus banale. Mais j'ai surveillé les clients en t'attendant. J'ai failli intervenir pour briser l'élan d'un ou deux bagarreurs.

— Tu ne serais même pas capable de briser une vitre avec une massue, lâcha Wulfgar, le regard sceptique, avant d'être surpris par un long bâillement.

Josi, toujours aussi lâche, accueillit cette insulte en hochant la tête et avec un sourire d'autodérision.

— Tout de même, nous avons convenu de tes horaires de travail, rappela Arumn, sérieux.

— Ainsi que de tes besoins réels, ajouta Wulfgar. Tu as toi-même dit que mon rôle ne se justifiait que plus tard dans la nuit, les ennuis ne se déclarant que rarement de bonne heure. Même si je dois prendre mon poste au coucher du soleil, tu m'as expliqué qu'on n'avait besoin de moi que bien plus tard.

— C'est vrai, convint Arumn, ce qui arracha un grognement à Josi, lequel rêvait de voir le géant – dont il était convaincu qu'il l'avait remplacé en tant que meilleur ami d'Arumn – sévèrement réprimandé. Mais la situation a évolué. Tu t'es bâti une réputation et tu comptes désormais de nombreux ennemis, qui ne manquent pas de remarquer que tu nous rejoins chaque soir en retard. J'ai peur qu'un de ces soirs tu te présentes ici au milieu de la nuit pour nous trouver tous assassinés.

Peu convaincu, Wulfgar fit demi-tour, lâchant au passage un geste de dédain de la main.

— Wulfgar, le rappela Arumn avec fermeté. (Le barbare se retourna, la mine renfrognée.) Il manquait trois bouteilles la nuit dernière.

Le patron de l'auberge s'était cette fois exprimé calmement, sur un ton qui laissait clairement transparaître son inquiétude.

— Tu m'as promis de me laisser boire autant que je le voulais, répondit Wulfgar.

— Toi, oui, mais pas ton filou d'ami qui rôde dans les parages.

L'assistance écarquilla les yeux sur ces mots ; peu de tenanciers de Luskan auraient osé qualifier de façon aussi audacieuse le dangereux Morik le Rogue.

Wulfgar baissa les yeux et secoua la tête en gloussant.

— Mon brave Arumn, préférerais-tu dire toi-même à Morik qu'il n'est pas le bienvenu chez toi ?

Arumn plissa les yeux et Wulfgar lui rendit, un bref instant, son regard furieux.

C'est alors que Delly Curtie entra dans la salle, les yeux rouges et encore embués de larmes. Wulfgar l'observa et ressentit une pointe de culpabilité, ce qu'il ne comptait toutefois pas reconnaître en public. Il se retourna donc et prit son service, menaçant un ivrogne de plus en plus bruyant.

— Il se sert d'elle comme d'un objet, commenta Josi Petitemares à l'adresse d'Arumn, qui poussa un soupir de frustration.

S'il en était venu à apprécier Wulfgar, le patron de l'auberge se lassait de plus en plus de son comportement agressif. Delly étant depuis deux ans comme une fille pour Arumn, il était évident que les deux hommes finiraient par s'opposer si le barbare jouait avec elle sans tenir compte des sentiments de la jeune femme.

Son regard passa de Delly à Wulfgar juste à temps pour le voir soulever le client agité par la gorge, le tirer jusqu'à la porte et le jeter sans ménagement dans la rue.

— Ce type n'avait rien fait, assura Josi. Si ton videur continue comme ça, tu n'auras plus un seul client.

Arumn ne réagit que par un soupir.

* * *

Installés dans le coin opposé de la salle, trois hommes observaient eux aussi les faits et gestes de l'immense barbare avec un intérêt certain.

— C'est impossible, marmonna l'un d'eux, un maigrichon barbu. Le monde n'est pas si petit.

— Je te dis que c'est lui, répondit un autre, assis entre ses deux acolytes. Tu n'étais pas à bord de l'*Esprit follet de la mer* à l'époque. Je n'oublierai jamais ce type, ce Wulfgar. Il a navigué avec nous d'Eauprofonde à Memnon, puis sur le retour, et on s'est battus avec pas mal de pirates tout du long.

— Ça doit être utile de l'avoir avec soi pour affronter des pirates, fit remarquer Waillan Micanty, le troisième membre du groupe.

— Tu l'as dit ! Pas autant que son compagnon, cela dit. Tu le connais, celui-là ; un type à la peau noire, petit et avec une bonne tête mais plus enragé qu'un sahuagin blessé et plus vif une lame en main – ou même deux ! – que tous ceux que j'ai pu croiser.

— Drizzt Do'Urden ? intervint le premier. Ce grand gaillard a voyagé avec l'elfe drow ?

— Ouaip, répondit le larron du milieu, que ses compères écoutaient désormais avec la plus grande attention.

Un grand sourire lui vint aux lèvres, autant dû à l'intérêt qu'on lui portait soudain qu'aux souvenirs du trajet à rebondissements auquel il avait pris part aux côtés de Wulfgar, Drizzt et de la panthère du drow.

— Et Catti-Brie ? demanda Waillan.

Comme tous les membres de l'équipage de Deudermont, il était tombé amoureux de cette somptueuse et débrouillarde jeune femme peu de temps après que Drizzt et elle se furent joints à eux, il y avait de cela deux ans. Drizzt, Catti-Brie et Guenhwyvar avaient vogué à bord de l'*Esprit follet de la mer* durant de nombreux mois. Comme il avait été plus facile de chasser les pirates avec ce trio !

— Catti-Brie nous a rejoints au sud de la Porte de Baldur, révéla le marin. Elle était accompagnée d'un nain, Bruenor, le roi de Castelmithral, tous deux juchés sur un chariot volant enflammé. Je n'avais jamais rien vu de tel, je vous le garantis ; ce nain enragé a lancé ce truc droit sur les voiles d'un des vaisseaux pirates qu'on affrontait. Il a coulé ce foutu navire à lui tout seul et il était encore prêt à se battre quand on l'a tiré de l'eau !

— Bah ! Tu racontes n'importe quoi, protesta le maigrichon.

— Non, j'ai déjà entendu cette histoire, répliqua Waillan Micanty. De la bouche du capitaine en personne, et de Drizzt et Catti-Brie.

Ces propos calmèrent le marin dubitatif. Les trois hommes n'ajoutèrent rien durant un moment, les yeux rivés sur le videur.

— Tu es sûr que c'est lui ? C'est bien ce Wulfgar ?

Wulfgar décrocha à cet instant *Crocs de l'égide* de son dos et le posa contre un mur.

— Oh oui ! D'après ce que je viens de voir, ça ne fait pas le moindre doute. Je n'oublierai jamais un tel marteau. Ce gars est capable de fendre un mât avec cette arme, je vous le jure, et le flanquer dans l'œil d'un pirate, le droit ou le gauche, au choix, à une centaine de pas.

De l'autre côté de la salle, Wulfgar eut une courte altercation avec un client. D'une main vigoureuse, il agrippa le malheureux à hauteur de la gorge et, sans aucun effort, il le hissa de son siège et le laissa ainsi suspendu. Puis il traversa calmement la pièce, jusqu'à la porte, d'où il jeta l'ivrogne dans la rue.

— C'est l'homme le plus fort que j'aie jamais vu, commenta le marin assis entre ses collègues, qui ne cherchèrent pas à le contredire.

Ils vidèrent leurs boissons et observèrent ce spectacle encore un moment avant de quitter *Le Coutelas* et de se précipiter chez leur capitaine afin de lui faire part de la présence de cet homme.

* * *

L'air pensif, le capitaine Deudermont se passa les mains sur

sa barbe bien taillée, méditant sur le récit que venait de lui rapporter Waillan Micanty. Il lui était très difficile d'admettre ce qu'il venait d'apprendre car cela n'avait pour lui aucun sens. À l'époque où Drizzt et Catti-Brie avaient navigué avec lui, lors de ces merveilleuses premières années de chasse aux pirates le long de la côte des Épées, ils lui avaient parlé de la triste mort de Wulfgar. Cette nouvelle avait alors profondément choqué Deudermont, qui s'était lié d'amitié avec le barbare au cours de ce voyage jusqu'à Memnon, des années auparavant.

Drizzt et Catti-Brie avaient prétendu que Wulfgar était mort et il les avait crus. Et aujourd'hui, l'un de ses hommes les plus dignes de confiance lui assurait que le colosse était bel et bien vivant et qu'il travaillait au *Coutelas*, une auberge que Deudermont avait lui-même eu l'occasion de fréquenter.

Il songea alors à la première fois qu'il avait rencontré le barbare et Drizzt, aux *Bras de la sirène*, un établissement d'Eauprofonde. Wulfgar avait évité un combat avec un certain Bungo, bagarreur notoire. Que d'exploits ce géant et ses compagnons avaient-ils ensuite accomplis, du sauvetage de leur ami halfelin, qu'ils avaient tiré des griffes d'un redoutable pacha de Portcalim, jusqu'à la reconquête de Castelmithral pour le compte du clan Marteaudeguerre. Imaginer Wulfgar en voyou d'une taverne miteuse de Luskan semblait grotesque.

D'autant plus que, d'après Drizzt et Catti-Brie, Wulfgar était mort.

Deudermont repensa à son dernier périple en compagnie du couple, quand l'*Esprit follet de la mer* s'était rendu jusqu'à une île éloignée, isolée en plein océan. Une voyante aveugle avait alors abordé le drow et lui avait soumis une énigme au sujet de quelqu'un qu'il pensait avoir perdu. Il n'avait plus revu Drizzt ni Catti-Brie depuis leur séparation, survenue peu après sur un lac intérieur, sur lequel l'*Esprit follet de la mer* avait été transporté, rien de moins.

Wulfgar pouvait-il être encore en vie ? Le capitaine Deudermont avait été témoin de trop de choses pour réfuter aussi facilement cette hypothèse.

Néanmoins, il était vraisemblable que ses hommes se soient trompés. Ils n'avaient guère eu l'occasion de rencontrer de

barbares du Nord, qui étaient apparemment tous immenses, blonds et costauds. On pouvait ainsi aisément les confondre. *Le Coutelas* avait sans doute engagé un guerrier barbare comme videur mais ce n'était pas Wulfgar.

Il n'y pensa plus, ayant de nombreux autres devoirs et engagements à respecter dans des demeures et établissements de plus haut rang en ville. Or trois jours plus tard, alors qu'il dînait à la table d'une famille noble de Luskan, on évoqua dans la conversation la mort de l'une des brutes des plus célèbres de la cité.

— La vie est plus tranquille sans Casseur-de-Tronc, dit l'un des invités. Ce voyou était la pire calamité jamais survenue dans notre ville.

— Ce n'était qu'un délinquant, rien de plus, répliqua un autre. Pas si costaud que ça.

— Il était capable d'abattre un cheval lancé au galop en se contentant de le percuter ! insista le premier convive. Je l'ai vu faire !

— Il n'a pourtant pas réussi à prendre le dessus sur le nouveau videur d'Arumn Gardpeck. Quand il a essayé de se mesurer à ce type, notre Casseur-de-Tronc s'est fait jeter du *Coutelas*, emportant au passage un morceau du cadre de la porte avec lui.

Deudermont dressa l'oreille.

— Oui, c'est vrai, concéda le premier intervenant. Ce gars est imbattable, d'après ce que j'ai entendu. Et ce marteau de guerre ! Jamais je n'ai vu plus belle arme.

N'ayant pas oublié la puissance de *Crocs de l'égide*, Deudermont manqua de s'étouffer quand le marteau fut évoqué.

— Comment ce garçon s'appelle-t-il ? s'enquit le capitaine.

— Qui ça ?

— Le nouveau videur d'Arumn Gardpeck.

Les deux invités échangèrent un regard et haussèrent les épaules.

— Wolf quelque chose, je crois, répondit le premier.

Quand il quitta cette riche demeure, deux heures plus tard, le capitaine Deudermont ne prit pas le chemin qui menait à l'*Esprit follet de la mer* ; il s'engagea dans la sinistre rue Demi-

Lune, dans le quartier le plus dangereux de Luskan, où était situé *Le Coutelas*. Il entra sans hésiter dans la taverne et s'installa sur une chaise à la première table libre. Il aperçut le colosse avant même d'être assis ; il s'agissait sans le moindre doute de Wulfgar, fils de Beornegar. Même s'il l'avait finalement assez peu connu, et qu'il ne l'avait pas revu depuis des années, il en était sûr. Cette taille hors normes, cette impression de puissance et ces yeux d'un bleu perçant le trahissaient. Certes, son regard était moins net, sa barbe mal entretenue et ses vêtements sales, mais c'était bien Wulfgar.

Quand son regard croisa brièvement celui du capitaine, le barbare se retourna sans donner le sentiment d'avoir reconnu ce client. Deudermont fut encore plus certain de son estimation quand il aperçut le splendide marteau de guerre, *Crocs de l'égide*, accroché dans le large dos de son propriétaire.

— Vous buvez quelque chose ou vous êtes venu pour vous battre ?

Deudermont se retourna et avisa une jeune femme, qui s'était approchée de sa table, un plateau à la main.

— Alors ? insista-t-elle.

— Pour me battre ? répéta le capitaine, sans comprendre.

— Vu la façon dont vous le regardez, répondit la serveuse, désignant Wulfgar. Beaucoup de clients viennent ici pour se battre et ils se font tous expulser. Mais à votre aise si vous voulez vous mesurer à lui et tant pis pour lui si vous le tuez et abandonnez son cadavre dans la rue.

— Je ne cherche pas la bagarre, assura Deudermont. Mais dites-moi ; comment s'appelle-t-il ?

La jeune femme poussa un grognement et secoua la tête, frustrée pour une raison qui échappait au capitaine.

— Wulfgar, répondit-elle. Il aurait mieux valu pour tout le monde qu'il ne mette jamais les pieds ici.

Sans lui demander s'il voulait commander une boisson, elle s'éloigna de Deudermont, qui ne s'en soucia pas plus longtemps et reposa les yeux sur Wulfgar. Comment avait-il échoué ici ? Pourquoi n'était-il pas mort ? Et où se trouvaient Drizzt et Catti-Brie ?

Il demeura patiemment assis à sa table, à observer la

configuration des lieux tandis que les heures passaient, jusqu'à voir approcher l'aube ; les clients, à l'exception d'un avorton au bar et de lui-même, étaient tous partis.

— On ferme, finit par lui dire le barman.

Voyant que Deudermont ne répondait pas plus qu'il ne se levait, Wulfgar s'approcha de lui et, le dominant de toute sa taille, lui jeta un regard furieux.

— Tu peux sortir en marchant ou en volant, lui dit-il sur un ton bourru. À toi de choisir.

— Que de chemin tu as parcouru depuis ton combat face aux pirates, au sud de la Porte de Baldur, même si la direction que tu as choisie me laisse dubitatif, répondit le capitaine.

Wulfgar redressa la tête et examina cet inconnu de plus près. Son visage barbu donna l'impression, fugitive, d'avoir reconnu ce client.

— As-tu oublié notre périple vers le Sud ? insista Deudermont. Le combat contre Pinochet, le pirate, et le chariot enflammé ?

— Qui t'a parlé de ça ? s'étonna le géant, les yeux écarquillés.

— Qui m'en a parlé ? répéta Deudermont, qui n'en croyait pas ses oreilles. Eh bien, Wulfgar, tu as navigué sur mon vaisseau, un aller-retour à Memnon. Tes amis, Drizzt et Catti-Brie, ont de nouveau embarqué avec moi, il n'y a pas si longtemps, et ils te croyaient mort !

Wulfgar eut un mouvement de recul, comme frappé en plein visage. Ses yeux bleu clair laissèrent transparaître des émotions contradictoires, qui allaient de la nostalgie au déni. Il lui fallut un moment pour se remettre de ce choc.

— Vous faites erreur, mon brave, finit-il par répondre, ce qui surprit Deudermont. Concernant mon nom et mon passé. Il est temps de vous en aller, à présent.

— Mais Wulfgar…, commença à protester le capitaine, qui sursauta quand il aperçut, juste derrière lui, un autre homme, petit et à l'allure inquiétante, qu'il n'avait pas entendu approcher.

Wulfgar jeta un regard au nouveau venu, puis il fit un signe à l'adresse d'Arumn. Ce dernier, après un instant d'hésitation, sortit une bouteille du bar et la lança à Morik, qui l'attrapa sans

difficulté.

— Marcher ou voler ? demanda encore Wulfgar à Deudermont.

Ce ton creux, non pas glacial mais complètement indifférent, choqua le capitaine, qui comprit que le videur passerait rapidement à l'acte s'il ne s'en allait pas immédiatement.

— L'*Esprit follet de la mer* est à quai pour encore au moins une semaine, dit-il en se levant, avant de se diriger vers la porte et poursuivre, sur un ton décidé. Tu y es le bienvenu, en tant qu'invité ou pour te joindre à l'équipage, car moi je n'ai pas oublié.

Cette promesse résonnait encore dans son sillage quand il quitta l'auberge.

— C'était qui ? demanda Morik à Wulfgar, quand Deudermont eut disparu dans la nuit sombre de Luskan.

— Un idiot, lui répondit son ami, incapable de dire autre chose.

Celui-ci se rendit ensuite au bar, où il s'empara sans se cacher d'une autre bouteille sur l'étagère. Sans se préoccuper davantage d'Arumn ou de Delly, le barbare, l'air maussade, quitta la taverne, flanqué de Morik.

* * *

Le capitaine Deudermont se lança dans la longue marche qui le mènerait jusqu'aux quais, plongé dans ses pensées au point de ne pas prêter attention aux lumières et bruits envahissants de la vie nocturne de Luskan – voix grasses et hésitantes sortant par les fenêtres ouvertes des tavernes, aboiements, murmures dans les recoins obscurs…

Wulfgar était donc vivant, dans une situation qu'il n'aurait toutefois jamais imaginée pour ce héros. Malgré sa proposition sincère de se joindre à l'équipage de l'*Esprit follet de la mer*, il devinait d'avance, d'après le comportement du barbare, que celui-ci ne l'accepterait jamais.

Comment Deudermont devait-il réagir ?

Il souhaitait aider Wulfgar, cependant son expérience de ce genre d'ennuis était suffisamment grande pour lui faire

comprendre qu'il était impossible de porter secours à quelqu'un qui ne voulait pas qu'on l'aide.

— Vous seriez bien aimable de nous dire où vous vous rendez quand vous quittez l'un de vos dîners mondains, lui fut-il reproché en guise de salutation, alors qu'il approchait de son navire.

Il leva la tête et aperçut Robillard et Waillan Micanty, accoudés au bastingage.

— Vous ne devriez pas rester seul, le réprimanda ce dernier.

Deudermont chassa ce commentaire d'un geste de la main.

— Combien d'ennemis nous sommes-nous faits ces dernières années ? dit Robillard, sérieusement inquiet. Combien d'entre eux céderaient des sacs d'or pour la simple occasion de vous avoir ?

— C'est justement pour cette raison que je paie un magicien pour me protéger, répondit le capitaine, toujours aussi calme, en posant le pied sur la passerelle.

— Comment puis-je vous protéger si je ne sais même pas où vous êtes ? lâcha Robillard, agacé par l'absurdité de cette remarque.

Deudermont s'arrêta net et, un large sourire sur le visage, considéra son magicien.

— Si tu n'es pas capable de me localiser grâce à tes pouvoirs, comment puis-je espérer que tu repères ceux qui me veulent du mal ?

— C'est vrai, capitaine, intervint Waillan, alors que le teint de Robillard virait à l'écarlate. De nombreux bandits rêvent de vous rencontrer seul à seul dans la rue.

— Faut-il donc que je consigne tout l'équipage à bord ? répondit Deudermont. Personne ne quitterait le vaisseau, par crainte des représailles d'alliés des pirates ?

— Rares sont ceux qui quittent seuls l'*Esprit follet de la mer*, rappela Waillan.

— Et plus rares encore sont ceux qui sont suffisamment connus par les pirates pour leur servir de cibles ! enchaîna le magicien. Nos ennemis ne s'en prendraient pas à un homme d'équipage sans importance et aisément remplaçable. Agir de la sorte reviendrait à s'attirer la colère de Deudermont et des

seigneurs d'Eauprofonde, néanmoins les risques pourraient être justifiés si cela débouchait sur une chance d'éliminer le capitaine de l'*Esprit follet de la mer*. (Il poussa un profond soupir et dévisagea le capitaine.) Vous ne devriez pas sortir seul !

— Je devais vérifier la présence d'un vieil ami, expliqua Deudermont.

— Un certain Wulfgar, peut-être ? s'enquit le perspicace magicien.

— C'est ce que je pensais, en tout cas, répondit Deudermont, amer, qui acheva de gravir la passerelle, passa entre les deux hommes et gagna ses quartiers sans un mot de plus.

* * *

Cet endroit, sorte de terrier où se rassemblaient les pires malfrats de Luskan, était trop petit et trop malfamé pour seulement porter un nom. On y trouvait principalement des marins, recherchés par des seigneurs ou des familles rendus furieux par d'atroces crimes commis, qui craignaient à juste titre de se faire arrêter ou assassiner s'ils arpentaient au vu de tous les rues des ports dans lesquels leurs bâtiments faisaient relâche. Ils se rendaient donc dans de tels lieux, des cabanes obscures situées non loin des quais, ce qui était bien pratique.

Morik le Rogue connaissait parfaitement cette zone car il avait débuté sa carrière dans la rue, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, en faisant le guet pour le compte du plus dangereux de ces établissements, qu'il ne fréquentait toutefois désormais plus autant. Il était en effet aujourd'hui considérablement respecté et craint – sans doute la sensation qui le ravissait le plus – dans des lieux plus civilisés. En revanche, il n'était ici qu'un voyou parmi tant d'autres, un petit voleur évoluant dans un nid d'assassins.

Le capitaine du célèbre *Esprit follet de la mer* ayant eu une conversation avec Wulfgar, son nouvel ami, il n'avait pas résisté, ce soir-là, à l'envie de retourner dans l'un de ces bouges.

— Quelle taille ? lui demanda le Requin, l'un des deux malfrats installés à sa table.

Le Requin était un vieux loup de mer grisonnant dont les joues roses étaient parsemées d'inégales touffes de barbe sale et à qui il manquait un œil. Les clients le surnommaient souvent le « Radin » car il était aussi vif avec sa vieille dague rouillée que lent à sortir sa bourse. Il tenait tant à son butin qu'il ne s'était même pas offert un cache-œil convenable. Le rebord noir de cette orbite vide semblait contempler Morik, en dessous du bandeau que le Requin s'était noué autour de la tête.

— Une tête et demie de plus que moi, répondit Morik. Peut-être deux.

Le Requin se tourna vers son compagnon pirate, un spécimen pour le moins exotique. Les cheveux noirs de cet homme étaient noués en une épaisse queue-de-cheval, tandis que son visage, son cou et la quasi-totalité de sa peau découverte étaient constellés de tatouages – ce qui représentait une surface non négligeable, étant donné qu'il ne portait qu'un kilt en peau de tigre. Le simple fait de suivre le regard du Requin sur ce pirate suffit à faire frissonner Morik, qui, s'il ignorait nombre de détails à propos du compagnon du Requin, avait eu vent de quantité de rumeurs au sujet de cet « homme », Tia-nicknick. Ce pirate n'était qu'un demi-humain, son autre moitié étant qullan, une race de féroces guerriers peu répandue.

— L'*Esprit follet de la mer* est à quai, fit remarquer le Requin.

Morik, qui avait aperçu le trois-mâts alors qu'il se rendait dans cette taverne, hocha la tête, avant de compléter sa description :

— Il porte une courte barbe, bien taillée.

— Il s'assied droit ? s'enquit le pirate tatoué.

Morik dévisagea Tia-nicknick sans comprendre.

— Est-ce qu'il se tient droit quand il est assis ? précisa le Requin, qui prit la pose correspondante. Est-ce qu'on dirait qu'il a une planche coincée entre les fesses et la gorge ?

— Droit et grand, répondit Morik en souriant.

Les deux pirates se consultèrent de nouveau du regard.

— Ça ressemble à Deudermont, dit le Requin. Ce chien. Je lâcherais une bourse d'or pour lui planter mon couteau dans la gorge. Il a fait couler beaucoup de mes amis et il nous a coûté

cher.

Le pirate tatoué donna son accord en déposant sur la table une bourse de pièces pleine à craquer. Morik prit alors conscience que les conversations s'étaient subitement interrompues et que les regards étaient tous braqués sur les deux canailles et lui.

— Tu aimes bien être remarqué, Morik, non ? dit le Requin, qui désigna ensuite la bourse. Bon, elle est à toi, et dix autres suivront, j'imagine. (Il bondit soudain de sa chaise, qu'il envoya glisser plus loin.) Qu'en dites-vous, les gars ? Qui donnerait une pièce d'or, ou même dix, pour la tête de Deudermont, de l'*Esprit follet de la mer* ?

Une immense acclamation s'éleva dans ce trou à rats, suivie de nombreuses injures destinées à Deudermont et son équipage tueur de pirates.

Morik les entendit à peine, tant son attention était monopolisée par la bourse d'or. Deudermont était venu voir Wulfgar. Les bandits ici présents, et probablement encore une centaine d'autres, laisseraient quelques pièces supplémentaires. Deudermont connaissait bien Wulfgar et lui faisait confiance. Mille pièces d'or. Dix mille ? Morik et Wulfgar pouvaient facilement joindre Deudermont. L'esprit cupide du petit voleur se mit à envisager les possibilités.

2
Sous le charme

Elle progressait par petits bonds sur le chemin, telle une fillette, même si elle avait tout d'une jeune femme. Sa chevelure d'un noir brillant rebondissait sur ses épaules et ses yeux verts étaient aussi rayonnants que le sourire qui ornait son visage.

Elle venait de *lui* parler, elle venait de rencontrer Jaka Sculi, aux yeux bleus si expressifs et dont une mèche des cheveux bruns bouclés retombait sur le nez. Le simple fait de lui avoir parlé la faisait sautiller, alors qu'elle aurait dû marcher, et lui faisait oublier la terre qui pénétrait par les trous de ses vieilles chaussures comme la nourriture sans goût qu'elle trouverait le soir même dans son assiette en bois, à la table de ses parents. Rien de tout cela n'avait pour elle d'importance, pas davantage que les insectes, l'eau sale ou quoi que ce soit d'autre. Elle avait parlé à Jaka, ce qui suffisait à la faire se sentir à la fois enthousiaste, surexcitée, effrayée et vivante.

Par une de ces ironies de la vie, cet esprit, libéré par ces rencontres avec le troublant Jaka, attira précisément pour cette raison le regard d'un autre, qui se posa sur cette silhouette épanouie.

Le seigneur Féringal Auck avait senti les battements de son cœur s'accélérer à la vue de nombreuses femmes durant ses vingt-quatre années, en majorité des filles de marchands dont les pères étaient à la recherche d'un abri sûr au nord-ouest de Luskan. Le village étant situé non loin de la route la plus fréquentée de l'Épine dorsale du Monde, ils pouvaient s'y réapprovisionner et s'y reposer lors de leurs périlleux voyages

en provenance ou à destination de Dix-Cités, au Valbise.

Jamais Féringal Auck n'avait éprouvé tant de difficulté à retrouver son calme, au point de devoir lutter pour reprendre sa respiration, alors qu'il était penché par la fenêtre de son luxueux carrosse.

— Féri, les pins commencent à libérer leur poussière jaune dans le vent, lui dit Priscilla, sa sœur aînée, la seule à l'appeler Féri, ce qui l'agaçait au plus haut point. Rentre à l'intérieur ! Cette poussière qui fait éternuer est partout, tu sais bien que… (Elle s'interrompit et observa plus attentivement son frère, qui restait bouche bée.) Féri ?

Elle glissa sur son siège et s'approcha de lui, puis elle lui secoua le coude.

— Qui est-ce ? demanda le seigneur d'Auckney, qui n'avait même pas entendu sa sœur. Qui est cette créature angélique, cet avatar de la déesse de la beauté, l'image même du désir le plus pur qu'un homme puisse éprouver, l'incarnation de la tentation ?

Priscilla écarta son frère et passa la tête par l'ouverture.

— Quoi, cette paysanne ? lâcha-t-elle, incrédule, un évident mépris dans la voix.

— Je dois en avoir le cœur net, s'exclama, presque en chantant, le seigneur Féringal.

Une joue plaquée contre le rebord de la fenêtre du carrosse, il ne quittait pas des yeux la jeune femme qui sautillait. Elle disparut peu après de sa vue, quand le coche s'engagea dans une courbe.

— Féri ! se fâcha Priscilla, qui se retint de justesse de donner une gifle à son jeune frère.

Le seigneur d'Auckney sortit suffisamment longtemps de sa léthargie amoureuse pour regarder sa sœur droit dans les yeux, l'air presque menaçant.

— Je découvrirai qui elle est, insista-t-il.

Bien que sérieusement décontenancée par l'inhabituel éclat de son frère, Priscilla Auck se réinstalla sur la banquette et n'ajouta plus un mot. Féringal avait toujours été quelqu'un de doux, une âme paisible facilement manipulée par sa sœur acariâtre, de quinze ans son aînée. Alors que son quarantième

anniversaire approchait, Priscilla ne s'était jamais mariée. En vérité, elle n'avait jamais montré d'intérêt autre que physique pour un homme. Leur mère était morte en donnant naissance à Féringal et leur père avait passé l'arme à gauche cinq ans plus tard, ce qui avait laissé à Priscilla, aidée de Témigast, le conseiller de leur père, l'intendance du fief d'Auckney, ce jusqu'à ce que Féringal soit en âge de le diriger. Priscilla avait toujours apprécié cet arrangement et, alors que son frère s'occupait du domaine depuis près d'une décennie, sa voix pesait encore lourd dans les décisions qui concernaient Auckney. N'ayant jamais éprouvé le désir de faire entrer quelqu'un d'autre dans la famille, elle avait toujours imaginé que Féri partageait cette façon d'envisager les choses.

Sans cesser de ronchonner, Priscilla jeta un dernier regard dans la direction où se trouvait la jeune fille, même s'ils ne l'apercevaient plus depuis un bon moment. Le carrosse atteignit peu après le petit pont de pierre qui enjambait la baie et rejoignait la minuscule île où se dressait le château d'Auck.

À l'instar du fief d'Auckney, un village peuplé de deux cents habitants que l'on ne trouvait que rarement sur les cartes, le château était d'allure modeste. Il comprenait une dizaine de pièces réservées à la famille et, bien entendu, à Témigast, ainsi que cinq autres pour la demi-douzaine de domestiques et les dix soldats qui servaient en ce lieu. Cet édifice était pourvu de deux petites tours ramassées, qui culminaient à peine à cinq mètres, le vent soufflant toujours violemment à Auckney. Une des plaisanteries les plus classiques était de dire que les villageois tomberaient tous par terre le jour où le vent cesserait de souffler, tant ils étaient habitués à marcher en se penchant en avant.

— Je devrais sortir plus souvent du château, déclara le seigneur Féringal quand sa sœur et lui traversèrent l'entrée pour se rendre dans un salon, où le vieil intendant Témigast peignait, comme d'habitude, un paysage marin qui semblait se perdre dans le lointain.

— Dans le village, tu veux dire ? demanda Priscilla, la voix teintée de sarcasme. Ou jusqu'aux fermes de tourbe éloignées ? Tu n'y trouveras de toute façon que de la terre, des pierres et de

la crasse.

— Dans cette terre, un bijou est encore plus étincelant, soupira le seigneur frappé par l'amour.

L'intendant dressa un sourcil et quitta son tableau des yeux quand il entendit cet étonnant dialogue. Témigast avait vécu à Eauprofonde la plus grande partie de sa jeunesse et n'était venu à Auckney qu'à un âge avancé, quelque trente ans plus tôt. Ayant vécu nombre d'aventures en comparaison des habitants isolés d'Auckney – la famille dirigeante comprise –, il n'avait rencontré aucune difficulté pour se faire apprécier par le seigneur féodal, Tristan Auck, et s'élever au rang de conseiller principal, puis d'intendant. Cette expérience permit précisément à Témigast de deviner les raisons et les implications du soupir de Féringal.

— Ce n'était qu'une jeune fille, ronchonna Priscilla. Une enfant, crasseuse, qui plus est. (Elle se tourna vers Témigast, en quête de soutien, et constata que ce dernier prêtait attention à leur conversation.) J'ai bien peur que Féringal soit amoureux. D'une paysanne. Le seigneur d'Auckney est épris d'une sale et odorante paysanne.

— Tout de même ! répondit Témigast, simulant un air outré.

D'après lui, comme d'après toute personne non originaire du fief, le « seigneur d'Auckney » se situait lui-même à peine un peu plus haut qu'un paysan sur l'échelle sociale. L'histoire parlait d'elle-même. Le château avait été bâti plus de six cents ans auparavant par les Dorgenast, qui avaient dirigé le domaine durant les deux premiers siècles. Puis, suite à des mariages, ce rôle avait été repris par les Auck.

Mais que dirigeaient-ils, pour être précis ? Auckney se trouvait à la limite des routes commerciales, au sud de la péninsule occidentale de l'Épine dorsale du Monde. Les caravanes de marchands qui reliaient Dix-Cités à Luskan évitaient pour la plupart cet endroit, nombre d'entre elles empruntant l'itinéraire, plus direct, qui traversait les montagnes, beaucoup plus à l'est. Quant aux voyageurs qui n'osaient pas affronter la nature sauvage de ce col non surveillé, ils passaient à l'est d'Auckney, par une autre route, qui les conduisait jusqu'à Hundelpierre, dont la population était six

fois plus importante que celle d'Auckney et où l'on trouvait nettement plus de provisions et d'artisans.

Bien que bâti en bord de mer, Auckney était situé trop loin au nord des itinéraires commerciaux maritimes. Il arrivait qu'un navire – le plus souvent un bâtiment de pêche surpris par une tempête au large de Coupefeu, plus au sud – se glisse dans le petit port d'Auckney, généralement pour y effectuer des réparations. Certains de ces pêcheurs restaient parfois dans le fief, cependant la population locale y était demeurée plus ou moins constante depuis sa fondation par le sinistre seigneur Dorgenast et sa suite, réfugiés en cet endroit à la suite d'une vague intrigue qui avait mal tourné pour eux au sein de l'une des familles dirigeantes de seconde zone d'Eauprofonde. Approchant les deux cents âmes, le domaine n'avait toutefois jamais été aussi peuplé, principalement en raison d'un afflux de gnomes en provenance de Hundelpierre, alors que son effectif s'était à plusieurs reprises réduit de moitié. Les villageois étaient presque tous parents, souvent par plusieurs liens, à l'exception, bien entendu, des Auck, qui avaient pour habitude de trouver maris ou femmes hors du fief.

— Ne pourrais-tu pas trouver une femme convenable parmi les familles bien éduquées de Luskan ? demanda Priscilla. Ou conclure un marché avantageux avec un riche marchand ? Une forte dot ne nous serait pas inutile, après tout.

— Une femme ? gloussa Témigast. N'est-ce pas un peu prématuré ?

— Absolument pas ! affirma le seigneur Féringal. Je l'aime, j'en suis certain.

— Idiot, se lamenta Priscilla, que Témigast réconforta d'une tape sur l'épaule, sans pour autant cesser de rire.

— Bien sûr que vous l'aimez, seigneur, dit l'intendant. Hélas, un mariage noble est rarement affaire d'amour, j'en ai peur. On s'intéresse dans ce cas plutôt aux rangs, aux alliances politiques et aux richesses.

— Je l'aime ! s'écria le jeune seigneur, les yeux exorbités.

— Faites-en donc une maîtresse, suggéra Témigast, réaliste. Un jouet. Un homme de votre rang en mérite au moins une.

Incapable d'articuler un mot du fait du nœud qui s'était

formé dans sa gorge, Féringal les abandonna et se précipita dans ses appartements.

* * *

— L'as-tu embrassé ? demanda Tori, la plus jeune des sœurs Ganderlay, qui ne put retenir un gloussement à cette pensée.

À seulement onze ans, Tori commençait à peine à prendre conscience des différences qui séparaient garçons et filles. Son éducation dans ce domaine s'était par ailleurs sérieusement accélérée depuis que Méralda, son aînée de six ans, s'était éprise de Jaka Sculi, un jeune homme aux traits délicats, aux longs cils et aux yeux d'un bleu envoûtant.

— Non, certainement pas, répondit Méralda, qui rejeta ses longs cheveux noirs en arrière, découvrant ainsi son magnifique visage bronzé, grâce auquel elle avait sans le savoir capturé le cœur du seigneur d'Auckney.

— Mais tu aurais bien voulu ! la taquina Tori, qui éclata de rire, aussitôt imitée par Méralda, ce qui équivalait à un aveu.

— Oh oui, c'est sûr ! reconnut-elle.

— Et tu voulais le toucher ! Oh ! Le serrer dans tes bras et l'embrasser ! Oh, Jaka, mon chéri !

Tori poursuivit en simulant quelques baisers et en se retournant, les bras serrés contre la poitrine et les mains sur les épaules, comme si elle étreignait quelqu'un.

— Arrête ! la sermonna sa sœur, qui lui donna une petite tape dans le dos.

— Tu ne l'as même pas embrassé ! se lamenta Tori. Pourquoi pas, si tu en avais envie ? Ne le voulait-il pas, lui aussi ?

— C'est pour qu'il en ait encore plus envie. Pour qu'il pense tout le temps à moi. Pour qu'il rêve de moi.

— Mais si tu en avais envie…

— Je veux plus que ça, expliqua Méralda. Si je le fais attendre, il finira par me supplier. Et s'il me supplie, il me donnera tout ce que je veux et bien plus encore.

— Quoi d'autre ? demanda Tori, visiblement déroutée.

— Être sa femme, dit Méralda sans la moindre hésitation.

Bouleversée, Tori s'arma de son oreiller rembourré de paille

et frappa la tête de sa sœur.

— Oh non ! Jamais ! s'écria-t-elle, trop fort.

Le rideau de leur chambre fut soudain tiré et leur père, Dohni Ganderlay, un homme rougeaud, musclé à force de travailler dans les champs de tourbe et la peau brunie par le soleil et la poussière, passa la tête dans l'ouverture.

— Vous devriez dormir depuis longtemps, les réprimanda-t-il. (Ses filles plongèrent instantanément dans leurs lits et sous les couvertures grossières, qu'elles tirèrent jusqu'au menton sans cesser de glousser.) Je ne veux plus de ces idioties !

Dohni se jeta brutalement sur elles, tel un immense prédateur. S'ensuivit une mêlée confuse qui se solda par une étreinte entre les deux sœurs et leur père adoré.

— Dormez, maintenant, leur dit Dohni, plus calmement, quelques instants plus tard. Votre mère est un peu fatiguée et vos rires l'empêchent de se reposer.

Il sortit ensuite de la chambre, après les avoir embrassées. Obéissant à leur père et inquiètes au sujet de leur mère, qui en effet était encore plus mal qu'à l'ordinaire, les deux sœurs se plongèrent dans leurs pensées.

L'aveu de Méralda était pour Tori étrange et effrayant. Malgré cela, et même si elle ne savait que penser à l'idée de voir sa sœur se marier et quitter la maison, elle se sentait d'un autre côté impatiente à l'idée de grandir et devenir une jeune femme comme elle.

Allongée près de sa cadette, Méralda se mit à penser à toute allure. Elle avait déjà embrassé un garçon, plusieurs, même, mais elle n'avait en ces occasions agi que par curiosité ou à la suite de défis lancés par ses camarades. C'était la première fois qu'elle avait véritablement envie d'embrasser quelqu'un. Comme elle désirait embrasser Jaka Sculi ! L'embrasser et passer ses doigts dans ses cheveux bruns bouclés et les laisser lentement descendre le long de sa joue imberbe et douce, après quoi il lui caresserait les cheveux, le visage…

Méralda s'endormit et fit de doux rêves.

* * *

Non loin de là, dans un lit beaucoup plus confortable et une chambre moins exposée aux courants d'air, le seigneur Féringal se pelotonna dans ses oreillers garnis de plumes. Il lui tardait de s'évader dans des rêves où il lui serait possible d'enlacer cette fille du village, où il oublierait son rang étouffant et agirait selon sa volonté, sans être gêné par sa sœur ou le vieux Témigast.

Peut-être Féringal souhaitait-il trop intensément ainsi s'échapper ; il lui fut impossible de se reposer dans son immense lit, si bien qu'il se retrouva bientôt avec la couverture enroulée en nœuds autour des jambes. Heureusement pour lui, il avait conservé contre lui un oreiller, qui fut la seule chose à amortir sa chute quand il roula et tomba du lit sur le sol dur.

Quand il se fut enfin dégagé de cet enchevêtrement de draps et couvertures, il se mit à faire les cent pas dans sa chambre, se grattant la tête et plus nerveux que jamais. Que lui avait donc fait cette enchanteresse ?

— Une tasse de lait de chèvre chaud, lâcha-t-il à haute voix, songeant que cela le calmerait et le ferait dormir.

Il sortit de sa chambre et entreprit de descendre l'escalier. Parvenu à la moitié des marches, il entendit des voix, plus bas.

Il s'immobilisa et reconnut le ton nasillard de Priscilla, qui éclata de rire, imitée par le vieux et essoufflé Témigast. Féringal trouva cela étrange, averti par quelque sixième sens qu'il était l'objet de cette plaisanterie. Il descendit encore quelques marches, discrètement, et, parvenu à hauteur du plafond du rez-de-chaussée, il se pencha dans l'ombre de la rampe en pierre.

Il aperçut Priscilla, qui tricotait sur le divan, tandis que le vieux Témigast était installé sur une chaise à haut dossier, en face d'elle, un flacon de whisky à la main.

— Oh ! Mais je l'aime ! pleurnicha Priscilla, la main sur le front dans un effet des plus dramatiques. Je ne peux pas vivre sans elle !

— Vous y êtes bien parvenu durant toutes ces années, fit remarquer Témigast, jouant le jeu.

— Mais je suis fatigué, mon brave intendant, répondit Priscilla, singeant son frère. Faire l'amour seul est épuisant !

Témigast s'étouffa dans sa boisson et Priscilla éclata de rire.

Féringal n'en supporta pas davantage et descendit les

dernières marches, furieux.

— Assez ! Ça suffit ! rugit-il.

Surpris, les deux autres se tournèrent vers lui, se mordant les lèvres, même si Priscilla ne put retenir un dernier rire.

Le seigneur Féringal lui jeta un regard noir, les poings serrés le long du corps, dans un état de rage comme on ne lui en avait jamais connu, lui habituellement si doux.

— Comment osez-vous ? dit-il, les dents serrées et les lèvres tremblantes. Vous moquer ainsi de moi !

— Ce n'était qu'une plaisanterie, seigneur, rien de plus, se défendit faiblement Témigast, afin de rompre la tension ambiante.

Féringal ne tint pas compte des propos de l'intendant et lâcha sa colère sur sa sœur :

— Que sais-tu de l'amour ? Jamais de ta misérable existence tu n'as éprouvé ce sentiment. Je parie que tu n'es même pas capable de t'imaginer allongée avec un homme, ma chère sœur !

— Comme si tu savais tout sur moi ! rétorqua Priscilla, qui jeta son tricot et fit mine de se lever.

Seule la main de Témigast, qui lui agrippa sèchement le genou, la fit rester assise. Ce geste eut pour effet de la calmer instantanément, l'expression du vieil homme équivalant à un clair rappel ; elle devait prendre garde à ses paroles afin de ne pas dévoiler un certain secret qui les liait.

— Vos désirs n'ont rien d'anormal, cher seigneur Féringal, dit posément l'intendant. Bien au contraire. J'y vois un signe de bonne santé, bien qu'un peu tardif. Je ne doute pas que votre cœur se soit enflammé pour cette paysanne, cependant je vous assure qu'il n'y a aucun mal à en faire une maîtresse. On trouve à coup sûr de tels précédents chez les seigneurs d'Auckney, comme dans la plupart des royaumes, il me semble.

Féringal poussa un long soupir et secoua la tête, alors que Témigast poursuivait son discours.

— Je l'aime, l'interrompit-il. Ne pouvez-vous donc pas le comprendre ?

— Tu ne la connais même pas, osa intervenir Priscilla. Cette fille travaille dans une ferme à tourbe, c'est certain, elle doit avoir les doigts dégoûtants.

Féringal esquissa un pas menaçant vers elle mais Témigast, agile et vif pour son âge, s'interposa entre eux et poussa doucement le jeune homme sur une chaise.

— Je vous crois, Féringal, dit-il. Vous l'aimez et vous désirez la sauver.

— La sauver ? répéta Féringal, stupéfait par ces mots.

— Bien sûr. Vous êtes le seigneur, le maître d'Auckney, et vous seul disposez du pouvoir de sortir cette paysanne de sa misère.

Féringal resta perplexe un moment avant de réagir.

— Oui, oui…, laissa-t-il tomber avec un hochement de tête exagéré.

— J'ai déjà été témoin de ce genre de comportement, précisa Témigast en secouant la tête. Ce besoin de sauver une paysanne est un mal répandu chez les jeunes seigneurs. Cela passera, seigneur Féringal. D'ici là, profitez autant que vous le souhaitez de la compagnie de cette fille.

— Vous dévalorisez mes sentiments !

— Ce n'est que la vérité.

— Non ! insista Féringal. Que savez-vous de ce que je ressens, vieillard ? Vous n'avez certainement jamais aimé pour suggérer une telle chose ! Vous ignorez tout de ce qui brûle en moi.

Cette déclaration parut toucher une corde sensible de l'intendant, qui n'en dit cependant pas davantage, les lèvres pincées. Il regagna sa chaise et s'y assit, mal à l'aise, sans cesser de considérer Féringal.

Se sentant plus vivant que jamais, le jeune seigneur ne comptait pas céder face à ce regard intimidant.

— Je ne la prendrai pas comme maîtresse, poursuivit-il, déterminé. Jamais. C'est la femme que j'aimerai pour toujours, la femme que je prendrai pour épouse, la dame du château d'Auck.

— Féri ! s'écria Priscilla.

Pour une fois résolu à ne pas plier face aux volontés de sa sœur dominatrice, le seigneur lui tourna le dos et quitta aussitôt les lieux pour regagner sa chambre, son refuge. Il prit garde de ne pas courir, comme il en avait l'habitude après les

confrontations avec sa mégère de sœur, et s'attacha à conserver une certaine dignité, prenant un air sévère et majestueux. Il avait conscience d'être désormais un homme.

— Il est devenu fou, dit Priscilla à Témigast, quand Féringal eut fermé sa porte. Il n'a vu cette fille qu'une seule fois, et de loin.

Témigast ne donna pas l'impression de l'avoir seulement entendue. Entêtée, Priscilla se laissa glisser au sol et, à genoux, s'approcha de lui.

— Il ne l'a vue qu'une seule fois, répéta-t-elle afin de capter son attention.

— C'est parfois suffisant, répondit tranquillement l'intendant.

Priscilla se tut et contempla le vieil homme, dont elle avait secrètement partagé le lit dès ses premières années de vie de femme. Malgré leur intimité physique, Témigast ne s'était jamais livré à elle, à l'exception d'une occasion, quand il avait brièvement évoqué sa vie à Eauprofonde, avant qu'il s'aventure du côté d'Auckney. Il avait alors rapidement mis fin à cette conversation, après avoir tout de même mentionné le nom d'une femme. Depuis lors, Priscilla s'était toujours demandé si cette inconnue avait davantage compté pour Témigast qu'il le laissait paraître. Elle comprit qu'il était plongé dans ses souvenirs, qui avaient refait surface suite aux déclarations d'amour de Féringal.

Elle se détourna de lui, brûlant de colère et de jalousie, même si, comme toujours, elle ne tarderait pas à oublier cela, satisfaite de sa situation et des plaisirs de la vie dont elle profitait. Si songer à son passé poussait sans doute Témigast à se montrer plus compréhensif vis-à-vis de Féringal sur ce problème, Priscilla n'était quant à elle pas prête à accepter la décision impétueuse de son frère. La façon dont la vie se déroulait depuis des années au château d'Auck lui convenant parfaitement, la dernière chose qu'elle souhaitait voir se produire était bien l'arrivée parmi eux d'une paysanne, peut-être accompagnée de sa famille odorante.

* * *

Témigast se retira peu après, ayant refusé l'invitation de Priscilla, qui lui avait proposé de la rejoindre dans son lit. Les pensées du vieil homme avaient dérivé quelques décennies dans le passé et s'étaient arrêtées sur une femme qu'il avait autrefois connue, une femme qui lui avait dérobé le cœur et qui, en mourant si jeune, lui avait laissé de l'amertume et un certain cynisme qui perdurait encore aujourd'hui en lui.

Témigast n'avait enfin admis la profondeur de ses sentiments qu'en se rendant compte de ses propres doutes et de son rejet de ce qu'éprouvait de toute évidence le seigneur Féringal. Il se voyait en cet instant comme un vieux misérable.

Il s'assit sur une chaise, près de l'étroite fenêtre qui donnait sur le port d'Auckney. La lune, couchée depuis longtemps, avait abandonné les eaux froides et sombres, parsemées de légers moutons sous le ciel étoilé. Tout comme Priscilla, Témigast n'avait encore jamais vu le jeune homme qu'il avait élevé si vif et agité, si plein de feu et de vie. Féringal avait toujours paru morne, comme plongé dans une perpétuelle léthargie, or il n'y avait rien de léthargique dans la façon dont il avait dévalé les escaliers pour clamer son amour pour cette paysanne avant de s'en prendre à sa sœur tyrannique.

Cette image fit naître un sourire sur le visage de Témigast. Peut-être le château d'Auck avait-il de nouveau besoin d'une telle flamme. Peut-être était-il temps de secouer cet endroit, ainsi que le fief qui l'entourait. Cette nouvelle énergie du seigneur d'Auckney élèverait peut-être le village, trop souvent oublié, au rang de ses voisins plus remarquables, Hundelpierre et Coupefeu. Jamais encore un seigneur d'Auckney n'avait épousé une paysanne du village, ce vivier n'étant tout simplement pas assez peuplé ; les familles étaient en majorité installées depuis des siècles. En outre, l'éventualité de faire entrer tant de serfs dans la famille dirigeante, même de loin, était en principe un argument imparable pour empêcher Féringal d'agir selon ses désirs.

Cependant, la fougue dont avait fait preuve le jeune seigneur en constituait un autre, celui-là en faveur de cette union, aussi l'intendant décida-t-il qu'il réfléchirait avec soin à ce problème.

Il se renseignerait à propos de cette fille et verrait si un accord pouvait être conclu.

3
La goutte qui fait déborder le vase

— Il te connaissait, osa faire remarquer Morik, quand il eut rejoint Wulfgar sur les quais, très tard cette nuit-là, après son escapade dans l'établissement miteux. Et toi aussi, tu le connaissais.

Wulfgar avait alors presque vidé sa deuxième bouteille.

— Il pensait me connaître, rectifia le colosse, trébuchant sur les mots.

Il lui était difficile de rester assis sans chanceler, de toute évidence plus ivre que de coutume à cet instant de la nuit. Il avait conservé les deux bouteilles quand les deux amis s'étaient séparés en sortant du *Coutelas*. Au lieu de se rendre directement sur les quais, le barbare avait erré dans les rues et s'était bientôt retrouvé dans le quartier le plus chic de Luskan, une zone où vivaient des personnes et des marchands respectables. Aucun garde de la cité n'avait alors surgi pour le chasser car ils étaient occupés par le Carnaval du Prisonnier, une plate-forme ouverte au public sur laquelle les hors-la-loi étaient régulièrement torturés. Un voleur s'y trouvait ce soir-là, son bourreau ne cessant de lui demander d'avouer son crime. Le pauvre homme refusant d'obtempérer, le tortionnaire s'empara d'une immense pince et arracha un doigt du prisonnier, dont la réponse à l'éternelle question provoqua des cris d'approbation de la part de la foule massée devant ce spectacle quotidien.

Bien entendu, admettre ce crime n'aurait rien changé au destin du malheureux, qui avait déjà perdu une main entière, les doigts l'un après l'autre, tandis que le public applaudissait et

criait de joie… à l'exception de Wulfgar, à qui cela rappelait son passé, l'époque des Abysses d'Errtu et de cette insupportable souffrance. Que de tortures avait-il alors subies ! Il avait été coupé, fouetté et battu jusqu'à frôler la mort, avant d'être soigné par la magie guérisseuse de l'une des créatures d'Errtu. On lui avait notamment arraché les doigts, à coups de dents, pour ensuite les lui rendre.

La vue de ce pauvre voleur lui faisait revivre ces horreurs d'une façon affreusement réaliste.

L'enclume. Pis que tout. La torture physique la plus douloureuse imaginée pour lui par Errtu, réservée pour les occasions où cet immense démon était si furieux qu'il ne voulait pas prendre le temps d'élaborer quelque chose de plus subtil ou d'écraser son prisonnier sous une torture plus psychologique.

L'enclume. Aussi froide qu'un bloc de glace, si froide qu'elle semblait en feu, contre les cuisses de Wulfgar, quand les puissants esclaves d'Errtu le forçaient à l'enfourcher, nu et allongé sur le dos.

Errtu intervenait ensuite et, lentement, l'air menaçant, lui assenait soudain un coup de marteau pourvu de minuscules aiguilles, lesquelles crevaient les yeux ouverts de Wulfgar, qui endurait alors des vagues de souffrance et de nausée infinies.

Bien évidemment, les laquais d'Errtu le soignaient et faisaient disparaître ses blessures, de façon à pouvoir s'amuser encore.

Aujourd'hui encore, alors qu'il s'était depuis longtemps enfui de la demeure abyssale d'Errtu, Wulfgar s'éveillait souvent, pelotonné comme un bébé, les mains sur les yeux, en proie à cette terrible souffrance. Il ne connaissait qu'une façon d'échapper à cette douleur. Il avait ainsi pris ses bouteilles et était sorti : ce n'était qu'en avalant le liquide brûlant qu'il effaçait ses souvenirs.

— *Pensait* te connaître ? répéta Morik, dubitatif. (Wulfgar posa sur lui un regard absent.) L'homme, au *Coutelas*.

— Il s'est trompé, bafouilla Wulfgar, ce à quoi le voleur réagit en prenant un air sceptique. Il a connu celui que j'étais autrefois.

— Deudermont, déduisit Morik.

Ce fut au tour de Wulfgar d'être surpris. Son ami connaissait évidemment la plupart des habitants de Luskan – il survivait grâce à ses informations –, mais le barbare était étonné de le voir situer un vague marin en escale dans le port, ce qu'était Deudermont à ses yeux.

— Le capitaine Deudermont, de l'*Esprit follet de la mer*, poursuivit Morik. Bien connu et ô combien redouté par les pirates de la côte des Épées. Il te connaissait et toi aussi, tu le connaissais.

— J'ai eu l'occasion de naviguer avec lui, il y a longtemps… très longtemps, reconnut Wulfgar.

— J'ai beaucoup d'amis qui écument les mers et qui paieraient une forte somme pour le voir éliminé, révéla Morik en se penchant à hauteur de son ami, assis sur la jetée. Peut-être pourrions-nous tirer profit du fait que tu connaisses cet homme ?

Ces mots à peine sortis de la bouche du voleur, Wulfgar se leva d'un bond et sa main se referma sur la gorge de son compagnon. Titubant sur ses jambes instables, le géant avait encore suffisamment de force pour le soulever d'un bras. En quelques pas rapides, qui tenaient autant de la chute que de la course, les deux hommes se retrouvèrent contre le mur d'un entrepôt, sur lequel Wulfgar plaqua Morik le Rogue, dont les pieds se balançaient à une dizaine de centimètres du sol.

Ce dernier plongea la main dans une de ses poches et y trouva un couteau affûté, qu'il savait pouvoir planter dans le cœur de Wulfgar, ivre, en un instant. Il retint toutefois son coup, le barbare relâchant sa pression et n'essayant pas de le blesser. D'autre part, il n'oubliait pas ces elfes drows qui semblaient s'intéresser à ce personnage. Comment se justifierait-il auprès d'eux s'il le tuait ? Quel sort lui serait réservé s'il ne menait pas sa mission à bien ?

— Si tu me demandes encore une fois une chose pareille, je te…

Wulfgar laissa sa menace en suspens et lâcha Morik, puis il se retourna vers la mer, manquant de peu de perdre l'équilibre et de chuter du ponton dans sa précipitation d'ivrogne.

Morik se frotta la gorge, quelque peu secoué par cet éclat,

avant de simplement hocher la tête après y avoir réfléchi. Il avait touché un point sensible, une blessure réouverte par l'apparition inattendue de Deudermont, un vieil ami de Wulfgar. Il s'agissait là d'un affrontement classique entre le passé et le présent, lutte qu'il avait plus d'une fois vu briser des hommes, alors qu'ils sombraient dans la spirale de l'alcool. Les émotions suscitées par la vue de ce capitaine, avec qui il avait autrefois navigué, étaient trop violentes pour Wulfgar, incapable de supporter sa condition actuelle, en regard de ce qu'il avait été. Morik sourit et n'y pensa plus, conscient que ce combat émotionnel, le passé contre le présent, était loin d'être terminé pour son ami.

Peut-être le présent finirait-il par l'emporter et le barbare se laisserait-il tenter par l'intéressante proposition de Morik au sujet de Deudermont. Dans le cas contraire, Morik agirait peut-être de façon indépendante en se servant pour son bénéfice du lien qui unissait sa cible et son ami, à qui il ne dirait rien de ses projets.

Morik pardonna donc à Wulfgar de l'avoir agressé. Pour cette fois…

— Tu aimerais bien de nouveau naviguer avec lui, alors ? demanda Morik, sur un ton volontairement plus léger. (Wulfgar se laissa tomber plus qu'il s'assit, puis, l'air dérouté, riva sur son ami ses yeux embrouillés.) Nous devons penser à remplir nos bourses. Tu sembles de plus en plus t'ennuyer avec Arumn au *Coutelas*. Peut-être que quelques mois en mer…

D'un geste, Wulfgar lui intima le silence, avant de se retourner et cracher dans l'eau. Quelques instants plus tard, il se pencha par-dessus la jetée et se mit à vomir.

Alors qu'il observait le barbare avec un mélange de pitié, de dégoût et de colère, Morik se rendit à l'évidence ; il prendrait Deudermont pour cible, que Wulfgar se joigne à lui ou non. Il se servirait de son compagnon pour déceler un point faible chez l'infâme capitaine de l'*Esprit follet de la mer*. Il ressentit toutefois une pointe de culpabilité quand il prit conscience de cela. Wulfgar était son ami, après tout, cependant il en allait ainsi dans les rues. Aucun homme sensé n'aurait laissé filer une occasion aussi évidente de mettre la main sur tant d'or.

* * *

— Tu danses Morik le fait ? demanda Tia-nicknick, le pirate tatoué, dès qu'il s'éveilla, dans la ruelle.

Non loin de lui, parmi les ordures, le Requin lui jeta un regard surpris, puis comprit ce qu'il avait voulu dire.

— « Penses », mon ami, pas « danses », corrigea-t-il.

— Tu danses lui fait ?

Calé sur un coude, le Requin poussa un grognement et regarda ailleurs, balayant la ruelle puante de son unique œil.

Ne voyant aucune réponse venir, Tia-nicknick frappa lourdement le Requin sur la nuque.

— Qu'est-ce qui te prend ? se plaignit l'autre pirate, qui essaya de se retourner mais ne parvint qu'à s'effondrer, le visage contre le sol.

Il se roula alors sur le dos pour apercevoir son exotique compagnon demi-qullan.

— Morik fait ? répéta Tia-nicknick. Tue Deudermont ?

Le Requin toussa et cracha, puis il se redressa avec effort en position assise.

— Bah ! Morik est un petit sournois, c'est sûr, mais il vise trop haut en s'attaquant à Deudermont. Il y a de bonnes chances pour que le capitaine lui règle son compte.

— Dix mille, laissa tomber Tia-nicknick, profondément déçu.

En effet, en faisant circuler l'éventualité que Deudermont soit tué avant que l'*Esprit follet de la mer* quitte Luskan, ils avaient totalisé près de dix mille pièces d'or de promesses de récompense, une somme qu'ils savaient que les pirates étaient prêts à débourser avec joie si cet exploit se réalisait. Le Requin et Tia-nicknick avaient d'ores et déjà décidé que, en cas de succès de Morik, ils lui céderaient soixante-dix pour cent de ce montant et conserveraient le reste pour eux.

— Enfin, Morik parviendra peut-être à piéger Deudermont, poursuivit le pirate borgne. Ce petit rat peut même le faire sans s'en rendre compte. Si Deudermont apprécie l'ami de Morik, alors il pourrait un peu trop baisser la garde.

— Tu danses nous le fait ? en conclut Tia-nicknick,

visiblement intrigué.

Le Requin dévisagea son compagnon et ne put retenir un gloussement, suite aux incessantes erreurs de prononciation du demi-qullan, qui naviguait pourtant avec des humains depuis presque toujours, ayant été recueilli sur une île alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Son propre peuple, les sauvages qullans, des créatures qui culminaient à près de deux mètres cinquante et se montraient particulièrement intolérantes avec les sang-mêlé, l'avait rejeté en tant qu'être inférieur.

Tia-nicknick fit mine de souffler et esquissa un sourire. Le Requin ne manqua pas la référence. Aucun pirate d'aucune mer ne maniait mieux que son compère une certaine arme, un long tube creux que ce dernier appelait sarbacane. Il l'avait vu atteindre une mouche posée sur le bastingage d'un vaisseau, alors que lui se trouvait de l'autre côté du vaste pont. Tia-nicknick possédait également une parfaite connaissance des poisons – héritage de sa vie parmi les étranges qullans, selon le Requin –, dont il enduisait les griffes de chat qui lui servaient parfois de projectiles. Des poisons que les prêtres humains étaient incapables de comprendre ou contrer.

Un tir bien placé pouvait ainsi faire du Requin et de Tia-nicknick des hommes riches, peut-être même au point de leur permettre de se procurer leur propre navire.

— Connais-tu un poison particulièrement nocif pour M. Deudermont ? s'enquit le Requin.

Le demi-qullan tatoué sourit avant de conclure :

— Tu danses nous le fait.

* * *

Arumn Gardpeck poussa un soupir quand il vit les dégâts subis par la porte qui menait à l'aile réservée aux hôtes du *Coutelas*. Les gonds avaient été tordus au point que le battant ne tenait plus droit contre le montant. Il y avait désormais du jeu, si bien que la porte ne se fermait plus correctement.

— Encore une fois de mauvaise humeur, commenta Josi Petitemares, qui suivait l'aubergiste. De mauvaise humeur aujourd'hui, de mauvaise humeur demain. Il est tout le temps

de mauvaise humeur, celui-là.

Arumn ne fit pas attention à ces propos et avança dans le couloir, jusqu'à la porte de la chambre de Delly Curtie. Il plaqua l'oreille contre le panneau en bois et entendit des sanglots étouffés de l'autre côté.

— Il l'a encore rejetée, cracha Josi. Ah ! Le chien !

Arumn jeta un regard noir au petit homme, même s'il n'était pas loin de penser la même chose. Les pleurnicheries de Josi n'affectaient pas le moins du monde le tavernier, qui avait bien compris que son ami en voulait sérieusement à Wulfgar, par pure jalousie, sentiment qui semblait systématiquement orienter les faits et gestes de Josi. La tristesse de Delly Curtie troublait en revanche profondément Arumn, qui en était arrivé à la considérer comme sa propre fille. Il avait dans un premier temps été ravi de la relation naissante entre Delly et Wulfgar, malgré les protestations de Josi, depuis des années épris de la jeune femme. Ces réserves semblaient aujourd'hui plus pertinentes, la façon dont se comportait le barbare vis-à-vis de Delly laissant comme un goût amer dans la bouche d'Arumn.

Alors qu'il progressait par petits bonds afin de suivre l'allure de l'aubergiste, ce dernier marchant d'un pas déterminé vers la porte de la chambre de Wulfgar, au fond du couloir, Josi enchaîna :

— Il te coûte plus qu'il te rapporte. Il casse tant de choses ! Les honnêtes clients ne voudront bientôt plus venir au *Coutelas*, de peur de se faire corriger.

Arumn s'arrêta devant la porte et fit volte-face.

— Ferme-la, ordonna-t-il à Josi, aussi simplement que fermement.

Il se retourna et leva la main, prêt à frapper à la porte, puis changea d'avis et poussa directement le montant. Wulfgar était affalé sur son lit, toujours habillé et empestant l'alcool.

— Encore ivre, se lamenta Arumn, une tristesse sincère dans la voix.

Malgré la colère qu'il éprouvait à l'encontre de son videur, il lui était impossible de ne pas tenir compte de sa propre responsabilité dans cet état de fait. C'était lui qui lui avait offert son premier verre, sans deviner, à l'époque, l'intensité de son

désespoir. Il était désormais pleinement conscient du désir maladif de Wulfgar d'échapper aux souffrances dues à son passé récent.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Josi.

Arumn ne lui répondit pas et s'approcha du lit afin de secouer vigoureusement Wulfgar. Après une deuxième, puis une troisième tentative, le barbare leva la tête et se tourna vers son patron, les yeux à peine ouverts.

— Tu dois partir, lui dit calmement ce dernier, le secouant de nouveau. Je ne peux plus te laisser faire ça à mon auberge et à mes amis. Rassemble tes affaires et pars dès ce soir, où que tu ailles, je ne veux plus te voir dans la salle. Je déposerai une bourse de pièces devant ta porte pour t'aider à t'installer ailleurs. Je te dois bien ça.

Wulfgar ne répondit pas.

— Tu m'entends ? dit Arumn.

Wulfgar acquiesça et, d'un grognement, demanda au tavernier de le laisser seul, une exigence accentuée par un geste du bras de la part du barbare, qui, bien que tout à fait léthargique, écarta sans difficulté Arumn du lit.

Le patron du *Coutelas* soupira de nouveau, puis il secoua la tête avant de sortir de la pièce. Josi Petitemares demeura un long moment à observer cette force de la nature étendue sur son matelas, puis son regard balaya le reste de la chambre, pour finir par se poser sur le somptueux marteau de guerre posé contre un mur, dans le coin opposé.

* * *

— Je le lui dois, dit le capitaine Deudermont à Robillard, alors que les deux hommes étaient accoudés au bastingage de l'*Esprit follet de la mer*, encore à quai mais presque réparé.

— Parce qu'il a effectué une traversée avec vous ? dit le magicien, sur un ton sceptique.

— Il ne s'est pas contenté de profiter du voyage.

— Il a rendu un fier service à votre vaisseau, c'est vrai, convint Robillard. Mais n'en avez-vous pas fait autant ? Vous les avez déposés à Memnon, ses amis et lui, avant de les reconduire

chez eux.

Deudermont baissa la tête, en pleine réflexion, puis leva les yeux sur le magicien.

— Je le lui dois non pas à cause d'un arrangement financier ou marchand mais parce que nous sommes devenus amis.

— Vous le connaissiez à peine.

— Mais je connais Drizzt Do'Urden et Catti-Brie. Combien d'années ont-ils navigué à mes côtés ? Remettrais-tu en cause l'amitié qui me lie à eux ?

— Mais…

— Comment peux-tu si facilement écarter mes responsabilités ? insista Deudermont.

— Il n'est ni Drizzt ni Catti-Brie, rétorqua Robillard.

— Non mais c'est un de leurs amis les plus chers, qui a grand besoin d'aide.

— Et qui ne veut pas de votre aide…

Deudermont baissa de nouveau la tête, méditant sur ces propos, qui lui semblaient sensés. Wulfgar avait en effet repoussé ses propositions d'aide. Au vu de l'état du barbare, le capitaine dut reconnaître, en son for intérieur, que les chances de dire ou faire quoi que ce soit de susceptible d'enrayer la chute de cet homme étaient minces.

— Je dois essayer, dit-il, un moment plus tard, sans prendre la peine de redresser la tête.

Robillard ne contesta pas cette décision, ayant compris d'après le ton résolu de son capitaine que ce n'était pas là son rôle. Il avait été engagé pour protéger Deudermont, ce à quoi il comptait se tenir. Néanmoins, il restait convaincu que plus tôt l'*Esprit follet de la mer* s'éloignerait de Luskan et de ce Wulfgar, mieux ce serait pour tout le monde.

* * *

Il entendait sa propre respiration, ou plutôt ses halètements, pour être précis, n'ayant encore jamais été aussi terrorisé. Le moindre écart ou bruit intempestif réveillerait le géant, or il doutait que les vagues excuses qu'il avait préparées suffisent dans ce cas à le sauver.

Josi Petitemares était néanmoins motivé par un sentiment plus intense encore que la peur ; il en était arrivé à haïr plus que tout cet homme, qui lui avait pris Delly – de ses rêves, en tout cas. Wulfgar, qui avait en outre gagné l'amitié d'Arumn et l'avait ainsi remplacé aux côtés de l'aubergiste, risquait de ruiner *Le Coutelas*, le seul foyer jamais connu par Josi Petitemares.

Celui-ci n'imaginait pas ce gigantesque barbare colérique suivre les ordres d'Arumn et s'en aller sans déclencher de bagarre. Or Josi connaissait assez cet homme pour deviner à quel point une telle rixe serait dévastatrice. Il se doutait également que, si les coups devaient pleuvoir au *Coutelas*, il serait vraisemblablement la cible désignée de la fureur de Wulfgar.

Il ouvrit la porte dans un craquement. Wulfgar était allongé sur le lit, dans la même position, à peu de chose près, que lorsque Arumn et Josi étaient entrés dans la chambre, deux heures plus tôt.

Josi frissonna à la vue de *Crocs de l'égide*, posé contre le mur opposé, et imagina le puissant marteau de guerre tournoyant, lancé sur lui.

Il se faufila dans la pièce et s'immobilisa, le temps d'observer le petit sachet de monnaie laissé par Arumn près de la porte, à côté du lit de Wulfgar. Il brandit un couteau de bonne taille et posa le doigt sur le dos du barbare, juste en dessous de l'omoplate, à la recherche d'un battement de cœur, puis il remplaça son doigt par la pointe de son arme. Il songea alors qu'il n'avait qu'à fortement s'appuyer dessus, qu'à plonger cette lame dans le cœur de Wulfgar, pour que ses ennuis prennent fin. La vie au *Coutelas* reprendrait son cours, comme avant la venue à Luskan de ce démon, et Delly Curtie serait libre pour lui.

Il se pencha au-dessus du poignard. Wulfgar remua, à peine, encore très loin d'avoir repris conscience.

Et si je manque mon coup ? songea soudain Josi, en proie à une panique soudaine. *Si je ne fais que le blesser ?* L'image de Wulfgar, rugissant et bondissant du lit pour s'en prendre à son assassin en puissance, coupa net les jambes de Josi, qui manqua de peu de s'effondrer sur sa victime désignée. D'un bond, il

s'écarta du lit et se tourna vers la porte, tout en essayant de ne pas hurler de terreur.

Il ne tarda pas à se calmer et se rappela ses craintes et la scène qu'il imaginait voir se dérouler ce soir-là, quand Wulfgar affronterait Arumn et que, muni de son redoutable marteau de guerre, il détruirait *Le Coutelas* et les malheureux qui s'y trouveraient alors.

Sans même y réfléchir, Josi traversa la chambre en un éclair et, non sans un violent effort, s'empara du lourd marteau, qu'il prit dans ses bras comme un bébé, après quoi il sortit de la pièce en courant, avant de se précipiter vers la porte arrière de l'auberge.

* * *

— Tu n'aurais pas dû les faire venir, reprocha encore Arumn à Josi Petitemares.

Il avait à peine achevé sa phrase que la porte qui séparait la grande salle des chambres s'ouvrit sur un Wulfgar hagard.

— De mauvaise humeur, commenta Josi, comme pour se justifier.

Il avait invité quelques amis au *Coutelas* ce soir-là, un voyou massif nommé Reef et ses camarades, tout aussi peu recommandables, dont un gaillard élancé et pourvu de mains délicates – certainement pas un bagarreur – qu'Arumn pensait avoir déjà aperçu auparavant vêtu d'une robe flottante plutôt que d'un pantalon et d'une tunique. Reef avait un compte à régler avec Wulfgar. Lui et deux de ses amis travaillaient en tant que videurs au *Coutelas* le jour où le colosse était arrivé à Luskan. Ce dernier avait envoyé voler Reef de l'autre côté de la salle quand les trois hommes avaient tenté de le faire quitter de force la taverne.

Le regard d'Arumn ne s'adoucit pas quand il eut la surprise de voir surgir Wulfgar. Il était toutefois toujours décidé à régler cette affaire par des mots ; une bagarre face à un Wulfgar déchaîné coûterait cher au propriétaire de l'établissement.

Les clients présents se turent tous quand le barbare traversa la salle. Avec un regard suspicieux sur Arumn, Wulfgar déposa

le sac de pièces sur le bar.

— Je ne peux rien te donner de plus, dit l'aubergiste, qui avait reconnu la bourse laissée dans la chambre.

— C'est quoi, ça ? dit Wulfgar, qui n'avait visiblement aucune idée de ce qu'il se passait.

— Je te l'ai dit, tu ne peux plus rester ici. Ce n'est plus possible.

Arumn s'interrompit et leva les mains, comme pour calmer Wulfgar, même si, à vrai dire ce dernier ne semblait pas le moins du monde agité.

Le géant ne répondit que par un regard intense sur son patron.

— Je ne veux pas d'ennuis, poursuivit celui-ci, toujours avec des gestes d'apaisement.

Bien qu'effectivement de mauvaise humeur, Wulfgar n'avait pas pour projet de créer des problèmes. Quand il vit bouger Josi Petitemares – qui venait de toute évidence d'émettre un signal – , une demi-douzaine de brutes, parmi lesquelles Wulfgar reconnut les deux anciens videurs d'Arumn, se levèrent et vinrent former un demi-cercle autour de lui.

— Pas de bagarre ! insista l'aubergiste en haussant le ton et en s'adressant davantage à la bande de Josi qu'au barbare.

— *Crocs de l'égide*…, murmura Wulfgar.

Quelques sièges plus loin, accoudé au bar, Josi se raidit, espérant avoir placé le marteau suffisamment loin pour que cet objet soit hors de portée de l'appel magique de Wulfgar.

Quelques instants s'écoulèrent sans que l'arme se matérialise dans les mains du géant.

— Il est dans ta chambre, dit Arumn.

Soudain, Wulfgar écarta avec violence la bourse, dont les pièces s'éparpillèrent sur le sol.

— Tu estimes que c'est un paiement convenable ?

— C'est plus que ce que je te dois, osa répliquer Arumn.

— Quelques pièces pour *Crocs de l'égide* ? lâcha Wulfgar, qui n'en revenait pas.

— Non, pas pour le marteau de guerre, répondit le tavernier, qui sentait la situation dégénérer très rapidement. Il est dans ta chambre.

— Je l'aurais vu s'il était dans ma chambre, dit Wulfgar, qui se pencha, l'air menaçant.

Les voyous menés par Josi s'approchèrent alors encore un peu. Deux d'entre eux sortirent de petits gourdins, tandis qu'un troisième s'enroulait une chaîne autour du poignet.

— Et même si je ne l'avais pas vu, il aurait de toute façon répondu à mon appel, poursuivit le barbare, avant une seconde tentative, cette fois en criant. *Crocs de l'égide !*

Rien.

— Où est mon marteau ? demanda-t-il à Arumn.

— Sors d'ici, Wulfgar, lui ordonna l'aubergiste. Va-t'en. On te fera porter ton marteau si on le retrouve, mais va-t'en tout de suite.

Voyant ce qui allait ensuite se produire, Wulfgar accéléra les choses ; il tendit la main par-dessus le bar, en direction de la gorge d'Arumn, puis stoppa net son geste et recula sèchement le bras, assenant ainsi un coup de coude en plein visage à Reef, qui s'était approché par la droite. Le voyou tituba quelques secondes, puis Wulfgar l'envoya valser d'une nouvelle frappe.

Agissant d'instinct, le géant se retourna et leva le bras gauche, en un geste défensif qui intercepta de justesse l'épaisse massue qu'abattit alors avec violence l'un des hommes de Reef.

Tout semblant de stratégie ou de mise en place s'envola en un clin d'œil ; les cinq malfrats se jetèrent à l'unisson sur Wulfgar, lequel se mit à donner des coups de pied et à distribuer de puissants coups de poing, sans cesser de hurler inutilement en appelant *Crocs de l'égide*. Il donna même plusieurs coups de tête, faisant ainsi éclater le nez de l'un de ses adversaires et touchant ensuite la tempe d'un autre, qui s'écarta, chancelant.

— Non ! s'écria plusieurs fois Arumn, alors que Delly Curtie s'était mise à hurler.

Wulfgar ne les entendait pas. Il n'aurait de toute façon pas pris le temps d'obtempérer si cela avait été le cas ; il lui fallait gagner un peu de répit et d'espace car, en cette configuration resserrée, il encaissait environ trois coups quand il en donnait un. Ses frappes étaient de loin les plus lourdes, mais les camarades de Reef n'étaient pas pour autant des novices en matière de bagarre.

Les autres clients du *Coutelas* observaient la rixe, aussi amusés qu'interloqués, n'ignorant pas que Wulfgar travaillait pour Arumn. Les seuls à bouger étaient ceux qui s'écartaient prudemment de la masse mouvante des combattants. Soudain, dans un coin, au fond de la taverne, un homme se leva et agita furieusement les bras.

— Ils attaquent l'équipe du *Coutelas* ! s'écria-t-il. Aux armes, clients et amis ! Défendons Arumn et Wulfgar, sans quoi ces brutes détruiront notre taverne !

— Par les dieux, bégaya Arumn, ayant instantanément deviné que celui qui venait de s'exprimer, Morik le Rogue, venait de condamner son établissement.

Secouant la tête et avec un gémissement de frustration, le pauvre Arumn s'abrita derrière le bar.

Comme si ce signal avait été attendu, une bagarre générale se déclencha dans la salle du *Coutelas*. Hommes et femmes, criant sans se soucier de distinguer alliés et ennemis, se mirent à frapper la victime potentielle la plus proche.

Toujours au bar, Wulfgar, qui n'avait pu éviter de laisser son côté droit exposé, fut sévèrement frappé à hauteur de la mâchoire, alors que son regard était tourné sur sa gauche, où l'homme au gourdin se ruait de nouveau sur lui. Il leva les mains afin de parer un coup, puis un second, après quoi il avança vers son agresseur et se laissa frapper dans les côtes pour attraper l'avant-bras du voyou. La main ferme sur sa prise, il repoussa l'homme avant de brutalement le tirer en arrière, puis il se pencha et plaqua sa main libre sur l'entrejambe de son adversaire, qui se vit alors soulevé du sol. Puis il l'éleva aussi haut que possible et le fit tourner, en quête d'une cible.

Bientôt éjecté, le malheureux heurta un de ses complices et les deux hommes s'écroulèrent sur le pauvre Reef, qui fut ainsi de nouveau envoyé à terre.

Le bras dressé pour frapper, un autre individu se jeta aussitôt sur Wulfgar, qui serra les dents, le regard dur, prêt à rendre coup pour coup, mais cette brute avait une chaîne enroulée autour du poignet. Une douleur inouïe explosa sur le visage du géant, qui sentit le goût du sang se répandre dans sa bouche. Quelque peu étourdi, il assena un coup de poing, qui

n'atteignit que l'épaule de son vis-à-vis.

Un autre voyou s'élança alors et chargea sur le côté le barbare, qui, bien campé sur ses jambes, ne céda pas. Il vit ensuite de nouveau surgir le poing habillé de sa chaîne – dont les maillons luisaient du rouge de son sang –, mais il parvint à en amortir le choc, même s'il dut déplorer une sévère entaille sur la joue.

Son autre adversaire, celui qui l'avait heurté de plein fouet sans grande conséquence, tenta de le plaquer lourdement mais, avec un rugissement de défi, il conserva son équilibre, avant de passer le bras gauche sous l'épaule de cet enragé, qui s'accrochait, et de lui agripper les cheveux, juste au-dessus de la nuque.

Il avança d'un pas, sans cesser de crier et frapper de la main droite, encore et encore, tandis qu'il tirait de l'autre afin de neutraliser l'homme qui ne le lâchait plus. Le malfrat armé de sa chaîne recula et leva le bras gauche pour parer les coups. Quand il entrevit une ouverture, il ne résista pas et se jeta en avant, visant la clavicule du colosse. Il aurait toutefois été mieux inspiré de poursuivre sa retraite ; Wulfgar, désormais parfaitement campé sur ses jambes, ne rencontra aucune difficulté pour mettre tout son poids dans un impressionnant crochet du droit.

Le bras levé du voyou à la chaîne ne freina qu'à peine ce coup. Le poing de Wulfgar brisa sa défense et s'écrasa sur la joue du malheureux, qui fut éjecté, tournoyant sur lui-même avant de s'écrouler à terre.

* * *

Assis à sa table, dans le coin le plus reculé de la salle, Morik, imperturbable, sirotait tranquillement sa boisson, non sans régulièrement se baisser pour éviter une bouteille ou un combattant. Malgré son calme apparent, le voleur éprouvait une certaine inquiétude, tant concernant son ami que *Le Coutelas* ; la brutalité de la bagarre générale lui paraissait en effet atteindre des sommets. Les délinquants de Luskan semblaient tous s'être jetés sur cette occasion d'en découdre dans une

taverne relativement calme depuis l'arrivée de Wulfgar, ce afin d'effrayer ou de régler son compte au moindre rival potentiel.

Morik tressaillit quand le poing enchaîné s'abattit sur le visage de Wulfgar, duquel jaillit un flot de sang. Il envisagea un instant de porter secours à son compagnon, avant de rapidement renoncer à ce projet. Morik n'était qu'un habile informateur, un voleur qui survivait grâce à ses ruses et ses armes, dont aucune n'aurait pu lui servir dans ce genre de rixe de taverne.

Il resta donc assis à sa table et continua à observer ce déchaînement de violence qui le cernait et auquel participaient la quasi-totalité des personnes présentes. Il vit passer juste devant lui un homme qui, tirant une femme par sa longue chevelure brune, se dirigeait vers la porte. Il avait à peine dépassé Morik quand un autre lui écrasa une chaise sur la tête, ce qui l'assomma instantanément.

Quand son sauveur se tourna vers cette femme, elle ne perdit pas un instant pour briser une bouteille sur le visage souriant de ce nouveau venu, après quoi elle fit volte-face et replongea dans la mêlée, bondissant sur un client, qu'elle fit s'effondrer en lui labourant le visage de ses ongles.

Morik examina attentivement cette furie et prit soin de mémoriser ses traits, songeant qu'une telle fougue pouvait être appréciable au cours d'une éventuelle future rencontre plus discrète.

Discernant des mouvements sur sa droite, il se hâta de reculer sa chaise et de soulever sa chope et sa bouteille, juste à temps pour éviter deux énervés, qui brisèrent dans leur élan la table, dont ils éparpillèrent les débris en poursuivant leur lutte.

Morik ne réagit que par un haussement d'épaules et, les jambes croisées et adossé contre le mur, avala une nouvelle gorgée.

* * *

Wulfgar connut un répit temporaire après avoir relâché l'homme au poing enchaîné, puis un autre casseur vint prendre la relève et se jeta sur lui, plus violemment encore. Ce dernier

finit par renoncer à essayer de repousser le puissant bras du barbare et s'y accrocha, avant de lui abaisser la tête de ses deux mains griffues pour lui mordre l'oreille.

Avec un cri de douleur et de rage, Wulfgar tira les cheveux de son agresseur, dont il écarta ainsi la tête, non sans avoir perdu un petit morceau d'oreille au passage. Il fit ensuite passer sa main droite sous le bras gauche du voyou, qu'il tordit jusqu'à lui faire lâcher prise et le retourner, avant de le saisir fermement à hauteur des biceps. Il se plaça ensuite de côté par rapport au bar et baissa les bras, fracassant dans la manœuvre la tête de son adversaire contre le panneau de bois avec tant de violence que celui-ci se fissura. Wulfgar releva sa victime et, sans s'être rendu compte que toute résistance avait cessé, abattit de nouveau le visage du malfrat sur le bar. Après un haussement d'épaules très marqué et un rugissement qui le fut plus encore, il projeta un peu plus loin sa victime, inconsciente, puis se retourna, prêt à répondre aux assauts suivants.

Ses yeux injectés de sang se plissèrent, tant le spectacle qu'il aperçut alors lui parut irréel. On eût dit que le monde avait été pris de folie. Tables et combattants volaient. Les clients, près d'une centaine de personnes ce soir-là, s'étaient presque tous lancés dans la bagarre. De l'autre côté de la salle, Wulfgar aperçut Morik, tranquillement adossé contre le mur, qui écartait de temps à autre les jambes pour éviter quelque projectile. Le voleur croisa le regard de son ami et leva cordialement sa chope.

Wulfgar se baissa et, bien campé sur ses jambes, fit rouler sur son dos un homme qui avait tenté de le frapper avec une planche.

C'est alors qu'il vit Delly, qui venait vers lui en l'appelant, s'abritant comme elle le pouvait. Elle avait traversé la moitié de la salle quand elle fut touchée en pleine tête par une chaise lancée. Elle s'écroula aussitôt.

Wulfgar s'élança vers elle mais un autre client le surprit et le frappa à hauteur des genoux. Le barbare dut fournir un effort pour conserver son équilibre et tituba tout de même à une reprise avant qu'un autre individu lui saute sur le dos. Alors que le premier s'attaquait des deux bras à une cheville, cherchant à la retourner afin d'entraîner la jambe, un troisième larron le

percuta à pleine vitesse. Ils s'effondrèrent tous en une mêlée de bras et de jambes qui frappaient de tous côtés.

Wulfgar se hissa sur son dernier assaillant et lui écrasa l'avant-bras sur le visage. Il tenta de s'aider de ce levier pour se relever, mais une lourde botte le frappa au même moment dans le dos. Il fut ainsi brutalement plaqué au sol, le souffle coupé. Cet agresseur invisible tenta de le frapper de nouveau, mais Wulfgar eut la présence d'esprit de rouler sur le côté, suite à quoi le coup de l'homme trouva involontairement le ventre découvert de son camarade.

Ce retournement soudain rappela au barbare qu'il avait toujours une cheville bloquée par un autre adversaire. Il lui assena donc quelques coups de pied de sa jambe libre mais, ne disposant d'aucun point d'appui et allongé sur le dos, il ne parvint qu'à se tortiller et se débattre avec énergie, tentant désespérément de se dégager.

L'homme s'accrochant avec obstination, principalement parce qu'il était trop effrayé à l'idée de lâcher sa prise, Wulfgar changea de méthode et leva la jambe, entraînant ainsi le malfrat dans une glissade, puis il enchaîna avec quelques coups de pied qui lui permirent de plus ou moins libérer sa cheville bloquée. Au même moment, il fit passer son autre jambe par-dessus le dos de son ennemi, si bien qu'il parvint à raccrocher ses chevilles l'une à l'autre.

Un autre voyou se jeta alors sur lui et lui attrapa un bras, qu'il abaissa en s'y suspendant de tout son poids, tandis qu'un troisième complice agissait de la même façon sur l'autre bras. Wulfgar résista avec sauvagerie. Voyant que cela restait sans effet, il poussa un grognement et leva les bras, coudes bloqués en angles droits au-dessus de son torse massif. Ce faisant, il se mit à serrer les jambes, ce contre quoi l'homme accroché à sa cheville se débattit avec toute son énergie en essayant de hurler. L'unique son qu'il parvint à émettre fut le claquement sourd que produisit son épaule quand elle se déboîta.

Comprenant que la lutte était terminée de ce côté-là, Wulfgar dégagea ses jambes et assena une série de coups de pied à cet homme, jusqu'à ce qu'il roule un peu plus loin en gémissant. Le barbare reporta alors son attention sur les deux

autres, qui le frappaient et le griffaient. Avec une force qui aurait ridiculisé n'importe quel mortel, il tendit les bras, soulevant ainsi les deux brutes, qu'il propulsa soudain par-dessus sa tête, tout en se rétablissant sur ses jambes d'un bond. L'inertie de son geste le déséquilibra vers l'arrière mais il parvint à se rattraper et se stabiliser. Ses deux adversaires, étendus face contre terre, ne tardèrent pas à décamper.

Par pur instinct, le colosse se retourna et vit survenir le dernier assaut, auquel il réagit avec le poing. Il atteignit son agresseur, l'homme au poing enchaîné, en pleine poitrine. Le choc fut terrible, mais Wulfgar n'avait pas eu le temps de dresser une défense face à cette attaque, qu'il encaissa au même instant en plein visage. Ébranlés, les deux combattants hésitèrent, puis l'homme à la chaîne tomba dans les bras de Wulfgar, qui le jeta sur le côté. Il chuta lourdement à terre, loin, très loin de reprendre conscience.

Quant à Wulfgar, il se doutait avoir été sévèrement blessé par ce coup, sa vision désormais brouillée et les alentours lui paraissant tourner, au point qu'il dut fournir un effort pour se rappeler où il se trouvait. Il leva un bras mais ne dévia que partiellement une chaise lancée, dont un pied le frappa durement sur le front, ce qui ne fit qu'accentuer son étourdissement. Autour de lui, la bagarre se calmait, les participants désormais plus nombreux à terre, gémissants, que debout à donner des coups ; cependant il lui fallait un nouveau répit, au moins quelques secondes. Il choisit la seule solution qui s'offrait à lui ; il se précipita vers le bar, se jeta par-dessus et se réceptionna sur ses pieds de l'autre côté de cet abri.

Nez à nez avec Arumn Gardpeck.

— Bravo, tu as été merveilleux ce soir ! cracha ce dernier. Une soirée sans bagarre n'est pas amusante pour Wulfgar.

Le barbare agrippa l'aubergiste, encore accroupi, par la tunique et le leva sans effort avant de le plaquer contre le mur du fond, au-dessus des étagères à bouteilles, détruisant au passage une quantité non négligeable de coûteuses réserves.

— Sois heureux que ton visage ne se trouve pas sur la trajectoire de mon poing ! gronda-t-il, sans manifester le moindre regret.

— Je suis surtout soulagé que tu n'aies pas joué avec mes émotions comme tu as détruit cette pauvre Delly ! répliqua Arumn.

Ces mots touchèrent profondément Wulfgar, qui ne trouva aucune réponse à cette accusation et fut incapable de prétendre sans mentir ne pas être responsable de l'état de la jeune femme. Il secoua vaguement le tavernier avant de le reposer, puis il recula d'un pas en le regardant fixement sans ciller. C'est alors qu'il remarqua un mouvement sur le côté. Il se tourna juste à temps pour voir un immense poing désincarné flotter dans l'air, au-dessus du bar.

Wulfgar fut frappé sur la tempe, un coup d'une violence qu'il ne lui semblait avoir encore jamais connue. Il vacilla, tenta de se rattraper à une autre étagère de puissant whisky, qu'il ne parvint qu'à détruire, puis il tituba et se retourna, dans l'intention de s'accrocher au bar.

Face à lui, Josi Petitemares lui cracha au visage. Avant d'être en mesure de réagir à cela, Wulfgar vit la main magique aérienne se ruer sur lui par le côté. Il fut de nouveau frappé et ses jambes se firent cotonneuses. Il encaissa une nouvelle frappe, qui le souleva du sol et l'envoya violemment percuter le mur du fond. Alors que le monde entier tournait autour de lui, il eut la sensation de sombrer.

Il fut porté et traîné, depuis l'arrière du bar jusqu'à la salle, où la bagarre générale prit brusquement fin quand les protagonistes virent le puissant Wulfgar enfin vaincu.

— On va terminer dehors, dit Reef, qui ouvrit la porte d'un coup de pied.

Alors qu'il se retournait vers la rue, le voyou se retrouva soudain avec une dague plaquée sur la gorge.

— C'est déjà terminé, lui expliqua tranquillement Morik, même si son calme apparent était contredit par ses fréquents coups d'œil à l'intérieur de l'auberge, où le magicien rassemblait ses effets, avec l'air de ne pas être concerné par ce chahut.

Étant donné que cet homme, engagé par prudence par Reef, n'était apparemment pas intervenu dans la rixe, le voleur se calma et marmonna quelques mots dans sa barbe :

— Je hais les magiciens.

Il se tourna ensuite de nouveau vers Reef et appuya encore un peu plus sur sa lame.

Le malfrat jeta un regard à la brute qui soutenait Wulfgar par l'autre bras et, au même instant, ils relâchèrent le barbare, qui s'étala sans cérémonie dans la boue.

Le géant se releva, mû par sa seule volonté, et fit demi-tour pour se diriger vers la porte refermée. Morik l'arrêta du bras.

— Non, lui ordonna-t-il. Ils ne veulent plus de toi, qu'est-ce que ça changera ?

Wulfgar commença à protester mais perdit toute volonté de discuter quand il regarda son ami droit dans les yeux. Le petit voleur avait raison ; il n'avait plus de foyer.

4
Comme une dame

— Ganderlay, annonça Témigast quand il entra dans la pièce où se trouvaient Priscilla et Féringal, qui se tournèrent vers lui sans comprendre. La femme que vous avez vue, seigneur Féringal. Son nom de famille est Ganderlay.

— Je n'ai jamais entendu parler de Ganderlay à Auckney, fit remarquer Priscilla.

— Peu de familles du village vous sont connues, ma chère dame, expliqua Témigast sur un ton quelque peu sec. Cette femme est bien une Ganderlay. Elle vit avec sa famille sur le versant sud du mont Maerlon.

Il s'agissait là d'une zone assez peuplée d'Auckney, située à quelque trois kilomètres du château, sur une pente montagneuse aménagée orientée vers le port.

— Une fille, rectifia avec condescendance Priscilla. Elle n'a rien d'une femme.

Féringal ne parut pas entendre cette remarque, tant la nouvelle apportée par l'intendant l'enthousiasmait.

— En êtes-vous certain ? lui demanda-t-il, bondissant de son siège et s'avançant d'un pas décidé vers le vieil homme. Est-ce possible ?

— Cette fi… cette jeune femme a emprunté le même chemin que votre carrosse, au même moment, confirma Témigast. Elle correspond à la description fournie par plusieurs personnes qui la connaissent et qui l'ont vue sur cette route à cet instant de la journée. Elles ont toutes évoqué ses longs cheveux noirs, ce dont vous m'avez également parlé, seigneur. Je suis certain que nous

avons affaire à la fille aînée d'un certain Dohni Ganderlay.

— Je vais la rejoindre ! s'exclama Féringal, qui se mit à faire les cent pas en se tapotant les dents d'un doigt, comme s'il se demandait où aller ou que faire. Je vais faire apprêter le carrosse !

— Ce serait tout à fait malvenu, seigneur Féringal, intervint Témigast, d'une voix calme mais où perçait un ton impératif qui parut calmer l'impatient jeune homme.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il, les yeux grands ouverts.

— Parce que c'est une paysanne qui ne mérite pas que l'on…, commença Priscilla, dont la voix s'éteignit rapidement, tant il était évident que personne ne l'écoutait.

— On ne rend pas visite à une dame digne de ce nom sans s'être fait annoncer, expliqua Témigast. Un tel événement doit être préparé par votre intendant et son père.

— Mais je suis le seigneur d'Auckney ! protesta Féringal. Je peux…

— Vous pouvez agir comme bon vous semble si vous désirez en faire votre jouet, l'interrompit aussitôt l'intendant, ce qui fit froncer les sourcils à Féringal comme à Priscilla. Cependant, si vous souhaitez en faire votre femme, alors il vous faut procéder de façon convenable. Il existe des coutumes, que nous sommes tous censés respecter, seigneur Féringal. Aller à l'encontre de l'étiquette dans ce domaine pourrait s'avérer catastrophique, je vous l'assure.

— Je ne comprends pas.

— Non, bien entendu, mais c'est heureusement mon cas. Je m'en charge pour nous tous. À présent allez vous laver. Si la charmante Ganderlay se trouvait sous votre vent, elle s'enfuirait en courant.

Sur ces mots, il retourna le seigneur Féringal vers la porte et le poussa vigoureusement de façon à le faire partir.

— Vous m'avez trahie ! se lamenta Priscilla quand son frère eut disparu. (Témigast ne répondit à cette ridicule déclamation que par un ricanement.) Je ne tolérerai pas la présence de cette fille dans ce château !

— N'avez-vous pas encore compris que ce n'est qu'en commettant un meurtre que vous empêcheriez cela ? répondit

Témigast, on ne peut plus sérieux. Je parle du meurtre de votre frère, bien sûr. Tuer cette fille ne ferait qu'abattre sur vous la fureur de Féringal.

— Vous l'avez pourtant aidé dans ce stupide projet !

— Je me suis contenté de lui fournir les renseignements qu'il aurait lui-même découverts en interrogeant le premier paysan venu, parmi lesquels les trois domestiques qui travaillent ici, dont l'une était avec vous hier dans le carrosse.

— Encore faudrait-il que cet idiot les remarque !

— Il aurait fini par apprendre le nom de cette fille, insista Témigast. Il nous aurait alors certainement mis dans l'embarras en essayant de la séduire de façon peu élégante. (L'intendant gloussa et s'approcha de Priscilla, qu'il réconforta d'une main sur l'épaule.) Je comprends vos inquiétudes, ma chère Priscilla, et je ne les désapprouve pas totalement. J'aurais moi aussi préféré voir votre frère tomber amoureux d'une fille de riche marchand étranger plutôt que d'une paysanne d'Auckney – ou encore qu'il oublie complètement le concept d'amour et se laisse aller à ses envies de débauche quand bon lui semble sans prendre femme. Peut-être en arrivera-t-il à ce point.

— C'est peu probable, maintenant que vous l'avez tant aidé, rétorqua sèchement Priscilla.

— Je n'en suis pas certain, dit Témigast avec un grand sourire et un air de conspirateur qui intrigua Priscilla. Je n'ai fait que consolider la confiance que me porte votre frère, à moi ainsi qu'à mes jugements. Peut-être s'accrochera-t-il à cette obsession d'aimer cette fille, voire même de l'épouser, mais je ne cesserai pas un instant de le surveiller, je vous le promets. Je ne le laisserai pas couvrir la famille Auck de honte, pas plus que je ne permettrai à cette fille et les siens de nous prendre ce qui ne leur revient pas. Soyez certaine qu'il nous est impossible de briser sa volonté dans cette affaire ; votre indignation ne fera que renforcer sa résolution.

Priscilla poussa un grognement dubitatif.

— Ne percevez-vous pas sa colère quand vous le réprimandez à ce sujet ? poursuivit Témigast, alors que ses mots la faisaient grimacer. Si nous nous éloignons de votre frère, je vous avertis que l'emprise de cette Ganderlay n'en sera que renforcée.

Priscilla ne ricana pas, cette fois. Elle ne secoua pas non plus la tête et ne montra aucun signe de désaccord, se limitant à poser un long regard appuyé sur Témigast. Celui-ci déposa un baiser sur sa joue et s'en alla, estimant qu'il lui fallait sans plus attendre convoquer le cocher du château et s'atteler à ses devoirs d'émissaire du seigneur Féringal.

* * *

Tout comme les autres ouvriers, humains et gnomes, Jaka Sculi leva la tête du champ quand le carrosse richement décoré s'engagea sur le chemin poussiéreux puis s'immobilisa devant la maisonnette de Dohni Ganderlay. Jaka plissa légèrement les yeux quand un homme d'un âge avancé sortit du coche et se dirigea vers la porte d'entrée. Prenant soudain conscience que ses collègues étaient peut-être en train de l'observer, il reprit son habituel air dégagé. Il était Jaka Sculi, après tout, celui dont rêvaient toutes les jeunes filles d'Auckney, en particulier celle qui habitait dans la maison devant laquelle le carrosse du seigneur s'était arrêté. Songer que la splendide Méralda éprouve du désir à son encontre n'était pas anodin pour le jeune homme – même si, bien entendu, il ne comptait pas laisser quiconque imaginer qu'il s'en souciait.

— Dohni ! s'écria un autre ouvrier, un petit gnome difforme pourvu d'un long nez pointu. Tu as des invités, Dohni Ganderlay !

— Ou alors ils ont enfin compris que t'étais une crapule ! lança un autre, ce qui les fit tous éclater de rire.

Tous, sauf Jaka, évidemment. Jaka ne riait pas devant les autres.

Dohni Ganderlay fit son apparition sur le talus qui bordait le champ de tourbe et consulta du regard ceux qui l'avaient hélé, en attente d'une explication. Les gnomes se contentèrent de désigner sa maison du menton. Quand il aperçut le coche, Dohni s'élança.

Jaka Sculi le regarda courir jusqu'à ce qu'il arrive chez lui.

— T'as l'intention de te mettre à travailler un jour, gamin ? dit une voix derrière lui.

Jaka se retourna et vit un vieillard édenté, qui lui ébouriffa les cheveux. Il secoua la tête, dégoûté par la tourbe noire qui maculait les doigts du vieil ouvrier. Il se frotta ensuite vigoureusement le crâne, puis freina d'une tape la main du vieillard quand il fit mine de renouveler son geste.

— Hi hi hi…, gloussa ce dernier. On dirait que ta petite amie a un prétendant.

— Et un vieux, en plus, ajouta un autre, jouant le jeu, motivé à l'idée de s'amuser aux dépens de Jaka.

— Je suis en train de me dire que je l'essaierais bien moi aussi, cette petite, enchaîna le pauvre bougre qui s'était approché de Jaka.

Cette remarque irrita le jeune homme, ce qui mena seulement à faire rire davantage le vieillard, ravi d'avoir provoqué une réaction de la part du garçon.

Jaka détourna lentement la tête et prit le temps d'observer le champ et les ouvriers, ainsi que les quelques habitations disséminées sur le flanc de la montagne, le château d'Auck, dans le lointain, et les froides et sombres eaux, encore au-delà. Il était précisément arrivé en cet endroit désolé par l'océan, en compagnie de sa mère et de son oncle, seulement quatre ans auparavant. Il ignorait les raisons qui les avaient poussés à venir s'installer à Auckney – sa vie à Luskan l'avait toujours contenté –, mais il se doutait que cela devait être lié à son père, qui avait pour habitude de battre sa mère sans pitié. Il lui semblait qu'ils fuyaient soit cet homme, soit un bourreau quelconque. Cette façon de réagir était apparemment habituelle pour la famille Sculi, qui avait déjà dû s'enfuir, alors que Jaka n'était qu'un enfant, et quitter leur domaine ancestral des Royaumes de la Lame pour se réfugier à Luskan. Il était clair que son père, un tyran que Jaka connaissait à peine, les recherchait, dans l'intention de tuer sa mère et son frère pour les punir d'avoir fui. Peut-être était-il déjà mort, baignant dans son sang, assassiné par Rempini, l'oncle de Jaka.

Cela importait de toute façon peu pour Jaka, qui ne retenait que le fait qu'il vivait ici, dans cet affreux fief venté, glacial et aride. Jusqu'à récemment, le seul bon côté qu'il y avait trouvé était l'éternelle mélancolie de cet endroit, qui incitait sa nature

poétique à s'exprimer. Néanmoins, même s'il se plaisait à s'imaginer comme un héros romantique, Jaka avait désormais dix-sept ans et avait à de nombreuses reprises envisagé de se joindre aux rares marchands de passage, en route pour un monde sauvage ou sur le chemin du retour vers Luskan ou, mieux encore, à destination de la puissante Eauprofonde, où il comptait, d'une façon ou d'une autre, faire fortune un jour et peut-être ensuite regagner les Royaumes de la Lame.

Ces projets avaient toutefois été mis en suspens quand un autre aspect positif d'Auckney s'était révélé au jeune homme. Jaka ne pouvait nier l'attirance qu'il éprouvait pour une certaine jeune Ganderlay.

Bien sûr, il lui était impossible d'avouer cela, pas davantage à cette jeune fille qu'à quiconque, pas avant d'avoir acquis la certitude qu'elle s'offrirait à lui sans réserves.

* * *

Alors qu'il se pressait, à hauteur du carrosse, Dohni Ganderlay reconnut le cocher, un gnome à la barbe grise nommé Liam Portenbois, qui lui adressa un sourire en hochant la tête. Ce geste soulagea grandement Dohni, qui conserva toutefois son allure rapide jusqu'à sa porte. Il découvrit alors, assis à la petite table de la cuisine, l'intendant du château d'Auck, en face de qui se tenait Biaste, la femme de Dohni, qui, bien que mal portante, était rayonnante, vision dont le fermier n'avait pas été témoin depuis très, très longtemps.

— Maître Ganderlay, dit poliment le nouvel arrivant. Je me nomme Témigast et je suis l'intendant du château d'Auck et émissaire du seigneur Féringal.

— Je le sais, répondit avec méfiance Dohni.

Sans quitter le vieil homme du regard, le fermier contourna la table et, sans profiter de l'une des deux autres chaises, vint se placer derrière sa femme, les mains sur les épaules de cette dernière.

— J'étais en train d'expliquer à votre femme que mon seigneur, qui est également le vôtre, réclame la présence de votre fille aînée au château ce soir, pour le dîner, dit l'intendant.

Cette stupéfiante nouvelle frappa Dohni aussi violemment qu'un coup de massue, cependant il conserva son équilibre et un air neutre, encaissant comme il le pouvait cette surprise, puis, s'aventurant au-delà des mots, il plongea le regard dans les yeux, vieux et gris, de Témigast.

— Bien entendu, je dispose dans le carrosse de vêtements convenables destinés à mademoiselle Méralda, si vous êtes d'accord, poursuivit Témigast avec un sourire réconfortant.

Le fier Dohni Ganderlay voyait plus loin que cette façade avenante et ce ton poli et respectueux, dans lequel il discernait la condescendance et de l'assurance. Cet homme était de toute évidence convaincu que ce couple de paysans crasseux n'aurait d'autre choix que d'accepter. Le seigneur d'Auckney avait lancé une convocation et les Ganderlay y répondraient avec empressement, voire impatience.

— Où est Méralda ? demanda le fermier à sa femme.

— Elle est partie faire quelques achats avec Tori, répondit la paysanne, dont le tremblement dans la voix n'échappa pas à son mari. Quelques œufs pour le dîner.

— Méralda a la possibilité de profiter d'un festin ce soir, et peut-être beaucoup d'autres soirs encore, fit observer Témigast.

Dohni nota encore ce mépris, qui ne lui rappelait que trop son rang, le sort de ses enfants, de ses amis et leurs enfants.

— Alors, viendra-t-elle ? demanda Témigast, après un long silence gênant.

— C'est à elle d'en décider, répondit Dohni Ganderlay, plus sèchement qu'il en avait eu l'intention.

— Ah…, lâcha l'intendant, qui hocha la tête et sourit, toujours ce sourire, puis se leva, tout en faisant signe à Biaste de rester assise. Bien sûr, bien sûr, mais venez chercher la robe, maître Ganderlay. Il serait plus pratique qu'elle reste ici si vous décidiez de nous envoyer la jeune demoiselle.

— Et si elle ne veut pas répondre à cette invitation ?

Témigast leva un sourcil, comme pour souligner qu'une telle hypothèse était absurde.

— Dans ce cas, mon cocher viendrait reprendre la robe demain, dit-il.

Dohni baissa les yeux sur sa femme malade et s'attarda sur

l'expression plaintive qui alourdissait ses traits trop délicats.

— Maître Ganderlay ? reprit Témigast, alors qu'il se dirigeait vers la porte.

Dohni donna une petite tape sur les épaules de Biaste avant de raccompagner l'intendant jusqu'au carrosse. Le gnome qui faisait office de cocher les attendait, la robe dans les bras, qu'il maintenait levés afin d'empêcher le fragile tissu de traîner sur la route poussiéreuse.

— Vous seriez bien inspiré de convaincre votre fille d'accepter, conseilla Témigast quand il tendit le vêtement au fermier, ce qui ne fit que crisper davantage le visage de ce dernier. Passer l'hiver qui approche dans une maison si exposée aux courants d'air nuira à votre femme malade.

— Comme si nous avions le choix, répondit Dohni.

— Le seigneur Féringal est très puissant, expliqua Témigast. Il lui est facile de se procurer des herbes surprenantes, des lits chauds et des prêtres efficaces. Il serait dommage que votre femme souffre si cela peut être évité. (Il tapota la robe.) Nous dînerons juste après le coucher du soleil. Le carrosse repassera ici au crépuscule.

Sur ces mots, Témigast grimpa dans le coche et en referma la portière. Le gnome ne perdit pas un instant et fouetta les chevaux, qui s'élancèrent aussitôt.

La robe dans les bras, Dohni Ganderlay resta un long moment dans le nuage de poussière provoqué par le départ du carrosse, à scruter le chemin déserté. Il avait envie de hurler que, si le seigneur Féringal avait été un homme si bon et soucieux de ses sujets, il aurait de lui-même cherché à mettre ses moyens au service du bien-être des habitants. Des gens comme Biaste Ganderlay auraient dû être en mesure d'obtenir l'aide nécessaire sans avoir à vendre leurs filles. Témigast venait de lui proposer de vendre sa fille pour le bien de la famille, ni plus ni moins ! Vendre sa fille !

Cependant, malgré sa fierté, Dohni Ganderlay ne pouvait écarter l'occasion qui s'offrait à lui.

* * *

— C'était le carrosse du seigneur, insista Jaka Sculi, s'adressant à Méralda, qu'il avait interceptée sur le chemin du retour, un peu plus tard ce jour-là. À la porte de ta propre maison !

Il s'exprimait avec un accent peu ordinaire, accentué par de nombreux soupirs et pauses dramatiques.

Voyant sa sœur Tori se mettre à rire, Méralda lui donna une tape sur l'épaule et lui intima de continuer à avancer.

— Mais je veux connaître la suite ! pleurnicha la cadette.

— Tu connaîtras surtout le goût de la poussière, si tu insistes, lui promit Méralda.

Sur le point de se jeter sur sa sœur, elle se calma aussitôt, se rappelant qu'elles n'étaient pas seules. Elle se tourna vers Jaka, un doux sourire sur le visage, sans pour autant cesser de surveiller Tori du coin de l'œil.

Celle-ci partit en sautillant sur le chemin.

— J'aurais bien voulu te voir l'embrasser ! glapit-elle avec malice avant de se mettre à courir.

— Es-tu certain de cette histoire de carrosse ? demanda Méralda à Jaka, essayant de son mieux de faire oublier les remarques embarrassantes de sa jeune sœur. (Le jeune homme se contenta de soupirer en prenant un air théâtral.) Que peut bien vouloir le seigneur Féringal à mes parents ?

Les mains dans les poches, Jaka pencha la tête sur le côté et haussa les épaules.

— Bon, je dois y aller, dit Méralda, qu'il bloqua en avançant d'un pas. Que fais-tu ?

Jaka la contempla de ses yeux bleu clair et se passa la main dans sa tignasse brune, le visage tourné vers elle.

Le nœud qui se forma dans sa gorge donna à Méralda la sensation d'étouffer, tandis qu'elle crut que son cœur allait sortir de sa poitrine, tant il s'était mis à battre.

— Que fais-tu ? s'enquit-elle encore, d'une voix nettement plus basse et sans réelle conviction.

Quand Jaka s'approcha d'elle, Méralda se remémora le conseil qu'elle avait donné à sa sœur, à propos du fait de faire attendre les garçons, et se dit qu'elle ne devait pas céder, pas encore. Elle se répéta cela avec insistance, sans toutefois

s'écarter. Il s'approcha encore et, alors qu'elle sentait la chaleur de son souffle, elle avança à son tour. Les lèvres de Jaka frôlèrent à peine les siennes, puis il recula, comme soudain pris d'un accès de timidité.

— Que fais-tu donc… ? répéta Méralda, cette fois avec une excitation évidente.

Jaka poussa un soupir et elle avança encore, réclamant un baiser, le corps agité de tremblements, comme pour lui dire, pour le supplier de l'embrasser. Il s'exécuta, un long, un doux baiser, puis il s'écarta.

— Je t'attendrai après le dîner, lui dit-il avant de faire demi-tour et partir d'un pas nonchalant.

Méralda eut toutes les peines du monde à reprendre son souffle, tant ce baiser avait été fidèle – et même davantage – à ce qu'elle avait imaginé. Le ventre submergé par une vague de chaleur, elle sentait faiblir ses genoux, agités de picotements. Peu importait si Jaka, après une seule brève hésitation, s'était précisément comporté vis-à-vis d'elle comme elle avait dit à Tori qu'une femme devait le faire face à un homme. Méralda n'y songeait même pas en cet instant, tant elle était enchantée par la réalité de ce qui venait de se produire et par la promesse de ce qui viendrait ensuite.

Elle se mit en route, suivant le chemin pris par Tori un peu plus tôt, s'autorisant de petits bonds, d'une joie typique de fillette, comme si le baiser de Jaka avait brisé le calme et la dignité qui allaient de pair avec le fait de devenir une femme.

Tout sourires quand elle entra dans la maison, Méralda écarquilla les yeux quand elle vit sa mère, pourtant mal portante, debout près de la table et plus heureuse que jamais au cours des dernières semaines. Biaste tenait dans les bras une somptueuse robe, d'un riche vert émeraude et dont les coutures étaient ornées de gemmes étincelantes.

— Tu seras la plus belle fille jamais vue à Auckney quand tu auras enfilé cette robe ! lui dit sa mère, à côté de qui Tori ne cessait de glousser.

Méralda, ébahie, contempla la robe, puis se tourna vers son père, dans un coin de la pièce et qui souriait lui aussi, même s'il semblait plus tendu que sa femme.

— Mais maman, ce n'est pas dans nos moyens ! s'étonna-t-elle, bien que ravie par cette robe.

Elle avança et passa la main sur le doux tissu, songeant à quel point Jaka apprécierait de la voir ainsi vêtue.

— C'est un cadeau qui ne nous coûte rien ! expliqua Biaste, ce qui fit davantage rire Tori.

Étonnée, Méralda se tourna vers son père, dans l'attente d'une explication, mais, de façon surprenante, celui-ci regarda ailleurs.

— Que se passe-t-il, maman ? demanda-t-elle.

— Tu as un prétendant, ma fille ! s'exclama joyeusement Biaste, qui reposa la robe afin d'étreindre sa fille. Un seigneur en personne cherche à te faire la cour !

Toujours prévenante envers sa mère, notamment depuis qu'elle était malade, Méralda fut soulagée que Biaste ait posé la tête sur son épaule et ne remarque pas l'expression stupéfaite et peu réjouie qui lui vint en apprenant cette nouvelle. Tori s'en rendit compte mais la fillette se contenta de mimer des baisers en regardant sa sœur. Méralda considéra son père, qui la regardait de nouveau, cette fois en hochant la tête avec gravité.

— Oh ! Ma petite fille ! dit Biaste en s'écartant. Tu es devenue si belle que tu as touché le cœur du seigneur Féringal !

Le seigneur Féringal. Méralda en eut le souffle coupé, et ce ne fut pas de joie. Elle connaissait à peine le seigneur du château d'Auck, bien que l'ayant aperçu de loin en de nombreuses occasions, généralement occupé à se ronger les ongles, l'air ennuyé lors de quelque cérémonie officielle au village.

— Il a un faible pour toi, ma fille, poursuivit Biaste. C'est sérieux, d'après son intendant. (Méralda parvint à sourire, par égard pour sa mère.) Ils vont bientôt venir te chercher, alors va vite te laver, et ensuite… (Elle s'interrompit, une main sur la bouche.) Nous te ferons enfiler cette robe et les hommes qui te verront tomberont à tes pieds !

Avec des gestes précis, Méralda s'empara de la robe et se dirigea vers sa chambre, Tori sur ses talons. Elle avait l'impression d'être plongée dans un mauvais rêve, tandis que son père la croisait pour rejoindre sa mère. Elle les entendit se

lancer dans une conversation, dont les mots lui parurent embrouillés, à l'exception d'une exclamation, qu'elle ne put manquer :

— Un seigneur pour ma fille !

* * *

Auckney n'était pas une bourgade très étendue et, si ses maisons n'étaient pas entassées les unes sur les autres, ses habitants ne rencontraient aucune difficulté pour se héler depuis leurs demeures respectives. La rumeur concernant l'accord conclu entre le seigneur Féringal et Méralda Ganderlay ne mit pas longtemps à se propager.

Jaka Sculi apprit la vérité au sujet de la visite de l'intendant du seigneur Féringal avant d'avoir achevé son dîner, ce soir-là, avant même que le soleil ait atteint l'horizon ouest.

— Dire qu'un homme de son rang va s'abaisser à se lier à une paysanne, lâcha la mère de Jaka, qui ne relevait jamais que le mauvais côté des choses, la voix chargée de l'épais accent rural apporté de leur patrie des Royaumes de la Lame, depuis longtemps perdue. Ah ! Le monde entier finira par s'effondrer !

— Mauvaise nouvelle, convint l'oncle de Jaka, un homme grisonnant qui semblait lassé de ce monde.

Jaka estimait lui aussi qu'il s'agissait là d'un terrible coup du sort, bien que pour une raison totalement différente. Il était en tout cas convaincu que sa colère était due à autre chose car il n'était pas certain de comprendre pour quelles raisons sa mère et son oncle semblaient si déçus par cette nouvelle. L'expression qu'il arborait trahissait d'ailleurs sa perplexité.

— À chacun son rang, lui expliqua son oncle. Les limites sont claires, personne ne doit les franchir.

— Le seigneur Féringal va déshonorer sa famille, ajouta sa mère.

— Méralda est une femme magnifique, protesta Jaka, incapable de retenir ses mots.

— C'est une paysanne, comme nous tous, lui répondit aussitôt sa mère. Nous sommes à notre place et le seigneur Féringal à la sienne. Bien sûr, les gens se réjouiront de la

nouvelle, c'est certain, et reporteront leurs propres espoirs sur ce coup de chance de Méralda, seulement ils ignorent la vérité.

— Quelle vérité ?

— Il la maltraitera, prédit sa mère. Puis il passera pour un idiot et sa femme pour une coureuse.

— Et en fin de compte, elle finira brisée ou même morte, tandis que le seigneur Féringal aura perdu l'estime de ses pairs, ajouta son oncle. Mauvaise nouvelle…

— Pourquoi pensez-vous qu'elle en mourra ? demanda le jeune homme, qui luttait de son mieux pour ne pas paraître désespéré.

Sa mère et son oncle ne lui répondirent qu'en riant, ce que Jaka ne comprit que trop bien. Féringal était le seigneur d'Auckney ; comment Méralda pouvait-elle se refuser à lui ?

C'en était trop pour le pauvre et sensible Jaka, qui abattit violemment le poing sur la table et repoussa sa chaise en arrière. Après s'être levé d'un bond, il jeta un regard noir à sa mère et son oncle, qui n'avaient rien vu venir. Puis il sortit de la maison en claquant la porte derrière lui.

Il se mit à courir sans même s'en rendre compte, l'esprit embrouillé. Il ne tarda pas à atteindre un point surélevé, un amas de pierres qui se dressait juste au-dessus du champ dans lequel il avait travaillé le jour même, un endroit qui lui offrait une vue splendide sur le coucher du soleil et sur la maison de Méralda. Plus loin, vers le sud-ouest, il aperçut le château et imagina le somptueux carrosse lancé sur la route qui y menait, Méralda installée à l'intérieur.

Jaka avait la sensation d'avoir la poitrine écrasée par un poids insupportable, comme si les limites imposées par sa misérable existence étaient soudain devenues des barrières bien réelles, qui se refermaient de plus en plus. Au cours des dernières années, Jaka avait produit des efforts considérables afin de devenir quelqu'un, d'adopter la bonne allure et la bonne attitude, de façon à faire chavirer le cœur de n'importe quelle jeune fille. Et voilà qu'intervenait cet idiot de noble. Ce dandy maquillé et parfumé, dont l'unique mérite était le rang qui lui avait été offert à la naissance, allait s'emparer de ce qu'il convoitait juste sous son nez.

Bien évidemment, le principal intéressé n'entrevoyait pas la situation avec une telle netteté. Il n'y avait là pour Jaka qu'une vérité inaltérable, une profonde injustice dont il ne pâtissait qu'en raison du rang – ou plutôt de l'absence de rang – reçu à la naissance. Et à cause de ces pitoyables paysans d'Auckney, qui ignoraient tout de lui et de sa grandeur cachée par la crasse des fermes et des marécages de tourbe.

Éperdu, le jeune homme plongea les mains dans ses épaisses mèches brunes et poussa un soupir d'un poids infini.

* * *

— Tu as intérêt à te laver des pieds à la tête ; tu ne sais pas ce que voudra voir le seigneur Féringal, plaisanta Tori, alors qu'elle frottait avec un chiffon le dos de sa sœur, roulée en boule comme un chat dans son bain fumant.

Méralda se retourna et aspergea d'eau le visage de Tori, dont les gloussements s'interrompirent net quand elle remarqua l'expression sinistre qu'arborait son aînée.

— Je sais très bien ce que verra le seigneur Féringal, je t'assure, affirma Méralda. S'il veut revoir sa robe, il devra venir la chercher ici.

— Tu te refuserais à lui ?

— Je ne l'embrasserai même pas, martela Méralda, un poing ruisselant levé. S'il essaie seulement, je…

— Tu te comporteras comme une dame, acheva leur père, qui franchit le rideau et entra dans la pièce, avant de s'adresser à Tori. Laisse-nous.

La fillette connaissait suffisamment ce ton pour obéir sans poser de question.

Dohni Ganderlay resta un moment à la porte afin de s'assurer que Tori, toujours curieuse, s'était bien éloignée, puis il s'approcha du bassin et tendit à Méralda une serviette pour qu'elle se sèche. La petite maison dans laquelle ils vivaient ne leur permettait pas le luxe d'être pudiques, aussi Méralda ne fut-elle pas le moins du monde gênée quand elle sortit du bain. Elle s'enveloppa tout de même de la serviette avant de s'asseoir sur un tabouret.

— La tournure prise par les événements ne semble pas te réjouir, dit son père. (La jeune fille pinça les lèvres et se pencha, quelque peu nerveuse, pour plonger la main dans l'eau qui refroidissait.) Tu n'aimes pas le seigneur Féringal ?

— Je ne le connais pas ! rétorqua Méralda. Lui non plus ne me connaît absolument pas !

— Mais il en a envie, fit remarquer Dohni. Tu devrais être extrêmement flattée.

— Accepter ce genre de compliment doit donc revenir à céder à son auteur ? lui répondit sa fille sur un ton mordant. Je ne peux pas avoir le choix ? Le seigneur Féringal a envie de toi, alors va le retrouver, c'est ça ?

Sa nervosité changée en colère, elle éclaboussa involontairement son père, qui réagit avec une violence inattendue, qu'elle devina due à son attitude et non pas au fait d'avoir été mouillé. D'une main puissante, Dohni agrippa le poing de sa fille et le tira en arrière afin de la faire se tourner vers lui.

— Non, lança-t-il avec brusquerie. Tu n'as pas le choix. Féringal est le seigneur d'Auckney, un homme très puissant qui peut nous sortir de la crasse.

— Et si j'ai envie de rester sale ?

— Un homme capable de guérir ta mère.

Dohni n'aurait pas davantage surpris sa fille s'il lui avait décoché un coup de poing en pleine tête. Incrédule, elle regarda l'expression désespérée, presque enragée, apparue sur le visage ordinairement stoïque de son père. Elle eut soudain peur. Très peur.

— Tu n'as pas le choix, répéta-t-il, sa voix volontairement monocorde. Ta mère s'affaiblit chaque jour un peu plus, elle ne verra sans doute pas le prochain printemps. Tu vas donc te rendre chez le seigneur Féringal et te comporter comme une dame. Tu riras à ses plaisanteries et tu le flatteras. Tu agiras ainsi pour ta mère.

Il laissa tomber ces derniers mots d'une voix au goût de défaite. Quand il se leva pour s'en aller, Méralda vit les yeux de son père s'embuer. Alors elle comprit.

Savoir à quel point cette situation était affreuse pour lui

l'aida considérablement à se préparer pour la soirée et à faire face à ce tournant apparemment cruel pris par son destin.

* * *

Le soleil déjà couché, le ciel prenait peu à peu une teinte bleu foncé. Le carrosse passa en contrebas, en direction de la petite maison de Méralda. Celle-ci sortit de chez elle et, malgré la distance, Jaka vit comme elle était belle, semblable à un joyau qui se riait des ténèbres grandissantes.

Son joyau. La juste récompense de sa beauté intérieure et non pas un cadeau acheté par le seigneur gâté d'Auckney.

Il imagina le seigneur Féringal tendre la main, depuis le coche, la toucher et la caresser alors qu'elle s'installait auprès de lui. Cette vision, tant d'injustice, lui donna envie de hurler. Le carrosse, où se trouvait à présent Méralda, reprit la route qui menait au lointain château, exactement comme il l'avait envisagé un peu plus tôt. Jaka ne se serait pas senti plus victime d'un vol si le seigneur Féringal avait plongé la main dans ses poches pour lui dérober jusqu'à sa dernière pièce.

Il resta un long, très long moment avachi sur la colline recouverte de tourbe, se passant sans cesse les mains dans les cheveux et maudissant les injustices de cette vie misérable. Il était si plongé dans ses pensées qu'il fut totalement surpris quand une voix de fillette s'éleva :

— Je savais que tu viendrais ici.

Jaka ouvrit ses yeux humides et vit Tori Ganderlay, qui le dévorait du regard.

— Je le savais, insista-t-elle sur un ton taquin.

— Quoi donc ?

— Tu as entendu parler de l'invitation à dîner reçue par ma sœur et tu as voulu le voir par toi-même. Et tu es encore là, à attendre et à observer.

— Ta sœur ? bafouilla Jaka. Je viens ici tous les soirs.

Tori se tourna vers les habitations, vers sa propre maison, dont on apercevait la lueur du feu.

— Tu espères voir Méralda nue par la fenêtre ? gloussa-t-elle.

— Je viens ici seul, dans l'obscurité, afin d'échapper aux feux

et aux lumières, expliqua-t-il d'une voix ferme. Et fuir les personnes assommantes incapables de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— La vérité, répondit mystérieusement le jeune homme, espérant avoir donné un sens profond à ses mots.

— La vérité de quoi ?

— La vérité à propos de la vie.

Tori resta un certain temps les yeux rivés sur Jaka, le visage grimaçant alors qu'elle tentait de décrypter ces paroles.

— Bah ! Je crois plutôt que t'avais surtout envie de voir Méralda nue, dit-elle enfin, avant de repartir en sautillant sur le chemin.

Ne va-t-elle pas se moquer de moi en compagnie de Méralda ? songea-t-il.

Il poussa un de ses éternels soupirs, puis fit demi-tour et prit la direction de champs encore plus sombres, plus haut sur le flanc de la montagne.

— Maudite soit cette vie ! s'écria-t-il, les bras levés vers la pleine lune, qui venait d'apparaître. Qu'elle soit mille fois maudite et que je sois immédiatement libéré de ce corps de mortel ! Quel cruel destin que de vivre pour voir un autre me voler mon bien, alors qu'il ne le mérite pas ! Tout semblant de justice a disparu ! On ne juge les mérites que par l'hérédité ! Oh ! Le seigneur Féringal compte dévorer Méralda ! Maudite soit cette vie, que j'en sois libéré !

Il acheva cette diatribe improvisée en tombant à genoux, son visage larmoyant plongé dans les mains, et resta ainsi prostré un très long moment.

Cet autoapitoiement bientôt remplacé par de la colère, Jaka se redressa et modifia ses dernières paroles, la voix tremblante de rage :

— Tout semblant de justice a disparu ! On ne juge les mérites que par l'hérédité ! (Un sourire apparut alors sur ses traits indéniablement séduisants.) Le maudit Féringal compte dévorer Méralda, mais il n'aura pas sa virginité !

Jaka se releva tant bien que mal et scruta de nouveau la pleine lune.

— Je le jure ! gronda-t-il, avant d'enchaîner sur un ton

dramatique. Maudite soit cette vie…

Puis il rentra chez lui.

* * *

Méralda avait décidé de demeurer stoïque durant cette soirée ; elle répondait poliment aux questions et prenait soin d'éviter de regarder droit dans les yeux dame Priscilla Auck, visiblement mécontente. Elle en était presque venue à apprécier l'intendant Témigast, principalement parce qu'il entretenait la conversation en racontant d'amusantes anecdotes de son passé et du précédent seigneur du château, le père de Féringal. Il avait même mis au point avec elle un système d'alerte pour l'aider à deviner de quelle pièce d'argenterie elle devait se saisir pour les divers plats du dîner.

Bien que peu impressionnée par le jeune seigneur d'Auckney, qui, assis en face d'elle, ne cessait de la dévorer des yeux, Méralda ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller à la vue du festin que les domestiques avaient déposé devant elle. Se régalait-on ainsi tous les jours au château d'Auck, avec du pigeon, du poisson, des pommes de terre et des algues – mets raffinés auxquels elle n'avait encore jamais goûté ?

Après le dîner, le seigneur Féringal insista pour que les convives passent au salon, une agréable pièce carrée dépourvue de fenêtres située au centre du rez-de-chaussée. D'épais murs l'isolaient des vents océaniques glacés et un feu aussi impressionnant qu'un bûcher de village flambait dans la cheminée, ce qui ajoutait encore au confort de l'endroit.

— Peut-être avez-vous encore faim ? dit Priscilla, sur un ton qui n'avait rien de généreux. Je peux demander à une servante d'apporter d'autres plats.

— Oh non, ma dame, répondit Méralda. Je ne peux plus rien avaler.

— C'est vrai que vous avez bien profité du dîner, n'est-ce pas ? ajouta Priscilla, un sourire aussi faux que mielleux peint sur son hideux visage.

Méralda se fit alors la réflexion que le seigneur Féringal était presque charmant, comparé à sa sœur. Presque.

Un domestique fit son entrée, muni d'un plateau recouvert de verres à liqueur remplis d'un liquide brun que la jeune femme ne reconnut pas. Trop effrayée à l'idée de refuser, elle s'empara du verre qui lui fut proposé et, quand Témigast porta un toast, elle le leva et s'octroya une bonne lampée. La sensation de brûlure qui se répandit aussitôt dans sa gorge manqua de peu de l'étouffer.

— On n'avale pas tant de brandy d'un coup ici, lâcha sèchement Priscilla. C'est une habitude de paysan.

Méralda eut soudain envie de se cacher sous l'épais tapis et ne fut guère réconfortée par la grimace du seigneur Féringal.

— C'est surtout normal pour quelqu'un qui n'est pas habitué aux boissons fortes, intervint Témigast, volant au secours de l'invitée. De petites gorgées, ma chère. Vous apprendrez, même si vous n'en arrivez jamais à apprécier cet alcool unique. Je ne m'y suis moi-même toujours pas fait.

Méralda sourit et remercia d'un hochement de tête le vieil homme, ce qui relâcha de nouveau la tension, scène qui devait se reproduire au cours de la soirée. La tête tournant quelque peu, la jeune femme s'éclipsa de la conversation, jusqu'à ne plus tenir compte des remarques acerbes de Priscilla ni des regards fixes du seigneur Féringal. Elle laissa ses pensées dériver, jusqu'à se retrouver aux côtés de Jaka Sculi – dans un champ baigné par le clair de lune, peut-être, ou même dans cette pièce. Comme ce serait merveilleux de profiter de cet épais tapis, cet immense feu et cette boisson revigorante en compagnie de son cher Jaka et non pas de ces affreux Auck.

La voix de Témigast s'infiltra dans la brume où s'était égarée Méralda ; l'intendant rappelait au seigneur Féringal qu'ils avaient promis de reconduire la jeune dame chez elle avant une certaine heure, qui justement approchait.

— Laissez-nous seuls quelques instants, répondit Féringal.

Méralda fit de son mieux pour éviter de paniquer.

— Ce n'est pas convenable, protesta Priscilla, avant de ricaner en direction de la paysanne. Enfin, quel mal y a-t-il à cela, après tout ?

Témigast et Priscilla obtempérèrent donc, l'intendant donnant au passage une tape réconfortante sur l'épaule de

Méralda.

— Je vous fais confiance pour agir avec galanterie, seigneur, comme l'exige votre rang, dit-il à Féringal. Il existe peu de femmes aussi belles que dame Méralda de par le monde. (Il adressa un sourire à la jeune femme.) Je vais demander au carrosse de vous attendre devant la porte d'entrée.

Méralda prit conscience que l'intendant était son allié, ce qui était plus que bienvenu.

— Quel merveilleux dîner, n'est-ce pas ? dit le seigneur Féringal, qui ne perdit pas une seconde pour s'installer sur le fauteuil voisin de celui de son invitée.

— Oh ! Oui, seigneur, répondit celle-ci en baissant les yeux.

— Non, non, vous devez m'appeler seigneur Féringal et non pas « seigneur ».

— Oui… seigneur Féringal.

Méralda essayait d'éviter le regard de son hôte, mais ce dernier s'était trop rapproché d'elle. Elle leva donc la tête et le jeune noble eut au moins le mérite de cesser aussitôt de contempler la poitrine de la jeune femme, qu'il regarda droit dans les yeux.

— Je vous ai vue sur la route, expliqua-t-il. Il fallait absolument que je fasse votre connaissance. Je voulais vous revoir. Jamais je n'ai vu plus belle femme.

— Oh… seigneur Féringal, dit-elle, se détournant de nouveau, tandis qu'il s'approchait encore, beaucoup trop, d'après elle.

— Il fallait que je vous revoie, insista-t-il, d'une voix qui n'était plus qu'un murmure.

Il était cependant si près d'elle que Méralda l'entendit parfaitement et sentit la chaleur de son souffle dans son oreille.

Elle dut fournir un violent effort pour repousser la panique quand Féringal lui caressa doucement la joue du revers de la main. Il lui attrapa ensuite le menton et lui tourna la tête vers lui. Enfin, il l'embrassa, avec douceur dans un premier temps, puis, même si elle fut loin de lui rendre son baiser, avec davantage de fougue, jusqu'à se lever de son siège et se pencher vers elle. Alors que cette étreinte s'intensifiait, Méralda songea à Jaka et à sa mère malade, ce qui l'aida à supporter cette

situation, même quand la main du seigneur se posa sur le tissu qui recouvrait sa poitrine.

— Veuillez m'excuser, seigneur Féringal, intervint la voix de Témigast, depuis la porte. (Rougissant légèrement, le jeune homme se redressa.) Le carrosse est prêt. Il est temps pour dame Méralda de rentrer chez elle.

La jeune femme sortit aussitôt de la pièce, presque en courant.

— Je vous inviterai encore ! lui cria le seigneur Féringal. Et bientôt, soyez-en certaine !

Alors que le coche s'engageait sur le pont qui séparait le château d'Auck du continent, Méralda parvint à calmer les battements de son cœur. Bien que consciente d'avoir dû agir ainsi pour sa famille, pour sa mère malade, elle se sentait près de s'évanouir ou de vomir. Comme cela plairait à cette misérable Priscilla d'apprendre qu'une paysanne avait vomi dans ce somptueux carrosse.

Un kilomètre plus loin, écœurée et souffrant de ces machinations, Méralda se pencha par la fenêtre du carrosse.

— Arrêtez ! cria-t-elle au cocher. Je vous en prie, arrêtez-vous !

L'attelage ralentit et la jeune femme bondit hors du véhicule avant même qu'il se soit immobilisé.

— Je dois vous reconduire chez vous, ma dame, dit Liam Portenbois, qui, d'un bond, rejoignit Méralda.

— C'est fait. Je suis presque chez moi.

— Vous avez encore une longue et sombre route à longer, protesta le gnome. L'intendant Témigast me tuera s'il…

— Il n'en saura rien, promit Méralda. Ne vous faites pas de souci pour moi. Je passe par ici tous les soirs, je connais chaque buisson, chaque pierre et chaque habitant entre ici et ma maison.

— Mais…

Méralda l'écarta et, après lui avoir offert un sourire rassurant, s'élança dans l'obscurité.

Le carrosse la suivit un moment puis, manifestement convaincu que cette jeune paysanne était en effet suffisamment familiarisée avec les environs pour ne courir aucun risque, Liam

fit demi-tour et lança ses montures au galop.

La nuit était fraîche mais pas froide. Méralda quitta la route et se dirigea vers les champs plongés dans le noir, un peu plus haut sur le flanc de la montagne. Elle espérait y retrouver Jaka, à l'attendre comme convenu, mais l'endroit était désert. Seule dans l'obscurité, elle avait la sensation d'être le seul être vivant en ce monde. Désireuse d'oublier cette soirée, le seigneur Féringal et sa maudite sœur, elle ôta sa robe, ne supportant plus d'être vêtue de tant de luxe. Elle avait dîné chez les nobles et, en dehors de la nourriture et peut-être de cette boisson revigorante, elle n'avait pas été impressionnée. Loin de là.

Ne portant plus que ses sous-vêtements, elle reprit son chemin dans le champ éclairé par la lune, tout d'abord en marchant, puis, alors que l'image de Jaka Sculi effaçait peu à peu la trop récente vision du seigneur Féringal, ses pas se firent plus légers, jusqu'à la faire bondir, voire danser. Elle aperçut une étoile filante et se retourna pour la suivre, puis elle se laissa tomber dans l'herbe douce et sur la terre, tout en riant et en pensant à Jaka.

Elle ignorait qu'elle se trouvait à l'endroit précis où Jaka s'était rendu un peu plus tôt dans la soirée. Là où le jeune homme avait craché ses protestations au visage d'un dieu qui ne l'écoutait pas, crié contre l'injustice qui partout régnait, demandé à la vie de le quitter et juré de dérober la virginité de Méralda, ce uniquement pour s'assurer que le seigneur Féringal n'en profite pas.

5
Dans de sales draps

— Où t'as mis ce foutu machin ? demanda Arumn Gardpeck, plus que frustré, à Josi Petitemares l'après-midi suivant. Je sais que c'est toi qui l'as pris, alors n'essaie pas de me mentir.

— Tu devrais me remercier, rétorqua Josi, sans manifester le moindre regret et en sermonnant du doigt le tavernier. Avec ce marteau de guerre en main, Wulfgar aurait réduit ton auberge en miettes.

— Bah ! Tu n'es qu'un idiot, Josi Petitemares. Il serait parti d'ici sans se battre.

— C'est ce que tu crois. Tu le défends toujours, alors qu'il ne fait que te nuire et créer des ennuis à ceux qui te sont fidèles. Qu'est-ce que Wulfgar t'a apporté de bon, Arumn Gardpeck ? Depuis qu'il est là ? (Arumn plissa les yeux et dévisagea durement Josi.)

» Si tu penses aux bagarres qu'il a arrêtées, c'est chaque fois lui qui les déclenchait. Enfin, il est parti, tant mieux pour lui et tant mieux pour nous.

— Où as-tu mis le marteau de guerre ? répéta Arumn.

Josi répondit avec un geste désinvolte ; cependant l'aubergiste n'allait pas se contenter de cela. Il agrippa le petit homme par l'épaule et le retourna violemment vers lui.

— Je t'ai déjà posé deux fois la question, gronda-t-il. Ne me force pas à te la poser une troisième fois.

— Je l'ai jeté, répondit Josi. Tout simplement. Suffisamment loin pour que Wulfgar ne puisse pas l'appeler.

— Tu l'as jeté ? répéta Arumn, l'air dubitatif car connaissant

assez Josi pour deviner que celui-ci n'avait pas bêtement jeté dans l'océan une arme si extraordinaire. Combien t'a-t-on donné pour ça ?

Josi bégaya quelques protestations, secoua de nouveau la main et bafouilla encore, ce qui ne fit que confirmer les soupçons d'Arumn.

— Retrouve-le, Josi Petitemares, ordonna le tavernier.

— Impossible…, commença à répondre Josi, les yeux exorbités.

Arumn l'attrapa par l'épaule et l'arrière de son pantalon et le propulsa en direction de la porte.

— Va le chercher, répéta-t-il, sur un ton qui ne laissait place à aucun débat. Ne reviens pas sans le marteau en main.

— Mais c'est impossible ! protesta Josi. Je ne peux pas le reprendre !

— Alors ne remets plus les pieds ici, dit Arumn, avant de jeter violemment Josi dans la rue. Plus jamais, Josi Petitemares. Reviens avec le marteau ou ne reviens plus !

Sur ces mots, il claqua la porte et abandonna ainsi Josi, abasourdi.

Celui-ci regarda avec inquiétude autour de lui, comme s'il s'attendait à voir surgir un ou deux voyous décidés à le dévaliser. Il avait à vrai dire de bonnes raisons de redouter cela. *Le Coutelas* d'Arumn était son quartier général et, en un sens, le protégeait des dangers de la rue. Rares étaient ceux qui se souciaient de Josi, estimant certes qu'il n'en valait pas la peine, mais prenant surtout garde d'éviter de lui créer des ennuis pour ne pas se voir fermer les portes du *Coutelas*, un endroit très prisé.

Josi s'était fait de nombreux ennemis dans la rue. Quand la rumeur révélant qu'Arumn et lui s'étaient fâchés se répandrait…

Il devait absolument renouer avec Arumn, pourtant ses jambes se firent cotonneuses quand il songea à la tâche qu'il lui fallait mener à bien pour en arriver là. Il avait bradé *Crocs de l'égide*, qu'il avait cédé à un pirate peu recommandable dans un établissement très mal fréquenté et où il se rendait le moins possible. Il n'avait pas un instant cessé de regarder autour de lui, et notamment le long de la rue Demi-Lune et vers les ruelles

qui pouvaient le mener en ce lieu secret et privé, près des quais. Il savait que Sheila Kree n'y serait pas présente. Elle devait à cette heure encore se trouver à bord de son vaisseau, la *Dame bondissante*. Ce nom faisait référence à Sheila Kree, son sabre ensanglanté en main, sautant de son navire sur celui de ses malheureuses victimes. La perspective de rencontrer cette femme sur la jetée où elle avait torturé à mort des dizaines d'innocents fit frissonner Josi. Il finit par se décider ; il attendrait et irait la trouver au bar miteux, où il serait quelque peu plus en vue.

Il plongea les mains dans ses poches et y trouva l'or que lui avait cédé Sheila en échange de *Crocs de l'égide*, ainsi que quelques autres pièces.

Ce ne serait certainement pas suffisant, mais, l'amitié d'Arumn étant en jeu, il devait essayer.

* * *

— Quel bonheur d'être avec toi, dit Delly Curtie, tout en faisant courir sa main sur l'immense épaule nue de Wulfgar, qui laissa échapper une grimace.

Comme le reste de son corps, cette épaule n'était pas sortie indemne de la rixe survenue au *Coutelas*. Wulfgar marmonna quelques sons inintelligibles et se redressa, alors que Delly le caressait encore, ce à quoi il ne fit superbement pas attention.

— Es-tu certain de vouloir déjà partir ? minauda-t-elle.

Le barbare se retourna et l'observa s'étirer langoureusement sur le lit défait.

— Oui, j'en suis sûr, grogna-t-il en enfilant ses vêtements, avant de se diriger vers la porte.

Delly se retint de l'appeler, puis de lui adresser des reproches, consciente de la futilité d'une telle réaction, qui ne calmerait en rien sa souffrance. Pas cette fois. Elle avait rejoint Wulfgar la nuit précédente, dès qu'Arumn avait fermé les portes de son établissement, c'est-à-dire peu de temps après la fin de la bagarre générale. Delly avait su où trouver le géant, désormais sans foyer, car Morik possédait une chambre non loin de là.

Comme elle avait été heureuse quand Wulfgar lui avait

permis d'entrer, malgré les protestations de Morik. Elle avait ensuite de nouveau baissé la garde et passé la nuit dans les bras de Wulfgar, tout en se prenant à rêver d'échapper à sa vie misérable avec ce héros. Peut-être fuiraient-ils Luskan et retourneraient-ils au Valbise, où elle élèverait leurs enfants en tant que sa femme légitime.

Bien entendu, le matin – ou plutôt le début de l'après-midi – avait vu ces espoirs refroidis par un rejet en forme de grognements.

À présent allongée sur le lit, elle se sentait vidée et seule, impuissante et désespérée. Malgré la situation, ces derniers temps de plus en plus difficile entre Wulfgar et elle, le simple fait de savoir cet homme non loin d'elle avait permis à Delly de s'accrocher à ses rêves. Si Wulfgar s'en allait, elle n'aurait plus la moindre chance de s'en sortir.

— T'attendais-tu à autre chose ? demanda Morik, comme s'il lisait dans ses pensées. (Elle lui répondit par un regard triste et aigri.) Tu devrais savoir de quelle façon il réagit, maintenant.

Alors que le voleur s'asseyait sur le lit, elle commença à remonter la couverture, avant de se rappeler qu'il s'agissait de Morik, qui savait parfaitement à quoi elle ressemblait.

— Il ne t'offrira jamais ce que tu désires vraiment, ajouta-t-il. Son esprit est encombré de trop de fardeaux, de trop de souvenirs douloureux. S'il s'ouvrait à toi autant que tu le désires, il finirait par te tuer par erreur. (Delly leva les yeux vers Morik, souriant, comme si elle ne comprenait pas, ce qui ne le surprit pas.) Il ne t'offrira jamais ce que tu souhaites réellement.

— Contrairement à Morik, peut-être, lâcha-t-elle, clairement railleuse.

— Ça m'étonnerait, reconnut-il en riant. Mais au moins je te le dis franchement. Si l'on excepte mon franc-parler, je n'ai rien d'un honnête homme et je ne veux pas d'une honnête femme. Ma vie m'appartient et je ne tiens pas à être ennuyé par un enfant ou une femme.

— Quelle solitude…

— Quelle liberté, rectifia le voleur, qui passa une main dans les cheveux de la serveuse. Ah ! Delly… Tu profiterais tellement mieux de la vie si tu te satisfaisais des joies du présent sans te

soucier de celles à venir.

Delly Curtie s'adossa contre la tête de lit et médita sur ces propos, auxquels elle ne trouva rien à redire.

Morik y vit une invitation et la rejoignit sur le lit.

* * *

— Pour la somme que tu me proposes, tu n'auras que ça, mon petit bonhomme ! dit la turbulente Sheila en tapotant le plat de la tête de *Crocs de l'égide*.

Elle se déchaîna soudain et fit tournoyer le marteau au-dessus de sa tête avant de l'abattre sur la table qui la séparait de Josi Petitemares.

Celui-ci se rendit alors compte avec effroi qu'il n'y avait plus rien entre le redoutable pirate et lui, la table désormais brisée en morceaux éparpillés sur le sol.

Sheila Kree se fendit d'un sourire mauvais et redressa *Crocs de l'égide*. Josi poussa un glapissement et se précipita vers la porte, dont il franchit le seuil pour se retrouver dans l'air salé et humide de la nuit. Il entendit alors un grand fracas derrière lui ; le marteau lancé avait violemment percuté le montant de la porte, sous les rires des nombreux bandits rassemblés.

Josi ne se retourna pas. À vrai dire, il ne s'arrêta de courir que lorsqu'il put s'adosser contre un mur du *Coutelas*, tout en se demandant, par les Neuf Enfers, comment il allait expliquer la situation à Arumn.

Haletant, il n'avait pas encore repris son souffle quand il aperçut Delly se presser dans la rue, emmitouflée dans son châle. Il était anormal de la voir se diriger si tard vers l'auberge, déjà bondée de clients, à moins qu'Arumn l'eût chargée d'une commission. Comme elle avait les mains vides, si l'on ne tenait pas compte des replis du châle, Josi n'eut aucun mal à deviner d'où elle revenait, ou en tout cas à qui elle avait rendu visite.

Alors qu'elle approchait, il l'entendit sangloter, ce qui ne fit que lui confirmer qu'elle avait rencontré Wulfgar, lequel lui avait encore un peu plus brisé le cœur.

— Tout va bien ? s'enquit Josi. (Il sortit de l'ombre pour intercepter la jeune femme, qui sursauta, ne l'ayant pas

remarqué.) Pourquoi pleures-tu ?

Il s'approcha d'elle et leva la main afin de la réconforter d'une tape sur l'épaule, s'imaginant profiter de ce moment de souffrance et de vulnérabilité pour enfin séduire la femme dont il rêvait depuis des années.

Malgré ses larmes et son air abattu, Delly le repoussa brutalement, avec un regard où ne perçait aucun désir, pas même amical.

— Il te fait du mal, Delly, dit Josi, d'une voix douce et apaisante. Il te fait du mal alors que moi, je peux t'aider à te sentir mieux.

— C'est toi qui as tout manigancé, Josi Petitemares, l'accusa la serveuse, après un ricanement qu'elle ne prit pas la peine de dissimuler. Tu n'es vraiment qu'un pauvre diable pour avoir ainsi chassé Wulfgar.

Sans même attendre de réponse, elle l'écarta de son chemin et disparut dans *Le Coutelas*, où Josi ne pouvait la suivre. Il se retrouva donc au milieu de la rue désertée, dans l'obscurité de la nuit, sans endroit où aller ni amis à qui parler, ce dont il rendait Wulfgar responsable.

Josi Petitemares passa la nuit à traîner dans les ruelles et les bars des quartiers les plus malfamés de Luskan. Il n'adressa la parole à personne durant ces sombres heures mais prit soin de tendre l'oreille, toujours sur le qui-vive en ces lieux dangereux. C'est ainsi qu'il eut la surprise d'entendre quelque chose d'important et qui ne le menaçait pas ; une intéressante histoire au sujet de Morik le Rogue et de son ami barbare géant, dans laquelle était évoqué un juteux contrat pour l'élimination d'un certain capitaine.

6
Altruisme

— Voyez, seigneur Dohni, je m'incline jusqu'à noircir mon visage dans la terre, dit un paysan sénile à Dohni Ganderlay le matin suivant, dans le champ.

Les hommes et gnomes rassemblés autour de Dohni éclatèrent de rire.

— Dois-je dès maintenant m'acquitter de la dîme ? demanda un autre. Un peu de ceci, un peu de cela, la nourriture du cochon et le cochon, aussi ?

— Seulement l'arrière du cochon, répondit le premier. Tu peux garder l'avant.

— On te laisse la partie qui dévore les grains mais pas l'autre, bien grasse, qu'on peut manger, fit remarquer le gnome au nez pointu. Voilà bien un raisonnement de noble !

Et tous de s'esclaffer de plus belle. Dohni Ganderlay fit de son mieux pour rire, lui aussi, mais sans succès. Il comprenait évidemment leur hilarité ; ces paysans, qui n'avaient que peu de chances de s'élever de la terre qu'ils travaillaient, avaient aujourd'hui la sensation, aussi soudaine qu'inattendue, de voir le vent tourner en faveur de la famille Ganderlay, ce qui les persuadait que l'un des leurs allait escalader cette échelle inabordable.

Dohni aurait accepté ces taquineries et se serait joint de bon cœur à ces rires, ajoutant même quelques mots d'esprit de son cru, si un détail gênant ne l'avait tenaillé toute la nuit, durant laquelle il n'avait pu trouver le sommeil, et la matinée : Méralda avait répondu à cette invitation contre son gré. Si sa fille avait

laissé transparaître quelques sentiments positifs à l'égard du seigneur Féringal, alors Dohni aurait été l'homme le plus heureux des terres du Nord. Il savait hélas à quoi s'en tenir et éprouvait toutes les peines du monde à mettre de côté sa culpabilité. Ainsi, ces plaisanteries le touchaient en cette matinée pluvieuse, dans ce champ boueux, et mettaient ses nerfs à rude épreuve, ce qu'étaient loin d'imaginer ses amis.

— Quand vous et votre famille allez-vous vous installer au château, seigneur Dohni ? demanda un autre, qui décrivit une étrange révérence devant lui.

D'instinct et sans même prendre conscience de son geste, Dohni repoussa cet homme et l'envoya rouler dans la terre. Le paysan se releva en riant, imité par les autres.

— Oh ! Il se comporte déjà comme un noble ! s'écria le vieillard intervenu le premier. Tous à genoux, sinon le seigneur Dohni va nous frapper !

Sur ces mots, les ouvriers s'agenouillèrent et commencèrent à se prosterner devant Dohni.

Ce dernier ravala sa rage, songeant que ces gens-là étaient ses amis et que leur unique tort était de ne pas comprendre, puis il s'éloigna, les poings serrés au point de blanchir ses articulations et la mâchoire douloureuse tant il grinçait des dents, non sans cracher un torrent de jurons étouffés.

* * *

— Que j'avais l'air stupide, dit Méralda avec sincérité à Tori, les deux filles se trouvant dans leur chambre de la petite maison en pierre.

Leur mère était sortie pour la première fois depuis plus d'une semaine et demie, impatiente de raconter aux voisins la soirée que sa fille avait passée chez le seigneur Féringal.

— Tu étais pourtant magnifique avec cette robe, dit Tori. (Méralda esquissa un sourire reconnaissant.) Il aurait pu te contempler jusqu'à la fin des temps, j'en suis sûre.

À en juger par son expression, la fillette semblait perdue dans ses rêves romantiques.

— Sa sœur, dame Priscilla, n'a pas arrêté de me traîner dans

la boue, répondit Méralda.

— Ce n'est qu'une grosse vache, lâcha Tori. Ta beauté n'a fait que le lui rappeler. (Les sœurs rirent ensemble à ces mots, cependant l'aînée retrouva vite son air soucieux.) Pourquoi ne souris-tu pas ? C'est le seigneur d'Auckney ! Il t'offrira tout ce que tu voudras !

— Vraiment ? répondit Méralda, quelque peu cynique. M'offrira-t-il ma liberté ? M'offrira-t-il mon Jaka ?

— Est-ce qu'il t'a embrassée ? s'enquit Tori avec un air malicieux.

— Je n'ai pas pu l'en empêcher, mais il n'aura pas d'autre baiser, sois-en certaine. Mon cœur appartient à Jaka et non pas à un seigneur parfumé.

Sa voix s'éteignit quand le rideau s'ouvrit et que Dohni Ganderlay, furieux, entra en trombe dans la pièce.

— Laisse-nous, ordonna-t-il à Tori, avant de hausser le ton, comme sa cadette hésitait et regardait sa sœur avec inquiétude. Va-t'en, espèce de petite peste !

Tori sortit en courant de la chambre et se retourna. Un regard noir de son père la poussa alors à sortir de la maison.

Dohni Ganderlay se tourna ensuite vers Méralda, qui ne savait comment réagir, tant une telle expression était inhabituelle chez son père.

— Papa…, dit-elle avec hésitation.

— Tu l'as laissé t'embrasser ? répliqua Dohni, la voix tremblante. Et il en voulait plus encore ?

— Je n'ai pas pu l'en empêcher. Il s'est précipité sur moi.

— Mais tu aurais voulu éviter ça ?

— Évidemment !

Méralda avait à peine répondu qu'elle fut giflée par l'immense main calleuse de Dohni Ganderlay.

— Tu préfères offrir ton cœur et tes charmes féminins à ce paysan, n'est-ce pas ?

— Mais papa…

Une autre gifle éjecta du lit Méralda, qui se retrouva par terre. Le fermier laissa alors libre cours à sa frustration et se déchaîna ; il se mit à la gifler, à la frapper sur la tête et les épaules, tout en la traitant de « coureuse », de « débauchée », et

en lui reprochant de ne pas penser à sa mère ni à ceux qui la nourrissaient et l'habillaient.

Elle tenta de protester, d'expliquer qu'elle aimait Jaka et non pas le seigneur Féringal, qu'elle n'avait rien fait de mal, mais son père ne l'écoutait pas. Il continua à faire pleuvoir coups et insultes jusqu'à ce qu'elle finisse allongée sur le sol, les bras sur la tête en une inutile tentative de se protéger.

Cette correction s'interrompit aussi subitement qu'elle avait commencé. Après un moment, Méralda osa lever son visage couvert de bleus et se tourna lentement vers son père. Ce dernier était assis sur le lit, la tête dans les mains, et pleurait sans se cacher. Elle ne l'avait jamais vu dans un tel état. Elle s'approcha de lui, lentement, calmement, et lui murmura que tout allait bien. Les larmes de Dohni cédèrent soudain la place à une violente colère ; il attrapa sa fille par les cheveux et la tira sèchement.

— Tu vas m'écouter, maintenant, dit-il, les dents serrées. Et tu as intérêt à tendre l'oreille. Ce n'est pas à toi de choisir. Tu donneras au seigneur Féringal tout ce qu'il veut et même plus, et avec le sourire. Ta mère est sur le point de mourir, idiote, et seul le seigneur Féringal peut la sauver. Je ne la laisserai pas mourir à cause de ton égoïsme.

Il la relâcha, après l'avoir brutalement secouée. Elle le dévisagea comme s'il lui était étranger, ce qui, plus que toute autre chose, fit souffrir Dohni Ganderlay.

— Mieux encore, reprit-il, plus calme. Je vais faire assassiner Jaka Sculi. On jettera son cadavre sur les rochers pour nourrir les mouettes et les hirondelles de mer.

— Papa…, dit la jeune femme, la voix réduite à un murmure vacillant.

— Ne t'approche plus de lui ! ordonna Dohni. Tu es destinée au seigneur Féringal, je ne veux plus entendre un mot de protestation. (Méralda ne fit plus un geste, pas même pour essuyer les larmes, qui commençaient à couler de ses yeux verts.) Va te laver. Ta mère va bientôt rentrer, elle ne doit pas te voir dans cet état. Ce mariage concrétise ses rêves et ses espoirs, ma fille. Si tu les lui enlèves, on ne tardera pas à l'enterrer.

Sur ces mots, Dohni se leva et s'approcha de Méralda,

comme pour l'étreindre, cependant, quand ses mains la frôlèrent, elle se raidit d'une façon qu'il ne lui avait encore jamais connue. Il n'insista pas et sortit de la chambre, les épaules affaissées et écrasé par un sentiment d'échec.

Il la laissa seule dans la maison et prit la direction de la pente nord-ouest de la montagne, un versant rocailleux où aucun fermier ne travaillait et où il serait seul avec ses pensées. Et ses horreurs.

* * *

— Que vas-tu faire ? demanda Tori à Méralda, quand la fillette se fut précipitée dans la maison, après le départ de leur père.

Occupée à nettoyer les derniers filets de sang qui maculaient un coin de ses lèvres, son aînée ne lui répondit pas.

— Tu devrais t'enfuir avec Jaka ! s'écria soudain Tori, le visage rayonnant, comme si elle venait de trouver la solution idéale à tous les problèmes du monde. (Sa sœur ne lui offrit qu'un regard dubitatif.) Ce serait le summum de l'amour ! Fuir le seigneur Féringal… J'ai du mal à croire que papa t'ait battue à ce point.

Méralda se retourna vers le miroir et examina ses bleus, rappels si choquants du terrible éclat paternel. Contrairement à Tori, elle y croyait sans difficulté et n'en avait oublié aucun détail. Elle n'était plus une enfant, elle avait discerné la souffrance apparue sur le visage de son père alors qu'il la frappait. Il avait peur, très peur, pour sa mère et pour toute la famille.

Elle en vint peu à peu à comprendre quel était son devoir. Elle reconnaissait désormais que ses obligations vis-à-vis de sa famille étaient primordiales, ce non à cause des menaces mais parce qu'elle aimait sa mère, son père et son empoisonnante petite sœur. Ce n'est qu'en cet instant, tandis qu'elle regardait son visage meurtri dans le miroir, que Méralda Ganderlay comprit la responsabilité qui reposait désormais sur ses frêles épaules, l'occasion offerte à sa famille.

Malgré cela, quand elle songea aux lèvres du seigneur

Féringal contre les siennes et à sa main sur sa poitrine, elle ne put s'empêcher de frissonner.

* * *

Dohni Ganderlay avait à peine remarqué que le soleil plongeait dans les eaux lointaines, pas plus qu'il ne semblait se soucier des insectes qui l'avaient trouvé ainsi, assis et immobile, et qui festoyaient sur ses bras et son cou découverts. Cette gêne lui importait peu. Comment avait-il pu battre sa fille adorée ? D'où cette rage était-elle survenue ? Comment pouvait-il lui en vouloir, alors qu'elle n'avait rien fait de mal, qu'elle ne lui avait pas désobéi ?

Il revivait cette affreuse scène dans son esprit, encore et encore, il voyait Méralda, sa belle, sa merveilleuse Méralda, tomber par terre et se protéger de ses coups. Au fond de lui-même, il avait compris qu'il n'était pas remonté contre elle ; sa frustration et sa fureur étaient dirigées contre le seigneur Féringal. Sa colère avait pour origine sa modeste place dans ce monde, une place qui condamnait les siens à rester paysans et qui avait provoqué la maladie de sa femme, laquelle mourrait bientôt sans l'intervention du seigneur Féringal.

Dohni Ganderlay était conscient de tout cela, mais, au fond de son cœur, il n'oubliait pas que, par pur égoïsme, il avait envoyé sa fille adorée dans les bras et le lit d'un homme qu'elle n'aimait pas. Il se faisait également l'effet d'être un lâche, en ces terribles heures, puisqu'il n'avait pas le cran de se jeter d'un pic montagneux pour s'écraser sur les rochers acérés, beaucoup plus bas.

Deuxième partie

Le long d’une sombre route

J'ai vécu au sein de nombreuses sociétés, de la cité des drows, Menzoberranzan, à Blingdenpierre, où vivent les gnomes des profondeurs, en passant par Dix-Cités, groupe de hameaux géré comme la plupart des colonies humaines, les tribus barbares, avec leurs curieuses habitudes, et Castelmithral, fief des nains du clan Marteaudeguerre. J'ai vécu à bord de vaisseaux, où l'on trouve encore un type de société bien à part. Ces endroits possèdent tous des coutumes et mœurs différentes, des structures gouvernementales, des forces sociales, des Églises et donc des sociétés qui varient des uns aux autres.

Quel est le meilleur système ? Il existe de nombreux arguments à ce sujet, le plus souvent fondés sur la prospérité, le droit divin ou le simple destin. Concernant les drows, c'est une question essentiellement religieuse ; ils échafaudent leur société en fonction des désirs de la chaotique Reine Araignée et ne font évoluer les rangs de chacun au sein de cette société – à défaut de faire évoluer la société elle-même – qu'en déclenchant des conflits. Les gnomes des profondeurs, quant à eux, rendent hommage et respectent les anciens, dont ils acceptent la sagesse issue de si longues vies. Le chef de la colonie humaine de Dix-Cités est généralement le personnage le plus apprécié, tandis que les barbares choisissent leurs meneurs d'après leurs seules prouesses physiques. Chez les nains, la souveraineté est affaire de lignée. Bruenor est devenu roi parce que son père l'avait été avant lui, et le père de son père encore avant, et le père du père de son père encore plus tôt.

De mon côté, je juge la qualité d'une société selon un autre critère, entièrement basé sur la liberté individuelle. De tous les endroits où j'ai vécu, je préfère Castelmithral, même si je suis conscient que c'est dû à la sagesse de Bruenor, qui accorde une totale liberté à ses sujets, et non pas à la structure politique des nains. Bruenor n'est pas un roi actif. Il joue un rôle de porte-parole du clan en ce qui concerne les problèmes d'ordre politique, de commandant en matière militaire et de médiateur

en cas de conflit entre les siens, ce seulement si on le lui demande. Lui-même farouchement indépendant, Bruenor laisse tout aussi libres les membres du clan Marteaudeguerre.

J'ai entendu quantité de reines, rois, Mères Matrones et prêtres justifier leur souveraineté et s'absoudre de leurs excès en prétendant que le peuple qui les servait avait besoin d'être guidé. Telle est peut-être la vérité au sein de sociétés en place depuis des temps immémoriaux, cependant dans ce cas, ce n'est dû qu'au fait que tant de générations de conditionnement ont fait disparaître une chose essentielle du cœur et de l'âme des sujets ; tant de générations de subordination ont conduit le peuple à ne plus se croire capable de maîtriser son destin. Les systèmes de gouvernement ont en commun la caractéristique d'étouffer la liberté individuelle, d'imposer certaines conditions de vie aux citoyens au nom de la « communauté ».

Ce concept, la « communauté », m'est cher et il est évident que les individus qui forment un groupe doivent consentir à des sacrifices et tolérer certains désagréments au nom du bien commun pour que la communauté prospère. Comme celle-ci serait plus forte encore si ces sacrifices venaient du fond du cœur de chacun plutôt que d'être imposés par les lois des anciens, Mères Matrones, rois ou reines !

La liberté est la clé de tout. La liberté de rester ou partir, de travailler en harmonie avec les autres ou de choisir une voie plus individuelle. La liberté de prendre part à la résolution des problèmes les plus importants ou de s'en abstenir. La liberté de profiter d'une belle vie ou de sombrer dans une misère noire. La liberté de tenter quelque chose ou tout simplement de ne rien faire.

Rares sont ceux qui renieraient leur désir de liberté. Les personnes que j'ai rencontrées souhaitent toutes être libres de leurs choix, en tout cas c'est ce qu'elles pensent. Il est donc plutôt surprenant de constater combien elles sont nombreuses à ne pas accepter le coût qui va de pair avec la liberté : la responsabilité.

Une communauté idéale fonctionnerait parfaitement parce que ses membres accepteraient leurs responsabilités envers le bien-être de chacun et de la communauté en tant que tout, non

pas parce qu'ils y seraient contraints mais parce qu'ils comprendraient et accepteraient les bénéfices engendrés par de tels choix. Car il existe en effet des conséquences à chacun de nos choix, à tout ce que nous faisons ou choisissons de ne pas faire. Ces conséquences ne sont pas si évidentes, j'en ai peur. Quelqu'un d'égoïste se croira sans doute gagnant dans un premier temps, mais quand le besoin d'amis se fera sentir, ceux-ci ne seront probablement pas présents, si bien qu'en fin de compte cette personne ne laissera pas un bon souvenir, si toutefois elle en laisse. Si l'avidité des égoïstes leur apporte peut-être un confort matériel, elle ne leur permettra jamais de profiter des véritables joies et des plaisirs insaisissables de l'amour.

Il en va de même pour les personnes haineuses, paresseuses ou envieuses, pour les voleurs et les voyous, les ivrognes et les commères. La liberté offre à chacun le droit de choisir sa vie mais elle exige que l'on accepte la responsabilité de ces choix, qu'ils soient bons ou mauvais.

J'ai souvent entendu des récits évoquant des personnes aux portes de la mort revivant des événements de leur vie, jusqu'à des détails oubliés depuis longtemps. Je crois qu'en ces derniers instants de l'existence, juste avant de découvrir les mystères de ce qui se trouve au-delà, la chance – ou la malchance – nous est offerte de revivre nos choix, de les examiner de façon brute et en toute conscience, débarrassés de la confusion propre au quotidien, sans justifications embrouillées ni promesses creuses en vue de se racheter.

Je me demande combien de prêtres incluraient ces instants mis à nu dans leurs descriptions du paradis et de l'enfer…

Drizzt Do'Urden

7
Abandon d'un vieil ami

Le géant n'était qu'à quelques pas. Josi Petitemares le vit arriver trop tard. Il essaya de se cacher dans un renfoncement du mur mais Wulfgar l'attrapa aussitôt. Il le souleva d'une main et repoussa de l'autre ses faibles tentatives de frappe.

Puis soudain, « blam », Josi fut plaqué contre la paroi.

— Rends-le-moi, dit calmement le barbare.

L'expression et la sérénité que dégageait la voix de Wulfgar étaient peut-être plus effrayantes que tout pour le pauvre Josi.

— Que… qu'est-ce que tu ch… cherches ? bégaya-t-il.

Toujours d'un seul bras, Wulfgar écarta Josi du mur et l'y plaqua violemment une deuxième fois.

— Tu le sais très bien, dit-il. Et je sais que c'est toi qui l'as pris.

Josi haussa les épaules et secoua la tête, ce qui ne lui valut qu'un nouveau choc contre le mur.

— Tu as pris *Crocs de l'égide*, précisa Wulfgar, son visage haineux désormais tout près de celui de Josi. Si tu ne me le rends pas, je te brise en morceaux et je me sers de tes os pour me confectionner une nouvelle arme.

— Je… je… je l'ai *emprunté*…, bafouilla Josi, qui fut interrompu par un choc supplémentaire contre le panneau de bois. Je pensais que tu allais tuer Arumn ! Je pensais que tu allais tous nous tuer !

Cette idée curieuse calma quelque peu Wulfgar.

— Tuer Arumn ? répéta-t-il, incrédule.

— Quand il t'a mis à la porte. Je savais qu'il allait te

renvoyer ; il me l'avait dit pendant que tu dormais. J'ai cru que tu serais si furieux que tu le tuerais.

— Alors tu as pris mon marteau de guerre ?

— Oui, avoua Josi. Mais je comptais te le rendre. J'ai essayé de le retrouver.

— Où est-il ?

— Je l'ai donné à un ami, qui l'a confié à une navigatrice pour qu'il reste hors de portée de ton appel. J'ai essayé de le reprendre mais elle n'a pas voulu. Elle a essayé de m'écrabouiller la tête, je te jure !

— Qui c'est ?

— Sheila Kree, de la *Dame bondissante*, lâcha Josi. C'est elle qui le détient et elle compte bien le garder.

Wulfgar demeura silencieux un moment, occupé à digérer cette information et à en évaluer la portée, puis il toisa Josi, l'air plus mauvais encore.

— Je n'aime pas les voleurs, grogna-t-il.

Il secoua Josi et, quand celui-ci essaya de résister et même de le frapper, le barbare l'écarta du mur et l'y plaqua de nouveau, une, puis deux fois.

— Chez moi, on lapide les voleurs, gronda-t-il, écrasant encore Josi contre la paroi, si fort que le bâtiment en fut ébranlé.

— Et à Luskan, on met les brutes en prison, ajouta quelqu'un.

Wulfgar et Josi tournèrent la tête et virent Arumn Gardpeck sortir de son établissement, accompagné de plusieurs autres hommes. Ces derniers restèrent cependant en retrait, clairement peu désireux d'affronter Wulfgar, tandis qu'Arumn, une massue en main, s'approchait prudemment.

— Lâche-le, dit l'aubergiste.

Wulfgar plaqua une dernière fois Josi contre la paroi avant de le reposer à terre et de le secouer, sans pour autant le laisser partir.

— Il m'a volé mon marteau de guerre et j'ai bien l'intention de le récupérer !

Arumn jeta un regard noir à Josi, qui se défendit en gémissant :

— J'ai essayé mais Sheila Kree – oui, c'est elle qui l'a – ne veut pas le rendre.

Wulfgar secoua encore Josi, dont les dents se heurtèrent les unes aux autres dans sa bouche.

— Elle le possède parce que tu le lui as donné ! lui rappela le colosse.

— Il a essayé de le récupérer, intervint Arumn. Il a fait tout ce qu'il a pu et tu comptes tout de même lui casser la figure pour ça ?

Te sentiras-tu mieux après, Wulfgar la brute ? C'est en tout cas certain que ça ne te rendra pas ton marteau.

— Ça me ferait vraiment du bien, reconnut-il, après avoir jeté un regard agressif sur Arumn, puis sur Josi, qui parut alors se ratatiner, tremblant de tous ses membres.

— Alors il te faudra aussi t'en prendre à moi, déclara Arumn. Josi est mon ami, comme je pensais que tu l'étais, et je suis prêt à me battre pour le défendre.

Ces paroles firent ricaner le barbare, qui, d'une simple pichenette, envoya Josi s'étaler aux pieds du tavernier.

— Il t'a dit où trouver ton marteau, insista ce dernier.

Sur ces mots, Wulfgar s'éloigna et vit, quand il se retourna, quelques instants plus tard, Arumn aider Josi à se relever puis, une main sur les épaules de son ami, le guider vers *Le Coutelas*.

Cette dernière vision, une scène d'amitié véritable, le troubla profondément car il avait déjà connu un tel sentiment. Il avait autrefois eu la chance d'être entouré de compagnons qui n'avaient jamais hésité à voler à son secours, malgré des chances de succès réduites. Des images de Drizzt, Bruenor, Régis, Guenhwyvar et surtout Catti-Brie se mirent à défiler dans son esprit.

La part la plus sombre de Wulfgar lui rappela aussitôt que ce n'était qu'un mensonge. Il ferma les yeux et tituba, manquant de peu de tomber par terre. Il existait des endroits où aucun ami ne pouvait le suivre, des horreurs qu'aucune amitié n'était en mesure de soulager. L'amitié n'était qu'un mensonge, une façade dressée par ce besoin de sécurité, si humain et en fin de compte plutôt enfantin, cette nécessité de s'envelopper de faux espoirs. Il savait tout cela car il en avait vu l'absurdité, la bien

sinistre vérité.

À peine conscient de ce qu'il faisait, Wulfgar se précipita sur la porte du *Coutelas*, qu'il ouvrit avec tant de violence que les personnes présentes levèrent toutes la tête. Ayant rejoint Arumn et Josi d'une seule enjambée, le barbare écarta sans la moindre difficulté le gourdin de l'aubergiste, puis il gifla Josi, qui se retrouva au sol, un bon mètre plus loin.

Arumn revint à la charge en agitant sa massue mais Wulfgar se saisit d'une main de l'arme, qu'il arracha à Arumn avant de le repousser. Il brandit ensuite le bâton de bois devant lui, une extrémité dans chaque main, et, contractant soudain son cou de taureau et ses épaules massives, il le brisa en deux.

— Pourquoi fais-tu ça ? lui demanda Arumn.

Wulfgar ne trouva rien à répondre, d'ailleurs il ne chercha pas vraiment. Dans ses pensées tourbillonnantes, il estimait avoir remporté une victoire, certes modeste, sur Errtu et ses démons. Il venait de renier le mensonge qu'était l'amitié et, ce faisant, avait écarté l'une des armes d'Errtu, ô combien efficace, et dont la créature ne pourrait plus se servir contre lui. Il jeta les débris de bois par terre et sortit sans se presser du *Coutelas*, sachant qu'aucun de ses persécuteurs n'oserait le suivre.

Il grommelait encore, marmonnant des jurons adressés à Errtu, Arumn et Josi Petitemares quand il atteignit les quais. Alors qu'il allait et venait sur la longue jetée, ses lourdes bottes claquant sur les planches, il fut abordé par une vieille femme :

— Hé, toi, qu'est-ce que tu cherches ?

— La *Dame bondissante*, répondit-il. Où est ce navire ?

— Le bateau de cette Kree ? répondit l'inconnue, davantage pour elle-même que pour le barbare. Oh ! Il est parti. Et toutes voiles dehors, encore, vu comme il redoute celui-là.

Et l'inconnue de pointer du doigt la sombre silhouette d'un vaisseau élancé amarré à l'autre bout de l'interminable quai.

Sa curiosité attisée, Wulfgar s'approcha de ce bâtiment, dont il remarqua les trois voiles, en particulier la dernière, triangulaire, une forme qu'il n'avait encore jamais vue.

Tout en avançant, il se remémora les récits relatés par Drizzt et Catti-Brie et ne tarda pas à comprendre. L'*Esprit follet de la mer*.

Wulfgar se raidit, ses pensées confuses soudain calmées par la seule évocation de ce nom. Il laissa son regard dériver du nom du navire jusqu'au bastingage, où il aperçut un marin qui ne le quittait pas des yeux.

— Wulfgar ! s'exclama Waillan Micanty. Salut à toi !

Le géant fit demi-tour et s'éloigna d'un pas lourd.

* * *

— Peut-être nous cherchait-il ? hasarda le capitaine Deudermont.

— Il était sans doute simplement perdu, répondit Robillard, sceptique. D'après Micanty, ce barbare a paru surpris quand il a vu l'*Esprit follet de la mer*.

— Impossible d'en être certain, persista Deudermont, qui se dirigea vers la porte de la cabine.

— Je dirais plutôt qu'il n'est pas nécessaire d'en être certain, répliqua le magicien, qui agrippa le capitaine par le bras pour l'arrêter. (Deudermont s'immobilisa net et se retourna, soutenant le regard inflexible de Robillard, qui poursuivit :) Ce n'est pas votre enfant ! Vous le connaissez à peine, vous n'êtes en rien responsable de lui.

— Drizzt et Catti-Brie sont mes amis. Ce sont *nos* amis et Wulfgar est leur ami. Devons-nous ne pas en tenir compte parce que ça nous arrange ?

Contrarié, le magicien lâcha le bras de son supérieur.

— Pour notre sécurité, capitaine, rectifia-t-il. Pas parce que ça nous arrange.

— Je vais le retrouver.

— Vous avez déjà essayé et avez été sommairement rejeté.

— Il est pourtant venu jusqu'à nous la nuit dernière, peut-être justement parce qu'il regrettait ce refus.

— Ou parce qu'il s'était perdu sur les quais.

Deudermont hocha la tête, admettant que cette possibilité n'était pas à exclure.

— Nous ne le saurons jamais si nous ne retournons pas le voir pour le lui demander, dit-il en reprenant la direction de la porte.

— Envoyez quelqu'un d'autre, lâcha soudain Robillard, qui venait de songer à cette éventualité. Envoyez M. Micanty, peut-être. Ou même moi, je peux y aller.

— Wulfgar ne te connaît pas, pas plus que Micanty.

— Il se trouve certainement des membres de l'équipage qui étaient présents lors de ce voyage, il y a si longtemps, insista le magicien entêté. Des hommes qui le connaissent.

Deudermont secoua la tête, la mâchoire serrée.

— L'*Esprit follet de la mer* ne compte à son bord qu'un seul homme en mesure de toucher Wulfgar, assura-t-il. Je retournerai le voir, puis encore une fois si c'est nécessaire, avant que nous reprenions la mer.

Sur le point de réagir, Robillard comprit l'inutilité de ses paroles et leva les mains en signe de reddition.

— Vous ne trouverez aucun allié dans les rues du quartier du port de Luskan, capitaine, lui rappela-t-il tout de même. Méfiez-vous de chaque ombre, d'où un danger peut surgir à tout instant.

— Je suis prudent, comme je l'ai toujours été, répondit-il avec un sourire, qui s'élargit quand Robillard s'approcha et lui lança quelques enchantements capables de faire exploser ou dévier des projectiles, ainsi qu'un sort lui permettant de procéder à certaines attaques magiques.

— Prenez garde de ne pas dépasser le temps d'action de ces sorts, l'avertit le magicien.

Deudermont acquiesça, appréciant les précautions prises par son ami, puis sortit de la cabine.

Robillard se laissa aussitôt tomber sur une chaise et considéra sa boule de cristal, songeant à l'énergie qu'il lui faudrait déployer pour la faire fonctionner.

— Que d'efforts inutiles, soupira-t-il, exaspéré. Pour le capitaine comme pour moi. Des efforts inutiles pour un rat d'égout qui ne le mérite pas.

La nuit s'annonçait longue.

* * *

— Tu en as besoin à ce point ? osa demander Morik.

Au vu de l'humeur sinistre de Wulfgar, le voleur était conscient de prendre un risque réel en posant cette simple question. Le géant ne se donna même pas la peine de répondre à cette absurdité, cependant le regard qu'il décocha à son ami parla de lui-même.

— Ce doit être une arme extraordinaire, alors, se reprit ce dernier, avant de changer aussitôt de sujet pour faire oublier sa pensée sacrilège.

Morik n'ignorait bien entendu rien de *Crocs de l'égide*, splendide arme parfaitement forgée qui convenait idéalement aux puissantes mains du barbare. Guidé par son esprit pragmatique, le voleur n'y voyait toutefois pas une raison suffisante pour justifier un périple en mer, à la poursuite de la bande de truands de Sheila Kree.

Il songea que c'était peut-être une question de sentiment ; peut-être son ami était-il attaché pour des raisons personnelles à ce marteau de guerre. Son père adoptif le lui avait façonné, après tout. *Crocs de l'égide* était peut-être l'unique souvenir restant de sa vie d'autrefois, le seul rappel de ce qu'il avait été. Morik n'osa pas émettre cette hypothèse à haute voix ; le fier barbare, même s'il était possible qu'il soit de son avis, ne l'aurait certainement jamais reconnu et l'aurait peut-être même projeté dans les airs pour avoir seulement soulevé cette idée.

— Peux-tu t'occuper de ça ? demanda encore Wulfgar, impatient.

Il souhaitait que Morik déniche un vaisseau suffisamment rapide et commandé par un capitaine suffisamment expérimenté pour rattraper Sheila Kree, peut-être la suivre discrètement jusqu'à son escale suivante ou simplement s'en approcher d'assez près pour permettre à Wulfgar, grâce à une chaloupe, d'aborder en silence et dans l'obscurité nocturne ce navire. Il ne cherchait en revanche pas d'hommes de main pour récupérer son arme, une fois conduit sur le vaisseau de la pirate – c'était d'après lui inutile.

— Et si on demandait à ton ami capitaine ? répondit Morik. (Wulfgar jeta un regard incrédule à son ami.) L'*Esprit follet de la mer* de Deudermont est le plus fameux traqueur de pirates de la côte des Épées. S'il existe un navire à Luskan capable de

rattraper Sheila Kree, c'est bien l'*Esprit follet de la mer*. D'après la façon dont le capitaine Deudermont t'a salué, je parie qu'il serait d'accord.

— Trouve un autre vaisseau, lâcha Wulfgar, incapable de réagir directement à la proposition de Morik.

Celui-ci l'observa un long moment avant d'acquiescer.

— Je vais essayer, promit-il.

— Tout de suite. Avant que la *Dame bondissante* se soit trop éloignée.

— Je te rappelle qu'on a un boulot…

Quelque peu à court de monnaie, les deux hommes avaient accepté d'aider cette nuit-là un aubergiste à décharger d'un navire une cargaison de bétail abattu.

— Je m'occupe de débarquer la viande, proposa Wulfgar.

Ces mots résonnèrent comme une douce musique aux oreilles de Morik, qui n'avait jamais apprécié les emplois honnêtes. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il devait s'y prendre pour affréter un vaisseau capable de rattraper Sheila Kree, néanmoins il préférait de loin chercher une solution à ce problème, et peut-être piocher dans quelques poches au passage, que transpirer sous la puanteur de tonnes de viande salée.

* * *

À travers sa boule de cristal, Robillard observait Deudermont remonter une large avenue bien éclairée sur laquelle patrouillaient nombre de gardes de la cité, dont beaucoup s'arrêtaient pour saluer et féliciter le capitaine. Le magicien devinait leurs paroles même s'il ne les entendait pas, sa boule de cristal transmettant les images mais pas le son.

Il fut tiré de sa concentration quand quelqu'un frappa à la porte ; l'image dans la boule se voila aussitôt en un gris brumeux. Bien que capable d'immédiatement faire réapparaître la scène, il estima que Deudermont ne courait aucun danger en cet instant précis, en particulier grâce aux multiples sorts défensifs qu'il avait lancés sur son capitaine. Malgré cela, et parce qu'il préférait rester seul, il répondit sur un ton bourru.

— Allez-vous-en ! cria-t-il, avant de se verser une boisson forte.

D'autres coups sur la porte, cette fois plus insistants.

— Il faut que vous veniez, maître Robillard, dit une voix que le magicien reconnut.

En bougonnant, sa chope à la main, Robillard ouvrit la porte et se retrouva face à un marin, lequel regardait par-dessus son épaule, en direction du bastingage, non loin de la passerelle d'embarquement.

Waillan Micanty et un autre membre de l'équipage y étaient accoudés et, le regard dirigé vers le quai, s'entretenaient visiblement avec quelqu'un.

— Nous avons un invité, expliqua le marin à Robillard, qui songea aussitôt à Wulfgar.

Ne sachant pas lui-même s'il s'agissait là d'une bonne ou mauvaise chose, il commença à avancer sur le pont, puis il se retourna et revint fermer la porte de sa cabine, sous le nez du marin un peu trop curieux.

— Tu ne monteras pas tant que maître Robillard n'aura pas donné son accord, dit Micanty, à qui l'inconnu supplia de se montrer plus discret.

Quand il eut rejoint Micanty, le magicien baissa les yeux et aperçut une silhouette quelque peu pitoyable, blottie sous une couverture, détail révélateur puisque la nuit était loin d'être froide.

— Il veut parler au capitaine Deudermont, expliqua Waillan Micanty.

— Je vois ça, répondit Robillard, avant de s'adresser au nouveau venu. Nous n'allons tout de même pas laisser tous les vagabonds qui passent par ici monter à bord sous prétexte qu'ils veulent parler au capitaine Deudermont.

— Vous ne comprenez pas, répondit l'inconnu, à voix basse et sans cesser de regarder autour de lui avec nervosité, comme s'il craignait de voir un assassin fondre sur lui à tout moment. J'ai des informations qui devraient vous intéresser. Mais je ne peux rien vous dire ici. Pas alors qu'on risque de m'entendre.

— Laisse-le monter, ordonna Robillard à Micanty.

Ce dernier lui jetant un regard sceptique, le magicien le lui

rendit avec une expression qui rappela à Micanty à qui il s'adressait et qui, d'autre part, assurait que Robillard estimait absurde d'imaginer que cet insignifiant petit homme puisse créer des problèmes face à ses puissants pouvoirs magiques.

— Je vais le recevoir dans mes quartiers, précisa-t-il alors qu'il s'éloignait.

Quelques instants plus tard, Waillan Micanty fit entrer le vagabond tremblotant dans la cabine de Robillard. Plusieurs autres marins, curieux, passèrent la tête dans l'encadrement de la porte, mais Micanty, sans attendre la permission du magicien, referma le battant.

— Vous êtes Deudermont ? demanda le petit homme.

— Non, reconnut Robillard. Mais sois certain que tu n'approcheras personne de plus proche de lui que moi.

— Je dois voir Deudermont.

— Comment t'appelles-tu ? s'enquit le magicien.

— Je dois parler à Deudermont, c'est tout, insista l'inconnu, après avoir secoué la tête. Mais je viens de la part de quelqu'un d'autre, si vous me suivez.

N'ayant jamais été très patient, Robillard ne suivait rien du tout. Il tendit un doigt et envoya une décharge énergétique qui repoussa son vis-à-vis en arrière.

— Ton nom ? demanda-t-il encore avant de lancer un nouvel éclair, voyant que l'homme hésitait. Je t'assure que j'en ai encore beaucoup d'autres pour toi.

Le vagabond fit mine de se diriger vers la porte mais reçut en plein visage une bourrasque de vent magique qui manqua de peu de l'assommer et le retourna vers le magicien.

— Ton nom ? répéta ce dernier, sans se départir de son calme.

— Josi Petitemares, laissa échapper Josi avant de songer à s'inventer un autre nom.

Robillard médita quelques instants sur cette réponse, un doigt sur le menton, puis il se carra dans son siège et prit une pose pensive.

— Je vous écoute, monsieur Petitemares.

— C'est au sujet du capitaine Deudermont, dit Josi, incapable de résister davantage. Ils cherchent à le tuer. Il y a

beaucoup de pièces d'or sur sa tête.

— Qui ?

— Un homme immense, répondit Josi. Un géant nommé Wulfgar et Morik le Rogue, son ami.

— Comment as-tu appris cela ? demanda Robillard, qui avait parfaitement dissimulé son étonnement.

— Tout le monde le sait dans les rues. Tout le monde cherche à tuer Deudermont pour toucher les dix mille pièces d'or, d'après ce qu'on dit.

— Quoi d'autre ? poursuivit le magicien, d'une voix qui se faisait menaçante. (Josi haussa les épaules, jetant des regards furtifs dans la pièce.) Pourquoi es-tu venu nous trouver ?

— Je pensais qu'il fallait vous prévenir. En tout cas, je sais que j'aimerais bien être mis au courant si des gens de la trempe de Wulfgar et Morik se mettaient en tête d'avoir ma peau.

Robillard hocha la tête et gloussa.

— Tu as pris la peine de venir jusqu'ici, devant un vaisseau – un traqueur de pirates – craint par les pires canailles des quais, simplement pour prévenir un homme que tu n'as jamais vu, tout en sachant pertinemment que tu cours un danger mortel en agissant de la sorte. Excuse-moi, mon cher Josi Petitemares, mais il y a comme une légère incohérence dans ton discours.

— J'ai pensé qu'il fallait vous avertir, c'est tout, répéta Josi, les yeux baissés.

— Ce n'est pas mon avis, dit Robillard, toujours aussi posé. (Josi leva la tête vers lui, effrayé.) Combien tu veux ?

Josi afficha un air étonné.

— Quelqu'un de plus malin aurait marchandé avant d'offrir son information, poursuivit Robillard. Mais nous ne sommes pas des ingrats. Cinquante pièces d'or te suffiront-elles ?

— Euh… oui, bégaya Josi, avant de se reprendre. Enfin, non. Pas vraiment. C'est-à-dire que je pensais plutôt à cent.

— Tu es un redoutable négociateur, Josi Petitemares, dit Robillard, qui adressa un signe de la tête à Micanty afin de calmer ce dernier, qui s'agitait de plus en plus. Ton information nous sera très utile, si tu ne mens pas, bien entendu.

— Non, monsieur, jamais !

— Va pour cent pièces d'or, dans ce cas. Reviens demain, tu

pourras parler au capitaine Deudermont et tu seras payé.

— Je préfère ne pas revenir, si ça ne vous dérange pas, maître Robillard, dit Josi, dont le regard s'affolait.

— Bien sûr ! gloussa Robillard, qui ouvrit une bourse qu'il conservait suspendue autour du cou, avant d'en sortir une clé, qu'il lança à Waillan Micanty. Occupe-toi de ça. Tu trouveras la somme convenue en bas du casier de gauche. Paie M. Petitemares en pièces de dix, raccompagne-le à la passerelle de notre fier navire et charge deux hommes de le reconduire en sécurité hors du port.

S'il n'en croyait pas ses oreilles, Micanty n'avait pas pour autant l'intention de contester les décisions du dangereux magicien. Il prit Josi Petitemares par le bras et sortit de la cabine.

Quand il fut de retour, peu après, il trouva Robillard penché sur sa boule de cristal, dont il examinait l'image avec attention.

— Vous croyez donc ce qu'il nous a dit, dit-il. Au point de le payer sans la moindre preuve.

— Cent pièces de cuivre ne constituent pas une somme trop importante, répondit le magicien.

— De cuivre ? Elles sont en or, je les ai bien vues.

— Elles en ont en effet l'apparence mais elles sont en cuivre, je te l'assure. Ce sont en outre des pièces dont je peux facilement suivre la trace, ce qui me permettra de ne pas perdre de vue notre M. Petitemares. Je pourrai ainsi le châtier si c'est nécessaire, ou le récompenser convenablement si son information se révèle authentique.

— Il n'a même pas songé à réclamer une récompense, fit remarquer Micanty, observateur. Ce n'est d'autre part certainement pas un ami du capitaine Deudermont. Non, à mon avis, notre ami Petitemares n'est pas particulièrement épris de Wulfgar ou de ce Morik.

Après un dernier regard à sa boule de cristal, Robillard recula sur son siège et se mit à réfléchir.

— Avez-vous retrouvé le capitaine ? osa demander Waillan.

— Oui, répondit le magicien. Viens voir ça.

Micanty s'approcha et vit la scène diffusée par la boule de cristal passer des rues de Luskan à un vaisseau, quelque part en

pleine mer.

— Le capitaine ? s'inquiéta-t-il.

— Non, non. Wulfgar, peut-être, ou du moins son marteau de guerre magique. Je connais cette arme car elle m'a été précisément décrite. Je me suis donc concentré dessus, pensant que cela me permettrait de voir Wulfgar, mais ma recherche magique a abouti à ce navire, la *Dame bondissante*.

— Pirate ?

— Probablement. Si Wulfgar se trouve à son bord, nous finirons sans doute par retrouver cet homme. Mais dans ce cas, l'histoire de notre ami Petitemares perd de sa vraisemblance.

— Pouvez-vous contacter le capitaine ? demanda Micanty, toujours préoccupé. Et le faire revenir ici ?

— Il ne m'écouterait pas. Cet entêté doit découvrir certaines choses par lui-même. Je le surveille de près. Occupe-toi de la sécurité à bord, double la garde, triple-la si nécessaire, et dis à chaque homme de se méfier des ombres. Si certains bandits sont déterminés à assassiner le capitaine Deudermont, ils ont tout lieu de penser qu'il est ici.

Quand il fut de nouveau seul, Robillard retourna à sa boule de cristal et fit réapparaître l'image du capitaine Deudermont… et poussa un soupir de désarroi. Il s'y était attendu, mais tout de même, il ne se réjouissait guère de voir son supérieur se diriger de nouveau vers le quartier le plus malfamé de la ville. Alors que le magicien se concentrait sur lui, Deudermont passa sous la pancarte de la rue Demi-Lune.

* * *

S'il avait été en mesure de visionner une zone plus étendue, peut-être Robillard aurait-il vu deux silhouettes se glisser dans une ruelle parallèle à celle dans laquelle Deudermont venait de s'engager. Le Requin et Tia-nicknick se précipitèrent et coupèrent par une allée qui débouchait sur la rue Demi-Lune, juste à côté du *Coutelas*. Ils s'engouffrèrent sans plus attendre dans l'auberge, convaincus que c'était à cet endroit que se rendait leur cible. Ils s'installèrent à la table du coin, à droite de la porte, après en avoir chassé deux clients grâce à quelques

grognements chargés de menaces. Une fois assis, ils commandèrent des boissons à Delly Curtie, puis leurs sourires suffisants s'élargirent quand le capitaine Deudermont franchit le seuil de la porte et se dirigea vers le bar.

— Il reste pas longtemps si pas Wulfgar, dit Tia-nicknick.

Le Requin commença par déchiffrer ces mots, puis l'idée qu'ils formaient, avant de hocher la tête. Il avait pour sa part une idée de l'endroit où devaient se trouver Wulfgar et Morik, un de ses complices les ayant repérés sur les quais un peu plus tôt ce soir-là.

— Ne le quitte pas des yeux, ordonna-t-il à son compère.

Il sortit de sa poche une bourse préparée à l'avance et s'apprêta à partir.

— Trop facile, lâcha Tia-nicknick, se plaignant de nouveau du plan élaboré par son partenaire quelques heures plus tôt.

— C'est justement pour ça que c'est beau, mon ami, répondit le Requin. Morik est trop effronté et curieux pour ne pas mordre à l'hameçon. Non, il va tomber dans le piège, c'est sûr, et il va d'autant plus vite nous rejoindre.

Sur ces mots, le malfrat sortit dans la nuit et balaya la rue du regard. Il n'eut aucune difficulté à repérer l'un des nombreux enfants des rues cachés dans les environs et qui servaient fréquemment à faire le guet ou transmettre des messages.

— Hé ! Gamin ! appela-t-il. (Le garçon, qui ne devait pas avoir plus de dix printemps, le considéra avec un air suspicieux sans approcher.) J'ai un boulot pour toi.

Voyant ce pirate à l'allure effrayante brandir une bourse, l'enfant fit quelques pas hésitants.

— Prends ça, dit le Requin en tendant le sachet au garçon, qui commença à l'ouvrir. Ne regarde pas à l'intérieur !

Le voyou changea d'avis presque aussitôt, estimant que ce garçon pouvait s'imaginer que cette bourse contenait quelque chose de spécial – de l'or ou un artefact magique – et décider de s'enfuir avec. Il la reprit donc et l'ouvrit, révélant ainsi son contenu au jeune messager : quelques petites griffes, peut-être de chat, une fiole remplie d'un liquide clair et un caillou apparemment banal.

— Bon, tu as vu, il n'y a rien d'intéressant à voler, reprit le

Requin.

— Je ne vole pas, moi ! se défendit l'enfant.

— Bien sûr que non, ricana le pirate. Tu es un brave garçon, n'est-ce pas ? Très bien, tu connais un certain Wulfgar ? Ce grand type aux cheveux blonds qui tapait les gens pour le compte d'Arumn, au *Coutelas* ?

L'enfant hocha la tête.

— Et tu connais son ami ?

— Morik le Rogue. Tout le monde connaît Morik.

— Parfait. Ils sont sur les quais, ou entre là-bas et ici, il me semble. Je veux que tu les trouves et que tu donnes ça à Morik. Dis-leur que le capitaine Deudermont cherche à les rencontrer devant *Le Coutelas*. À propos d'un gros marteau. Tu t'en souviendras ? (Le garçon afficha un sourire narquois, comme si cette question était ridicule.) Et tu vas le faire, c'est sûr ?

Le Requin sortit de sa poche une pièce d'argent, la tendit au garçon, mais se ravisa et replongea la main dans sa poche, d'où il sortit plusieurs pièces d'argent scintillantes.

— Dis à tes amis de chercher partout dans Luskan, reprit-il en offrant les pièces à l'enfant aux yeux écarquillés. Je te promets que tu en auras d'autres si tu fais venir Wulfgar et Morik au *Coutelas*.

Sans laisser au pirate le temps de prononcer un mot de plus, l'enfant s'empara des pièces et disparut dans la ruelle.

Le Requin souriait quand il rejoignit Tia-nicknick, quelques instants plus tard ; aidé du vaste réseau des habitants de la rue, le jeune messager accomplirait rapidement cette mission.

— Il attend, dit Tia-nicknick en désignant Deudermont, qui sirotait un verre de vin, appuyé sur le bar.

— C'est un homme patient, dit le Requin, qui laissa échapper son sourire vert et jaune, tout en dents. Mais je pense qu'il se hâterait un peu plus s'il savait combien de temps il lui reste à vivre.

D'un geste, il poussa son compagnon à sortir du *Coutelas*. Ils dénichèrent sans tarder un toit peu élevé et suffisamment bien situé pour leur offrir une vue parfaite sur la porte d'entrée de la taverne.

Tia-nicknick sortit un long tube creux de sa tunique, puis, de

sa poche, une griffe de chat attachée à quelques plumes. Il s'agenouilla et, avec des gestes lents et prudents, il tourna la main droite paume vers le haut. La griffe dans la main gauche, il appuya sur un petit sachet dissimulé sur le bracelet qu'il portait au poignet droit. Lentement, très lentement, le brutal demi-qullan tatoué accentua la pression, jusqu'au moment où le sachet s'ouvrit et déversa une substance sirupeuse aux allures de mélasse. Quand une bonne partie du liquide versé eut imprégné le bout de la griffe, il plaça le projectile à l'extrémité de sa sarbacane.

— Tia-nicknick aussi homme patient, dit-il avec un sourire mauvais.

8
Tendres sentiments

— Oh ! Mais regarde-toi ! s'exclama Biaste Ganderlay, quand elle commença à aider Méralda à enfiler la nouvelle robe envoyée par le seigneur Féringal pour leur dîner à venir ce soir-là.

Ce n'est qu'à cet instant, quand sa fille eut ôté la robe à col relevé qu'elle avait portée toute la journée, que Biaste remarqua les hématomes, des taches violettes très nettes autour du cou et des épaules de Méralda, plus marquées que les deux bleus de son visage.

— Tu ne peux pas te rendre chez le seigneur Féringal dans cet état, gémit-elle. Que pensera-t-il de toi ?

— Dans ce cas, je n'irai pas, répondit mollement Méralda, ce qui ne fit qu'augmenter l'agitation de Biaste.

Le visage grisâtre et soucieux de celle-ci rappela durement à la jeune fille la maladie de sa mère, ainsi que l'unique possibilité de la guérir.

Les yeux baissés, elle la laissa fouiller les placards, dans divers boîtes et bocaux. Biaste trouva de la cire d'abeille, de la lavande, des racines de consoude et de l'huile, puis elle se précipita dehors pour y ramasser un peu d'argile, qu'elle comptait ajouter à sa préparation. Elle fut de retour peu de temps après dans la chambre, équipée d'un mortier dont elle se servit pour écraser vigoureusement les herbes, l'huile et la terre dans le même récipient.

— Je lui dirai que c'était un accident, proposa Méralda quand sa mère lui appliqua le baume masquant et apaisant. Je

suis certaine que les bleus provoqués par une chute dans l'escalier de pierre du château d'Auck rendraient ceux-ci ridicules.

— C'est ce qui t'est arrivé ? demanda Biaste, même si sa fille lui avait déjà assuré avoir percuté un arbre en courant.

La jeune fille fut assaillie par un élan de panique ; elle ne voulait pas révéler la vérité à sa mère, elle ne voulait pas lui avouer que son père qui l'aimait tant l'avait frappée.

— Que veux-tu dire ? dit-elle, sur la défensive. Tu me crois assez folle pour me précipiter volontairement sur un arbre, maman ?

— Non, bien sûr que non ! répondit Biaste, qui parvint à esquisser un sourire.

Méralda l'imita aussitôt, ravie d'avoir vu sa diversion fonctionner. Avec le morceau de flanelle dont elle se servait pour frotter les hématomes, Biaste donna un petit coup taquin sur la tête de sa fille.

— Tu n'as pas si mauvaise mine, dit-elle. Le seigneur Féringal ne s'en rendra même pas compte.

— Le seigneur Féringal m'examine de plus près que tu le crois, répondit Méralda, ce qui fit éclater de rire Biaste, qui l'étreignit aussitôt après.

Il semblait à la jeune fille que sa mère était un peu plus forte aujourd'hui.

— L'intendant Témigast a dit que vous iriez vous promener dans les jardins ce soir, dit Biaste. Oh ! La lune sera pleine ! Ma fille, je n'aurais jamais osé espérer une telle chose pour toi.

Méralda ne répondit que par un nouveau sourire, tant elle craignait de faire rechuter sa mère si elle ouvrait la bouche, d'où ne sortirait que la colère que lui inspirait cette injustice.

Biaste prit sa fille par la main et la conduisit jusqu'à la pièce principale de la maisonnette, où la table était déjà dressée pour le dîner. Tori y était assise et s'agitait, impatiente. C'est à cet instant que Dohni Ganderlay fit son apparition sur le seuil et dévisagea les deux femmes.

— Elle s'est cognée dans un arbre, lui apprit Biaste. Quelle étourdie ! S'abîmer ainsi alors qu'on est invitée le soir même par le seigneur Féringal !

Elle se mit encore à rire, imitée par Méralda, qui regardait son père sans ciller.

Dohni et Tori échangèrent ensuite un regard gêné, puis cet instant figé se dissipa. La famille Ganderlay s'installa à table pour profiter d'un dîner calme. Ce repas aurait en tout cas été calme sans l'exubérance de Biaste, tout à sa joie.

Peu après, encore longtemps avant que le soleil atteigne l'horizon ouest, les Ganderlay sortirent de chez eux et regardèrent Méralda grimper dans le carrosse doré. Biaste était si enthousiaste qu'elle se mit à courir au milieu du chemin de terre en lançant des au revoir. Cet effort lui prit toutes ses forces ; elle manqua de peu de s'évanouir et se serait certainement effondrée si son mari ne s'était pas trouvé là pour la soutenir.

— Va te coucher, lui enjoignit-il.

Il tendit avec douceur la main de sa femme à Tori, qui aida sa mère à regagner la maison. Il resta dehors, à suivre le coche qui s'éloignait sur la route poussiéreuse. Dohni avait le cœur et l'âme déchirés. Il ne regrettait pas la leçon donnée à Méralda – il fallait que cette fille saisisse où se situaient les priorités –, mais le fait de l'avoir battue le faisait souffrir au moins autant qu'elle.

— Pourquoi maman a failli tomber, papa ? lui demanda un peu plus tard Tori, dont la voix le fit sursauter. Elle était en forme et elle souriait…

— Elle a fait trop d'efforts, expliqua Dohni, qui ne semblait pas trop inquiet.

Il n'ignorait rien du mal dont souffrait Biaste, l'« affaiblissement », comme on avait l'habitude de le nommer, et savait que son courage ne suffirait pas à la guérir. Cela la soutiendrait un temps, cependant la maladie l'emporterait à la fin. Seuls les efforts des relations du seigneur Féringal étaient susceptibles de véritablement la tirer d'affaire.

Il baissa les yeux sur Tori et décela chez sa cadette une peur bien réelle.

— Elle a simplement besoin de se reposer, lui assura-t-il en lui passant un bras sur l'épaule.

— Méralda a dit à maman qu'elle s'était cognée dans un

arbre, osa lancer la fillette, ce qui assombrit le visage de son père.

— En effet, reconnut celui-ci, d'une voix douce et triste, avant de poursuivre, cédant à une impulsion soudaine. Pourquoi résiste-t-elle ainsi ? Le seigneur en personne lui tourne autour, ce qui lui promet un monde plus merveilleux que tout ce qu'elle a jamais espéré.

Tori détourna le regard, geste révélateur qui apprit à Dohni qu'elle savait quelque chose qu'elle gardait pour elle. Le fermier se plaça devant sa plus jeune fille, qui persista à regarder ailleurs, suite à quoi son père la prit par le menton et la força à le regarder droit dans les yeux.

— Que sais-tu ? (Tori ne répondant rien, Dohni la secoua rudement.) Parle, ma fille. Qu'est-ce qui tracasse ta sœur ?

— Elle en aime un autre, dit la fillette à contrecœur.

— Jaka Sculi, déduisit Dohni à voix haute.

Il relâcha son étreinte mais plissa les yeux. Il s'y était attendu, il avait soupçonné Méralda d'être éprise de Jaka Sculi, ou en tout cas de croire l'être. Il connaissait suffisamment Jaka pour deviner que l'attitude de ce garçon était en grande partie une façade, même s'il n'ignorait pas pour autant que ce jeune homme lunatique plaisait à la plupart des filles du village.

— Elle me tuera si elle apprend que je te l'ai dit, se lamenta Tori, qui fut interrompue par une nouvelle secousse.

Elle n'avait jamais vu son père afficher une telle expression, mais elle était certaine que Méralda l'avait elle aussi subie un peu plus tôt dans la journée.

— Tu t'imagines peut-être que ce n'est qu'un jeu ? la réprimanda Dohni. (Tori éclata en sanglots et son père la lâcha.) Ne dis rien à ta mère ni à ta sœur.

— Que vas-tu faire ?

— Je vais faire le nécessaire, et sans répondre à mes filles !

Dohni força Tori à faire demi-tour et la poussa vers la maison. Ne désirant rien tant que s'éloigner de son père, la fillette courut sans se retourner jusqu'à la porte. Dohni reporta son regard sur la route désertée qui menait au château où sa fille aînée, sa superbe Méralda, était partie échanger son cœur et son corps contre le bien-être de sa famille. Il fut soudain pris

de l'envie de courir jusqu'au château d'Auck pour y étrangler le seigneur Féringal, mais il chassa cette idée, songeant qu'il devait s'occuper d'un autre jeune homme passionné.

* * *

Depuis la plage rocailleuse du château d'Auck, Jaka Sculi suivit des yeux le luxueux carrosse, qui franchit le pont et pénétra dans le château du seigneur Féringal. Il avait deviné qui ce véhicule transportait avant même de voir Méralda entrer dans le domaine du jeune noble. Son sang ne fit qu'un tour et il fut aussitôt saisi de haut-le-cœur.

— Sois maudit ! gronda-t-il, brandissant le poing en direction du bâtiment. Maudit, maudit, maudit ! Je devrais… Je vais trouver une épée et te fendre le cœur, comme tu as brisé le mien, maudit Féringal ! Quelle joie de voir ton sang tacher le sol et de murmurer à ton oreille que c'est moi, et pas toi, qui l'ai finalement emporté.

» Hélas c'est impossible…

Le jeune homme s'affala, le dos sur les rochers mouillés et les avant-bras sur le front. Soudain, il se redressa et, de ses doigts, se palpa le front :

— Une minute ! Je me sens pris d'une fièvre. Une fièvre due à Méralda. Vile enchanteresse ! Une fièvre due à Méralda et Féringal, qui condescend à s'emparer de ce qui me revient de droit. Repousse-le, Méralda !

Après avoir crié ces derniers mots, il s'effondra et se mit à donner des coups de pied sur les rochers en grinçant des dents. Il se reprit toutefois assez vite quand il se rappela que seule la ruse lui permettrait de prendre le dessus sur le seigneur Féringal, que seule son intelligence lui permettrait de se jouer de l'injuste avantage dont bénéficiait son ennemi, un avantage reçu à la naissance et non pas dû à sa force de caractère. Jaka commença alors à réfléchir, cherchant à se servir à son profit de la nausée mortelle qu'il ressentait au plus profond de son être et ainsi à triompher de la volonté de cette fille têtue.

* * *

Méralda devait bien reconnaître que les senteurs et le spectacle offerts par le petit jardin situé sur le côté sud du château d'Auck étaient fort agréables. De grandes roses, blanches et roses, mêlées d'alchémille et de lavande, formaient une myriade de formes et de couleurs qui attiraient de tous côtés son regard. Le sol était constellé de pensées, tandis que des bleuets surgissaient çà et là de leurs cachettes, parmi les plantes plus élevées, comme pour récompenser les observateurs les plus attentifs. Malgré l'éternel brouillard qui sévissait sur Auckney, et peut-être en grande partie à cause de cela, ce jardin était éclatant et n'évoquait que la renaissance, le renouveau, le printemps et la vie en elle-même.

Tout à son émerveillement, Méralda ne pouvait que regretter d'être accompagnée, en cette fin d'après-midi, par le seigneur Féringal et non par Jaka. Comme elle aurait aimé s'ébattre avec lui et l'embrasser en ce lieu, baigné par les odeurs de fleurs et sous le bourdonnement des abeilles joyeuses !

— C'est principalement Priscilla qui s'occupe de cet endroit, dit le seigneur Féringal, qui marchait poliment un pas derrière Méralda tandis qu'elle suivait la clôture du jardin.

Ces mots surprirent la jeune fille, qui revint sur la première impression que lui avait laissée la dame du château d'Auck. Quelqu'un capable d'entretenir ce jardin avec tant de soin, voire d'amour, devait avoir quelques qualités pour compenser ses défauts.

— Vous ne venez jamais vous-même ici ? demanda-t-elle en se retournant vers le jeune seigneur. (Celui-ci haussa les épaules et lui offrit un sourire penaud, comme s'il était gêné de reconnaître qu'il ne fréquentait que rarement le jardin.) Ne trouvez-vous pas cet endroit magnifique ?

Le seigneur Féringal se rapprocha soudain de son invitée et lui prit la main.

— Il n'est certainement pas aussi splendide que vous, lâcha-t-il.

Nettement plus sûre d'elle que lors de leur première rencontre, Méralda retira sa main.

— Ce jardin, insista-t-elle. Ces fleurs – aux formes et odeurs

si variées. Ne trouvez-vous pas cela beau ?

— Si, bien sûr, se hâta de répondre le jeune homme, docilement, ce qui n'échappa pas à Méralda.

— Alors regardez-le ! Et arrêtez de me dévorer des yeux. Contemplez ces fleurs, qui sont le résultat du merveilleux travail de votre sœur. Vous voyez comme elles vivent en harmonie ? La façon dont une fleur laisse de la place à une autre, toutes serrées sans se faire de l'ombre ?

Le seigneur Féringal fit l'effort de regarder les innombrables fleurs et sur son visage apparut bientôt une étrange expression, comme une révélation.

— Vous voyez…, lui dit Méralda après un long, très long silence, tandis que son hôte ne cessait d'examiner les couleurs qui les entouraient.

Enfin, il se tourna vers elle, émerveillé :

— Je vis ici depuis toujours. Durant ces années – non, ces décennies – ce jardin était là et je ne l'avais pas vu. Il a fallu que vous me montriez sa beauté.

Il s'approcha de Méralda et lui reprit la main, puis il se pencha et l'embrassa, de façon moins pressante et moins exigeante qu'au cours de leur première entrevue, aujourd'hui doux et reconnaissant.

— Merci, ajouta-t-il en se redressant.

Méralda parvint à lui répondre avec un léger sourire :

— Eh bien, vous devriez remercier votre sœur, qui a dû beaucoup travailler pour obtenir un tel résultat.

— Je n'y manquerai pas, dit Féringal sans grande conviction.

Méralda sourit d'un air entendu et reporta son attention sur le jardin, songeant de nouveau à la joie qu'elle aurait éprouvée en se promenant ici avec Jaka. Ses pensées furent vite brisées par le jeune seigneur amoureux, qui revint se placer à côté d'elle, tout près et l'effleurant sans cesse de ses mains. Elle se concentra sur les fleurs et estima que si elle parvenait à totalement se perdre dans leur beauté, à rester ainsi à les admirer jusqu'au coucher du soleil, voire même encore après cela, sous la douce clarté de la lune, alors il était possible qu'elle survive à cette soirée.

Le seigneur Féringal eut au moins le mérite de la laisser

contempler ce spectacle en silence un très long moment. Puis le soleil disparut et la lune se leva. Même si cette dernière était pleine, le jardin avait quelque peu perdu de son éclat et de son enchantement, si l'on exceptait les senteurs, toujours présentes et qui se mêlaient agréablement à l'air marin.

— Vous n'allez donc pas me regarder de la soirée ? finit par lancer Féringal, qui tourna avec douceur son invitée vers lui.

— J'étais simplement en train de réfléchir, répondit celle-ci.

— À quoi pensiez-vous ? demanda-t-il avec empressement.

— À rien d'intéressant, assura la jeune fille en haussant les épaules.

Le visage du seigneur Féringal s'éclaircit d'un large sourire :

— Je parie que vous imaginiez à quel point ce serait fantastique de vous promener chaque jour parmi ces fleurs, de venir ici à votre guise, sous le soleil comme sous la lune, et même en hiver, pour observer les eaux froides et les icebergs se former au nord.

Méralda eut la sagesse de ne pas nier ouvertement cette hypothèse ni ajouter qu'elle ne l'aurait appréciée que si un autre homme, son Jaka, l'avait accompagnée en lieu et place du seigneur Féringal.

— Tout cela est à votre portée ! s'exclama son hôte avec enthousiasme. Dès maintenant. Tout cela et bien plus encore.

— Vous me connaissez à peine, se défendit Méralda, soudain prise de panique et stupéfaite par ce qu'elle venait d'entendre.

— Oh ! Je vous connais bien, Méralda, dit Féringal, qui posa un genou à terre et prit la main de son invitée dans la sienne pour la caresser. Je vous connais bien car je vous attends depuis toujours.

— Vous dites des bêtises, balbutia la paysanne.

— Je me suis toujours demandé si je trouverais un jour la femme qui ravirait mon cœur, insista-t-il, au point que Méralda eut la sensation qu'il s'adressait autant à lui-même qu'à elle. On m'en a proposé d'autres, bien entendu. De nombreux marchands souhaitent mettre un pied à Auckney en me cédant leur fille pour que j'en fasse ma femme. Aucune de ces demoiselles ne m'a jamais semblé digne d'intérêt.

Il se redressa de façon théâtrale et fit quelques pas en

direction de l'enceinte qui donnait sur la mer, puis il se retourna et la regarda droit dans les yeux avant de reprendre :

— Aucune. Jusqu'au jour où j'ai vu Méralda. Je sais au plus profond de mon cœur qu'aucune autre femme au monde ne me comblerait en tant qu'épouse.

Ces derniers mots firent bégayer Méralda, abasourdie par l'audace de cet homme, par l'allure à laquelle il lui faisait la cour. Alors qu'elle cherchait encore une réponse à formuler, il la prit dans ses bras et l'embrassa, encore et encore, avec brusquerie, pressant durement ses lèvres contre les siennes et parcourant son dos de ses mains.

— Vous serez mienne, dit-il, manquant de peu de la déséquilibrer.

Méralda parvint à lever un bras et gifla violemment le seigneur Féringal, qui recula d'un pas. Elle s'écarta mais il revint à la charge :

— Je vous en prie, Méralda ! Mon sang brûle pour vous !

— Vous dites vouloir une femme et vous me traitez comme une catin ! cria-t-elle. Un homme ne doit pas se marier avec une femme avec qui il a déjà couché !

— Mais pourquoi ? s'étonna naïvement le seigneur, qui s'était arrêté net. C'est de l'amour, après tout, et c'est bon, d'après moi. Mon sang brûle et mon cœur bat de désir pour vous.

Alors qu'elle cherchait désespérément une issue autour d'elle, Méralda en entrevit une, plutôt inattendue.

— Veuillez m'excuser, seigneur, dit une voix, depuis la porte. (Les deux jeunes gens se retournèrent et aperçurent l'intendant Témigast, qui sortait du château.) J'ai entendu des cris et craint que l'un d'entre vous ait basculé par-dessus le garde-fou.

— Eh bien, vous voyez que ce n'est pas le cas, alors allez-vous-en ! répondit Féringal, exaspéré, ponctuant ses mots d'un geste de renvoi avant de se retourner vers Méralda.

L'intendant Témigast considéra un long moment le visage pâle et terrorisé de la jeune fille, lui-même affichant une expression compatissante.

— Seigneur, se risqua-t-il, toujours aussi calme. Si vous comptez sérieusement épouser cette demoiselle, vous devez la

traiter comme une dame. Il est tard et les Ganderlay doivent attendre le retour de leur fille. J'appelle le carrosse.

— Non, attendez ! s'écria aussitôt Féringal, avant même que Témigast se soit retourné. S'il vous plaît, encore quelques instants…

Après ces derniers mots, prononcés plus calmement par le jeune seigneur, et davantage à l'intention de son invitée que de son employé, ce dernier se tourna vers Méralda, qui hocha la tête malgré elle.

— Je reviens vous chercher sans tarder, lui dit l'intendant avant de regagner le château.

— Cessez donc de vous comporter de façon si stupide, lança Méralda à son prétendant empressé, de plus en plus confiant en ses suppliques langoureuses.

— Cela m'est difficile, Méralda, essaya-t-il sincèrement d'expliquer. Vous ne pouvez pas me comprendre. Je pense à vous jour et nuit. Je ne rêve que du jour où nous serons enfin mariés et où vous vous offrirez pleinement à moi.

Méralda ne trouva rien à répondre à cela mais elle dut fournir un violent effort pour empêcher sa fureur de se lire sur son visage. Elle pensa alors à sa mère et se remémora une conversation surprise entre son père et une amie de la famille, pour qui Biaste ne passerait sans doute pas l'hiver s'ils ne lui trouvaient pas un meilleur abri et un prêtre ou guérisseur compétent pour la soigner.

— Je vous promets que ce ne sera pas long, poursuivait le seigneur Féringal. Je demanderai dès ce soir à Priscilla de s'occuper des détails.

— Je ne vous ai même pas encore dit que j'acceptais de me marier avec vous, protesta faiblement Méralda.

— Mais vous m'épouserez, c'est certain, affirma Féringal, sûr de lui. Tout le village sera invité à cette fête, qui restera éternellement dans les cœurs et les mémoires de ceux qui y auront assisté. Ce jour-là, Méralda, tous ces gens seront ravis pour vous. (Il lui prit de nouveau la main, cette fois avec davantage de douceur et de respect.) Les femmes du village commenteront encore pendant des années – non des décennies – la beauté de la mariée du seigneur Féringal.

Méralda dut bien reconnaître que la sincérité de cet homme la touchait, tandis que l'idée d'être la reine d'une journée telle que Féringal la décrivait était fascinante. Auckney parlerait de ce mariage pour encore de nombreuses années. Quelle femme ne désirerait pas une telle chose ?

D'un autre côté, elle n'oubliait pas non plus que, si cette glorieuse cérémonie était attirante, elle avait donné son cœur à un autre. Elle commençait toutefois à déceler un autre aspect du seigneur Féringal, sans doute d'une nature honnête et bienveillante, peut-être dissimulée par les fioritures de son éducation protégée. Malgré cela, il lui était impossible d'oublier, ne fût-ce qu'une seconde, que le seigneur Féringal n'était pas son Jaka, tout simplement.

L'intendant Témigast fit de nouveau son apparition et annonça que le carrosse était apprêté. Méralda se dirigea aussitôt vers lui mais ne se montra cependant pas assez vive pour échapper à une dernière tentative du jeune homme, qui lui vola un baiser.

Cela importait peu. La jeune fille y voyait désormais plus clair et comprenait ses responsabilités vis-à-vis de sa famille, qu'elle était décidée à faire passer en priorité. Le trajet du retour, sur le pont puis la route, fut tout de même long et triste pour Méralda, dont l'esprit était embrouillé par tant de pensées et d'émotions contradictoires.

Elle pria de nouveau le cocher gnome de la déposer à une certaine distance de chez elle. Après avoir ôté les chaussures peu confortables envoyées avec la robe par Témigast, elle poursuivit son chemin, pieds nus sur la route. Trop perturbée par les événements – dire qu'elle allait se marier ! –, elle ne prêtait qu'à peine attention à la nature qui l'entourait et n'espérait même pas, comme cela avait été le cas après le premier dîner, trouver Jaka sur son chemin. Elle fut donc totalement surprise quand le jeune homme apparut devant elle.

— Que t'a-t-il fait ? lui demanda Jaka avant même qu'elle ait eu le temps de prononcer son nom.

— Ce qu'il m'a fait ? répéta-t-elle.

— Qu'avez-vous fait, tous les deux ? Tu es restée là-bas un long moment.

— Nous avons marché dans le jardin.

— Seulement marché ? insista Jaka, dont la voix quelque peu effrayante fit reculer Méralda.

— À quoi pensais-tu ? osa-t-elle demander.

Jaka poussa un profond soupir et se retourna.

— Je ne pense pas et c'est bien ça le problème, se lamenta-t-il. Quel enchantement m'as-tu lancé, Méralda ? C'est de la sorcellerie ! Je sais que le pauvre Féringal doit éprouver la même chose. (Il lui fit face de nouveau.) Quel homme réagirait autrement ?

Un grand sourire apparut sur le visage de la jeune femme, mais il ne s'éternisa pas, loin de là. Pourquoi Jaka se comportait-il subitement de façon si étrange et si amoureuse ? Pourquoi n'avait-il encore jamais ainsi dévoilé ses sentiments ?

— T'a-t-il possédée ? s'enquit le paysan, s'approchant très près d'elle. L'as-tu laissé faire ?

Ces questions heurtèrent Méralda aussi violemment qu'une serviette mouillée en plein visage.

— Comment oses-tu me demander une chose pareille ? protesta-t-elle.

Jaka tomba à genoux devant elle et lui prit les deux mains, qu'il pressa contre sa joue.

— Parce que t'imaginer avec lui me fait mourir, répondit-il.

Méralda se sentit soudain les jambes cotonneuses et l'estomac noué, songeant qu'elle était trop jeune et trop inexpérimentée. Il lui était difficile d'admettre les événements récents ; le mariage, les contradictions du seigneur Féringal, qui pouvait se montrer aussi poli que bestial, et à présent Jaka soudain devenu prétendant passionné.

Ce dernier la dévisagea, avec un sourire qui la troubla. Il s'approcha et lui caressa les lèvres des siennes, ce qui embrasa le corps de l'adolescente. Elle n'eut pas peur quand elle sentit les mains du jeune homme parcourir son corps – en tout cas, ce n'était pas la même peur que celle qu'elle avait éprouvée face au seigneur. Non, c'était cette fois plutôt excitant, cependant elle repoussa Jaka.

— L'amour que nous partageons ne signifie-t-il plus rien pour toi ? demanda le jeune homme, blessé.

— Il ne s'agit pas de nos sentiments, tenta d'expliquer Méralda.

— Bien sûr que si, répondit à voix basse Jaka, qui se rapprocha d'elle. C'est tout ce qui compte.

Il l'embrassa avec douceur de nouveau, si bien qu'elle fut convaincue. La seule chose au monde qui importait en cet instant précis était ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Elle lui rendit son baiser et se laissa sombrer, de plus en plus bas, dans un abîme de joie.

Puis, soudain, elle ne le sentit plus contre elle. Elle ouvrit les yeux et vit Jaka s'effondrer à terre, tandis que Dohni Ganderlay, furieux, se tenait devant elle.

— Tu es stupide ou quoi ? s'écria-t-il, la main levée, comme pour frapper sa fille.

Son visage rude fut alors traversé par un accès de souffrance et il baissa aussitôt le bras, pour le relever la seconde suivante et violemment agripper par l'épaule Méralda, qu'il poussa en direction de la maison. Il se tourna ensuite vers Jaka, qui se protégea des mains le visage et tenta de filer.

— Ne le frappe pas, papa ! cria la jeune fille, ce qui suffit à arrêter Dohni.

— Ne t'approche pas de ma fille, ordonna le fermier au jeune homme.

— Je l'aime…, commença à répondre Jaka.

— On retrouvera ton corps sur la plage, alors ! (Méralda s'étant remise à hurler, Dohni se tourna vers elle, le visage agressif). File à la maison !

Méralda s'élança à toute allure, sans prendre le temps de ramasser la chaussure qu'elle avait laissé échapper quand son père l'avait poussée.

Celui-ci revint à Jaka, les yeux rouges de colère et de nuits sans sommeil, vision menaçante comme n'en avait encore jamais subi le jeune paysan. Il fit demi-tour et partit en courant, en tout cas il essaya ; il avait à peine parcouru trois mètres quand Dohni le plaqua à hauteur des genoux et le fit chuter, face contre terre.

— Méralda vous a demandé de ne pas me frapper ! supplia Jaka, terrifié.

Dohni se jucha sur l'adolescent et le retourna.

— Elle ne sait pas ce qui est bon pour elle, grogna-t-il, avant d'assener un coup de poing en plein visage du garçon.

Celui-ci se mit à hurler et à s'agiter afin d'essayer d'éviter les coups qui continuaient à pleuvoir. Ses beaux yeux furent bientôt enflés et ses lèvres gonflées, une dent fut arrachée à son sourire parfait et des bleus vinrent tacher ses joues d'ordinaire si roses. Quand il eut enfin la présence d'esprit de protéger son visage meurtri de ses bras, Dohni, dont la rage ne s'était pas calmée, frappa plus bas et se défoula sur le torse de Jaka. Chaque fois que le jeune homme baissait un bras pour parer le coup à venir, Dohni parvenait à lui délivrer un coup de poing en plein visage.

Enfin, le fermier se dégagea de Jaka, qu'il releva brutalement par l'avant de la tunique et qui leva les mains devant lui en signe de reddition. Cette réaction lâche ne fit que donner envie à Dohni de le frapper de nouveau, d'un crochet qui le renvoya au sol. Dohni releva Jaka et leva encore le bras. Les gémissements qu'émit alors le garçon lui firent songer à sa fille et à l'inévitable expression qu'elle prendrait quand il rentrerait, les phalanges ensanglantées. Il attrapa Jaka à deux mains et le retourna brutalement avant de le pousser pour qu'il s'en aille.

— Fiche le camp ! Et ne reviens plus traîner près de ma fille !

Jaka ne répondit que par un hurlement avant de s'écrouler et de sombrer dans les ténèbres.

9
Au plus mal

Robillard se gratta le menton quand il vit Wulfgar et Morik approcher du *Coutelas*. Deudermont était toujours à l'intérieur de la taverne, ce qui ne réjouissait guère le magicien voyant, étant donné l'activité qu'il avait remarquée à l'extérieur, juste devant la porte d'entrée de l'établissement. Un personnage plutôt louche en était sorti le temps de donner quelques pièces à un gamin des rues, dont le magicien saisissait parfaitement le rôle. L'inconnu à l'allure inquiétante, un homme qui sortait véritablement de l'ordinaire, s'était ensuite éloigné de l'auberge pour se fondre dans les ombres.

Wulfgar était accompagné d'un homme pas très grand au teint basané. Robillard ne fut pas surpris de voir le gamin jeter un coup d'œil à l'endroit, depuis une rue adjacente, attendant sans aucun doute le moment propice pour regagner sa place et reprendre ses affaires.

Le magicien devina la vérité après avoir associé ces faits et les avoir complétés d'une bonne dose de suspicion tout à fait justifiée. Il se tourna alors vers la porte de sa cabine, qu'il ouvrit d'un courant d'air provoqué par un sort basique.

— Micanty ! appela-t-il, d'une voix amplifiée par un autre sort. Prends deux hommes avec toi et va chercher la garde de la ville. Dis-leur de se rendre en urgence au *Coutelas*, rue Demi-Lune.

Avec un grognement, le magicien inversa son premier sort et fit claquer la porte, puis il se replongea intensément dans les images diffusées par la boule de cristal, concentré sur la porte

d'entrée du *Coutelas*. Il poussa sa vision jusqu'à l'intérieur et aperçut Deudermont, tranquillement appuyé contre le bar.

Quelques instants s'écoulèrent sans que rien de notable se produise et Robillard reporta son attention sur l'extérieur. Il remarqua alors que Wulfgar et son compagnon s'étaient tapis dans les ombres, comme s'ils attendaient quelque chose.

Au moment où l'œil à l'affût de Robillard revint vers la porte, il vit le capitaine se diriger vers la sortie.

— Vite, Micanty, articula-t-il sans un bruit.

Il se doutait cependant que les soldats de la ville, bien que parfaitement entraînés, n'arriveraient probablement pas à temps et qu'il lui faudrait agir de son côté ; il songea aussitôt à un portail dimensionnel à l'autre bout des quais et à un deuxième dans la ruelle qui longeait *Le Coutelas*. Un dernier regard à sa boule de cristal lui indiqua que Deudermont était sorti et que Wulfgar et l'autre homme se dirigeaient vers lui. Robillard délaissa sa connexion mentale avec la boule et fit apparaître la première ouverture dimensionnelle.

* * *

Le Requin et Tia-nicknick toujours dissimulés dans l'ombre, sur le toit, le pirate tatoué porta sa sarbacane aux lèvres à la seconde où Deudermont sortit de la taverne.

— Pas encore, lui intima son compère, qui agrippa l'arme pour l'abaisser. Laisse-le parler à Wulfgar et Morik. Il s'approchera ainsi de ma pierre, qui bloquera ses éventuelles protections magiques. Il faut aussi que des témoins les voient ensemble avant et au moment où Deudermont tombera raide mort.

Et le misérable de se pourlécher d'avance les lèvres et conclure :

— À eux les accusations, à nous l'argent.

* * *

— Wulfgar, dit le capitaine Deudermont en guise de salut, quand le barbare et son acolyte surgirent des ombres et

approchèrent. Mes hommes m'ont dit que tu étais venu à l'*Esprit follet de la mer*.

— Ce n'était pas volontaire, marmonna Wulfgar, ce qui lui valut un coup de coude de la part de Morik.

— Tu disais que tu voulais récupérer ton marteau de guerre, lui rappela ce dernier.

À vrai dire, le petit voleur songeait surtout que le moment était idéal pour en apprendre davantage sur Deudermont, ses protections et, plus important, ses faiblesses. Le gamin des rues les avait trouvés sur les quais et leur avait donné le sachet et son curieux contenu, tout en leur expliquant que le capitaine Deudermont souhaitait les rencontrer devant *Le Coutelas*, rue Demi-Lune. Morik avait alors de nouveau évoqué ce que pouvait leur rapporter une telle entrevue mais s'était tu quand son ami lui avait jeté un regard agressif. Si Wulfgar ne tenait pas à participer à l'assassinat de Deudermont, Morik comptait bien trouver un moyen d'agir seul. Il n'avait rien contre le capitaine, bien entendu, et n'était en temps normal pas un meurtrier, mais la récompense était trop importante pour être écartée. Tant pis pour Wulfgar, Morik comptait bien vivre dans le luxe, dans les meilleures chambres et profiter de la meilleure nourriture, des meilleures boissons et des meilleures filles de joie.

Wulfgar hocha la tête et s'approcha de Deudermont, dont il ne saisit pourtant pas la main tendue.

— Que savez-vous ? demanda-t-il.

— Seulement que tu es venu sur le quai et que tu as levé la tête vers Waillan Micanty, répondit Deudermont. J'ai supposé que tu voulais me parler.

— Je n'attends rien d'autre de vous que des informations à propos de *Crocs de l'égide*, dit le barbare avec aigreur.

— Ton marteau ? s'étonna le chasseur de pirates, qui observa Wulfgar, comme s'il n'avait jusqu'alors pas remarqué que celui-ci ne portait pas son arme.

— Le gamin a dit que vous déteniez des informations, précisa Morik.

— Quel gamin ? demanda Deudermont, qui ne comprenait pas.

— Celui qui m'a donné ceci, répondit le voleur en montrant

le sachet.

Deudermont fit un geste pour s'en emparer mais s'interrompit quand il vit Robillard surgir d'une ruelle.

— Arrêtez ! cria le magicien.

Deudermont sentit alors une violente piqûre sur le côté du cou. Il leva d'instinct la main mais ses jambes fléchirent ; il fut englouti dans les ténèbres avant que ses doigts se referment sur la griffe de chat. Wulfgar se précipita pour le rattraper.

Robillard poussa un hurlement et, brandissant une baguette, agressa avec sa magie l'immense barbare. Celui-ci fut ainsi frappé en pleine poitrine par une boulette de matière visqueuse et collante, qui le propulsa dos contre *Le Coutelas* et le bloqua contre la paroi. Morik, quant à lui, fit demi-tour et prit la fuite en courant.

— Capitaine ! Capitaine ! cria Robillard, qui lâcha une autre boulette en direction de Morik.

Le voleur se montra toutefois suffisamment vif et parvint à éviter ce tir et à plonger dans une autre ruelle. Il fut presque immédiatement contraint de revenir sur ses pas ; deux gardes de la cité venaient de se présenter à l'autre extrémité de l'allée, équipés de torches embrasées et d'épées étincelantes. Il conserva cependant assez de présence d'esprit pour se débarrasser du sachet, qu'il jeta dans un carton, en bordure de la ruelle, avant de s'enfuir.

La rue Demi-Lune fut alors la proie d'une vive agitation, soldats et marins de l'*Esprit follet de la mer* surgissant de tous côtés.

Coincé contre le mur du *Coutelas*, Wulfgar luttait de toutes ses forces pour respirer, tandis que dans ses pensées tourbillonnait le gris des Abysses, le démon Errtu l'ayant autrefois immobilisé avec ce genre de magie et laissé sans défense face à ses serviteurs diaboliques. Cette vision fit monter de la rage en lui, rage qui lui procura de la force. Fou furieux, la barbare reprit son équilibre et tira violemment, jusqu'à arracher des planches du bâtiment.

Hurlant de frustration et de peur alors qu'il était agenouillé auprès de Deudermont, qui respirait à peine, Robillard lança une nouvelle boulette sur Wulfgar, qui fut de nouveau collé à la

paroi.

— Ils l'ont tué ! cria-t-il à l'adresse des soldats. Attrapez l'autre rat !

* * *

— On part, décréta Tia-nicknick dès que Deudermont s'affaissa.

— Tire encore dessus ! lui demanda le Requin.

— Une fois assez, on part, dit le pirate tatoué après avoir secoué la tête.

Alors que les deux truands quittaient leur cachette, les gardes déferlèrent dans la rue Demi-Lune et dans toutes les autres rues du quartier. Le Requin guida son ami dans l'obscurité et ils entrèrent par une lucarne dans un bâtiment, où ils dissimulèrent la sarbacane et le poison, après quoi ils ressortirent, par une autre petite ouverture, de l'autre côté, et s'installèrent, dos à la paroi. Le Requin sortit une bouteille et les deux voyous se mirent à boire en faisant mine d'être de joyeux ivrognes n'ayant pas remarqué les événements récents.

Quelques instants plus tard, trois soldats se présentèrent sur le rebord du toit et s'approchèrent d'eux. Après une inspection superficielle et quand un cri surgi d'en bas leur révéla que l'un des assassins avait été capturé, tandis que l'autre s'était enfui dans les rues, ils firent demi-tour, peu attirés par ces clochards.

* * *

Morik courait à toutes jambes et ne cessait de changer de direction, mais, hélas, la nasse se refermait sur lui. Il venait à peine de se réfugier à l'ombre d'un bâtiment, où il pensait attendre que la poursuite se calme, quand il se mit à briller d'une lueur magique.

— Ah ! les magiciens ! grommela-t-il. Je hais les magiciens !

Il se précipita vers un autre édifice, qu'il entreprit d'escalader, malheureusement il fut attrapé par les jambes et tiré vers le bas, puis frappé jusqu'au moment où il renonça à se débattre.

— Je n'ai rien fait ! protesta-t-il, crachant du sang à chaque mot, quand on le releva avec brusquerie.

— La ferme ! lui lança un garde, qui, de la poignée de son épée, le frappa à hauteur de l'estomac.

Plié en deux de douleur, Morik marcha autant qu'il fut traîné vers l'endroit où Robillard s'activait fiévreusement sur Deudermont.

— Courez chercher un guérisseur, ordonna le magicien, qui fut aussitôt obéi par deux de ses marins, avant de se tourner vers le prisonnier. Quel poison ? (Morik haussa les épaules, comme s'il ne comprenait pas.) Tu portais un sachet.

— Je n'ai pas…, commença à répondre Morik, qui eut le souffle coupé quand un garde le frappa de nouveau.

— Retracez son parcours, ordonna Robillard aux autres soldats. Il portait un petit sachet ; je veux qu'il soit retrouvé.

— Et lui ? demanda un garde en désignant la montagne de chair qu'était Wulfgar. Il doit avoir du mal à respirer là-dessous.

— Dégagez-lui le visage, dans ce cas, siffla le magicien. Il ne faut pas qu'il meure si vite.

— Capitaine ! s'écria alors Waillan Micanty, qui venait d'apercevoir Deudermont.

Il s'agenouilla auprès de son capitaine abattu et Robillard le réconforta d'une main sur l'épaule, tout en jetant un regard haineux à Morik.

— Je suis innocent, se défendit celui-ci.

C'est alors qu'un cri s'éleva d'une ruelle. Peu après, un soldat en sortit, le sachet en main. Robillard ouvrit la bourse et en sortit tout d'abord la pierre, dont il devina instantanément le rôle. Ayant connu le Temps des Troubles, il n'ignorait rien des zones de magie morte ni de la façon dont les pierres issues de ces régions étaient capables de dissiper toute magie autour d'elles. Si son estimation était exacte, cela expliquait que Morik et Wulfgar aient si facilement déjoué les protections qu'il avait placées sur le capitaine.

Il sortit ensuite du sachet une griffe de chat, qu'il montra aux personnes présentes, avant de leur désigner le cou de Deudermont, puis une autre griffe, identique, qui avait été retirée de la blessure du capitaine.

— C'est bien ça, dit-il sèchement, les sourcils levés.

— Je hais les magiciens, marmonna Morik dans sa barbe.

Quelques bruits du côté de Wulfgar les firent tous se retourner ; le géant crachait des morceaux de la substance collante. Il se mit presque aussitôt à hurler de rage et à se débattre avec une telle violence que *Le Coutelas* en fut secoué.

Robillard remarqua qu'Arumn Gardpeck et quelques autres étaient sortis de la taverne et contemplaient, incrédules, la scène qui se déroulait devant eux. L'aubergiste s'approcha de Wulfgar et secoua la tête.

— Qu'as-tu fait ? lui demanda-t-il.

— Rien de bon, comme d'habitude, fit remarquer Josi Petitemares.

— Vous connaissez cet homme ? demanda Robillard en les rejoignant.

— Il travaillait pour moi depuis son arrivée à Luskan, au printemps dernier, répondit Arumn. Jusqu'au jour où… (Il hésita et considéra de nouveau le colosse, avant de secouer la tête.)

— Où quoi ? insista le magicien.

— Où il a décidé de casser la figure au monde entier, répondit Josi Petitemares, ravi d'intervenir.

— Vous serez tous les deux convoqués pour témoigner contre lui devant les juges, leur dit Robillard.

Arumn hocha consciencieusement la tête et Josi acquiesça avec joie. Peut-être une joie trop insistante, songea Robillard, qui devait toutefois bien reconnaître que le témoignage de ce pauvre diable le comblerait.

Peu de temps après arrivèrent des prêtres, fort nombreux, détail illustrant la réputation considérable du capitaine Deudermont, le chasseur de pirates. En quelques instants, le blessé fut transporté sur une civière.

Sur un toit tout proche, le Requin sourit et tendit la bouteille vide à Tia-nicknick.

* * *

Constituée d'une série de grottes, derrière le port, la prison

de Luskan était un endroit étroit et boueux aux parois de pierre acérées. Des feux entretenus en permanence y maintenaient une atmosphère de vapeur brûlante. D'épais rideaux humides se dressaient soudain quand l'air chaud se heurtait aux eaux froides et envahissantes de la côte des Épées. Les quelques cellules que l'on y trouvait étaient principalement réservées aux prisonniers politiques, véritables menaces pour les familles et marchands dirigeants s'ils gagnaient en puissance en devenant martyrs. Cela dit, la plupart des détenus ne restaient pas assez longtemps en ces lieux pour se voir octroyer une cellule, généralement très vite victimes du macabre et sauvagement efficace Carnaval du Prisonnier.

La cellule où l'on entassait par groupes les prisonniers de passage était pourvue de paires de menottes fixées suffisamment haut sur la paroi pour contraindre les malheureux à se dresser sur la pointe des pieds, suspendus par les bras dans d'atroces souffrances. En plus de cette torture, de stupides geôliers, d'immenses voyous hideux, principalement des demi-ogres, arpentaient lentement et méthodiquement le complexe, équipés de tisonniers incandescents.

— C'est une énorme erreur, vous comprenez ? se plaignit Morik au geôlier qui se dirigeait vers lui.

La brute massive émit un gloussement ralenti qui évoqua une chute de pierre, puis il tendit l'extrémité orangée de son tisonnier en direction du ventre de Morik. Toujours aussi vif, ce dernier fit un petit bond sur le côté, tirant sévèrement sur son bras enchaîné, ce qui ne l'empêcha pas d'être douloureusement brûlé sur le flanc. L'ogre poursuivit sa marche et s'approcha de Wulfgar, toujours en ricanant.

— Et toi ? dit-il, agressant le barbare de son haleine putride. Toi non plus, t'as rien fait pour mériter ça ?

Le visage dépourvu d'expression, Wulfgar regardait droit devant lui. Il tressaillit à peine quand l'ogre le frappa dans le ventre, puis quand il lui appliqua son tisonnier sous l'aisselle, ce qui fit s'élever de légères volutes de fumée de sa peau.

— T'es costaud, toi, lâcha la brute sur un ton moqueur. Ce sera plus drôle. (Il leva son tisonnier à hauteur du visage du barbare et le fit lentement passer devant les yeux de ce dernier.)

Mais tu hurleras, c'est sûr.

— On n'a même pas été jugés ! se plaignit Morik.

— Parce que tu crois que c'est un problème ? répondit le geôlier, qui s'interrompit, le temps d'offrir un grand sourire au voleur. Vous êtes coupables parce que c'est amusant, pas parce que c'est la vérité.

Cette affirmation parut pertinente aux yeux de Wulfgar ; ainsi était la justice. Il se tourna vers son tortionnaire, comme s'il voyait cette immonde créature pour la première fois et y découvrait une certaine sagesse toute simple, une façon de voir les choses conséquence directe de l'observation. *La vérité sort de la bouche des idiots*, songea-t-il.

Quand le tisonnier l'approcha de nouveau, Wulfgar posa sur l'ogre un regard calme et intense ; le barbare était convaincu que cet être – comme l'ensemble des stupides mortels – ne pourrait jamais lui faire endurer de douleur susceptible de rivaliser avec les tortures qu'il avait subies des mains griffues des démons d'Errtu.

Le geôlier comprit visiblement le message, ou quelque chose d'approchant, car il hésita et recula son arme afin de mieux observer l'expression figée de Wulfgar.

— Tu penses pouvoir le supporter ? demanda-t-il à son prisonnier. Tu penses pouvoir garder ce visage impassible si je te brûle les yeux ?

Le tisonnier s'approcha de nouveau. Le colosse poussa alors un hurlement issu du plus profond de lui-même, un son bestial et primitif qui coupa net l'élan de Morik, sur le point de protester. Un grondement tout droit sorti de ses souffrances et des fosses des Abysses.

Cette force de la nature gonfla puissamment le torse, rassembla ses forces et donna un coup d'épaule en avant avec une telle violence que l'attache de la menotte fut arrachée de la paroi, ce qui fit reculer le demi-ogre, stupéfait.

— Je te tuerai pour ça ! s'exclama ce dernier, avant d'avancer, brandissant son tisonnier comme une massue.

Wulfgar était prêt à l'affronter. Il pivota, jusqu'à presque faire face au mur, puis détendit son bras libre. La chaîne et le bloc de métal et de roche qui y étaient encore attachés furent

propulsés vers le tisonnier incandescent, qui fut arraché des mains du geôlier. La brute recula de nouveau et, cette fois, Wulfgar se retourna tout à fait vers le mur et plaqua fermement les pieds contre le mur, de chaque côté de l'attache encore en place.

— Détruis les murs ! l'encouragea Morik.

L'ogre fit demi-tour et partit en courant.

Tout en hurlant de nouveau, Wulfgar tira de toutes ses forces, les muscles de son corps massif contractés à l'extrême. Cette attache semblait mieux fixée que la précédente et la paroi qui l'entourait plus solide, cependant la traction du barbare était si puissante qu'un maillon de la chaîne ne tarda pas à se déformer.

— Tire encore ! cria Morik.

Ce que fit Wulfgar, qui fut soudain éjecté du mur et décrivit un salto arrière avant de retomber, indemne. Il fut cependant alors frappé de plein fouet par une vague d'angoisse, plus puissante que toute torture que pouvait imaginer le geôlier sadique. Dans son esprit, il ne se trouvait plus dans le donjon de Luskan mais de retour dans les Abysses. Bien que désormais libéré de ses attaches, il savait qu'il lui serait impossible de s'enfuir ou de vaincre ses ravisseurs, trop puissants. Combien de fois Errtu lui avait-il joué ce tour, lui faisant croire qu'il était libre pour mieux le piéger et le replonger dans la puanteur et la crasse, pour mieux le battre, puis le soigner et de nouveau le torturer ?

— Wulfgar ? s'époumonait Morik, tout en tirant sur ses propres menottes, sans succès. Wulfgar !

Le barbare ne l'entendait pas, il ne le voyait pas, perdu dans le tourbillon brumeux de ses pensées. Il s'était recroquevillé sur lui-même à terre, tremblant comme un bébé, quand le geôlier revint, accompagné d'une dizaine de collègues.

Quelques instants plus tard, Wulfgar, après avoir été passé à tabac, était de nouveau suspendu à la paroi, cette fois emprisonné dans des menottes prévues pour des géants, avec d'épaisses et solides chaînes. Ses pieds se balançaient à plusieurs dizaines de centimètres du sol et ses bras étaient écartés de chaque côté. Précaution supplémentaire, un bloc

constellé de pointes avait été placé derrière lui, menaçant de l'empaler s'il tirait trop fort sur ses entraves. Il se trouvait à présent dans une autre pièce, loin de Morik, seul avec ses souvenirs des Abysses, sans nulle part où se cacher, sans aucune bouteille pour lui permettre de s'évader.

* * *

— Ça devrait fonctionner, grogna la vieille femme. Bonnes herbes pour ce poison.

Trois prêtres faisaient les cent pas dans la pièce, l'un marmonnant des prières, un autre passant sans cesse d'un côté à l'autre du capitaine Deudermont, à l'affût de sa respiration, d'un battement de cœur, vérifiant le pouls, tandis que le troisième se contentait de passer la main sur ses cheveux coupés court.

— Mais ce n'est pas le cas ! se lamenta Robillard, qui se tourna vers les prêtres, en quête d'aide.

— Je ne comprends pas, dit Camerbunne, le personnage le plus important du trio. Ce poison résiste à nos sorts et même à un puissant antidote à base d'herbes.

— Ça devrait agir sur le poison que vous avez trouvé, dit la vieille femme.

— Si c'est bien le même, fit remarquer Robillard.

— Vous l'avez vous-même pris sur celui que vous nommez Morik, rappela Camerbunne.

— Cela n'implique pas nécessairement que…, commença à répondre le magicien, avant de laisser sa phrase en suspens. (L'expression qui s'afficha sur les visages des quatre personnes présentes suffit à lui indiquer qu'elles avaient suivi son raisonnement.) Bon, que peut-on faire, dans ce cas ?

— Je ne peux rien promettre, répondit la guérisseuse, qui leva théâtralement les mains. Sans un extrait du poison, il est difficile de prévoir ce que donneront mes herbes.

Elle se dirigea vers le côté de la pièce, où une petite table avait été disposée pour servir d'établi, et se mit à manipuler plusieurs fioles, bocaux et flacons. Robillard se tourna vers Camerbunne, qui réagit par une expression de défaite. Les

prêtres s'étaient inlassablement activés sur Deudermont au cours de la journée durant laquelle ils s'en étaient occupés, lançant des sorts qui auraient dû neutraliser le redoutable poison qui coulait dans les veines du capitaine. Ces enchantements n'avaient provoqué que des répits de courte durée, avec au moins le mérite de ralentir l'action du poison et de permettre au blessé de respirer plus à son aise. Deudermont n'avait pas ouvert les yeux depuis l'agression et sa respiration était peu de temps après redevenue sifflante, tandis qu'il s'était de nouveau mis à saigner des gencives et des yeux. Robillard n'était pas un guérisseur mais il avait suffisamment souvent vu la mort pour comprendre que son capitaine bien-aimé passerait l'arme à gauche si une solution n'était pas trouvée dans les meilleurs délais.

— Quel maudit poison…, lâcha Camerbunne.

— C'est une herbe, à n'en pas douter, dit Robillard. Ni maudite ni malveillante. Ainsi est sa nature, tout simplement.

Le prêtre secoua la tête avant de préciser :

— Il y a là une touche de magie, c'est certain, bon magicien ; nos sorts seraient venus à bout de n'importe quel poison naturel. Celui-ci a été spécialement préparé par un maître qui s'est aidé de magie noire.

— Que peut-on faire, alors ?

— Nous pouvons continuer à lancer nos sorts sur le capitaine afin de tenter d'alléger au maximum sa douleur, tout en espérant que l'effet du poison s'estompe peu à peu. Peut-être la vieille Gretchen finira-t-elle par trouver le bon mélange d'herbes.

— Ce qui serait plus facile si je disposais d'un peu de ce poison, se plaignit cette dernière.

— Nous pouvons également prier, acheva Camerbunne.

Cela fit grimacer Robillard, qui, en plus d'être athée, était un homme de logique qui suivait des règles précises sans jamais s'adonner à la prière.

— J'en apprendrai davantage au sujet de ce poison en interrogeant Morik le Rogue, dit Robillard, agressif.

— Il a déjà été torturé. Je doute qu'il sache quoi que ce soit ; il s'est sans doute procuré ce poison dans la rue.

— Torturé ? répéta Robillard, dubitatif. Les poucettes, le supplice du chevalet ? Non, ce n'est pas de la torture, ce n'est qu'un jeu sadique et rien d'autre. L'art de la torture n'atteint son sommet que lorsque l'on fait intervenir la magie.

Le prêtre le rattrapa par le bras quand il fit mine de se diriger vers la porte.

— Morik ne vous apprendra rien, dit-il, les yeux calmement rivés sur ceux du magicien, cernés et emplis de fureur. Restez avec nous. Restez auprès de votre capitaine. Il ne passera peut-être pas la nuit, et s'il reprend conscience avant de mourir, il serait bon qu'il trouve un ami en train de le veiller.

Ne trouvant rien à redire à ce point de vue plutôt dur, Robillard soupira et se laissa tomber sur sa chaise.

Peu de temps après, un garde de la cité frappa à la porte, entra dans la pièce et demanda des nouvelles du blessé afin de les transmettre aux juges.

— Dites à Jerem Boll et au vieux Jharkheld que Wulfgar et Morik seront sans doute accusés de meurtre, dit Camerbunne, toujours aussi posé.

Les mots du prêtre consternèrent encore davantage Robillard. Peu importaient les charges qui seraient retenues contre les deux détenus, qui, quoi qu'il advienne, que l'on retienne l'inculpation de meurtre ou non, avec ou sans préméditation, seraient exécutés. La sentence prendrait beaucoup plus de temps dans le premier cas, pour le plus grand plaisir de la foule massée devant le Carnaval du Prisonnier.

Voir mourir ces deux voyous apporterait toutefois peu de satisfaction au magicien si son capitaine adoré devait succomber. Il plongea la tête dans les mains et caressa de nouveau l'idée d'aller trouver Morik et de le torturer, sort après sort, jusqu'à ce qu'il cède et révèle le type de poison dont il s'était servi.

Il devinait cependant que Camerbunne, qui savait tout des voleurs de la cité comme Morik le Rogue, avait vu juste. Ce dernier n'avait certainement pas lui-même préparé le mélange ; il l'avait simplement obtenu auprès d'un fournisseur grassement payé.

Le magicien releva la tête, son visage hagard soudain saisi

d'une révélation. Il venait de se souvenir des deux hommes attablés au *Coutelas* avant l'arrivée de Wulfgar et Morik, ces deux individus qui avaient hélé un garçon, lequel avait ensuite été trouver Wulfgar et Morik… ce marin crasseux et son compagnon exotique et tatoué. Il se rappela ensuite la *Dame bondissante*, voguant toutes voiles dehors et s'éloignant de Luskan. Wulfgar et Morik avaient-ils échangé le fantastique marteau de guerre du barbare contre le poison destiné à tuer Deudermont ?

Robillard bondit de sa chaise, ne sachant pas vraiment par où commencer mais persuadé d'avoir mis le doigt sur un détail important. Quelqu'un connaissait les secrets de ce poison, soit les deux hommes qui avaient signalé l'arrivée du capitaine, soit le gamin qu'ils avaient payé pour prévenir Wulfgar et Morik, ou peut-être encore un membre de l'équipage de la *Dame bondissante*.

Robillard considéra de nouveau son malheureux capitaine, trempé de sueur et de toute évidence proche de la mort, puis il sortit en trombe de la pièce, déterminé à trouver des réponses.

10
Le passage

Le matin suivant, Méralda entra avec hésitation dans la cuisine, consciente du regard que lui adressait son père. Elle considéra sa mère, afin de déterminer si Dohni avait parlé à sa femme de la rencontre entre sa fille et Jaka, la veille, mais Biaste était rayonnante et n'en avait rien su.

— Oh ! Le jardin ! s'écria cette dernière, aux anges. Parle-moi du jardin. Est-il aussi magnifique que le prétend Gurdy Harkins ?

Soulagée de voir son père lui aussi sourire, Méralda se saisit de sa chaise et l'approcha de celle de sa mère.

— Oh oui, largement ! répondit-elle avec enthousiasme. Ces couleurs, malgré la fin de la journée ! Et sous le clair de lune, même si les fleurs sont moins éclatantes, leurs senteurs sont saisissantes. Mais ce n'est pas là le plus important de cette soirée. (L'adolescente se força à prendre un ton enjoué pour annoncer la nouvelle que tous attendaient :) Le seigneur Féringal m'a demandée en mariage.

Biaste poussa un cri de joie et Tori un cri de surprise, ainsi qu'une bonne partie de la nourriture qu'elle était en train de mâcher. Quant à Dohni Ganderlay, il plaqua joyeusement les mains sur la table.

Alors qu'elle parvenait à peine à se lever la semaine précédente, Biaste s'activa et commença à se préparer ; elle devait immédiatement prévenir ses amies, en particulier Gurdy Harkins, qui prenait systématiquement des airs supérieurs parce qu'il lui arrivait de coudre des robes pour dame Priscilla.

— Pourquoi pleurais-tu et étais-tu si énervée hier soir, quand tu es rentrée ? demanda Tori à Méralda quand elles se retrouvèrent seules dans leur chambre.

— Occupe-toi de tes affaires, lui répondit son aînée.

— Tu vas vivre au château et te rendre régulièrement à Hundelpierre et Coupefeu, voire même à Luskan et d'autres endroits merveilleux, et pourtant tu pleurais. Je t'ai entendue.

De nouveau au bord des larmes, Méralda jeta un regard dur à sa sœur et retourna à ses occupations.

— C'est Jaka ! devina Tori, le visage illuminé d'un sourire. Tu penses toujours à lui.

Méralda, qui était en train de faire son lit, s'interrompit et serra son oreiller contre elle – un geste qui révéla à la cadette qu'elle avait vu juste – puis se retourna subitement et le lança sur Tori, en plein visage, avant de la plaquer sur le petit lit.

— Dis que je suis la reine ! exigea-t-elle.

— Tu pourrais bien le devenir ! répliqua Tori, entêtée. (Méralda se mit à la chatouiller et la fillette ne put résister plus longtemps.) Tu es la reine ! Tu es la reine !

Quelques instants plus tard, alors que Méralda pliait les draps, Tori, plus calme, reprit :

— Tu es triste pour Jaka.

— Je l'ai vu hier soir, reconnut Méralda. En rentrant à la maison. Il est devenu fou en m'imaginant avec le seigneur Féringal. (Retenant son souffle, Tori se pencha vers sa sœur, suspendue à ses paroles.) Il m'a embrassée, aussi.

— Mieux que le seigneur Féringal ?

Méralda soupira et acquiesça, puis elle ferma les yeux et se noya dans le souvenir de ce tendre et bref moment partagé avec Jaka.

— Que vas-tu faire, Méralda ?

— Jaka veut que je m'enfuie avec lui.

Tori poussa un gémissement et serra son oreiller contre elle.

— Tu vas partir ?

Méralda se redressa et adressa à sa cadette un sourire plein de courage.

— Ma place est auprès du seigneur Féringal, expliqua-t-elle.

— Mais Jaka…

— Jaka ne peut rien faire pour maman ni pour vous autres. On est libre d'offrir son cœur à la personne de son choix mais on doit donner sa vie à celui qui s'occupera le mieux de soi et de ceux qu'on aime.

Tori s'apprêtait à protester quand Dohni entra dans la chambre.

— Vous avez du travail, leur rappela-t-il.

Puis il jeta à son aînée un regard révélateur ; il avait surpris la conversation entre ses deux filles. Il hocha légèrement la tête en signe d'approbation avant de repartir.

La journée de Méralda se déroula dans le brouillard, alors qu'elle essayait de faire accepter ses responsabilités à son cœur. Elle tenait sincèrement à agir pour le bien de sa famille, mais il lui était impossible de laisser de côté ses élans affectifs et son désir d'apprendre l'amour dans les bras d'un homme qu'elle aimait vraiment.

Dans les champs perchés plus haut sur les flancs taillés de la montagne, Dohni Ganderlay n'était pas moins déchiré. Il croisa Jaka Sculi ce matin-là et les deux hommes n'échangèrent rien de plus qu'un rapide regard – d'un seul œil pour Jaka, dont l'orbite gauche était gonflée, les paupières fermées. Autant Dohni voulait frapper le jeune homme qui mettait en péril l'avenir de sa famille, autant il devait bien reconnaître qu'il avait lui aussi été amoureux dans sa jeunesse, ce qui le faisait se sentir coupable quand il voyait l'état dans lequel il avait mis ce garçon. N'ignorant pas que quelque chose de plus fort que le sens des responsabilités avait réuni Jaka et Méralda la nuit précédente, Dohni se promettait de ne pas garder rancune envers sa fille et Jaka, dont le seul crime, pour ce qu'il en savait, était d'aimer Méralda.

* * *

Il n'y avait pas un bruit et tout était tranquille dans la maison plongée dans l'obscurité qui suit le crépuscule, ce qui ne faisait que souligner le moindre geste de Méralda. La famille s'était couchée tôt après une longue journée de travail, à laquelle s'était ajoutée l'excitation due à une nouvelle invitation

au château, d'ici trois jours, qui était arrivée accompagnée d'une somptueuse robe de soie verte, comme les Ganderlay n'en avaient jamais vu. Méralda était en train d'essayer d'enfiler cette robe en silence et en douceur mais le tissu se froissait et craquait.

— Que fais-tu ? murmura Tori d'une voix endormie.

— Chut ! lui répondit sa sœur, qui s'agenouilla pour que la fillette puisse l'entendre. Dors et ne dis rien à personne.

— Tu vas retrouver Jaka ! s'exclama Tori.

Méralda lui plaqua aussitôt une main sur la bouche.

— Pas du tout ! se défendit-elle. J'essaie juste ma robe.

— Non, tu mens ! dit Tori en se redressant, désormais totalement éveillée. Tu vas voir Jaka. Dis-moi la vérité sinon j'appelle papa en criant !

— Promets-moi de tenir ta langue, céda Méralda, qui vint s'asseoir sur le côté du lit de sa cadette, qui hocha vivement la tête. J'espère trouver Jaka dehors, dans la nuit. Il sort chaque soir pour observer la lune et les étoiles.

— Vous allez vous enfuir pour vous marier ?

— Non, loin de là, gloussa tristement Méralda. Je donne ma vie au seigneur Féringal pour votre bien-être, à maman, papa et toi. (La fillette essaya de protester mais sa sœur poursuivit :) Et sans regret. Il m'offrira une bonne vie au château, j'en suis certaine. Ce n'est pas quelqu'un de méchant, même s'il a encore beaucoup à apprendre. Mais ce soir, j'écoute mon cœur, le temps d'une nuit, pour dire adieu à Jaka. (Elle donna une petite tape sur le bras de Tori et se releva.) Rendors-toi, maintenant.

— Seulement si tu me promets de tout me raconter demain ! Jure-le, sinon je dis tout.

— Tu ne diras rien, dit Méralda, sûre d'elle car comprenant que cette amourette secrète mettait sa sœur en joie, ce d'autant plus que la fillette ne saisissait pas aussi bien qu'elle les implications à long terme de ces décisions. Rendors-toi.

Après avoir déposé un baiser sur le front de Tori, Méralda lissa sa robe, non sans un regard nerveux en direction du rideau qui faisait office de porte. Puis elle se glissa par l'étroite fenêtre et se fondit dans la nuit.

* * *

Dohni Ganderlay vit sa fille aînée disparaître dans les ténèbres, pleinement conscient des intentions de celle-ci. Il avait fortement envie de la suivre, de la surprendre avec Jaka et de tuer une bonne fois pour toutes ce garçon qui n'apportait que des ennuis, cependant il était d'autre part convaincu que sa fille reviendrait, qu'elle agirait pour le bien de sa famille, comme elle l'avait expliqué à sa sœur le matin même.

Il avait bien entendu le cœur brisé car il comprenait tout à fait l'attirance et la force d'un amour de jeunesse. Il décida de lui laisser cette nuit, sans la questionner ni la juger ensuite.

* * *

Méralda progressait dans l'obscurité, quelque peu apeurée. Elle ne redoutait pas l'irruption d'un monstre – non, elle était ici chez elle et ce genre de choses ne l'avait jamais effrayée – mais la réaction de ses parents, et notamment celle de son père, s'ils découvraient son escapade.

Elle ne tarda toutefois pas à oublier sa maison pour se laisser griser par le ciel étoilé. Elle se mit à tournoyer et danser dans un champ, avec l'agréable sensation de l'herbe humide sous ses pieds nus, et s'imagina s'étendre jusqu'à toucher ces points lumineux magiques. Elle chantonnait à voix basse un air doux, presque spirituel, qui s'accordait parfaitement avec ses sentiments du moment, seule et tranquille alors qu'elle ne faisait qu'une avec les étoiles.

Elle ne pensait plus au seigneur Féringal, à ses parents, à ses responsabilités ni même à son cher Jaka. Elle ne pensait pas du tout et se contentait d'exister dans la beauté de la nuit et de la danse.

— Que fais-tu ici ? la questionna soudain une voix zézayante, celle de Jaka, derrière elle.

La magie de l'instant s'évanouit et Méralda se retourna lentement vers le jeune homme, qui se tenait les mains dans les poches, la tête baissée et ses cheveux bruns bouclés tombant sur le front, si bien qu'elle ne voyait pas ses yeux. Elle fut alors

saisie par une autre peur, due à ce qu'elle avait imaginé qui se déroulerait cette nuit-là avec lui.

— Le seigneur Féringal t'a laissé sortir ? demanda Jaka sur un ton sarcastique.

— Je ne suis pas sa marionnette, répondit Méralda.

— Ne vas-tu pas devenir sa femme ? dit-il en levant les yeux pour la dévisager avec rudesse, non sans prendre plaisir en constatant qu'elle avait les larmes aux yeux. C'est ce qu'on dit au village. (Il prit une voix de vieille gnome.) Méralda Ganderlay ? Oh ! Quelle chance elle a ! Dire que le seigneur Féringal en personne lui fait la cour !

— Arrête, murmura Méralda.

Jaka ne l'écouta pas et reprit de plus belle, cette fois en prenant une voix bourrue de villageois :

— Mais où a-t-il la tête, cet idiot de Féringal ? Il va tous nous déshonorer en prenant une épouse de si basse extraction. Alors que cent filles de marchands, aussi riches que mignonnes, rêvent de devenir sa femme. Ah ! Quel idiot !

Méralda se retourna et se sentit soudain plus bête que magnifique dans sa robe verte. Elle sentit également une main sur son épaule ; Jaka était là, derrière elle.

— Il faut que tu saches ce que pensent les gens, lui dit-il avec douceur. La moitié du village tient le seigneur Féringal pour un idiot, tandis que les autres habitants sont aveuglés par les faux espoirs de toute cette histoire, comme s'ils revivaient leurs propres parades amoureuses à travers toi, tout en souhaitant que leurs misérables vies ressemblent à la tienne.

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda Méralda sur un ton ferme, en faisant face au jeune homme.

Elle discerna alors plus nettement les hématomes sur son visage, sa lèvre enflée et son œil fermé ; elle se calma instantanément, ayant deviné à qui Jaka devait ces meurtrissures.

— Je pense que le seigneur Féringal se croit supérieur à toi, répondit-il sans ménagement.

— Et il a raison.

— Non ! cria Jaka, ce qui fit sursauter Méralda, avant de poursuivre plus posément, tout en caressant la joue humide de

son amie. Non, il ne vaut pas mieux que toi. Je dirais plutôt qu'il ne te mérite pas, même si ce n'est pas ainsi qu'il voit les choses. Non, il va se servir de toi pour satisfaire son caprice, puis il te délaissera.

Méralda aurait voulu contredire Jaka mais elle n'était pas certaine qu'il ait tort. Cela n'avait de toute façon aucune importance ; quelle que soit l'opinion qu'avait à son sujet le seigneur Féringal, les bienfaits dont il était susceptible de couvrir sa famille passaient avant tout.

— Que fais-tu ici ? lui demanda de nouveau Jaka.

Méralda eut l'impression qu'il venait tout juste de remarquer sa robe, dont il parcourait du pouce et de l'index une manche bouffante, comme pour en apprécier la qualité du tissu.

— Je suis venue pour offrir une nuit à Méralda, avoua l'adolescente. Une nuit durant laquelle mes désirs compteraient davantage que mes responsabilités. Une nuit…

Elle se tut quand Jaka posa un doigt sur ses lèvres et l'y laissa un moment.

— Tes désirs ? répéta-t-il d'un air entendu. Et j'en fais partie ? Es-tu venue ici, si bien habillée, uniquement pour me voir ?

Méralda hocha lentement la tête, et avant même qu'elle eût achevé son geste, Jaka fut contre elle, ses lèvres contre les siennes, et l'embrassait goulûment, passionnément. Elle se sentit flotter, puis se rendit compte que Jaka la faisait s'allonger dans l'herbe tendre, sans interrompre leur baiser. Alors qu'il laissait s'égarer ses mains sur son corps, elle ne fit rien pour les arrêter et ne se raidit même pas quand elles se mirent à caresser des recoins intimes. Non, cette nuit était à elle, elle deviendrait une femme dans les bras de l'homme qu'elle avait choisi, l'homme qui correspondait à ses désirs et non à ses responsabilités.

Jaka se baissa et releva la robe de Méralda jusqu'aux cuisses, après quoi il ne perdit pas une seconde pour placer ses jambes entre les siennes.

— Doucement, s'il te plaît, murmura-t-elle, tout en lui prenant la tête à deux mains, avant de l'approcher d'elle afin qu'il la regarde droit dans les yeux. Je veux que ce soit parfait.

— Je ne peux pas attendre une minute de plus, Méralda, haleta-t-il.

— Tu n'as pas à attendre, répondit-elle en l'attirant contre elle et en l'embrassant tendrement.

Peu après, ils contemplaient tous deux la voûte céleste, côte à côte, nus dans l'herbe humide et leurs corps chatouillés par l'air frais océanique. Méralda se sentait différente, quelque peu étourdie, presque saisie d'une certaine ivresse, et grandie, comme si elle venait d'être initiée par le biais d'un rite de passage plus ou moins magique. Mille pensées tourbillonnaient dans son esprit. Comment pourrait-elle rejoindre le seigneur Féringal après avoir fait l'amour de façon si extraordinaire avec Jaka ? Comment pourrait-elle oublier ces sensations de joie et de chaleur pures ? Elle se sentait merveilleuse en ces instants, dont elle aurait souhaité qu'ils s'éternisent jusqu'à la fin de ses jours. Pour toute la vie… auprès de Jaka.

Elle savait que les choses ne se dérouleraient pas ainsi. Tout serait terminé dès les premières lueurs de l'aube, pour toujours. Elle avait eu son moment unique. Un nœud se forma dans sa gorge…

Jaka Sculi vivait cette nuit d'une façon légèrement différente mais non moins satisfaisante. Il avait pris la virginité de Méralda, il avait devancé le seigneur Féringal en personne en cet endroit particulier. Bien que simple paysan aux yeux du jeune noble, il lui avait dérobé quelque chose qui ne pourrait jamais lui être rendu, quelque chose de plus précieux que tout l'or et les bijoux du château d'Auck.

Jaka prenait plaisir à songer à cela mais, à l'image de Méralda, il redoutait que ce bien-être ne dure pas.

— L'épouseras-tu ? lui demanda-t-il soudain.

Superbe sous le clair de lune, Méralda lui jeta un regard endormi.

— Ne parlons pas de telles choses cette nuit, implora-t-elle. Ne parlons pas du seigneur Féringal ni de personne d'autre.

— Je dois le savoir, Méralda, insista avec fermeté Jaka, qui se redressa pour la dévisager. Dis-le-moi.

La jeune femme lui répondit avec le regard le plus malheureux qu'il ait jamais vu.

— Il peut aider mon père et ma mère, tenta-t-elle d'expliquer, aussi désespérée que peu convaincue par ses propres mots. Tu dois comprendre que ce n'est pas à moi de choisir.

— Comprendre ? répéta Jaka, incrédule, avant de se relever d'un bond et s'écarter. Comprendre ! Comment le pourrais-je après ce que nous venons de partager ? Mais pourquoi es-tu venue à moi si tu pensais épouser le seigneur Féringal ?

Méralda se leva et l'agrippa par les épaules.

— Je suis venue pour avoir le choix, le temps d'une nuit. Je suis venue parce que je t'aime et que j'aurais tant voulu, de tout mon cœur, que les choses soient différentes.

— Nous n'avons eu qu'un instant, gémit Jaka en se retournant vers elle.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa tendrement.

— Il nous reste du temps, dit-elle, ce à quoi il ne résista pas.

Un moment plus tard, Jaka était de nouveau étendu dans l'herbe, tandis que Méralda s'était relevée et réajustait ses vêtements.

— Laisse-le tomber, lâcha-t-il de façon inattendue. (Méralda s'arrêta net et l'interrogea du regard, puis il poursuivit, sur un ton aussi anodin que s'il avait évoqué une décision banale à prendre :) Laisse tomber le seigneur Féringal. Oublie-le et enfuis-toi avec moi. À Luskan ou même jusqu'à Eauprofonde.

Méralda soupira et secoua la tête.

— Ne me demande pas ça, je t'en prie…

— Pense à la vie que nous mènerions, insista Jaka. À courir dans les rues d'Eauprofonde, la magique Eauprofonde ! Courir, rire et faire l'amour ! Fonder ensemble une famille – nos enfants seraient magnifiques !

— Arrête ! s'écria Méralda, si brutalement que son amant en resta muet. Tu sais que j'en ai envie et tu sais aussi que ça m'est impossible.

Elle poussa un nouveau soupir. Elle n'avait jamais rien accompli d'aussi difficile de sa vie, et pourtant, elle se pencha et embrassa une dernière fois la bouche furieuse de Jaka, puis elle reprit le chemin de sa maison.

Jaka demeura un long moment allongé dans le champ, réfléchissant à toute allure. Il avait atteint son objectif et cela avait été aussi agréable qu'il l'avait imaginé. Hélas cette victoire était éphémère. Le seigneur Féringal épouserait Méralda et serait en fin de compte vainqueur. Cette idée donnait la nausée au jeune paysan, qui leva les yeux vers la lune, désormais masquée par des lignes de nuages qui galopaient dans le ciel.

— Maudite soit cette vie, grogna-t-il.

Il y avait forcément quelque chose à faire pour battre le seigneur Féringal, pour que Méralda revienne vers lui.

Un sourire confiant fit alors son apparition sur le séduisant visage de Jaka. Il se rappela les sons qu'avait émis Méralda, la façon dont leurs corps avaient suivi le même rythme, en harmonie…

Il ne perdrait pas.

11
Tous ensemble

— Parle-moi du poison, dit le prélat Vohltin, un associé de Camerbunne.

Alors qu'il était confortablement installé sur une chaise, au centre de la pièce surchauffée, sa silhouette se détachait sur la lueur de l'immense feu qui brûlait derrière lui.

— Jamais bon…, répondit Morik.

Cela lui valut un autre tour de vis des poucettes de la part du corpulent et sadique geôlier borgne, qui n'avait même pas pris la peine de recouvrir son orbite vide d'un cache.

— Le poison, je veux dire, précisa le voleur, d'une voix serrée par la douleur qui lui vrillait le bras.

— Ce n'est pas le même que celui que contient la fiole, expliqua Vohltin, avant d'adresser un signe de la tête au geôlier, un demi-orque, qui vint se placer dans le dos du prisonnier.

Morik essaya de suivre les mouvements de la créature mais ses bras étaient trop écartés et serrés à hauteur des poignets. Une main serrée par une presse d'un côté, l'autre était coincée dans une étrange boîte conçue de façon à la maintenir ouverte, ce qui permettait au tortionnaire de « jouer » avec les doigts tendus, un à la fois.

Le prélat haussa les épaules, leva les mains et, Morik ne fournissant pas immédiatement une réponse, un fouet s'abattit sur le dos dénudé du voleur, laissant au passage de profonds sillons, rendus plus douloureux encore par sa sueur.

— Tu possédais le poison et ces armes insidieuses mais nous avons trouvé un autre liquide dans ta fiole, rappela Vohltin.

J'imagine qu'il s'agit d'une habile ruse destinée à nous indiquer une mauvaise direction, alors que nous tentons de guérir le capitaine Deudermont.

— C'est une ruse, c'est sûr, lâcha Morik, sans émotions.

Le geôlier le frappa de nouveau avec le fouet et leva le bras, prêt à porter un troisième coup, quand Vohltin arrêta la brute d'un geste.

— Tu le reconnais ?

— Bien sûr. C'est une ruse mise en place par quelqu'un d'autre, qui nous a donné, à Wulfgar et à moi, ce que vous considérez comme la preuve de notre culpabilité, avant de tirer sur Deudermont quand nous nous sommes approchés de lui pour lui parler…

— Assez ! cria Vohltin, visiblement agacé.

Les personnes ayant interrogé les prisonniers avaient toutes entendu la même histoire absurde. Secouant la tête, il se leva et fit mine de s'en aller. Morik savait ce que cela impliquait.

— Je peux vous révéler d'autres choses ! cria-t-il.

Le prélat ne répondant que par un geste de renvoi, Morik se remit à parler mais il eut le souffle coupé quand le geôlier le frappa sur le flanc. Il poussa un cri et sursauta, ce qui ne fit qu'accentuer la douleur qui lui ravageait la main et le pouce. Malgré cela et son sang-froid, il sursauta encore quand il reçut un nouveau coup ; le demi-orque lui avait passé une bandelette métallique incrustée de piques autour des doigts.

Morik songea alors aux drows venus lui rendre visite une nuit, bien longtemps auparavant, dans la petite chambre qu'il occupait, non loin du *Coutelas*. Étaient-ils au courant des événements récents ? Viendraient-ils secourir Wulfgar et, dans ce cas, le libéreraient-ils également ? Il avait été près de parler de ces elfes noirs à Wulfgar, au cours de leurs premières heures de détention, alors qu'ils étaient enchaînés dans la même pièce. Il n'avait hésité que parce que son ami, perdu dans ses douloureux souvenirs, ne l'aurait sans doute même pas entendu, contrairement, peut-être, à d'éventuelles oreilles indiscrètes.

Ce serait le bouquet si les juges l'accusaient, en plus, de s'être associé à des elfes noirs ! Si toutefois cela changeait

quelque chose. Après un nouveau coup de poing, le geôlier s'empara de son fouet pour faire apparaître quelques sillons supplémentaires dans le dos du voleur.

Morik savait que son sort serait scellé, de la façon la plus douloureuse qui soit, si ces drows n'intervenaient pas.

* * *

Robillard ne s'était absenté que peu de temps mais, quand il regagna la pièce où Deudermont était soigné, il y trouva une demi-douzaine de prêtres s'activant sur le capitaine. Camerbunne se tenait à l'écart et dirigeait ses collègues.

— Il est brûlant, expliqua-t-il.

Sans même s'être approché du blessé, Robillard comprit que tel était le cas ; Deudermont, fiévreux, avait pris un teint inquiétant et de longs filets de sueur s'écoulaient sur son visage. Le magicien remarqua également que la pièce s'était refroidie, puis il devina que deux prêtres étaient occupés à lancer des sorts destinés à créer du froid et non à guérir.

— Je possède des sorts similaires, proposa-t-il. De puissants enchantements notés sur des parchemins, à bord de l'*Esprit follet de la mer*. Peut-être vaudrait-il mieux pour mon capitaine que vos prêtres puissent se concentrer sur la guérison ?

— Dépêchez-vous ! lui répondit Camerbunne.

Robillard fit mieux que cela et ouvrit une série de portails dimensionnels qui lui permirent de se trouver à bord de l'*Esprit follet de la mer* en quelques instants. Il fouilla parmi ses nombreux ingrédients, manuscrits, objets magiques et œuvres d'art qu'il comptait enchanter quand il en aurait le temps, et dénicha enfin un parchemin sur lequel étaient notés trois sorts capables de faire apparaître de la glace, ainsi que les ingrédients nécessaires. Tout en se maudissant de ne pas s'être mieux préparé et en se jurant que dès le lendemain il consacrerait son énergie magique à mémoriser de tels sorts, Robillard regagna la chapelle. Les prêtres s'agitaient toujours autant, tandis que la vieille femme spécialiste des herbes étalait un baume crémeux et blanc sur le torse humide de Deudermont.

Robillard prépara les composants de ses sorts – une fiole de

sang de troll des glaces et un morceau de fourrure d'ours blanc – et déroula son parchemin sur une petite table. Se forçant à ne pas regarder son capitaine qui agonisait, il se concentra sur sa tâche et, avec une discipline que seuls les magiciens savaient suivre, il se mit au travail, prononçant à voix basse une incantation tout en agitant doigts et mains. Il versa le sang de troll des glaces froid sur son pouce et son index, puis il serra le morceau de fourrure entre ces deux doigts et souffla dessus, une fois, deux fois, trois fois, avant de le jeter par terre, au pied d'un mur de la pièce. De petits claquements se firent entendre et des grêlons apparurent sur le sol, de plus en plus gros, si bien que, quelques instants plus tard, l'on étendit le capitaine Deudermont sur un nouveau lit, un immense bloc de glace.

— Le moment est critique, dit Camerbunne. Sa fièvre est trop intense, je crains qu'il en meure. Le sang qu'il perd est aussi fluide que de l'eau. D'autres prêtres attendent que je leur dise d'intervenir, quand ceux-ci auront épuisé leurs sorts de guérison, et j'en ai aussi envoyé chercher de l'aide auprès d'autres chapelles, même celles qui vénèrent des dieux rivaux. (L'expression de surprise qu'afficha Robillard fit sourire Camerbunne.) Ils viendront. Ils viendront tous.

Robillard n'était pas quelqu'un de religieux, notamment parce qu'à l'époque où il avait tenté de trouver un dieu qui corresponde à son cœur il avait été affligé par les incessantes chamailleries et rivalités qui existaient entre les différentes Églises. Il comprenait ainsi à sa juste valeur le geste de Camerbunne, véritable compliment adressé au capitaine. Deudermont s'était bâti une telle réputation parmi les honnêtes gens du nord de la côte des Épées que tous mettaient de côté leurs rivalités et leur animosité afin de s'unir pour son bien.

Comme l'avait promis Camerbunne, ils répondirent tous à son appel ; des prêtres issus de presque toutes les confessions de Luskan entrèrent par groupes de six pour déverser leur énergie bienfaisante sur le capitaine agonisant.

La fièvre du blessé tomba vers minuit. Il ouvrit un œil épuisé et vit Robillard endormi contre le lit, la tête reposant sur ses bras croisés, juste à côté de lui.

— Combien de jours ? demanda le capitaine affaibli.

Il avait en effet deviné que quelque chose n'allait pas, qu'il se passait quelque chose d'inhabituel, comme s'il s'éveillait d'un long et terrible cauchemar. D'autre part, même s'il était enveloppé dans un drap, il comprit qu'il n'était pas allongé sur un lit ordinaire ; celui-ci était trop dur et son dos était trempé.

Robillard sursauta, les yeux écarquillés, quand il entendit son supérieur s'exprimer. Il posa aussitôt la main sur le front du malade et son sourire s'élargit nettement ; Deudermont n'était plus brûlant au toucher.

— Camerbunne ! appela-t-il, ce qui provoqua un regard étonné de la part du capitaine, perplexe.

Robillard n'avait jamais vu de plus beau spectacle.

* * *

— Trois tours, dit d'une voix nasale Jharkheld, le juge, un affreux et maigre vieillard qui prenait bien trop de plaisir à s'occuper des gens comme Morik.

Il descendait chaque jour dans les grottes du donjon pour désigner les malheureux pour qui l'heure était venue de subir le Carnaval du Prisonnier. Il précisait également, en fonction de l'atrocité de leurs crimes, ou peut-être plus simplement de son humeur, la période de préparation requise pour chacun d'entre eux. Un « tour », d'après le geôlier qui frappait régulièrement Morik, correspondait au temps nécessaire pour parcourir en marchant lentement le tour de la place où se tenait le Carnaval du Prisonnier. Ainsi, l'homme à qui Jharkheld venait de donner trois tours serait mené sur la place et torturé de diverses façons durant environ une heure et demie, ce avant même que Jharkheld commence l'audience publique. Morik avait compris que cette méthode avait pour but d'exciter la foule, or ce vieux débris de Jharkheld adorait être acclamé.

— Te voici revenu pour me frapper, dit le voleur quand le geôlier brutal survint dans la grotte naturelle où il était enchaîné contre une paroi. Le saint homme ne t'accompagne pas ? Ni le juge ? Va-t-il nous rejoindre pour me condamner au Carnaval ?

— Pas de coups aujourd'hui, Morik le Rogue, lui répondit

son tortionnaire attitré. Ils n'attendent plus rien de toi. Le capitaine Deudermont n'a plus besoin de toi.

— Il est mort ? demanda le prisonnier, incapable de dissimuler une légère inquiétude.

Si Deudermont était mort, Wulfgar et Morik seraient officiellement accusés de meurtre. Le voleur vivait depuis suffisamment longtemps à Luskan pour avoir assisté à bon nombre d'exécutions de condamnés accusés d'un tel crime ; ces tortures mortelles duraient au moins une bonne partie de la journée.

— Non, répondit le geôlier, sur un ton qui trahissait une certaine déception. Non, on n'a pas cette chance. Deudermont est en vie et va beaucoup mieux. Wulfgar et toi serez donc sans doute tués rapidement.

— Quelle joie d'apprendre ça…

Le demi-orque se tut quelques instants et regarda autour de lui, puis s'approcha de Morik, qu'il frappa d'une série de coups dans l'estomac et sur le torse.

— Je pense que le juge Jharkheld t'enverra bientôt au Carnaval, dit-il. Je voulais juste te faire mes adieux.

— Merci beaucoup, répondit Morik, toujours aussi sarcastique, ce qui lui valut un crochet du gauche qui lui arracha une dent et lui remplit la bouche de sang chaud.

* * *

Deudermont reprenait si vite des forces que les prêtres avaient du mal à le convaincre de rester allongé. Ils priaient encore, lui offrant leurs sorts de guérison, quand la vieille guérisseuse les rejoignit, munie de d'une théière et d'un nouveau baume apaisant.

— Wulfgar n'est certainement pas coupable, protesta le capitaine à l'intention de Robillard, qui lui avait relaté la totalité des événements intervenus depuis l'agression qui avait manqué de peu de tourner à la tragédie, à l'extérieur du *Coutelas*.

— Wulfgar et Morik, répéta avec fermeté le magicien. Je les ai vus, capitaine, heureusement pour vous !

— Cela n'a aucun sens à mes yeux, insista Deudermont. Je

connais Wulfgar.

— Vous le connaissiez, rectifia Robillard.

— C'est un ami de Drizzt et Catti-Brie, et nous savons tous les deux qu'ils ne se seraient jamais attachés à un assassin… sans le tuer, j'entends.

— Il *était* leur ami. Wulfgar fréquente aujourd'hui des individus tels que Morik le Rogue, voyou des rues bien connu, ainsi que deux autres malfrats encore plus redoutables, il me semble.

— Deux autres ? s'étonna Deudermont.

C'est alors que Waillan Micanty et un autre membre de l'*Esprit follet de la mer* firent leur entrée dans la pièce. Ils se dirigèrent tout d'abord vers le capitaine, qu'ils saluèrent en s'inclinant, leurs visages illuminés d'un large sourire car leur chef semblait en meilleure forme encore qu'un peu plus tôt dans la journée, quand tout l'équipage avait accouru après un appel enthousiaste de Robillard.

— Les avez-vous retrouvés ? demanda ce dernier avec impatience.

— Je crois que oui, répondit Waillan, rayonnant. Ils se cachent dans la cale d'un navire amarré à seulement deux places de l'*Esprit follet de la mer*.

— Ils n'en sont pas sortis récemment, ajouta l'autre marin. Nous avons parlé avec quelques clients du *Coutelas* qui pensent connaître ces deux gaillards et d'après qui le pirate borgne dépense des pièces d'or sans compter.

Robillard hocha la tête avec un air entendu ; il s'agissait bien d'une agression commanditée et ces deux individus y avaient tenu un rôle.

— Avec votre permission, capitaine, j'aimerais éloigner l'*Esprit follet de la mer* des quais, dit-il. (Ne voyant pas où voulait en venir son magicien, Deudermont le gratifia d'un regard étonné.) J'ai envoyé M. Micanty à la recherche de deux autres complices de l'attentat dont vous avez été victime. Apparemment, nous venons de les localiser.

— Mais M. Micanty vient de dire qu'ils étaient à quai.

— Ils ont pris place en tant que passagers payants à bord de la *Dame aux jambes arquées*. Son équipage nous cédera sans

doute nos deux hommes sans combattre si je positionne l'*Esprit follet de la mer* juste derrière ce bâtiment, toutes armes apprêtées.

Deudermont parvint à émettre un gloussement.

— J'aimerais bien me joindre à vous, dit-il.

Ses trois subordonnés prirent ces mots comme un accord et se dirigèrent aussitôt vers la porte.

— Qu'en est-il du juge Jharkheld ? reprit-il avant le départ de ses marins.

— Je lui ai demandé de suspendre les tortures infligées aux deux prisonniers, comme vous l'avez demandé, répondit Robillard. Nous aurons besoin d'eux pour confirmer la participation des deux autres.

Deudermont acquiesça et congédia le trio d'un geste avant de se plonger dans ses pensées. Il ne croyait toujours pas à l'implication de Wulfgar, même s'il n'avait aucune idée de la façon de le prouver. À Luskan, comme dans la plupart des cités de Faerûn, le simple soupçon d'activité criminelle suffisait à condamner un accusé à la pendaison, l'écartèlement ou toute autre mise à mort déplaisante que pouvait imaginer le magistrat en chef.

* * *

— Je suis un honnête marchand, vous ne pouvez pas affirmer le contraire ! affirma le capitaine Pinnickers, de la *Dame aux jambes arquées*.

Penché par-dessus le bastingage de son bâtiment, il protestait contre l'imposant déploiement de catapultes et d'archers de l'*Esprit follet de la mer*.

— Comme je vous l'ai déjà dit, capitaine Pinnickers, nous n'en voulons ni à votre vaisseau ni à vous-même mais à deux de vos passagers, répondit Robillard avec un respect de convenance.

— Bah ! Dégagez ou j'appelle les gardes de la cité ! rétorqua le vieux loup de mer coriace.

— Ce ne sera pas difficile, ironisa le magicien, désignant le quai, de l'autre côté de la *Dame aux jambes arquées*.

Le capitaine Pinnickers se retourna et aperçut une bonne centaine de soldats de la ville, alignés sur la jetée, le visage sinistre, prêts à livrer combat.

— Vous n'avez nulle part où fuir ou vous cacher, reprit Robillard. Je vous demande de nouveau votre accord, par courtoisie à votre égard. Dans votre propre intérêt, autorisez-nous, mon équipage et moi-même, à monter à bord de votre navire pour y trouver les hommes que nous recherchons.

— Mon navire ! dit Pinnickers, un doigt pointé sur sa poitrine.

— Sans quoi j'ordonne à mes hommes de lancer l'assaut, lança Robillard, dressé de façon impressionnante sur la rambarde de l'*Esprit follet de la mer* et ayant laissé de côté toute politesse. J'y ajouterai des sorts de destruction dont vous n'avez pas idée, après quoi nous fouillerons nous-mêmes votre épave.

Pinnickers, s'il parut quelque peu se ramasser sur lui-même, parvint à conserver une expression sévère et déterminée.

— Je vous laisse une dernière fois le choix, poursuivit Robillard, avec de nouveau ce ton moqueur faussement poli.

— Merveilleux…, grommela Pinnickers, qui, d'un geste d'impuissance, indiqua à Robillard et ses hommes qu'ils pouvaient monter à bord de son vaisseau.

Ils dénichèrent en très peu de temps le Requin et Tia-nicknick, que le magicien n'eut aucune difficulté à identifier. Ils mirent également la main sur un tube creux, objet intéressant, sur une poutre, non loin de l'homme-bête tatoué.

— Une sarbacane, dit Waillan Micanty en le présentant à Robillard.

— En effet, répondit ce dernier, qui, en l'examinant, eut tôt fait de confirmer l'usage de cette arme exotique. Que peut-on lancer avec ça ?

— De petits projectiles dont une extrémité est effilée de façon à entièrement combler le tube, expliqua Micanty, qui, pinçant les lèvres, souffla dans l'arme. Cette sarbacane ne fonctionnerait pas correctement si trop d'air s'échappait autour de la fléchette.

— Petits, dis-tu ? Comme une griffe de chat ? Avec un bout flexible et paré d'une plume, par exemple ?

Suivant le regard du magicien, qui observait les prisonniers, Waillan Micanty acquiesça, la mine sinistre.

* * *

Wulfgar était perdu, quelque part au-delà de la douleur, mollement suspendu par ses poignets menottés, aussi ensanglantés que déchiquetés. Les muscles du dos et du cou depuis longtemps tétanisés, il n'aurait pu que s'écrouler au sol si on l'avait relâché.

La douleur, trop intense, l'avait libéré de sa prison du moment mais, hélas pour lui, cette évasion ne l'avait conduit que vers un autre lieu de détention, un endroit plus noir encore, de très loin, et où il subissait des tortures qui dépassaient tout ce que les mortels pouvaient lui infliger. Des succubes, nus, tentants et affreusement superbes, voletaient autour de lui, tandis que l'immense glabrezu aux bras équipés de pinces le harcelait sans cesse, arrachant des parties de son corps l'une après l'autre, tout cela sous le rire démoniaque et permanent d'Errtu le conquérant ; Errtu, le grand balor qui haïssait Drizzt Do'Urden plus que tout autre mortel et déversait continuellement cette rage sur Wulfgar.

— Wulfgar ?

Cette voix, qui provenait de très loin, n'était pas gutturale et agressive, comme celle d'Errtu, mais douce et bienveillante.

Wulfgar connaissait ce piège, les faux espoirs et l'amitié simulée. Errtu le lui avait tendu à d'innombrables reprises alors qu'il avait sombré dans le désespoir. Cela le sortait du fond de ces vallées émotionnelles pour mieux le lâcher dans des dépressions plus profondes encore.

— J'ai parlé à Morik, dit la voix, que Wulfgar n'écoutait plus. Il clame votre innocence. (Malgré les soupirs dubitatifs poussés par Robillard, à ses côtés, Deudermont poursuivit :) Pourtant, le Requin vous accuse tous les deux.

Alors qu'il essayait de n'accorder aucune attention à ces mots, Wulfgar laissa échapper un grognement sourd, certain qu'il s'agissait d'Errtu, revenu le torturer.

— Wulfgar ? insista Deudermont.

— C'est inutile, lâcha catégoriquement Robillard.

— Aide-moi, mon ami, poursuivit le capitaine, lourdement appuyé sur une canne, n'ayant pas encore, loin de là, récupéré l'intégralité de ses forces. Dis-moi un mot qui me confirme ton innocence afin que je puisse ordonner au juge Jharkheld de te libérer.

Aucune réponse ne vint interrompre le grondement continu.

— Dis-moi la vérité, tout simplement. Je ne crois pas que tu sois impliqué mais je dois l'entendre de ta bouche si je veux exiger un procès équitable.

— Il ne peut pas vous répondre, capitaine, intervint Robillard. Il n'existe aucune vérité qui puisse le disculper.

— Tu as entendu Morik, répondit Deudermont.

Les deux hommes sortaient à l'instant de la cellule du voleur, qui avait assuré avec véhémence que Wulfgar et lui étaient innocents. Il avait expliqué que le Requin avait offert une forte somme pour la tête de Deudermont mais que Wulfgar et lui-même avaient refusé sans hésiter.

— Ce n'était qu'un tissu de mensonges, monté par un prisonnier désespéré, répondit Robillard.

— Il faudrait trouver un prêtre pour l'interroger. Ils sont nombreux à maîtriser des sorts capables de déceler la vérité.

— La loi de Luskan les interdit, dit le magicien. Trop de prêtres s'en serviraient selon leurs intérêts. Le juge privilégie sa façon – plutôt efficace – de mener les interrogatoires.

— Il torture les accusés jusqu'à les entendre admettre leur culpabilité, que ce soit la vérité ou non, précisa Deudermont.

— Il obtient des résultats, dit Robillard en haussant les épaules.

— Il fournit de quoi faire tourner son Carnaval.

— Combien de victimes du Carnaval sont innocentes, d'après vous, capitaine ? Même ceux qui n'ont pas commis le crime qui les y a conduits sont sans aucun doute responsables de nombreuses autres atrocités.

— C'est une façon assez cynique de voir la justice, mon ami.

— C'est la réalité.

Deudermont poussa un soupir et se retourna vers Wulfgar, attaché, grognant et refusant de se dire innocent, refusant de

prononcer le moindre mot. Il l'appela encore et alla jusqu'à lui donner une légère tape sur le flanc.

— Tu dois me donner une raison de croire Morik, lui dit-il.

Wulfgar sentit le toucher rassurant d'un succube, qui cherchait à l'attirer dans un enfer émotionnel. Avec un rugissement, il se déhancha et donna un coup de pied, qui ne fit qu'effleurer le capitaine. Surpris, ce dernier bascula tout de même en arrière et tomba à terre.

Robillard envoya aussitôt une boulette collante de sa baguette en direction des jambes de Wulfgar, qu'il cloua ainsi contre la paroi. Le géant commença à se débattre sauvagement mais, avec les poignets solidement maintenus et les jambes plaquées contre le mur, ses gestes ne firent rien d'autre qu'accentuer la douleur à hauteur des épaules.

Le magicien s'approcha de lui, sifflant et ricanant, et se mit à murmurer une incantation. Il empoigna l'entrejambe de Wulfgar et envoya une décharge électrique qui fit hurler de douleur le malheureux barbare.

— Non ! s'écria Deudermont, qui luttait pour se rétablir. Arrête !

Après une dernière torsion de la main, Robillard se retourna, le visage déformé par la haine.

— Vous faut-il d'autres preuves, capitaine ?

Deudermont voulut répliquer quelque chose mais ne trouva rien à redire à cela.

— Partons d'ici, lâcha-t-il finalement.

— Nous aurions mieux fait de ne pas venir du tout, marmonna Robillard.

Wulfgar se retrouva de nouveau seul, moins gêné par son poids car la matière visqueuse qui emprisonnait ses jambes le soutenait quelque peu. Cet effet ne tarda toutefois pas à se dissiper et il fut bientôt suspendu aux seules menottes, les muscles contractés sous ce nouvel afflux de douleur. Il sombra ailleurs, plus profondément et dans un abîme plus sombre encore que le précédent.

Il voulait se noyer dans une bouteille, il avait besoin du liquide brûlant pour libérer son esprit de ses souffrances.

12
Pour le bien de la famille

— Le marchand Banci souhaite s'entretenir avec vous, annonça l'intendant Témigast en faisant son apparition dans le jardin.

Le seigneur Féringal et Méralda y appréciaient les senteurs et le superbe spectacle des fleurs et du coucher de soleil orange vif, sur les eaux sombres.

— Faites-le venir ! répondit le jeune homme, ravi de montrer son récent trophée.

— Il vaudrait mieux que vous le rejoigniez, dit Témigast. Banci est quelqu'un de nerveux et il est pressé. Il ne plaira guère à Méralda et ne ferait que gâcher l'ambiance qui règne en ce jardin.

— Nous ne pouvons le permettre, convint le seigneur Féringal, qui, après un sourire adressé à son invitée et une légère caresse sur sa main, se dirigea vers le domestique.

Féringal passa devant Témigast, qui jeta un clin d'œil à Méralda pour lui signifier qu'il venait de lui éviter une longue et assommante rencontre. Loin de se sentir exclue, la jeune femme fut même surprise par la facilité avec laquelle Féringal avait accepté de la quitter.

Elle était désormais libre de profiter seule de ce fabuleux jardin, de toucher les fleurs à la texture soyeuse, de se prélasser dans leurs arômes sans la pression constante d'un homme amoureux, qui suivait chacun de ses mouvements du regard et des mains. Tout en savourant ce plaisir, elle se promit de s'offrir de nombreux moments comme celui-là, seule parmi ces plantes,

quand elle serait la dame du château.

Mais elle n'était pas seule. Elle se retourna et vit Priscilla, qui l'observait.

— C'est *mon* jardin, après tout, dit froidement la sœur du seigneur, alors qu'elle s'apprêtait à arroser une rangée de bleuets.

— C'est en effet ce que m'a dit l'intendant Témigast, répondit Méralda.

Priscilla ne dit rien, ne leva même pas la tête, concentrée sur sa tâche.

— J'ai été surprise de l'apprendre, poursuivit la paysanne en plissant les yeux. Il est si beau…

Priscilla se redressa instantanément, tout à fait consciente de l'insulte. Avec un air ouvertement agressif, elle s'approcha de Méralda, qui, l'espace d'un instant, crut qu'elle allait la frapper ou l'asperger avec le contenu de son arrosoir.

— Vous êtes la plus jolie, n'est-ce pas ? dit Priscilla. Et bien sûr, seule une charmante personne comme vous est capable de rendre un jardin aussi magnifique.

— La plus jolie intérieurement, rétorqua l'adolescente, sans reculer d'un pouce et devinant qu'elle avait surpris l'imposante Priscilla par son comportement. Et en effet, je m'y connais suffisamment en fleurs pour comprendre que c'est la façon dont vous leur parlez et les touchez qui les fait pousser. Excusez-moi, dame Priscilla, mais vous ne me montrez rien de ce côté de vous-même qui rend les fleurs si belles.

— Vous vous excusez ?

La châtelaine se raidit, les yeux écarquillés, stupéfaite par le franc-parler de cette paysanne, puis bafouilla un ou deux mots avant de se faire couper la parole par Méralda.

— Je le vois de mes propres yeux ; ceci est le plus beau jardin d'Auckney, dit la jeune femme, ponctuant ses paroles d'un regard aussi émerveillé qu'approbateur sur les fleurs. Moi qui vous croyais si haineuse…

Elle se tourna et regarda la sœur de Féringal droit dans les yeux, sans la moindre trace d'animosité. L'humeur revêche de Priscilla s'était d'ailleurs également calmée.

— J'y vois désormais plus clair ; quiconque capable de faire

d'un jardin un endroit si charmant doit l'être tout autant, même si cela ne se voit pas au premier abord, enchaîna Méralda, avec un sourire si désarmant que Priscilla elle-même y fut sensible.

— J'entretiens ce jardin depuis des années, reconnut celle-ci. Je plante, j'arrose, je cherche des fleurs susceptibles de fournir des couleurs chaque semaine de chaque été.

— Et c'est efficace. Je parie qu'il n'existe aucun jardin aussi somptueux à Luskan ni même à Eauprofonde.

Méralda ne put dissimuler un léger sourire quand elle vit Priscilla rougir ; elle avait trouvé le point faible de la maîtresse des lieux.

— C'est un joli jardin, c'est vrai, convint Priscilla. Cependant, on en trouve d'aussi grands que le château d'Auck à Eauprofonde.

— Plus grands, même, mais certainement pas aussi beaux, insista Méralda.

Priscilla se mit de nouveau à bégayer, clairement étonnée par ces compliments inattendus.

— Merci, parvint-elle à articuler. (Son visage joufflu s'illumina d'un large sourire que Méralda ne lui aurait jamais imaginé.) Cela vous plairait-il de voir quelque chose de spécial ?

Bien que dans un premier temps sur ses gardes, car encore réticente à faire confiance à Priscilla, Méralda décida de lui laisser une chance. Priscilla la prit par la main et l'entraîna dans le château, lui fit traverser deux pièces étroites, puis descendre un escalier secret qui débouchait sur une petite cour en plein air, qui donnait l'impression de n'être qu'un trou dans la conception du bâtiment, un espace vide à peine assez large pour permettre aux deux femmes de s'y tenir côte à côte. Méralda poussa un rire de joie quand elle découvrit cet endroit, non pas en raison des murs, qui n'étaient rien d'autre que des parois de pierre craquelées, mais plutôt de ce qu'elle aperçut au centre de la cour ; une rangée de coquelicots, la plupart de l'habituel rouge profond et quelques-uns d'un rose délicat, une variété que la jeune femme ne reconnaissait pas.

— C'est ici que je travaille sur mes plantes, expliqua Priscilla en guidant Méralda vers les pots. (Elle s'agenouilla tout d'abord devant les coquelicots rouges, dont elle caressa les tiges d'une

main, tout en écartant les pétales de l'autre afin d'en dévoiler le cœur foncé.) Sentez comme la tige est dure.

Méralda tendit la main vers l'une des solides fleurs et acquiesça, puis Priscilla se releva brusquement et conduisit son invitée vers les pots dans lesquels poussaient les coquelicots plus clairs. Elle fit de nouveau apparaître le cœur d'une de ces fleurs, lequel se révéla blanc et non pas noir. Lorsqu'elle effleura une tige de cette variété, Méralda constata qu'elle était nettement plus fragile que les celles des fleurs précédentes.

— J'ai croisé des années durant des plants de plus en plus légers, dit Priscilla. Jusqu'à obtenir ceci, un coquelicot très différent des originaux.

— Le coquelicot Priscilla ! s'enthousiasma Méralda, qui fut ravie de voir son hôte ordinairement si revêche éclater d'un rire franc. Vous avez mérité de donner votre nom à cette variété ! Vous devriez en proposer aux marchands qui font escale ici, au cours de leur trajet entre Hundelpierre et Luskan. Les dames de Luskan ne seraient-elles pas prêtes à payer une bonne somme pour de si beaux coquelicots ?

— Les marchands qui s'arrêtent à Auckney ne sont intéressés que par le commerce de biens utiles, répondit Priscilla. Outils, armes, nourriture, boisson, toujours de la boisson, et peut-être parfois de l'ivoire de Dix-cités… Le seigneur Féri en possède d'ailleurs une jolie collection.

— Comme j'aimerais la voir !

Priscilla lui adressa un regard plutôt étrange.

— Vous la verrez, j'imagine, dit-elle, plutôt sèchement, comme si elle s'était soudain rappelé que cette adolescente n'était pas une domestique paysanne ordinaire mais la femme que serait bientôt la dame d'Auckney.

— Vous devriez tout de même vendre vos fleurs, insista Méralda de façon encourageante. Peut-être à Luskan, sur les marchés à ciel ouvert dont j'ai entendu dire qu'ils étaient fantastiques.

Un sourire, léger, revint sur le visage de Priscilla.

— Oui, enfin… nous verrons, répondit-elle, son ton hautain retrouvé. Seuls les paysans braillent sur les marchés pour vendre leur marchandise.

Méralda ne fut pas trop décontenancée ; elle avait accompli ce jour-là davantage de progrès auprès de Priscilla qu'elle avait imaginé en effectuer en une vie.

— Ah ! Vous voilà, dit alors l'intendant Témigast, sur le seuil de la porte qui donnait dans le château, apparu comme à l'accoutumée au moment idéal. Je vous prie de nous pardonner, chère Méralda ; le seigneur Féringal sera retenu pour affaires toute la soirée, j'en ai peur. Banci, qui peut se révéler redoutable en négociations, a apporté quelques objets qui l'intéressent. Il m'a chargé de vous demander si cela vous plairait de venir lui rendre visite demain, en journée.

Méralda se tourna vers Priscilla, à la recherche d'un signe, mais la sœur du seigneur s'occupait de nouveau de ses fleurs, comme si personne ne s'était trouvé en sa compagnie.

— Dites-lui que je viendrai certainement, répondit la jeune femme.

— J'espère que vous n'êtes pas trop fâchée contre nous, s'excusa encore Témigast, ce qui fit rire Méralda, pour qui cette éventualité semblait absurde. Très bien. Peut-être devriez-vous partir dès maintenant ; le carrosse vous attend et je redoute qu'un orage éclate ce soir.

— Vos coquelicots Priscilla sont les plus belles fleurs que j'aie jamais vues, dit la jeune femme à sa future belle-sœur.

Celle-ci la retint par le pli de sa robe, et quand elle se retourna, Méralda, déjà surprise par ce geste, fut tout à fait stupéfaite de voir Priscilla lui tendre un petit coquelicot rose.

Elles échangèrent un sourire, après quoi Méralda passa devant Témigast pour regagner le château proprement dit. L'intendant hésita à la suivre et se tourna vers dame Priscilla.

— Une amie ? hasarda-t-il.

— Loin de là, répondit froidement la châtelaine. J'espère seulement qu'elle laissera mes fleurs en paix si elle en possède une.

Cette remarque fit glousser Témigast, qui eut droit à un regard glacial de la part de Priscilla.

— Avoir une amie n'est sans doute pas une aussi mauvaise chose que vous semblez le croire, observa-t-il.

Il fit demi-tour et se hâta de rattraper Méralda, laissant

Priscilla agenouillée dans son jardin privé, seule avec des pensées aussi étranges qu'inattendues.

* * *

Méralda emporta avec elle de nombreuses idées naissantes sur le trajet qui la mena du château d'Auck à sa maison. Elle estimait s'être bien comportée vis-à-vis de Priscilla et alla même jusqu'à espérer qu'elles deviennent un jour de véritables amies.

Elle éclata de rire quand cette idée lui traversa l'esprit. Il lui était en réalité impossible d'imaginer une amitié sincère avec Priscilla, qui se considérerait toujours comme supérieure à elle.

Néanmoins, Méralda savait désormais mieux à quoi s'en tenir, non pas du fait de ces instants partagés avec cette femme ce jour-là mais grâce à ceux vécus quelques heures auparavant auprès de Jaka Sculi. Il lui semblait désormais beaucoup mieux comprendre le monde, ou tout du moins les aspects qui la concernaient. La nuit précédente avait tenu un rôle de pivot dans sa vie, au cours duquel elle avait eu la sensation de contrôler son propre destin, d'accepter les considérables et moins séduisantes responsabilités qui s'étaient trouvées sur son chemin. Oui, elle jouerait le jeu avec le seigneur Féringal, elle le précéderait dans la chapelle du château d'Auck le jour de leur mariage. Il lui offrirait, à elle et, plus important, à sa famille, ce dont ils auraient besoin. Si de tels bénéfices en coûtaient à Méralda, c'était un prix que cette femme, et non plus cette jeune fille, était prête à consentir, non sans une certaine maîtrise des événements.

Elle était toutefois soulagée de ne pas avoir beaucoup vu le seigneur Féringal ce soir-là ; elle aurait eu beaucoup de mal à conserver son sang-froid et à ne pas rire quand il aurait essayé de s'imposer à elle.

Souriante et satisfaite, elle laissa son regard s'égarer par la fenêtre du coche, tandis que la route sinueuse défilait. Soudain, elle le vit et son sourire s'évanouit instantanément. Jaka Sculi était perché sur une éminence rocheuse, silhouette solitaire dont les yeux étaient rivés sur l'endroit où le cocher avait l'habitude de laisser Méralda descendre.

Celle-ci se pencha aussitôt par la fenêtre opposée, de façon à ne pas être vue par Jaka, et s'adressa à Liam Portenbois :

— Conduisez-moi jusqu'à chez moi, ce soir, brave cocher.

— J'espérais justement que vous me le demanderiez, mademoiselle Méralda, répondit le gnome. Un de mes chevaux semble avoir un problème avec un fer. Peut-être votre père possède-t-il une barre et un marteau ?

— Bien sûr, assura Méralda. Menez-moi chez moi et je suis certaine que mon père vous aidera à réparer ce fer.

— Parfait, dans ce cas ! conclut le cocher, avant de légèrement faire claquer les rênes, lançant ainsi les montures sur un trot un peu plus soutenu.

Méralda se carra sur la banquette et observa, à travers la fenêtre, la silhouette élancée qu'elle devinait être Jaka, d'après son allure abattue. Alors qu'elle visualisait précisément l'expression du jeune homme dans son esprit, elle fut près de changer d'avis et de demander à Liam de la laisser sortir. Peut-être devait-elle de nouveau retrouver Jaka et faire une dernière fois l'amour avec lui sous les étoiles, être libre pour une nuit supplémentaire… Peut-être devait-elle s'enfuir avec lui et vivre sa vie en pensant à elle et non pas à d'autres personnes.

Non, elle ne pouvait pas infliger cela à sa mère, à son père et à Tori. Méralda était consciente que ses parents dépendaient de son choix, le bon étant d'oublier l'affection qu'elle éprouvait pour Jaka Sculi.

Le carrosse s'immobilisa devant la maison des Ganderlay et le vif Liam Portenbois sauta à terre et ouvrit la portière de sa passagère avant que celle-ci ait posé la main sur le loquet.

— Inutile de faire tout ça, lui dit-elle quand le gnome l'aida à descendre du véhicule.

— Vous serez bientôt la dame d'Auckney, lui répondit le cocher, avec en prime un sourire et un clin d'œil. Je ne peux pas vous traiter comme une paysanne, si ?

— Ce n'est pas si désagréable, répondit Méralda. D'être une paysanne, j'entends. (Liam rit de bon cœur.) Ça me permet de sortir du château la nuit.

— Et d'y retourner quand vous le souhaiterez. L'intendant Témigast m'a mis à votre disposition, mademoiselle Méralda. Je

peux vous conduire, vous et votre famille, où vous le désirez.

Méralda offrit un grand sourire au gnome et le remercia d'un signe de la tête, puis elle remarqua que son père, le visage sinistre, avait ouvert la porte et se tenait devant la maison.

— Papa ! s'exclama-t-elle. Peux-tu aider mon ami… (Elle s'interrompit et se tourna vers le cocher.) Eh bien ! Je ne connais même pas votre nom !

— Les nobles dames ne prennent généralement pas le temps de me le demander, répondit-il, ce qui les fit encore rire tous les deux. D'autre part, nous nous ressemblons tous pour vous autres géants. (Il lui adressa un clin d'œil malicieux et s'inclina.) Liam Portenbois, à votre service.

Dohni Ganderlay s'approcha et lâcha sur un ton suspicieux :

— Tu n'es pas restée longtemps au château, ce soir.

— Le seigneur Féringal est occupé avec un marchand, expliqua Méralda. J'y retourne demain. Liam a un problème avec un fer de l'un de ses chevaux ; peux-tu l'aider ?

Dohni posa les yeux sur le cocher et hocha la tête.

— Certainement. Et toi, rentre à la maison, ta mère est retombée malade.

Méralda se précipita à l'intérieur et trouva sa mère alitée, de nouveau prise par une violente fièvre et les yeux creusés. Tori était agenouillée près du lit, une tasse d'eau dans une main et une serviette humide dans l'autre.

— C'est revenu juste après ton départ, dit Tori en évoquant le mal qui rongeait Biaste depuis plusieurs mois.

Méralda voulut se laisser tomber et éclater en sanglots quand elle posa les yeux sur sa mère, qui semblait extrêmement faible et dont il était impossible de prévoir l'évolution de l'état. On aurait dit que Biaste Ganderlay avait évolué sur un fil surplombant sa tombe, jour après jour. Méralda savait désormais que seul le courage de sa mère lui avait permis de tenir ces derniers jours, depuis que le seigneur Féringal s'intéressait à sa fille. Désespérée, la jeune femme se raccrocha au seul remède dont elle disposait.

— Oh ! Maman ! dit-elle, feignant l'exaspération. Tu crois que tu as choisi un bon moment pour encore tomber malade ?

— Méralda, haleta Biaste, ce seul mot constituant un

véritable effort pour elle.

— On va te remettre sur pied et vite ! insista l'adolescente avec un air sévère.

— Méralda ! se lamenta Tori.

— Je t'ai parlé du jardin de dame Priscilla, poursuivit Méralda, sans tenir compte des protestations de sa sœur. Rétablis-toi, et vite, parce que demain, tu viens avec moi au château. Nous nous promènerons ensemble dans le jardin.

— Et moi ? supplia Tori.

En se tournant vers sa cadette, Méralda remarqua qu'elles n'étaient plus seules ; Dohni se tenait sur le seuil de la porte, appuyé contre le montant et une expression de surprise peinte sur son visage fort mais las.

— Oui, Tori, tu peux venir avec nous, répondit-elle, faisant de son mieux pour ne pas accorder d'attention à son père. Promets-moi que tu seras sage !

— Oh ! Maman, guéris vite ! s'écria Tori en serrant la main de sa mère.

La malade parut reprendre quelques couleurs en ces instants.

— Cours voir le cocher, Tori, dit Méralda. Il s'appelle Liam. Dis-lui que nous aurons besoin de ses services, pour qu'il nous conduise toutes les trois au château, demain en milieu de journée. On ne peut pas faire marcher maman sur ce long trajet.

Tori décampa et Méralda se pencha sur sa mère.

— Guéris vite, murmura-t-elle en l'embrassant sur le front.

Biaste sourit et acquiesça ; elle allait essayer.

Méralda sortit de la pièce sous le regard insistant de son père et l'entendit tirer le rideau de la chambre de ses parents avant de la suivre jusqu'au centre de la salle à manger.

— Te permettra-t-il de les faire venir avec toi ? demanda Dohni, à voix basse pour ne pas être entendu par Biaste.

Méralda haussa les épaules.

— Je vais devenir sa femme et c'est lui qui l'a voulu. Il serait bien stupide de me refuser cette faveur.

Le visage éclairé d'un sourire reconnaissant, Dohni Ganderlay tomba dans les bras de sa fille, qu'il serra contre lui. Bien que ne le voyant pas, Méralda sut qu'il avait fondu en

larmes.

Elle lui rendit avec force son étreinte et se blottit contre la puissante épaule paternelle ; bien que promue au rang de courageux soldat se battant pour le bien de la famille, il était évident qu'elle restait à de nombreux égards une fillette apeurée.

Comme ce fut bon pour elle d'être rassurée, de savoir qu'elle agissait de la bonne façon, quand son père l'embrassa sur la tête !

* * *

Juché au sommet de la colline, non loin de là, Jaka Sculi observait Dohni Ganderlay aider le cocher à réparer un fer à cheval. Les deux hommes parlaient et riaient comme de vieux amis. Au vu de la façon dont l'avait traité Dohni Ganderlay la nuit précédente, ce spectacle eut presque raison du pauvre et jaloux Jaka. Dohni ne comprenait-il donc pas que le seigneur Féringal désirait les mêmes choses que ce pour quoi il l'avait puni ? Cet homme ne saisissait-il donc pas que les intentions de Jaka était meilleures que celles du jeune noble, qu'il correspondait mieux au niveau social de Méralda et constituerait par conséquent un meilleur choix pour elle ?

Dohni regagna alors sa maison, d'où Tori sortit peu après, bondissant de joie, pour se précipiter vers le cocher, avec qui elle se mit à discuter.

— N'ai-je donc aucun allié ? se demanda à voix basse le jeune paysan, tout en se mordillant la lèvre inférieure avec humeur. Sont-ils tous dressés contre moi, aveuglés par les richesses et le prestige immérités de Féringal Auck ? Sois maudite, Méralda ! Comment peux-tu ainsi me trahir ?

Il criait, à présent, sans se soucier d'être entendu par Tori ou le cocher.

Il ne pouvait plus les regarder. Il serra les poings et les plaqua violemment sur les yeux, avant de se laisser tomber, le dos sur le sol dur.

— Où se trouve la justice dans cette vie ? s'exclama-t-il. Quelle malédiction d'être né pauvre, alors que la cape d'un roi

me conviendrait mieux ! Quelle est cette justice qui permet à cet idiot de Féringal de revendiquer un tel trophée ? Quel ordre universel a décrété que l'argent était plus puissant que le cran ? Maudite soit cette vie ! Et maudite soit Méralda !

Beaucoup plus tard, alors que Liam Portenbois était depuis longtemps reparti, après avoir réparé le fer à cheval et partagé une chope avec Dohni Ganderlay, que Biaste avait enfin sombré dans un sommeil confortable, que Méralda avait confié à Tori tout ce qu'elle avait vécu avec Jaka, Féringal, Priscilla et Témigast, et que l'orage annoncé par l'intendant était arrivé dans toute sa furie, bombardant Jaka, toujours allongé, d'une pluie battante, tandis qu'il se faisait fouetter par les vents océaniques glacés, le jeune homme était encore étendu là, à marmonner des jurons et miauler comme un chat pris au piège.

Il n'était toujours pas parti quand les nuages furent balayés et laissèrent la place à un somptueux lever de soleil, alors que les paysans commençaient à se rendre aux champs. L'un d'eux, le seul nain du groupe, s'approcha de lui et lui donna un léger coup de botte.

— T'es mort ou ivre mort ? lui demanda la petite créature.

Jaka roula sur le côté pour s'écarter du nain, étouffant le gémissement que provoquèrent ses articulations et muscles raidis. Trop blessé dans son amour-propre pour répondre, trop furieux pour affronter quiconque du regard, le jeune homme se leva et partit en courant.

— Quel drôle d'oiseau, celui-là, commenta le nain, que ses compagnons approuvèrent en hochant la tête.

Beaucoup plus tard, ce matin-là, les vêtements secs mais toujours frigorifié par le vent de la nuit et la peau encore profondément marquée par la pluie, Jaka regagna les champs pour y effectuer sa journée de travail. Il dut y subir les réprimandes de son supérieur et les taquineries de ses collègues. Il fit de son mieux pour travailler correctement mais ce ne fut qu'une lutte, tant ses pensées restaient embrouillées et son esprit déchiré, tandis que le soleil implacable harcelait sa peau moite.

Les choses ne firent qu'empirer quand il vit passer sur la route, en contrebas, le carrosse du seigneur Féringal, d'abord en

direction de la maison de Méralda puis dans le sens inverse, transportant plusieurs passagers.

Ils étaient tous contre lui.

* * *

Méralda apprécia beaucoup plus que les précédentes cette journée au château d'Auck, malgré le comportement du seigneur Féringal, qui ne fit guère d'efforts pour cacher son mécontentement quand il découvrit qu'il ne profiterait pas seul de sa future épouse. Quant à Priscilla, elle enrageait à la simple pensée de ces trois paysannes se promenant dans son merveilleux jardin.

Malgré cela, Féringal eut tôt fait de surmonter sa déception et Priscilla, grâce à des toux discrètes de Témigast en guise de rappels à l'ordre, fit preuve d'une certaine politesse. Tout ce qui importait pour Méralda était de voir sa mère sourire, offrir son visage aux rayons du soleil et se laisser bercer par la chaleur et les douces senteurs. Cela renforçait encore la résolution de la jeune femme et lui donnait de l'espoir pour l'avenir.

Elles ne restèrent pas longtemps au château, une heure dans le jardin, un léger déjeuner, puis une nouvelle promenade parmi les fleurs. Afin de se faire pardonner la présence imprévue de sa mère et de sa sœur, Méralda demanda au seigneur Féringal de les accompagner dans le carrosse, le temps du trajet de retour à la maison des Ganderlay. Ils quittèrent donc Priscilla, la mine revêche, et Témigast aux portes du château.

— Des paysannes, grommela Priscilla. Mon frère mériterait que je le frappe pour le punir d'avoir fait venir de telles personnes au château d'Auck.

Témigast laissa échapper un petit rire, tant cette remarque était prévisible.

— Elles ne sont pas très cultivées, c'est certain, reconnut-il. Mais pas désagréables pour autant.

— Elles vivent dans la terre.

— Peut-être considérez-vous cette situation de façon erronée ? suggéra Témigast avec un sourire ironique.

— Il n'y a qu'une seule façon de considérer les paysans,

rétorqua la châtelaine. Il faut les regarder de haut.

— Les Ganderlay ne seront bientôt plus des paysans, dit l'intendant, qui ne put résister à l'envie de rappeler ce détail.

Priscilla eut un rire moqueur et empreint de doute.

— Peut-être devriez-vous voir cela comme un défi ? proposa Témigast, qui marqua une pause, le temps que Priscilla le dévisage avec curiosité. Comme faire germer une fleur délicate d'un bulbe.

— Les Ganderlay ? Délicats ?

— Peut-être pourraient-ils le devenir avec l'aide de dame Priscilla Auck… Quel succès ce serait pour elle de les éclairer, un haut fait dont son frère se vanterait auprès de chaque marchand de passage, une victoire éclatante qui parviendrait à n'en pas douter aux oreilles de la société de Luskan. Un accomplissement supplémentaire à porter au crédit de Priscilla.

La sœur du seigneur poussa un nouveau grognement, toutefois sans grande conviction, et n'ajouta rien, pas même ses habituelles insultes marmonnées. Alors qu'elle s'éloignait, son expression se fit pensive, comme si elle était en train d'échafauder quelque chose.

Témigast comprit qu'elle avait mordu à l'hameçon, qu'elle l'avait en tout cas flairé. Le vieil intendant secoua la tête ; il ne cesserait jamais d'être étonné par la façon qu'avaient les nobles de se considérer si supérieurs à ceux qu'ils dirigeaient, alors qu'ils ne devaient cet état de fait qu'à leur naissance.

13
Le Carnaval du Prisonnier

Ce fut une heure de coups et d'insultes, durant laquelle les paysans surexcités leur jetèrent de la nourriture avariée et leur crachèrent au visage.

Ce fut une heure dont Wulfgar n'eut même pas conscience, tant il se trouvait loin du spectacle proposé au Carnaval du Prisonnier, si bien caché dans un recoin émotionnel qu'il était le seul à connaître, un endroit créé grâce à sa discipline mentale et qui lui avait permis de survivre aux tortures infligées par Errtu, qu'il ne voyait même pas les visages déformés et haineux de la foule, pas plus qu'il n'entendit l'assistant du juge haranguer les spectateurs quand Jharkheld les rejoignit sur l'immense estrade. Comme les trois autres, le barbare était attaché, les mains dans le dos et contre un solide poteau en bois. Des poids lui avaient en outre été enchaînés aux chevilles et un autre autour du cou, ce dernier suffisamment lourd pour faire baisser la tête au puissant Wulfgar.

Il avait vu la foule avec une clarté parfaite ; les paysans, qui piaillaient et réclamaient en hurlant du sang et des tortures, les gardes ogres, excités, presque joyeux, qui s'occupaient du public, et enfin les autres malheureux prisonniers. Il les avait bel et bien vus mais son esprit les avait transformés en autre chose, en des êtres démoniaques, les visages froissés et lubriques des laquais d'Errtu déversant sur lui leur bave acide et l'agressant avec des crocs acérés et leur épouvantable haleine.

Il sentait le brouillard du domaine d'Errtu, les Abysses sulfuriques lui brûlaient les narines et la gorge, ce qui ajoutait

une piqûre supplémentaire à ses innombrables blessures. Il sentait les démangeaisons des mille-pattes et des araignées qui se faufilaient sur et sous sa peau. Le laissant toujours aux portes de la mort. Dans laquelle il souhaitait en permanence basculer.

Alors que ces sévices se poursuivaient, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, Wulfgar était parvenu à s'échapper dans un minuscule recoin de sa conscience, où il s'enfermait et oubliait ce qui se déroulait autour de lui. En ce jour, au Carnaval, il s'était de nouveau réfugié en ce lieu.

L'un après l'autre, les prisonniers furent détachés de leur poteau et exhibés de tous côtés, parfois suffisamment près des spectateurs pour être frappés, d'autres fois menés aux instruments de torture, parmi lesquels on dénombrait des fouets, un appareil à poulie destiné à hisser ses victimes dans les airs au moyen d'un pieu fixé sous les bras et attaché dans le dos, des bracelets de cheville pour pendre à l'envers les prisonniers, qui étaient ensuite trempés dans des bassines d'eau crasseuse ou, dans le cas de l'infortuné Requin, dans un seau rempli d'urine. Le pirate borgne hurla presque tout du long, tandis que Tia-nicknick et Wulfgar acceptèrent stoïquement les punitions, quelles qu'elles furent, que leur administra l'assistant du juge, ce sans émettre d'autre son que d'occasionnels et inévitables halètements quand leurs poumons se vidèrent. Morik, quant à lui, ne se laissa pas démonter et clama son innocence tout en lançant des piques pleines d'esprit, ce qui ne lui valut que d'être frappé davantage.

Le juge Jharkheld fit enfin son apparition, sous les huées et les acclamations, vêtu d'une épaisse robe et d'un couvre-chef noirs et portant un tube à parchemin argenté. Il avança jusqu'au centre de l'estrade et se plaça entre les prisonniers, de façon à les regarder droit dans les yeux l'un après l'autre.

Puis il se dirigea vers la foule et, dans un geste théâtral, brandit le rouleau, ces documents accablants, déclenchant ainsi encore plus de cris impatients. Prenant soin de détacher chacun de ses gestes, qui provoquaient des réactions allant crescendo de la part de la masse venue assister au spectacle, Jharkheld ôta le bouchon du tube et en sortit les parchemins, qu'il déroula et montra au public, un par un, tout en lisant le nom de chaque

prisonnier.

Le juge, cet aboyeur du Carnaval chargé d'ordonner les sévices, ressemblait beaucoup à Errtu, jusqu'à sa voix, qui paraissait aux oreilles de Wulfgar similaire à celle du grand balor ; râpeuse, gutturale et inhumaine.

— Je vais vous conter une histoire, commença Jharkheld. Une histoire de traîtrise et de duperie, d'abus d'amitié et de tentative de meurtre dans l'espoir de s'enrichir. (Il éleva la voix et désigna le Requin.) Cet homme ! Cet homme m'a tout avoué et l'horreur des faits m'empêche de trouver le sommeil depuis lors.

Le magistrat se mit à décrire le crime tel que le pirate le lui avait relaté ; tout était parti d'une idée de Morik, d'après ce misérable. Le voleur et Wulfgar avaient attiré Deudermont sur un espace dégagé afin que Tia-nicknick puisse le piquer avec son projectile empoisonné. Morik était censé lui aussi s'en prendre au capitaine, avec un poison d'un autre type, pour s'assurer que les prêtres ne puissent sauver la victime, mais les gardes de la cité étaient intervenus trop tôt pour lui permettre de porter ce second assaut. Le Requin avait également juré avoir tout tenté pour dissuader ses comparses, hélas il n'avait prévenu personne par crainte des représailles de Wulfgar, qui l'avait d'après lui menacé de le décapiter et de faire rouler sa tête dans toutes les rues de Luskan.

Suffisamment de personnes présentes avaient déjà été victimes de la brusquerie du barbare, au *Coutelas*, pour rendre ce détail crédible.

— Vous êtes tous les quatre accusés de complot et de tentative de meurtre sur la personne du bon capitaine Deudermont, visiteur régulier de grande qualité de notre bonne ville, conclut Jharkheld quand il eut achevé son récit et que huées et quolibets se furent calmés. Vous êtes tous les quatre accusés d'avoir sérieusement blessé un de vos semblables. Dans l'intérêt de la justice et de l'équité, nous entendrons vos réactions face à ces charges. (Il s'approcha du Requin.) Ai-je relaté ce récit de façon fidèle à vos propos ?

— Oui, monsieur, oui ! répondit avec empressement le pirate. C'est eux qui ont tout fait ! C'est eux !

De nombreux spectateurs crièrent leurs doutes à ce sujet, tandis que d'autres éclatèrent de rire en se moquant de cet homme qui se défendait de façon si ridicule.

— Monsieur Requin, poursuivit Jharkheld. Vous reconnaissez-vous coupable de la première accusation ?

— Je suis innocent !

Le malfrat était visiblement persuadé que sa coopération lui permettrait d'échapper aux pires tortures du Carnaval, cependant les cris de la foule noyèrent presque totalement sa voix.

— Vous reconnaissez-vous coupable de la seconde charge portée contre vous ?

— Je suis innocent ! répéta le Requin sur un ton de défi, qu'il ponctua d'un sourire édenté adressé au juge.

— Coupable ! hurla une vieille femme. Il est coupable et il mérite de mourir atrocement pour avoir essayé de faire accuser d'autres que lui !

Cent cris s'élevèrent pour soutenir ce point de vue, ce qui n'ôta pas son sourire au Requin, pas plus que sa confiance manifeste. Jharkheld fit quelques pas en direction de l'avant de la plate-forme et leva les mains afin de calmer la foule.

— Les aveux du Requin nous ont permis de déclarer les autres prisonniers coupables, aussi lui avons-nous promis une certaine clémence pour sa coopération. (Ces mots provoquèrent un brouhaha de cris et de sifflets.) Pour son honnêteté et en tenant compte du fait qu'il n'a pas été directement impliqué – ce sont là ses propres paroles, que ses complices n'ont pas remises en cause.

— Moi, je les remets en cause ! s'écria alors Morik, déclenchant de ce fait de nombreux cris dans le public.

Jharkheld se contenta de faire un signe à un garde, qui, de l'extrémité de sa massue, frappa Morik en plein ventre.

Le magistrat ne tint pas compte des nouvelles huées qui s'élevèrent dans la foule, ce qui fit s'élargir le sourire sur le visage du rusé Requin.

— Nous lui avons promis d'être indulgents, reprit Jharkheld en levant les mains, comme s'il lui était impossible de revenir sur cette décision. C'est pourquoi nous le tuerons rapidement.

Le sourire disparut instantanément du visage du Requin, tandis que les sifflets laissaient la place à un concert d'acclamations.

Alors qu'il balbutiait des protestations et que ses jambes se dérobaient sous lui, le pirate fut traîné jusqu'à un billot, devant lequel on le força à s'agenouiller.

— Je suis innocent ! cria-t-il, avant d'être brutalement interrompu quand l'un des soldats lui plaqua le visage contre le panneau de bois.

Un immense bourreau armé d'une monstrueuse hache s'approcha du condamné.

— Le coup ne sera pas net si tu t'agites, lui glissa un autre garde.

— Mais vous m'aviez promis ! se plaignit le Requin en levant la tête, que les soldats plaquèrent de nouveau sur le billot.

— Cesse de remuer ! lui ordonna l'un d'eux.

Terrorisé, le Requin parvint à se dégager ; il tomba sur la plate-forme et se mit à rouler sur lui-même, désespéré. Les gardes le coincèrent dans un chahut indescriptible, tandis qu'il se défendait à coups de pied et que jaillissaient, des quatre coins de la place, d'affreuses suggestions d'exécution :

— Pendez-le !

— La tête sous l'eau !

* * *

— Merveilleux rassemblement, dit sur un ton sarcastique le capitaine Deudermont à Robillard.

Escortés par quelques membres de l'équipage de l'*Esprit follet de la mer*, ils s'étaient infiltrés dans la foule qui trépignait et hurlait.

— C'est la justice, répondit avec fermeté le magicien.

— Je me demande si c'est de la justice ou un spectacle, dit le capitaine d'un air pensif. La ligne qui sépare ces deux choses est très fine, mon ami, et à voir cette exhibition presque quotidienne, j'en viens à croire que les autorités de Luskan l'ont depuis longtemps franchie.

— C'est vous qui avez voulu venir ici.

— Mon devoir est d'assister à cette exécution, répondit Deudermont.

— Je pensais à Luskan, précisa Robillard. C'est vous qui avez tenu à faire escale dans cette cité, capitaine. J'avais opté pour Eauprofonde.

Deudermont jeta un regard sévère à son ami magicien mais ne trouva rien à redire à cela.

* * *

— Arrête de gigoter ! cria un garde au Requin, qui se débattait de plus belle, donnant des coups de pied et glapissant avec l'énergie du désespoir.

Il parvint à se dégager quelques instants, pour la plus grande joie des spectateurs, qui appréciaient particulièrement ce numéro, et croisa par inadvertance le regard de Jharkheld. Ce dernier le dévisagea avec un air si intense et menaçant que le Requin s'immobilisa aussitôt.

— Qu'on l'écartèle, dit le juge, avec une lenteur volontaire.

Les cris de joie du public redoublèrent.

Le Requin n'avait assisté à cet ultime type d'exécution qu'à seulement deux reprises au cours de ses années passées à Luskan, ce qui suffit à le faire blêmir, trembler de tous ses membres et même, devant des milliers de personnes, mouiller son pantalon.

— Vous m'aviez promis…, balbutia-t-il, à peine capable de reprendre sa respiration, toutefois assez fort pour que le juge l'entende et s'approche de lui.

— Je t'ai promis ma clémence, dit Jharkheld à voix basse. Je ne serai fidèle à ma parole que si tu coopères. À toi de choisir.

Les spectateurs suffisamment bien placés pour entendre ces mots émirent des grognements de protestation, auxquels Jharkheld n'accorda aucune attention.

— J'ai quatre chevaux qui attendent, rappela le magistrat.

Le Requin se mit à pleurer.

— Portez-le sur le billot, ordonna le juge aux gardes.

Cette fois, le Requin ne fit pas le moindre geste contre eux, n'opposa aucune résistance quand ils le traînèrent et le

forcèrent à s'agenouiller et à baisser la tête.

— Vous m'aviez promis…, pleurnicha le pirate, dont ce furent les derniers mots.

Le froid magistrat se contenta de sourire et hocher la tête ; non pas au Requin mais à l'imposant bourreau qui se tenait à côté de lui.

L'énorme hache s'abattit et la foule poussa à l'unisson un cri qui se changea vite en huées. La tête du Requin tomba et roula un peu plus loin, sur la plate-forme. Un soldat se précipita pour s'en emparer et la brandit devant le corps décapité. D'après la légende, avec un coup parfaitement net et un garde vif, la victime pouvait rester consciente encore un instant, suffisamment longtemps pour voir son propre corps, le visage décomposé en une expression d'horreur totale des plus exquises.

Ce ne fut toutefois pas le cas cette fois ; le Requin arborait toujours ce même air triste.

* * *

— Magnifique, murmura ironiquement Morik, à l'autre extrémité de l'estrade. Cela dit, c'est de loin un meilleur sort que celui qui nous attend aujourd'hui.

Placés chacun d'un côté de lui, ni Wulfgar ni Tia-nicknick ne réagirent.

— Magnifique, vraiment…, répéta le voleur désespéré.

Se trouver dans une situation catastrophique n'était pas une nouveauté pour Morik, cependant c'était la première fois qu'il se sentait totalement dépourvu de solutions. Il jeta un regard de mépris à Tia-nicknick, puis se tourna vers Wulfgar, qui semblait si impassible et éloigné de la scène terrifiante qui se déroulait devant eux que Morik se prit à lui envier son état, qui frôlait l'inconscience.

Il entendit ensuite Jharkheld poursuivre son discours et exciter la foule. Le juge se désolait de l'exécution peu distrayante du Requin et expliquait la nécessité de telles mesures de clémence, sans lesquelles personne ne passerait aux aveux.

Morik tâcha de ne plus écouter le bavardage de Jharkheld et se réfugia en esprit en un lieu où il était en sécurité et heureux. Il songea à Wulfgar, à la façon dont, contre toute attente, ils étaient devenus amis. Ils avaient été rivaux dans un premier temps, alors que le barbare se forgeait une réputation dans la rue Demi-Lune, notamment après avoir tué cette brute épaisse qu'était Casseur-de-Tronc.

Seul voyou restant à devoir protéger sa réputation, Morik avait envisagé d'éliminer Wulfgar, même si l'assassinat n'avait jamais véritablement été sa méthode préférée.

C'est alors qu'était survenue cette étrange rencontre. Un elfe noir – un de ces fichus drows ! – était venu lui rendre visite dans la chambre qu'il louait, sans prévenir, et lui avait demandé de garder un œil sur Wulfgar sans lever la main sur lui. L'elfe noir avait bien payé Morik, qui avait donné son accord – des pièces d'or étaient un salaire plus intéressant que les pointes acérées d'armes drows – et s'était mis à surveiller le colosse, de plus en plus sérieusement à mesure que les jours s'écoulaient. Les deux hommes en étaient arrivés à boire et à passer de longues soirées ensemble, souvent jusqu'à l'aube, sur les quais.

Morik, qui n'avait plus jamais entendu parler de cet elfe noir, se dit qu'il n'aurait sans doute pas obéi s'il avait reçu l'ordre d'éliminer Wulfgar, qu'il aurait même soutenu s'il avait appris que les drows projetaient de l'assassiner.

Après cet élan de générosité, Morik songea qu'il était plus réaliste d'imaginer que, dans ce cas, il ne serait pas resté auprès de son ami ; il l'aurait prévenu avant de s'enfuir loin, très loin.

Il n'y avait désormais nulle part où fuir. L'espace d'un instant, Morik se demanda si ces elfes noirs allaient se manifester pour sauver cet humain qui semblait tant les intéresser. Peut-être une légion de guerriers drows allait-elle déferler sur le Carnaval du Prisonnier, leurs épées fines découpant les personnes assistant à ce macabre spectacle pour se frayer un chemin vers la plate-forme.

Ce rêve ne se réaliserait pas ; Morik savait qu'ils ne viendraient pas sauver Wulfgar. Pas cette fois.

— Je suis vraiment désolé, mon ami, s'excusa-t-il auprès de Wulfgar.

Il ne pouvait en effet s'empêcher de s'estimer responsable de la situation délicate dans laquelle ils se trouvaient.

Wulfgar ne répondit pas. Morik comprit que le géant ne l'avait même pas entendu, qu'il avait déjà quitté cet endroit pour plonger en lui-même.

Peut-être était-ce la meilleure attitude à adopter. En considérant la foule qui ricanait, le discours interminable de Jharkheld et le corps décapité du Requin, que l'on traînait sur la plate-forme, Morik regretta de ne pas pouvoir lui aussi s'évader en pensée.

* * *

Le juge relata de nouveau le récit du Requin, la façon dont les trois autres avaient comploté en vue d'assassiner cet homme remarquable, le capitaine Deudermont, puis il s'approcha de Wulfgar. Il observa le malheureux, secoua la tête et se retourna vers le public, dans l'attente d'une réponse.

Un torrent de quolibets et d'injures s'éleva.

— Tu es le pire de tous ! hurla Jharkheld au visage du barbare. C'était ton ami et tu l'as trahi !

— Qu'il subisse le tir à la quille sur le vaisseau de Deudermont ! cria quelqu'un dans la foule.

— Qu'on l'écartèle et que ses restes aillent nourrir les poissons ! renchérit un autre spectateur.

Jharkheld se tourna vers le public et leva une main pour demander le silence, qui lui fut accordé après quelques instants agités.

— Je crois qu'il faut garder celui-ci pour la fin, déclara en parfait tribun le magistrat, ce qui déclencha un nouveau concert de cris. Et quelle journée ce sera : encore trois condamnés, dont aucun ne veut avouer !

— Quelle justice…, murmura Morik.

Quant à Wulfgar, il regardait droit devant lui, sans ciller, tandis que seul le fait de songer au pauvre Morik l'empêchait de rire devant l'affreux et vieux visage de Jharkheld. Cet homme se croyait-il vraiment capable de lui infliger de pires sévices que ceux que lui avait fait subir Errtu ? Jharkheld était-il en mesure

de faire apparaître Catti-Brie sur l'estrade, pour ensuite la violer et la démembrer sous ses yeux, comme Errtu l'avait fait tant de fois ? Pouvait-il créer un Bruenor imaginaire, lui mordre la tête et se servir du restant du crâne du nain comme d'un bol de ragoût de cervelle ? Pouvait-il le faire davantage souffrir physiquement qu'un démon qui avait pratiqué cet art durant des millénaires ? Et enfin, Jharkheld était-il capable de faire éternellement revenir Wulfgar des portes de la mort afin de tout recommencer ?

Soudain, Wulfgar comprit quelque chose de profond et son visage s'éclaira. C'était en cela que Jharkheld et son estrade faisaient pâle figure à côté des Abysses ; le barbare mourrait ici. Il serait enfin libre.

* * *

Jharkheld abandonna Wulfgar et courut jusqu'à Morik, dont il agrippa le visage amaigri de sa puissante main afin de le tourner vers lui.

— Reconnais-tu ta culpabilité ? hurla-t-il.

Morik fut tout près d'acquiescer, de crier qu'il avait en effet comploté pour assassiner Deudermont, alors qu'un plan s'ébauchait en toute hâte dans son esprit. Il avouerait tout mais ne reconnaîtrait s'être associé qu'au pirate tatoué, en une vague tentative de sauver son ami innocent.

Son hésitation lui coûta cette chance ; Jharkheld poussa un grognement de dégoût et le frappa en plein visage du revers de la main, lui touchant notamment la base du nez, technique redoutable qui déclencha de longues vagues de douleur derrière les yeux du condamné. Quand Morik eut récupéré de sa surprise et sa souffrance, Jharkheld l'avait délaissé pour s'occuper du pirate tatoué.

— Tia-nicknick, dit lentement le juge, accentuant chaque syllabe, ce qui eut pour effet de rappeler à la foule comme ce demi-homme était bizarre et étranger. Dis-moi, Tia-nicknick, quel a été ton rôle dans cette affaire ?

Le demi-qullan continua à regarder droit devant lui, sans cligner des yeux, sans répondre…

Jharkheld claqua des doigts et son assistant se précipita, du côté de la plate-forme, pour tendre à son maître un tube en bois.

Le magistrat examina cet objet et le montra au public.

— Avec ce tuyau apparemment anodin, notre ami peinturluré peut envoyer une fléchette aussi efficacement qu'un archer une flèche, expliqua-t-il. Il peut également enduire ce projectile, une griffe de chat, par exemple, d'un poison parmi les plus redoutables, le genre de préparation qui vous fait saigner des yeux, vous donne une fièvre si intense que votre peau prend la couleur du feu et remplit votre nez et votre gorge d'assez de mucus pour faire de chacune de vos respirations une souffrance atroce. Et ce n'est là qu'un aperçu de ses ignobles talents.

La foule buvait chaque mot, de plus en plus écœurée et furieuse. Maîtrisant parfaitement son spectacle, Jharkheld jaugeait les réactions de la foule et jouait avec, attendant chaque fois le bon moment pour intervenir.

— Reconnais-tu ta culpabilité ? cria-t-il soudain au visage de Tia-nicknick.

Les yeux toujours rivés sur un point fixe devant lui, le pirate tatoué n'articula pas un son. Il aurait peut-être été en mesure de lancer à cet instant un sort de confusion – le juge se serait alors écarté de lui en titubant, dérouté et ayant tout oublié du procès – s'il avait été à cent pour cent qullan, hélas Tia-nicknick n'était qu'un sang-mêlé et n'avait pas les aptitudes magiques innées propres à sa race. Il était toutefois capable de se concentrer à la manière des qullans, un peu comme Wulfgar, et s'était ainsi éloigné de la scène qui se déroulait devant lui.

— Tu finiras par avouer mais il sera trop tard, dit Jharkheld, qui agitait furieusement un doigt sous le nez du prisonnier, ignorant tout de l'héritage et de la discipline de celui-ci.

Les spectateurs, déchaînés, se mirent à crier quand les gardes détachèrent le pirate de son poteau et le traînèrent d'un instrument de torture à un autre. Après environ une demi-heure passée à encaisser des coups, subir le fouet, voir du sel être versé sur ses blessures et même avoir un œil crevé par un tisonnier incandescent, Tia-nicknick ne semblait toujours pas décidé à parler. Il n'avait lâché ni mot ni supplique, à peine un cri de temps à autre.

Frustré au-delà du tolérable, Jharkheld s'approcha de Morik, simplement pour faire quelque chose. Sans même lui demander d'avouer quoi que ce soit, il le gifla violemment et recommença chaque fois que le malheureux voulut dire un mot. Morik fut bientôt attaché sur le chevalet ; le bourreau fit alors légèrement tourner la roue, régulièrement et de façon presque imperceptible – sauf pour le pauvre supplicié.

Pendant ce temps, Tia-nicknick continuait à subir des tortures plus importantes. Quand Jharkheld revint vers lui, le pirate n'était plus capable de se tenir debout et devait être soutenu par les gardes.

— Prêt à me dire la vérité ? demanda le juge.

Tia-nicknick lui cracha au visage.

— Que l'on fasse venir les chevaux ! s'écria Jharkheld, tremblant de rage.

La foule fut comme prise de folie, tant il était rare que le magistrat se donne la peine d'ordonner un écartèlement. Ceux qui avaient déjà assisté à cette torture assuraient n'avoir jamais rien vu d'aussi formidable.

Quatre chevaux blancs, chacun traînant une épaisse corde, furent menés sur la place et les badauds écartés par les gardes de la cité quand les bêtes approchèrent de la plate-forme. Le juge Jharkheld guidant ses hommes avec précision afin que le spectacle soit parfait, Tia-nicknick se retrouva bientôt solidement attaché, poignets et chevilles chacun liés à un cheval.

Sur un signe du magistrat, les cavaliers firent avancer leurs puissantes montures, chacune vers un point cardinal. D'instinct, le pirate tatoué contracta les muscles et tenta de se débattre, en vain. Tia-nicknick était étiré, aux limites de la résistance de son corps. Tandis qu'il grognait, haletant, les cavaliers et leurs bêtes bien entraînées le maintenaient juste avant le point de rupture. Quelques instants plus tard, on entendit un claquement sourd, une épaule avait sauté de son logement, puis un genou explosa littéralement.

Après avoir ordonné d'un geste aux cavaliers de ne plus bouger, Jharkheld s'approcha du malheureux, un couteau dans une main et un fouet dans l'autre. Il montra la lame scintillante

au pirate qui gémissait et la fit tournoyer sous l'œil encore valide de ce dernier.

— Je peux mettre un terme à tes souffrances, dit-il. Avoue ton crime et je te tue en une seconde.

Le demi-qullan poussa un grognement et détourna le regard. Jharkheld ordonna alors aux cavaliers de faire légèrement avancer leurs montures.

Tia-nicknick se mit à hurler – enfin ! – quand son bassin se déchira. De son côté, la foule hurla son plaisir quand la peau commença à être arrachée.

— Avoue ! cria Jharkheld.

— Je pique lui ! hurla Tia-nicknick.

— Trop tard ! beugla le juge en faisant claquer son fouet, ce avant même que les spectateurs aient eu le temps d'exprimer leur déception.

Les chevaux bondirent en avant et arrachèrent les jambes du tronc. Puis les deux bêtes attachées aux poignets s'écartèrent, laissant, à peine un instant, Tia-nicknick le visage décomposé par l'horreur et la souffrance dues à l'approche de la mort, avant de lui déchirer en deux le haut du corps.

Dans l'assistance, certaines personnes eurent le souffle coupé, d'autres vomirent, mais la plupart lancèrent de vigoureuses acclamations.

* * *

— La justice, dit Robillard à Deudermont, aussi dégoûté qu'énervé. De telles démonstrations découragent les assassins en puissance.

— Cela ne fait que susciter les émotions humaines les plus méprisables, rétorqua le capitaine.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point. Cela dit, si je n'écris pas les lois, je les respecte, contrairement à votre ami barbare. Traitons-nous mieux les pirates que nous capturons en haute mer ?

— Nous faisons notre devoir mais nous ne les torturons pas pour assouvir nos envies morbides.

— Nous prenons tout de même plaisir à les couler, fit

observer Robillard. Nous ne pleurons pas leur mort et, bien souvent, quand nous pourchassons un navire pirate, nous ne nous arrêtons pas pour sauver son équipage des requins. Même lorsque nous faisons des prisonniers, c'est pour ensuite les débarquer au port le plus proche, souvent Luskan, où ils subissent une justice telle que celle-ci.

À court d'arguments, Deudermont se contenta de regarder devant lui. Malgré tout, de son point de vue d'homme civilisé et cultivé, cette démonstration ne ressemblait en rien à de la justice.

* * *

Jharkheld revint s'occuper de Morik et Wulfgar avant même que ses nombreux subalternes aient achevé de nettoyer le sang et les déchets sur la place, juste devant la plate-forme.

— Tu as vu le temps qu'il lui a fallu pour reconnaître la vérité ? dit le juge à Morik. Il s'est décidé trop tard et a souffert jusqu'à la fin. Vas-tu te montrer aussi stupide ?

Morik, dont les membres étaient proches de leur point de rupture, commença à répondre, à avouer, mais Jharkheld posa un doigt sur les lèvres du voleur.

— Ce n'est pas le moment, se justifia-t-il.

Morik essaya de nouveau de parler mais son tortionnaire le fit bâillonner, un chiffon crasseux enfoncé dans la bouche et un autre attaché autour de la tête de façon à bloquer le premier.

L'immonde personnage passa derrière le chevalet et en sortit un petit coffret en bois, que l'on surnommait la boîte à rats. La foule hurla de plaisir. Quand il reconnut cet affreux objet, Morik écarquilla les yeux et se débattit inutilement. Il détestait les rats, il en avait toujours eu peur.

Son pire cauchemar devenait réalité.

Jharkheld regagna l'avant de l'estrade et brandit bien haut la boîte, qu'il fit lentement tourner afin que le public apprécie son ingénieuse conception. Avec un côté pourvu d'une grille métallique, et les trois autres ainsi que celui du dessus, n'étant constitués que de simples panneaux de bois, elle était dotée à sa base d'une trappe coulissante qui s'ouvrait sur un trou. Un rat

serait placé dans cette boîte, qui serait elle-même plaquée sur le ventre dénudé de Morik, après quoi la trappe serait ouverte et cette minuscule prison enflammée.

Le rat chercherait alors à s'en échapper de l'unique façon possible : par le corps du voleur.

Un homme équipé de gants et portant un rat s'approcha et enferma l'animal dans sa cage, qu'il installa ensuite sur le ventre du prisonnier. Il n'y mit pas immédiatement le feu, laissant ainsi le rongeur arpenter cette surface de chair, qu'il mordait de temps à autre. Quant à Morik, il se débattait sans la moindre efficacité.

Considérant Wulfgar, Jharkheld se demanda comment il allait s'y prendre, étant donné l'excitation et la joie de la foule, pour aller plus loin encore avec ce géant. Qu'allait-il devoir faire pour fournir un spectacle plus intense que les deux premières exécutions ?

— Tu apprécies ce qu'on est en train de faire à ton ami Morik ? demanda-t-il au barbare.

Wulfgar, qui avait vu les tunnels du territoire d'Errtu, qui avait lui-même été mordu par des créatures qui auraient terrifié une armée de rats, ne répondit rien.

* * *

— Ils vous tiennent en très haute estime, fit remarquer Robillard à Deudermont. Luskan n'a que rarement assisté à une exécution multiple aussi extravagante.

Ces mots, et particulièrement la première phrase, se répercutèrent dans l'esprit du capitaine, qui songea un instant que sa popularité dans cette cité était responsable de ce massacre, avant de changer d'avis ; cela n'avait été pour le sadique Jharkheld qu'un prétexte pour infliger de tels traitements à d'autres êtres humains, même si ces derniers étaient coupables. Deudermont n'était toutefois toujours pas convaincu de la culpabilité de Wulfgar et Morik. Comprenant soudain pleinement que ces tortures étaient infligées en son honneur, Deudermont fut brutalement profondément écœuré.

— Monsieur Micanty ! appela-t-il, avant de rapidement

griffonner un mot sur un bout de papier, qu'il tendit au marin.

— Non ! s'écria Robillard quand il comprit ce qu'avait en tête son capitaine et devinant ce que cela pouvait coûter à l'*Esprit follet de la mer*, de la part des autorités comme de la foule. Il mérite la mort !

— Qui es-tu pour en juger ?

— Ce n'est pas moi qui le juge ! protesta le magicien, qui désigna les spectateurs amassés. Mais eux ! (Deudermont balaya cette idée absurde d'un ricanement.) Capitaine, si nous agissons ainsi, nous serons contraints de quitter Luskan et nous n'y serons pas les bienvenus de sitôt.

— Ils nous oublieront dès que les prochains prisonniers seront exhibés, pour leur plus grand plaisir, sans doute dès demain à l'aube, dit Deudermont, avant d'afficher un sourire ironique et sans joie. Tu n'aimes pas Luskan, de toute façon…

Robillard poussa un grognement, puis un soupir et leva les mains, vaincu, tandis que son capitaine, décidément trop honnête, donnait le billet à Micanty en lui demandant de le remettre en urgence au juge.

* * *

— Qu'on enflamme la boîte ! ordonna Jharkheld, depuis l'estrade, quand les gardes eurent approché Wulfgar afin qu'il soit témoin du calvaire de Morik.

Le barbare ne put s'empêcher de regarder, alors que la cage était enflammée. Terrifié, l'animal s'agita un moment, puis il se mit à creuser.

La vue d'un tel supplice infligé à un ami toucha Wulfgar dans ce qu'il avait de plus personnel et perça un trou dans la muraille de déni qu'il avait dressée, de la même façon que le rat mordait la peau de Morik. Il gronda de façon si menaçante et si sauvage que les personnes les plus proches de lui détournèrent les yeux du spectacle qu'était pour eux la torture subie par le voleur. Ses muscles massifs se contractèrent puis se détendirent et, d'un coup de torse, Wulfgar propulsa sur le côté le garde qui le maintenait. Il donna ensuite un coup de pied dans le vide, si bien que le boulet de fer qui y était attaché vola et sa chaîne

s'enroula autour des jambes de l'autre soldat chargé de veiller sur lui, lequel tomba au sol quand le prisonnier tira d'un coup sec.

Wulfgar se débattit avec rage quand d'autres gardes se jetèrent sur lui en le frappant de leurs massues. Rendu furieux par cette interruption, Jharkheld ordonna que l'on ôte le bâillon de Morik. Si incroyable que cela puisse paraître, le puissant Wulfgar parvint à se libérer les bras et se mit à avancer vers le chevalet.

Les gardes s'abattirent sur lui les uns après les autres mais il les repoussa comme s'il avait eu affaire à des enfants. Hélas, ils étaient trop nombreux et le barbare ne parvint pas à se frayer un chemin jusqu'à Morik, qui hurlait désormais de douleur.

— Retirez-moi ça ! criait-il.

Wulfgar se retrouva soudain le visage contre le sol, Jharkheld suffisamment proche de lui pour lui faire claquer son fouet dans le dos, ce qui produisit un craquement sonore.

— Reconnais ta culpabilité ! hurla frénétiquement le juge, sans cesser de frapper Wulfgar.

Ce dernier luttait en grognant. Un soldat fut éjecté et un autre eut le nez écrasé par un coup d'une violence inouïe.

— *Retirez-moi ça !* cria encore Morik.

La foule était aux anges et Jharkheld convaincu d'avoir atteint un degré encore jamais vu en termes de spectacle.

— Arrêtez ! cria soudain quelqu'un, dans le public, assez fort pour dominer les cris et huées. Ça suffit !

L'excitation générale mourut instantanément quand les spectateurs se retournèrent et reconnurent l'homme qui venait d'intervenir : le capitaine Deudermont, de l'*Esprit follet de la mer*, la mine décomposée et lourdement appuyé sur une canne.

L'inquiétude du juge Jharkheld ne fit que s'accroître quand Waillan Micanty franchit le rideau de gardes et grimpa sur l'estrade. Le marin se présenta à lui et lui tendit le billet rédigé par Deudermont.

Le magistrat le déplia et le lut. Surpris, voire même stupéfait par ce message, il se sentit bouillir de rage. Il leva les yeux vers Deudermont, puis, comme si de rien n'était, ordonna à un garde de bâillonner Morik, qui hurlait toujours, et à d'autres de

relever Wulfgar, qui avait déjà pris nombre de coups.

Aucunement soucieux de son propre sort et ne comprenant rien à ce qui se produisait, à l'exception de la torture infligée à Morik, le barbare se libéra de l'emprise des soldats. Il tituba et trébucha, du fait des boulets et des chaînes qu'il faisait voler de tous côtés, mais parvint à plonger suffisamment loin pour tendre le bras et arracher la boîte en feu et le rat du ventre de Morik.

Il fut de nouveau frappé, puis relevé devant Jharkheld.

— Les choses ne vont qu'empirer pour Morik, promit le juge sadique, avant de se tourner vers Deudermont, le visage marqué par la colère. Capitaine Deudermont ! En tant que victime et personnage reconnu pour son honnêteté, vous avez le droit de rédiger un tel billet. Mais êtes-vous *sûr* de vous ? Alors que les choses sont si avancées ?

Sans tenir compte des grognements et protestations, parmi lesquels quelques menaces, Deudermont s'avança et se redressa, cerné par la foule assoiffée de sang.

— Les preuves étaient accablantes pour le Requin et le pirate tatoué, dit-il. D'un autre côté, la version de Morik est plausible ; il est tout à fait possible que Wulfgar et lui aient été piégés afin d'être accusés, laissant ainsi les deux autres empocher la récompense.

— Les aveux du Requin sont tout aussi plausibles, fit remarquer Jharkheld, un doigt levé vers le ciel. Ce complot dont ils sont tous coupables a tout à fait pu se mettre en place.

Dans l'assistance, on ne saisissait pas véritablement les subtilités de ces discours mais on redoutait de voir ce divertissement prendre fin, aussi avait-on tendance à préférer le point de vue du juge Jharkheld.

— Tout aussi vraisemblable est le récit de Josi Petitemares, qui compromet davantage Wulfgar et Morik, poursuivit le magistrat. Permettez-moi de vous rappeler, capitaine, que le barbare n'a même pas nié les déclarations du Requin !

Deudermont posa alors les yeux sur Wulfgar, qui semblait toujours enragé et pourtant dépourvu d'expression. Jharkheld insista, pointant le colosse du doigt et s'exprimant assez lentement et fort pour que chacun entende :

— Capitaine Deudermont, déclarez-vous cet homme innocent ?

— Ce n'est pas là mon rôle, répondit Deudermont, sous les cris de protestation des paysans surexcités. Je n'ai pas le droit de déterminer la culpabilité ou l'innocence de quiconque ; je ne peux que vous transmettre ce que vous tenez entre les mains.

Le juge Jharkheld baissa de nouveau les yeux sur le message griffonné à la hâte avant de le brandir et le montrer à la foule.

— Cette lettre pardonne Wulfgar, expliqua-t-il.

Le silence se fit, un bref instant, puis l'agitation et les injures reprirent de plus belle. Deudermont et Jharkheld redoutèrent alors tous deux qu'une émeute se déclenche.

— Quelle bêtise…, gronda le magistrat.

— Je suis un visiteur d'excellente réputation, juge Jharkheld, ce sont là vos propres mots, répondit Deudermont, sans perdre son calme. Au nom de cette réputation, je demande à la ville de pardonner Wulfgar et, toujours au nom de cette réputation, j'attends de vous que vous accédiez à cette requête, sans quoi il vous faudra affronter les questions de vos supérieurs.

Tout était dit, aussi clairement que catégoriquement, sans la moindre échappatoire. Jharkheld était pieds et poings liés ; les deux hommes savaient pertinemment que le capitaine avait en effet le droit d'offrir un tel pardon. De tels billets n'étaient pas inhabituels et coûtaient en général très cher à la famille de celui qui se voyait pardonné, toutefois cela ne s'était jamais produit dans des circonstances aussi spectaculaires, au Carnaval du Prisonnier, au point culminant de la plus fantastique exhibition menée par Jharkheld !

— Mort à Wulfgar ! cria quelqu'un.

Quelques autres voix l'imitèrent et le magistrat et le capitaine se tournèrent vers Wulfgar, en cet instant crucial.

Les expressions affichées par ceux qui le dévisageaient ne signifiaient rien pour le barbare, qui estimait toujours que la mort serait pour lui un soulagement, peut-être la meilleure façon d'échapper aux souvenirs qui le hantaient. Quand son regard se posa sur Morik, écartelé et le ventre ensanglanté, tandis que des gardes apportaient un autre rat, Wulfgar comprit que la mort n'était pas une option, pas si la loyauté du voleur à

son égard avait une quelconque valeur pour lui.

— Je ne suis mêlé en rien à cet attentat, laissa-t-il platement tomber. Croyez-moi si vous le voulez ou sinon tuez-moi, peu m'importe.

— Et voilà, juge Jharkheld, dit Deudermont. Libérez-le, je vous prie. Accordez-lui mon pardon puisque je suis à Luskan un visiteur d'excellente réputation.

Jharkheld soutint un long moment le regard du capitaine. Bien que désapprouvant clairement ce dernier, le vieil homme hocha la tête en direction des soldats, qui lâchèrent aussitôt Wulfgar. Avec hésitation et seulement après un nouveau signe de son maître, l'un des gardes inséra une clé dans les bracelets de cheville du prisonnier, qui fut ainsi libéré des boulets et des chaînes.

— Faites-le partir d'ici, ordonna Jharkheld, furieux.

Le barbare résista aux hommes qui tentèrent de le faire descendre de l'estrade.

— Morik est innocent, dit-il.

— Quoi ? glapit le juge. Jetez-le ailleurs !

Wulfgar, plus fort que l'imaginaient les soldats, ne céda pas.

— Je déclare l'innocence de Morik le Rogue ! insista le colosse. Il n'a rien fait ; si vous continuez à le torturer, ce n'est que pour satisfaire votre propre plaisir sadique et non pas au nom de la justice !

— Vous vous exprimez tous les deux de la même façon, murmura Robillard, dégoûté, à Deudermont, en se glissant derrière ce dernier.

— Juge Jharkheld ! cria le capitaine, par-dessus les cris de la foule.

Le magistrat le regarda droit dans les yeux, devinant comment tout cela allait se terminer. Deudermont se contenta d'un simple hochement de tête et Jharkheld, l'air renfrogné, s'empara de ses parchemins et adressa quelques signes brusques aux soldats avant de quitter précipitamment la plate-forme. La foule, déchaînée, commença à pousser, mais les gardes de la cité parvinrent à la contenir.

Un grand sourire aux lèvres et tirant la langue aux paysans qui essayaient de lui cracher dessus, Morik fut traîné et porté

hors de l'estrade, derrière Wulfgar.

* * *

Morik passa la majeure partie du trajet qui les conduisit aux bureaux des magistrats à parler à Wulfgar sur un ton réconfortant. Il devinait, à voir l'expression de son ami, que celui-ci s'était de nouveau enfermé dans ses épouvantables souvenirs. Il redoutait d'autre part de le voir s'énerver, tout casser autour de lui et tuer la moitié des assistants du juge. L'estomac encore ensanglanté et les bras et les jambes le faisant souffrir comme jamais, Morik n'avait aucune envie de retourner au Carnaval du Prisonnier.

Persuadé qu'ils seraient menés devant Jharkheld, il était d'autant plus effrayé à cette idée du fait de l'humeur instable de Wulfgar. Il fut donc grandement soulagé quand les gardes qui les escortaient ne se dirigèrent pas vers le bureau du redoutable juge mais pénétrèrent dans une petite pièce insignifiante, dans laquelle était installé un petit homme nerveux, derrière un immense bureau jonché de piles de papiers.

L'un des soldats lui tendit le billet de Deudermont. Le bureaucrate y jeta un rapide coup d'œil avant de pousser un grognement, ayant déjà eu vent de la façon décevante dont s'était achevée la représentation au Carnaval du Prisonnier. Il griffonna hâtivement ses initiales sur le billet, confirmant ainsi que le message avait été vu et validé.

— Vous n'êtes pas innocents, dit-il en tendant le papier à Wulfgar. Et par conséquent pas innocentés.

— On nous a dit que nous étions libres de partir ! s'exclama Morik.

— En effet, toutefois, vous n'êtes pas vraiment libres de partir mais plutôt contraints de partir. Vous avez été graciés car le capitaine Deudermont n'a visiblement pas eu le cœur de donner son accord à votre exécution, cependant, comprenez bien qu'aux yeux de Luskan vous êtes coupables des crimes dont vous êtes accusés. Et donc bannis à vie. Filez directement aux portes de la cité ; si après cela l'on vous surprend en ville, vous retrouverez le Carnaval du Prisonnier, pour la dernière fois. Le

capitaine Deudermont lui-même ne sera alors pas en mesure d'intervenir en votre faveur. C'est bien compris ?

— Ce n'est pas bien difficile à saisir, répondit Morik.

Le bureaucrate lui jeta un regard furieux, ce à quoi le voleur ne répondit qu'en haussant les épaules.

— Faites-les sortir d'ici, ordonna-t-il.

Un garde attrapa Morik par le bras et un autre tendit la main vers Wulfgar, puis changea d'avis quand il croisa le regard du barbare. Ce dernier suivit cependant le mouvement sans faire d'esclandre et les deux amis se retrouvèrent peu après en plein air, débarrassés de leurs menottes et avec une sensation de liberté comme ils n'en n'avaient pas connu depuis des jours.

Ils furent tout de même surpris de voir les soldats les escorter jusqu'à la porte est de la cité.

— Allez-vous-en et ne revenez jamais, dit l'un d'eux quand les immenses battants claquèrent derrière les deux prisonniers libérés.

— Pourquoi aurais-je envie de revenir dans une ville minable ? cria Morik, qui ponctua ses paroles de plusieurs gestes insultants et obscènes en direction des soldats qui les suivaient des yeux depuis le haut des murs.

L'un d'eux leva son arbalète et visa Morik.

— Regarde, ce sale rat essaie déjà de se faufiler en douce, dit-il.

Morik sut qu'il était temps pour lui de partir, et vite. Il fit demi-tour et s'apprêtait à s'enfuir quand il se retourna et vit le soldat baisser son arme en ronchonnant. Le voleur comprit aussitôt les raisons de changement d'attitude ; le capitaine Deudermont et son acolyte magicien approchaient d'un bon pas.

Le temps d'un instant, Morik se demanda si cet homme ne les avait pas sauvés des griffes de Jharkheld que pour les punir lui-même. Cette crainte s'envola sans tarder quand le capitaine s'approcha de Wulfgar, qu'il considéra sans le moindre geste menaçant. Le géant lui rendit son regard, sans ciller ni broncher.

— As-tu dit la vérité ? demanda Deudermont.

Wulfgar poussa un grognement, de toute évidence la seule réponse qu'obtiendrait le capitaine.

— Qu'est-il arrivé à Wulfgar, fils de Beornegar ? reprit Deudermont d'une voix calme. (Wulfgar fit mine de s'en aller mais le capitaine vint se placer devant lui.) Tu me dois au moins ça.

— Je ne vous dois rien, répondit le barbare.

Deudermont médita quelques secondes sur ces mots et Morik comprit que le marin tentait de voir les choses du point de vue de Wulfgar.

— C'est vrai, répondit le capitaine, ce qui provoqua un soupir de mécontentement de la part de Robillard. Tu as proclamé ton innocence. Tu ne me dois donc rien puisque je n'ai fait qu'agir comme il le fallait. Écoute-moi tout de même jusqu'au bout, au nom de notre ancienne amitié. (Wulfgar lui jeta un regard froid mais ne fit pas mine de partir.)

» J'ignore ce qui a provoqué ta chute, mon ami, ce qui t'a fait quitter des compagnons comme Drizzt Do'Urden et Catti-Brie, ainsi que ton père adoptif, Bruenor, qui s'est occupé de toi et t'a enseigné la façon dont tourne le monde. J'espère simplement que ces trois-là et le halfelin vont bien.

Deudermont marqua une pause mais le barbare n'ouvrit pas la bouche.

— Tu ne trouveras jamais de repos durable dans une bouteille, mon ami, poursuivit-il. Ni aucun héroïsme en défendant une taverne de ses habitués. Pourquoi abandonner le monde que tu as connu pour cela ?

Wulfgar en avait assez entendu ; il commença à s'éloigner. Quand le capitaine vint de nouveau se placer devant lui, il l'écarta sans même ralentir, tandis que Morik courait pour le rattraper.

— Je peux te conduire quelque part, insista Deudermont, à la surprise de tous – lui-même compris.

— Capitaine ! protesta Robillard.

Son supérieur ne l'écouta même pas et s'élança vers Wulfgar et Morik.

— Embarque avec moi à bord de l'*Esprit follet de la mer*, suggéra-t-il. Ensemble, nous chasserons les pirates et sécuriserons la côte des Épées pour les honnêtes marins. Tu retrouveras ainsi ta véritable personnalité, je te le promets !

— C'est la personnalité que vous voulez me voir adopter à laquelle vous pensez, rectifia Wulfgar en se retournant, puis intimant le silence à Morik, que cette proposition semblait enchanter. Et je ne veux plus en entendre parler.

Sur ces mots, le barbare reprit son chemin.

Bouché bée, Morik le regarda partir un moment. Quand il se retourna, il se rendit compte que Deudermont avait fait de même et regagnait la cité. Robillard, en revanche, n'avait pas bougé et conservait un air agressif.

— Et moi, pourrais-je… ? commença Morik en s'approchant du magicien.

— File d'ici et dépêche-toi, voleur, lui répondit Robillard. Sans quoi tu ne seras bientôt plus qu'une tache de sang sur le sol, dans l'attente d'être nettoyée par la prochaine pluie.

Intelligent et songeant avant tout à sa survie, Morik, qui haïssait les magiciens, ne se le fit pas dire deux fois.

Troisième partie

Une région peuplée de sauvages

J’ai souvent eu l’occasion, au cours de ma vie, d’observer les natures du bien et du mal. J’ai été à plusieurs reprises témoin de manifestations de ces deux extrêmes, notamment le mal, dans lequel j’ai vécu immergé toute ma jeunesse ; cette méchanceté ambiante, presque palpable, m’a tant étouffé que j’ai fini par m’en aller.

Ce n’est que récemment, alors que ma réputation m’a permis de me faire plus ou moins accepter parmi les populations humaines – qui me tolèrent, en tout cas, à défaut de m’accueillir avec joie – que j’ai découvert une version plus complexe que celle que j’avais connue à Menzoberranzan, une ombre grisâtre qui diffère selon qu’elle évolue sous la lumière ou dans les ténèbres. Il semblerait que de nombreux humains, pour ne pas dire une large majorité d’entre eux, dissimulent sous leur apparence un côté sombre, un désir de macabre et la capacité de rester totalement insensibles aux souffrances d’autrui si cela peut combler leurs attentes.

Cela n’est nulle part aussi criant qu’au Carnaval du Prisonnier de Luskan, ainsi qu’en d’autres occasions de parodies de justice. Les prisonniers, parfois coupables, parfois innocents, peu importe, sont exhibés devant une foule assoiffée de sang, puis frappés, torturés et enfin exécutés en grande pompe. Le magistrat qui préside la cérémonie se donne du mal afin de tirer des malheureux condamnés les cris de souffrance les plus parfaits. Il a pour mission de faire apparaître la quintessence de la terreur sur les expressions de ses victimes, l’horreur ultime reflétée dans leurs yeux.

Au cours d’une escale de l’*Esprit follet de la mer* à Luskan, alors que je naviguais aux côtés du capitaine Deudermont, je me suis aventuré jusqu’au Carnaval afin d’y assister au « procès » de plusieurs pirates que nous avions repêchés en mer, après avoir fait sombrer leur navire. Voir mille personnes entassées devant une immense estrade, hurlant et glapissant avec plaisir

alors que ces malheureux bandits étaient littéralement réduits en morceaux, m'a presque convaincu de ne plus embarquer à bord du vaisseau de Deudermont. J'ai alors été près de renoncer à ma vie de chasseur de pirates pour me retirer dans la solitude d'une forêt ou des montagnes.

Bien entendu, Catti-Brie, également présente, m'a rappelé la vérité ; ces pirates pratiquaient bien souvent les mêmes tortures sur des prisonniers innocents. Si elle reconnaissait qu'un tel état de fait ne justifiait pas le Carnaval du Prisonnier – Catti-Brie fut ensuite si horrifiée à la seule pensée de cet endroit qu'elle ne s'en approcha même plus –, elle maintenait qu'un tel traitement était préférable au fait de laisser ces malfrats écumer les mers.

Mais pourquoi ? Pourquoi tout cela ?

Cette question m'ayant hanté durant ces années, c'est en cherchant à y répondre que j'en suis venu à explorer une autre facette de ces créatures incroyablement complexes que l'on nomme les humains. Pourquoi des personnes ordinaires, en temps normal plutôt convenables, s'abaissent-elles au point d'apprécier un spectacle tel que le Carnaval du Prisonnier ? Pourquoi certains membres de l'équipage de l'*Esprit follet de la mer*, des hommes et des femmes que je sais honorables et honnêtes, prennent-ils plaisir à assister à une séance de torture si macabre ?

La réponse à ces questions – si toutefois il existe une réponse plus élaborée que la simple nature du mal – se trouve peut-être en observant le comportement des autres races. Parmi les races bienveillantes, seuls les humains « fêtent » les exécutions et tortures de leurs prisonniers. Les sociétés halfelines ne se livrent jamais à de telles choses – on a même entendu parler de prisonniers halfelins morts d'avoir trop mangé. Pas davantage que les nains, si agressive que soit cette race. Les nains s'occupent de leurs prisonniers avec soin et efficacité, sans en faire un spectacle et sans permettre au public d'y assister. Ainsi, un meurtrier sera chez eux tué d'un unique coup sur la nuque. Je n'ai jamais vu d'elfe parmi les spectateurs du Carnaval du Prisonnier, à l'exception de deux individus, tombés par hasard sur cette place, qu'ils quittèrent aussitôt, clairement écœurés. Quant aux gnomes, il me semble qu'ils ne procèdent à aucune

exécution mais condamnent leurs ennemis capturés à des peines d'emprisonnement à vie dans des cellules spécialement conçues à cet usage.

Alors pourquoi les humains ? Qu'y a-t-il de particulier dans la structure émotionnelle d'un être humain qui le conduise à apprécier un spectacle tel que le Carnaval du Prisonnier ? Le mal ? Je pense que ce serait là une réponse trop simpliste.

Les elfes noirs se délectent des tortures – je suis bien placé pour le savoir ! – et leurs actes sont en effet fondés sur le sadisme et le mal, ainsi que sur le désir insatiable de satisfaire l'appétit démoniaque de la Reine Araignée, mais en ce qui concerne les humains, comme pour tout ce qui touche à cette race, la réponse est quelque peu plus complexe. Il existe évidemment une part de sadisme, notamment chez le magistrat en chef et ses assistants, cependant la joie du quidam ordinaire, ce pauvre individu qui ne détient aucun pouvoir mais qui crie dans le public, est due selon moi à trois sources.

Tout d'abord, les paysans de Faerûn n'ont aucun droit et sont sujets aux caprices de seigneurs et propriétaires terriens dépourvus de scrupules, avec en outre la menace omniprésente d'invasions de gobelins, de géants ou d'autres humains, susceptibles d'écraser les vies qu'ils ont bâties. Le Carnaval du Prisonnier offre à ces malheureux le goût du pouvoir, le pouvoir sur la vie et la mort. Ils ont alors, enfin, la sensation de plus ou moins contrôler leur propre vie.

Deuxièmement, les humains ne vivent pas aussi longtemps que les elfes et les nains. Les halfelins eux-mêmes tiennent plus longtemps qu'eux. Les paysans affrontent quotidiennement l'éventualité de la mort. Une mère suffisamment chanceuse pour survivre à deux ou trois accouchements assistera vraisemblablement à la mort d'au moins un de ses enfants. Vivre de façon si intime avec la mort provoque forcément une certaine curiosité à son endroit, ainsi que la peur, voire la terreur, qui va avec. Au Carnaval du Prisonnier, ces gens voient la mort dans ce qu'elle a de plus affreux, la pire façon dont elle puisse survenir, et trouvent un certain réconfort en songeant que leur propre mort, à moins d'être eux-mêmes accusés et conduits devant les juges, n'a que peu de chances d'être aussi

terrible. Je t'ai vue sous ton pire aspect, sinistre Mort, et je ne te crains pas.

La troisième explication de l'attirance que suscite le Carnaval du Prisonnier se trouve dans la justice et la punition nécessaires pour maintenir l'ordre dans une société. Nous avons débattu de ce point avec Robillard, le magicien, à mon retour à bord de l'*Esprit follet de la mer*, après avoir été témoins de cette horreur. S'il ne prenait aucun plaisir à assister au Carnaval, ce qu'il faisait rarement, Robillard le défendait avec autant de vigueur que l'aurait fait le juge. L'humiliation publique de ces hommes et l'exhibition au vu de tous de leurs souffrances poussaient d'après lui le peuple à rester dans le droit chemin. Les acclamations de la foule n'étaient ainsi pour lui rien d'autre qu'une confirmation enthousiaste de leur foi en la loi et l'ordre de leur société.

C'est un argument difficile à contredire, en particulier en ce qui concerne l'efficacité de telles manifestations pour ce qui est de dissuader les criminels potentiels, mais est-ce véritablement de la justice ?

Fort des arguments de Robillard, je suis allé trouver quelques magistrats de seconde zone à Luskan, sous le prétexte de mettre en place une façon plus efficace de traiter les pirates capturés par l'*Esprit follet de la mer*, alors que je souhaitais en vérité les entendre s'exprimer au sujet du Carnaval du Prisonnier. J'ai très vite compris que le Carnaval en soi n'avait que peu de chose à voir avec la justice. De nombreux innocents, hommes et femmes, étaient montés sur l'estrade de Luskan, où les tortures subies les avaient poussés à avouer des crimes qu'ils n'avaient pas commis et pour lesquels ils avaient ensuite été punis publiquement. Les magistrats n'en ignoraient rien et le reconnaissaient volontiers en ne cachant pas leur soulagement quand nous leur fournissions des prisonniers, dont ils étaient pour une fois certains de la culpabilité !

Ne serait-ce que pour cette raison, je ne souscrirai jamais au Carnaval du Prisonnier. Une société peut se juger en fonction de la façon dont elle traite ceux qui se sont écartés du chemin commun et des convenances ; se montrer cruel envers ces criminels fait tomber le niveau de moralité au niveau des

malheureux que l'on torture.

Cette pratique connaît pourtant un franc succès dans de nombreuses cités de Faerûn, ainsi que dans d'innombrables communautés rurales où la justice, dont la survie de chacun dépend, doit être d'autant plus dure et définitive.

Il existe peut-être une quatrième explication à l'existence du Carnaval. Peut-être les foules ne se rassemblent-elles ainsi que pour la simple excitation provoquée par ce spectacle. Peut-être n'y a-t-il aucune raison sous-jacente ou explication autre que le plaisir d'assister à ces tortures. Envisager cette éventualité ne me plaît guère, car, si des humains ainsi massés sont capables de totalement oublier empathie et compassion pour prendre un tel plaisir à voir d'autres personnes souffrir, alors cela, je le crains, correspond à la définition la plus exacte du mal.

Après de nombreuses heures d'enquêtes, de débats, d'interrogations et plus encore passées à observer la nature même de ces humains, parmi lesquels je vis, je reste sans réponse évidente face à des simulacres tels que le Carnaval du Prisonnier.

Ce qui est loin de me surprendre. Je ne trouve que rarement des réponses simples dès lors que les humains sont concernés. Peut-être est-ce pour cela que je ne m'ennuie jamais au cours de mes errances et rencontres quotidiennes. Peut-être est-ce pour cela que j'en suis venu à les aimer.

Drizzt Do'Urden

14
Semence dérobée

Alors qu'il avait quitté Luskan, Wulfgar se retourna vers la cité qui l'avait accusé, torturé et publiquement humilié à tort. Malgré cela, il n'en voulait pas aux habitants de la ville, ni même au cruel juge. S'il devait un jour recroiser Jharkheld, il lui arracherait sans doute la tête, mais davantage afin de tirer un trait définitif sur ces événements que par haine. Wulfgar avait depuis longtemps dépassé la haine. Tout comme lorsque Casseur-de-Tronc était venu au *Coutelas* dans l'intention de le vaincre et que le barbare avait tué ce voyou. Tout comme quand il avait retrouvé les Poneys Célestes, une tribu barbare liée à la sienne, et qu'il s'était vengé de ce maléfique chamane, suivant un serment prêté des années auparavant. Il n'avait alors pas été question de haine, pas même de rage débridée, mais simplement du besoin de Wulfgar d'essayer de progresser dans une vie où le passé était trop affreux pour y penser.

Il avait toutefois fini par se rendre compte qu'il n'avançait pas, ce qui lui semblait à présent encore plus évident, alors qu'il observait la cité laissée derrière lui. Il décrivait des cercles, de petits cercles, qui le faisaient sans cesse revenir au même endroit, ce qu'il ne supportait qu'avec l'aide d'une bouteille, en brouillant le passé, jusqu'à l'oublier, et en ne songeant pas à l'avenir.

Wulfgar cracha par terre et essaya, pour la première fois depuis son arrivée à Luskan, des mois plus tôt, de comprendre comment il avait sombré dans cette spirale. Il visualisa les vastes étendues du Nord, le Valbise, où il avait vu le jour et

partagé tant de frissons et de joies avec ses amis. Il songea à Bruenor, qui l'avait battu au combat alors qu'il n'était encore qu'un enfant, mais qui avait fait preuve de tant de compassion à son égard. Le nain s'était occupé de lui comme d'un fils, puis il avait chargé Drizzt de lui enseigner le véritable art du combat. Cet elfe noir – quel ami formidable il avait été pour lui ! – l'avait mené vers des aventures grandioses, le soutenant à chaque combat, quelles qu'aient été leurs chances. Il avait perdu Drizzt.

Il repensa à Bruenor, qui lui avait offert son chef-d'œuvre le plus accompli en tant que forgeron, le fantastique *Crocs de l'égide*, symbole de l'amour que lui portait le roi nain. Aujourd'hui, il avait non seulement perdu Bruenor mais également *Crocs de l'égide*.

Il songea à Catti-Brie, peut-être la personne la plus chère à ses yeux, la femme qui lui avait dérobé le cœur, la femme qu'il admirait et respectait plus que tout. Peut-être n'étaient-ils pas faits pour s'aimer ni pour être mari et femme. Peut-être ne porterait-elle jamais ses enfants, mais elle était son amie, une amie vraie et sincère. Le souvenir de leur dernière rencontre lui avait fait comprendre l'authenticité de cette amitié. Catti-Brie aurait donné n'importe quoi pour lui venir en aide, elle aurait partagé avec lui ses instants et sentiments les plus personnels, cependant Wulfgar avait compris que son cœur appartenait désormais à un autre.

Cela ne provoquait chez lui ni colère ni jalousie. Il n'éprouvait que du respect pour Catti-Brie car, malgré ses sentiments, elle aurait tout donné pour l'aider. À présent, il avait aussi perdu Catti-Brie.

Wulfgar cracha de nouveau. Il ne les méritait pas, que ce fût Bruenor, Drizzt ou Catti-Brie. Ni même Régis, qui, malgré sa petite taille et son manque d'aptitudes guerrières, aurait bondi devant lui, en cas de problème, et l'aurait autant que possible protégé du mal. Comment avait-il pu abandonner tout cela ?

Son esprit revint soudain au présent quand un chariot sortit de la porte ouest de Luskan. Malgré son humeur maussade, Wulfgar ne put retenir un sourire quand le véhicule s'approcha et qu'il reconnut le cocher, une vieille femme grassouillette.

C'était Morik. Bannis de la cité deux jours plus tôt, les deux

amis ne s'en étaient guère éloignés. Le voleur avait expliqué qu'il allait falloir se procurer des vivres pour survivre sur les routes. Ainsi avait-il regagné seul la ville. À voir les efforts que devaient fournir les deux chevaux pour tirer le chargement, et même le simple fait que Morik ait déniché un chariot et des bêtes, Wulfgar devina que son ami rusé avait réussi.

Celui-ci quitta la route principale et s'engagea sur une piste étroite qui serpentait vers la forêt où le barbare l'attendait. Une fois parvenu au pied du promontoire sur lequel était juché Wulfgar, il se leva et s'inclina.

— Ça n'a pas été difficile, déclara-t-il.

— Les gardes ne t'ont pas repéré ? demanda Wulfgar.

Morik ricana, comme si cette idée était risible.

— Je suis passé sous le nez des gardes qui étaient de service le jour où nous avons été chassés, dit-il avec fierté.

Leur expérience aux mains des autorités de Luskan avait rappelé à Wulfgar que Morik et lui n'étaient des individus remarquables que parmi leurs semblables, alors qu'ils redevenaient insignifiants une fois lâchés dans la multitude qui composait l'immense cité – mais quel sacré bonhomme que ce Morik, dans son domaine !

— J'ai même perdu un sac de nourriture à la porte, poursuivit-il. Un garde a alors couru pour me rattraper et le lancer dans le chariot.

Wulfgar descendit de son perchoir et s'approcha du véhicule, dont il ôta la toile qui le recouvrait. Il y avait là des sacs de provisions à l'arrière, ainsi que des cordes et du matériel destinés à les abriter, mais l'œil du barbare fut en premier lieu attiré par les caisses de bouteilles, toutes pleines d'alcools forts.

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir, dit Morik en s'approchant de son ami, qui contemplait la cargaison. Quitter la ville ne veut pas dire qu'il nous faille y abandonner nos plaisirs. J'ai d'ailleurs hésité à enlever Delly Curtie.

Wulfgar jeta un regard agressif au voleur ; entendre parler de façon aussi obscène de la serveuse l'offensait profondément.

— Allez, viens, dit Morik après s'être éclairci la voix et cherchant de toute évidence à changer de sujet. Trouvons-nous un endroit tranquille où apaiser notre soif.

Il ôta lentement son déguisement, grimaçant du fait de ses articulations et de son estomac déchiré toujours douloureux. Il mettrait du temps à se remettre de ces blessures, en particulier à hauteur des genoux. Il s'interrompit un peu plus tard, le temps de brandir sa perruque et d'admirer son œuvre, puis il grimpa à l'avant du chariot et s'empara des rênes.

— Ces deux chevaux n'ont pas l'air en forme, fit remarquer Wulfgar. Ils semblent vieux et épuisés.

— Il fallait que je garde de l'or pour acheter la boisson, expliqua Morik.

Wulfgar jeta un regard à la cargaison et songea que son ami aurait dû dépenser plus pour un meilleur attelage, convaincu que l'époque où il se réfugiait dans l'alcool était révolue. Alors qu'il faisait mine de se diriger vers le sommet de la petite colline, Morik l'arrêta :

— Il y a des bandits sur la route, d'après ce qu'on m'a dit en ville. Sur la route qui passe au nord de la forêt, jusqu'au col qui franchit l'Épine dorsale du Monde.

— Tu redoutes les bandits ? s'étonna Wulfgar.

— Uniquement ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, répondit Morik.

Le barbare comprit parfaitement ce qu'insinuait son ami ; à Luskan, sa réputation avait suffi à décourager la plupart des voyous locaux.

— Mieux vaut être préparés à affronter des ennuis, ajouta le voleur, qui se pencha sous son siège et sortit une immense hache, un grand sourire aux lèvres et visiblement très fier de lui. Regarde, elle est encore tachée du sang du Requin.

La hache du bourreau ! Wulfgar eut dans un premier temps le réflexe de demander à Morik comment, par les Neuf Enfers, il s'était procuré cette arme, mais il décida qu'il ne voulait pas le savoir.

— Allez, viens, reprit Morik en tapotant le banc, à côté de lui, avant de sortir une bouteille de la caisse la plus proche. Mettons-nous en route, buvons et organisons nos défenses.

Wulfgar resta un long moment à contempler la bouteille avant de grimper sur le chariot. Morik la lui proposa mais il la refusa, les dents serrées. Le voleur haussa les épaules et avala

une bonne rasade d'alcool avant de renouveler son offre, que le barbare déclina encore. Morik afficha une expression de surprise, qui se changea rapidement en un sourire quand il songea que le refus de Wulfgar lui laissait davantage d'alcool.

— On n'est pas obligés de se comporter comme des sauvages sous prétexte qu'on va vivre sur la route, déclara-t-il.

L'ironie d'une telle remarque, de la part de quelqu'un qui venait de boire une bonne dose d'une boisson si forte, n'échappa pas à Wulfgar, qui parvint à résister à l'appel de la bouteille tout l'après-midi, alors que Morik la vidait avec entrain. Guidant l'attelage à une bonne allure, le voleur jeta la bouteille vide contre un rocher et hurla de joie quand elle se brisa en mille morceaux.

— Tu fais beaucoup de bruit, pour quelqu'un qui cherche à éviter les bandits de grand chemin, grommela Wulfgar.

— Les éviter ? répondit Morik en claquant des doigts. Loin de moi cette idée ! Les bandits de grand chemin sont souvent très bien équipés en termes de campement ; nous pourrions profiter de ce confort.

— Des campements si bien équipés appartiennent sans doute à des bandits efficaces, raisonna le barbare. Or les bandits efficaces sont certainement très bons dans leur domaine.

— Comme l'était Casseur-de-Tronc, cher ami, rappela Morik, qui enchaîna, voyant que son compagnon ne semblait pas convaincu. Peut-être accepteront-ils que nous nous joignions à eux.

— Ça m'étonnerait.

Morik haussa les épaules, puis acquiesça.

— Alors il nous faudra les chasser, dit-il, le plus simplement du monde.

— On ne les trouvera même pas, marmonna Wulfgar.

— Ah oui ? dit Morik, qui engagea aussitôt le chariot sur une piste latérale, si brutalement que deux roues décollèrent et que Wulfgar manqua de peu d'être éjecté.

— Hé ! s'exclama ce dernier, alors qu'ils filaient sur le chemin cahoteux.

Il évita au dernier moment une branche basse, puis se fit sévèrement écorcher quand une autre lui fouetta le bras.

— Morik !

— Du calme, mon ami, répondit le voleur. Il y a non loin d'ici une rivière que ne franchit qu'un seul pont. Il est fort probable qu'il soit gardé par des bandits.

Ils sortirent soudain des buissons et se retrouvèrent sur les berges du cours d'eau, toujours lancés à vive allure et rebondissant sur le sol inégal. Morik fit ralentir les chevaux, qui se mirent au pas, puis ils s'engagèrent sur un pont branlant. Pour le plus grand désarroi du voleur, ils traversèrent sans encombre ce point de passage, aucun bandit ne s'étant présenté.

— Des débutants…, grogna Morik, déçu et se promettant déjà de faire demi-tour d'ici quelques kilomètres pour revenir franchir le pont.

Soudain, il arrêta brusquement le chariot ; un homme, épais et hideux, était apparu sur la route, devant eux, et les menaçait d'une épée.

— Tiens, tiens… Comme c'est intéressant : deux inconnus qui tentent d'entrer dans mes bois sans mon autorisation, dit le bandit, qui remisa son épée dans son dos.

— Vos bois ? répéta Morik. Pourquoi cela, cher monsieur ? Je croyais cette forêt ouverte à tous.

Et le voleur d'ajouter dans sa barbe, à l'intention de Wulfgar :

— Demi-orque.

— Idiot, répliqua de la même façon le barbare. Toi, je veux dire, pas ce voleur. Foncer ainsi tête baissée dans les ennuis…

— Je pensais que ça réveillerait ton côté héroïque, se défendit Morik. Sans compter que ce bandit possède à coup sûr un campement très confortable.

— De quoi vous parlez ? intervint le truand.

— Eh bien de vous, cher monsieur, répondit Morik du tac au tac. Mon ami me dit qu'il pense que vous êtes un voleur et que cette forêt ne vous appartient pas.

L'inconnu ouvrit grand les yeux et, après avoir tenté en vain de bégayer plusieurs réponses, finit par cracher par terre.

— Je vous dis que ce bois est à moi ! dit-il, un doigt sur la poitrine. C'est le bois de Togo !

— Et combien cela coûte-t-il de le traverser, mon brave

Togo ? demanda Morik.

— Cinq pièces d'or ! beugla la brute après une seconde de réflexion. Chacun !

— Donne-les-lui, murmura Wulfgar.

Morik gloussa et une flèche le frôla, sifflant à quelques centimètres de son visage. Étonné d'avoir affaire à une bande si bien organisée, il changea subitement d'avis et sortit sa bourse.

De son côté, Wulfgar changea lui aussi d'avis, furieux que quelqu'un ait été à deux doigts de le tuer. Sans laisser le temps à son compagnon de donner son avis sur la rançon, il bondit du chariot et se jeta à mains nues sur Togo, avant de soudain changer de direction et se précipiter vers le monstrueux archer qu'il venait d'apercevoir, haut perché dans un arbre situé quelques mètres à l'écart de la route. Il plongea dans le premier buisson qui se présenta et heurta violemment une branche tombée. Ralentissant à peine, il s'en empara et la projeta au visage d'un autre bandit dissimulé, puis poursuivit sa charge.

Une flèche se planta dans le sol, juste à côté de lui, quand il parvint au pied de l'arbre. Sans se soucier de ce tir qui l'avait manqué de peu, il sauta sur une branche basse et se mit à grimper avec une force et une agilité extraordinaires, à tel point qu'il donna l'impression de courir dans l'arbre. Repoussant les petites branches et s'appuyant sur les autres, il parvint rapidement à la hauteur de l'archer. Cette créature, un gnoll encore plus imposant que lui, tentait désespérément d'encocher une nouvelle flèche.

— Tiens, prends ça ! cria lâchement le gnoll, qui lui jeta l'arc et sauta de son perchoir, préférant une chute de plus de cinq mètres à la fureur de cet humain.

La créature n'allait pas s'échapper aussi facilement ; Wulfgar tendit la main et la rattrapa par le col. Malgré l'agitation, les coups de défense, la position peu habituelle et le poids du gnoll, le barbare n'eut aucune difficulté à le hisser à sa hauteur.

C'est alors qu'il entendit Morik appeler à l'aide.

* * *

Depuis sa place de cocher, Morik se démenait de son mieux

avec sa fine épée pour repousser les assauts de Togo et d'un autre bandit armé d'une épée et sorti des buissons. La situation empira quand il entendit un troisième larron approcher derrière lui, tandis que des flèches fendaient régulièrement les airs non loin de lui.

— Je vais payer ! hurla-t-il, ce qui déclencha les rires de ses monstrueux agresseurs.

Du coin de l'œil, il vit alors un archer ajuster sa visée. Il bondit en arrière au moment où la flèche fut décochée, esquivant ainsi à la fois le projectile et un coup de l'homme – étonnamment habile – qui lui faisait face. Il paya toutefois ce geste au prix fort puisqu'il bascula en arrière et s'écroula dans une caisse de bouteilles, qu'il brisa toutes. Il se releva d'un bond et cria sa colère, abattant sans effet son épée sur le dossier du siège du cocher.

Togo gagna du terrain et grimpa à l'avant du chariot mais Morik, furieux, repoussa avec force ses assauts sans se soucier des autres bandits ou de l'archer. Voyant que son adversaire reculait le bras pour assener un coup, il se montra plus vif et le frappa le premier, l'atteignant à la main, ce qui contraignit le demi-orque à lâcher son arme. Alors que l'arme de Togo rebondissait dans un fracas métallique sur le siège, Morik avança d'un pas et écarta son épée afin de parer les attaques du complice de Togo. Puis il sortit de sa ceinture une dague, dont il enfonça vivement et à plusieurs reprises la lame dans le ventre de Togo. Ne disposant plus que de ses mains pour se défendre, le demi-orque essaya d'éviter ces coups mais Morik, trop vif et trop malin, parvint à le toucher tout en décrivant de son épée des cercles autour de la lame de l'autre bandit.

Togo tomba en arrière, du banc sur le sol, et n'avança que d'un pas avant de s'effondrer, les mains sur sa chair éventrée.

Morik entendit le troisième agresseur faire le tour du chariot, puis un cri de terreur, venu des hauteurs, suivi d'un autre, poussé par l'ennemi qui approchait. Il se tourna dans la direction concernée juste à temps pour voir le gnoll capturé par Wulfgar voler dans les airs, projeté depuis l'arbre, agitant les bras et hurlant sur toute sa trajectoire. Le missile vivant heurta de plein fouet le troisième bandit, en réalité une humaine de

petite taille, et tous deux furent plaqués contre le chariot. La femme tenta aussitôt de se dégager en gémissant, tandis que l'archer ne bougeait plus.

Morik accentua ses assauts sur le dernier épéiste encore en état de combattre, autant pour descendre du siège, trop exposé, que pour continuer à se battre. Son adversaire, voyant ses complices tombés autour de lui, ne semblait en revanche plus très motivé par cet affrontement. Il para une botte de Morik, qui profita d'un mouvement de sa part pour bondir sur la route.

Le voleur insista, son épée harcelant celle du bandit ; il se fendait en avant et se retirait immédiatement quand ce dernier bloquait son coup, pour recommencer après avoir fait habilement tourner sa fine épée afin de la dégager de la lame ennemie. Chancelant et saignant d'une épaule, le bandit fit un nouveau pas en arrière et se retourna, décidé à s'enfuir, mais Morik ne le lâcha pas et le força à se défendre.

Ce dernier entendit alors un nouveau cri d'effroi derrière lui, suivi du craquement de branches brisées. Il sourit, devinant que Wulfgar continuait à faire le ménage parmi les archers.

— Monsieur, arrêtez, par pitié ! s'écria l'adversaire de Morik, visiblement meilleur épée en main et dont les assauts étaient de plus en plus efficaces. On avait seulement besoin de vos pièces.

— Vous ne nous auriez pas attaqués, mon ami et moi, si nous avions payé, peut-être ? lança cyniquement Morik.

L'homme secoua vigoureusement la tête, ce dont le voleur profita pour glisser de nouveau sa lame à travers les défenses ennemies et ainsi dessiner une ligne rouge sur la joue du bandit. Celui-ci tomba à genoux et jeta son arme à terre, implorant pitié.

— Je suis plutôt du genre à pardonner mais j'ai peur que ce ne soit pas le cas de mon ami, dit Morik avec une compassion feinte, alors qu'il entendait Wulfgar approcher à grands pas.

Surgi telle une furie, le barbare attrapa l'homme agenouillé par la gorge et le souleva pour le plaquer le dos contre un arbre. D'une seule main – son autre bras resté en position défensive en raison d'un manche de flèche planté dans l'épaule – Wulfgar maintint le bandit suspendu et commença à l'étrangler.

— Je pourrais lui dire d'arrêter, dit Morik, une main sur

l'avant-bras massif du colosse, juste avant de remarquer la sérieuse blessure de ce dernier. Il faut que tu nous conduises à ton campement.

— Pas de campement ! souffla le bandit, suite à quoi Wulfgar accentua sa pression. D'accord, d'accord ! glapit-il alors, sa voix s'éteignant à mesure que son tortionnaire serrait sa prise.

— Lâche-le, dit Morik.

Pas de réponse. Le malheureux prisonnier de la main de Wulfgar se tortillait et frappait comme il le pouvait son étau, sans pouvoir le faire céder ni reprendre sa respiration.

— Wulfgar ! s'écria Morik, qui se mit à tirer à deux mains sur le bras du barbare. Contrôle-toi, mon vieux !

Wulfgar n'entendait rien, il ne semblait même pas avoir remarqué l'intervention du voleur.

— Tu me remercieras plus tard pour ça, dit alors Morik, même s'il n'était pas sûr de lui quand il donna un coup de poing sur la tempe de son compagnon.

Ce dernier lâcha le bandit, qui s'effondra, inconscient, au pied de l'arbre, mais uniquement pour frapper d'un revers de la main Morik, qui recula en titubant, Wulfgar s'approchant déjà de lui. Le voleur brandit son épée, prêt à la plonger dans le cœur de son ami si nécessaire, mais au dernier moment, Wulfgar s'immobilisa et cligna plusieurs fois des yeux, comme s'il venait de se réveiller. Morik comprit que Wulfgar, un temps parti on ne savait où, était revenu en ce lieu et ce moment.

— Il va maintenant nous mener au campement, dit-il.

Wulfgar hocha la tête sans répondre, le regard toujours embrumé, et considéra sans émotion la flèche brisée plantée dans son épaule blessée. Puis soudain, il blêmit, se tourna, stupéfait, vers Morik, perdit connaissance et s'écroula, le visage dans la terre.

* * *

Wulfgar reprit conscience à l'arrière du chariot, près d'un champ bordé de hauts pins. Il souleva avec effort la tête et sentit la panique le gagner quand il vit passer non loin de lui la femme qui faisait partie de la bande qui les avait attaqués. Que s'était-il

passé ? Avaient-ils été vaincus ? Sur le point de totalement céder à cette angoisse, il entendit la voix enjouée de Morik. Il se força à se redresser et grimaça quand il s'appuya sur son bras blessé. Il baissa les yeux et constata que la flèche avait été retirée et la blessure nettoyée et pansée.

Un peu plus loin, Morik, tranquillement assis, devisait aimablement avec l'un des bandits gnolls, ces deux-là partageant une bouteille comme de vieux amis. Wulfgar se traîna jusqu'au bord du chariot et fit basculer ses jambes à l'extérieur, avant de poser un pied à terre avec hésitation. Le monde se mit à danser devant lui, son champ de vision se constellant de points noirs. Cette désagréable sensation se dissipa rapidement et il se dirigea, avec précaution mais décidé, vers Morik.

— Ah ! Te voici réveillé, dit ce dernier en levant une bouteille. Tu as soif, mon ami ?

Wulfgar fronça les sourcils et secoua la tête.

— Allez, faut boire, mon gars, baragouina le gnoll à tête de chien assis à côté de Morik. Il enfourna une portion d'un épais ragoût, dont la moitié tomba par terre ou sur sa tunique.

Wulfgar jeta un regard agressif sur le nouveau et peu engageant camarade de Morik.

— Du calme, mon ami, intervint ce dernier, ayant reconnu cette dangereuse expression. Mickers est un ami, et loyal maintenant que Togo est mort.

— Dis-lui de dégager, lâcha Wulfgar.

Alors que le gnoll restait bouche bée de surprise, Morik se leva d'un bond, s'approcha du barbare et le prit par le bras.

— Ce sont des alliés, lui expliqua-t-il. Tous. Ils étaient fidèles à Togo et maintenant ils sont dans mon camp. Et dans le tien.

— Dis-leur de dégager, répéta le géant sur un ton féroce.

— Nous vivons sur les routes, maintenant ; il nous faut des yeux, des éclaireurs, pour observer notre territoire potentiel, ainsi que des épées pour nous aider à nous y imposer.

— Non, répondit catégoriquement Wulfgar.

— Tu ne saisis pas tous les dangers, mon ami, insista Morik, se voulant raisonnable et cherchant à apaiser le barbare.

— Dis-leur de dégager ! cria soudain Wulfgar, qui, voyant

qu'il n'arriverait à rien avec Morik, se rua sur Mickers. Va-t'en d'ici et de cette forêt !

Le gnoll regarda derrière le barbare et, quand il vit Morik lui adresser un haussement d'épaules résigné, se leva.

— Je reste avec lui, dit-il en désignant le voleur.

Wulfgar fit voler le bol de ragoût des mains du bandit et l'agrippa par l'avant de la tunique pour le soulever de façon qu'il se tienne sur la pointe des pieds.

— Je te laisse une dernière chance de partir d'ici de toi-même, gronda le barbare avant de repousser le gnoll sur plusieurs pas.

— Monsieur Morik ? se lamenta Mickers.

— Oh ! Va-t'en, laissa tomber sans joie Morik.

— Nous aussi ? demanda l'un des humains – armé d'un arc – qui formaient la bande, au milieu d'un amas de pierres en bordure du champ.

— C'est eux ou moi, Morik, dit Wulfgar, d'une voix qui ne laissait place à aucune discussion.

Les deux amis se tournèrent vers l'archer et constatèrent qu'il avait encoché une flèche à son arc. Wulfgar, dont les yeux brillaient d'une rage bouillonnante, se dirigea vers lui.

— Un tir, dit-il calmement. Tu n'auras le temps de tirer qu'une seule fois sur moi. Penses-tu faire mouche ? (L'archer leva son arc et le barbare sourit.) Non, je ne crois pas. Tu manqueras ton tir car tu sais.

— Je sais quoi ? osa demander le bandit.

— Tu sais que même si ta flèche m'atteint, elle ne me tuera pas, répondit Wulfgar, qui avançait toujours. Pas instantanément, en tout cas, pas avant que je t'étrangle.

L'archer redressa son arme mais Wulfgar, avec un sourire encore plus assuré, ne s'arrêta pas. Le bandit regarda autour de lui avec nervosité, en quête de soutien, mais il ne trouva personne. Prenant conscience qu'il s'en était pris à un ennemi trop fort pour lui, il relâcha la corde de son arc, fit demi-tour et s'enfuit en courant.

Wulfgar se retourna et vit que Mickers avait également pris ses jambes à son cou.

— Maintenant, il va nous falloir nous méfier d'eux, fit

remarquer Morik, la mine sinistre, quand son ami l'eut rejoint. Tu nous as privés d'alliés.

— Je ne m'associe pas avec des voleurs assassins ! déclara simplement le barbare.

— Et je suis quoi, moi, à part un voleur ? s'écria Morik en s'écartant d'un bond.

— Bon, d'accord, sauf un, rectifia Wulfgar, radouci, qui se laissa même aller à un petit rire.

Morik fit de même, bien qu'un peu gêné, et tendit le bras vers une bouteille.

— Tiens, mon ami, géant mais pas très futé, buvons à notre santé à tous les deux. Bandits de grand chemin !

— Connaîtrons-nous le même sort que nos prédécesseurs ? se demanda à haute voix Wulfgar.

— Ces types n'étaient pas très malins. J'ai su où les trouver parce qu'ils étaient trop prévisibles. Un bon bandit frappe et rejoint aussitôt après la zone où se présentera sa prochaine cible. Un bon bandit donne l'impression d'être dix bandes distinctes à lui tout seul, il possède toujours une longueur d'avance sur les gardes de la cité et sur ceux qui filent vers la ville, porteurs d'informations susceptibles de le localiser et le vaincre.

— Tu parles comme si tu connaissais bien ce mode de vie.

— J'ai parfois vécu de la sorte, reconnut Morik. Ce n'est pas parce que nous vivons en pleine nature que nos devons nous comporter comme des sauvages.

Le voleur, qui ne se lassait pas de répéter ces mots, tendit la bouteille à Wulfgar.

Ce dernier dut faire appel à toute sa volonté pour décliner cette offre. Son épaule le faisant souffrir et l'incident avec les brigands le tourmentant encore, se plonger dans un tourbillon de semi-conscience était en cet instant extrêmement tentant.

Néanmoins, il refusa de boire et s'écarta de Morik, qui n'en crut pas ses yeux. Il traversa le champ et grimpa dans un arbre, dans lequel il s'installa pour observer les environs.

Son regard fut régulièrement attiré par les montagnes qui se dressaient au nord, l'Épine dorsale du Monde, la barrière qui le séparait de cet autre monde qu'était le Valbise, de la vie qui

aurait pu être la sienne… et qui pouvait peut-être encore l'être. Il songea de nouveau à ses amis, en particulier à Catti-Brie. Il finit par s'endormir et s'immergea dans des rêves où il la serrait dans ses bras et l'embrassait tendrement, en un véritable répit, loin des douleurs de ce monde.

Soudain, Catti-Brie recula et Wulfgar vit de petites cornes d'ivoire pousser sur le front de son amie et de grandes ailes de chauve-souris se former dans son dos. Un succube, démon des Abysses, l'avait une nouvelle fois piégé dans l'enfer des tortures d'Errtu, prenant cette apparence réconfortante afin de le séduire.

Wulfgar ouvrit brusquement les yeux, le souffle court, et tenta de se débarrasser de ces affreuses visions, en vain. Elles ne voulaient pas le relâcher. Pas cette fois. Elles étaient si émouvantes et précises que le barbare en vint à se demander si les derniers mois écoulés n'étaient pas une ruse d'Errtu destinée à lui redonner espoir, pour ensuite mieux l'écraser. Il revit le succube, cette immonde créature qui l'avait attiré…

— Non ! gronda Wulfgar.

Ce souvenir était trop épouvantable, trop terrible, pour qu'il l'affronte de nouveau.

J'ai dérobé ta semence, lui dit dans son esprit le succube, ce qu'il lui fut impossible de nier. Ils avaient ainsi agi à plusieurs reprises au cours de ses années de souffrances, lui volant sa semence pour engendrer des démons-alu, les enfants de Wulfgar. Pour la première fois depuis son retour à la surface, il se remémora clairement ce souvenir ; l'image horrible de sa progéniture démoniaque avait pour la première fois franchi les barrières mentales qu'il avait érigées.

Il les voyait désormais, il vit Errtu lui présenter l'un de ces enfants, un bébé qui hurlait, sa mère, c'est-à-dire le succube, postée derrière le démon. Il vit Errtu brandir le nouveau-né au-dessus de lui, jusqu'à l'instant où, sous les yeux de Wulfgar et sous ceux de la mère qui criait, le grand démon arracha la tête de l'enfant d'un coup de dents. Un geyser de sang aspergea Wulfgar, incapable de reprendre sa respiration ou de comprendre qu'Errtu avait trouvé une façon, la pire de toutes, de le toucher de nouveau.

Wulfgar descendit autant qu'il se laissa tomber de l'arbre et se réceptionna violemment sur son épaule blessée, ce qui eut pour effet de rouvrir l'entaille. Sans se préoccuper de la douleur, il traversa le champ en courant et aperçut Morik, qui se reposait à côté du chariot. Il se rua sur une caisse et l'ouvrit avec précipitation.

Ses enfants ! Le produit de sa semence dérobée !

Le puissant liquide lui brûla la gorge et sa chaleur se répandit, encore et encore, jusqu'à engourdir ses sens et brouiller ces visions de cauchemar.

15
Adieu fillette

— Vous devez laisser à l'amour le temps de s'épanouir, seigneur, murmura Témigast à Féringal, après avoir attiré son jeune maître de l'autre coté du jardin, loin de Méralda, qui contemplait l'océan par-dessus le mur d'enceinte.

Il avait en effet surpris le jeune homme épris insister auprès de la paysanne pour qu'elle consente à l'épouser dès la semaine suivante. Troublée, la jeune femme se défendait régulièrement avec des excuses polies, mais son prétendant obstiné les balayait chacune aisément.

— Le temps de s'épanouir ? répéta-t-il, incrédule. Je suis en train de devenir fou de désir, je ne pense plus à rien d'autre qu'à Méralda !

Ce dernier mot ayant été prononcé plus fort que les précédents, les deux hommes virent Méralda se retourner, les sourcils froncés, et les regarder.

— C'est bien normal, chuchota l'intendant Témigast. Néanmoins, voyons si cela résiste à l'épreuve du temps. La persistance de tels sentiments est la véritable définition de l'amour, seigneur.

— Vous doutez encore de moi ? répondit Féringal, scandalisé.

— Non, seigneur, pas moi. Cependant, les villageois doivent voir votre union avec une femme du rang de Méralda comme le résultat d'un amour sincère et non d'un coup de folie.

Cette dernière phrase fit réfléchir le jeune noble, qui, quelque peu perturbé, posa les yeux sur sa promise, puis sur son

domestique.

— De quoi sa réputation pourrait-elle souffrir si elle m'épouse ?

— Si ce mariage est trop vite conclu, alors les paysans imagineront qu'elle s'est servie de ruses féminines pour vous ensorceler, expliqua Témigast. Il vaudrait mieux pour elle, et de très loin, que vous vous contentiez d'afficher un amour honnête et respectueux à son égard au cours des semaines à venir. Nombreux seront ceux qui n'apprécieront pas cette union, seigneur, ne serait-ce que par jalousie. Vous devez donc dès à présent la protéger, la meilleure façon de le faire étant de prendre votre temps avant d'annoncer vos fiançailles.

— Combien de temps ? demanda le jeune et impatient seigneur.

— Il conviendrait d'attendre l'équinoxe de printemps, répondit Témigast, provoquant ainsi un nouveau regard horrifié de la part de son maître. Ce serait plus convenable.

— J'en mourrai ! gémit Féringal.

Voyant son seigneur à bout de nerfs, l'intendant proposa une solution :

— Nous pouvons organiser un rendez-vous avec une autre femme si vos désirs se font trop ardents.

Le seigneur Féringal secoua vigoureusement la tête.

— Impossible pour moi de m'imaginer dans les bras d'une autre.

Avec un sourire chaleureux, Témigast tapota l'épaule du jeune homme.

— C'est la bonne réponse pour un homme sincèrement amoureux, dit-il. Peut-être parviendrons-nous à fixer le mariage aux alentours du nouvel an.

Le visage de Féringal s'illumina, avant d'aussitôt se rembrunir.

— Cinq mois…, ronchonna-t-il.

— Songez à votre joie quand ce temps sera écoulé.

— Je ne pense à rien d'autre, lâcha tristement le seigneur.

— De quoi parliez-vous ? demanda Méralda quand Féringal la rejoignit près du mur, Témigast étant parti du jardin.

— Du mariage, bien sûr, répondit-il, avant de poursuivre, la

voix teintée de doute. L'intendant Témigast estime qu'il nous faut attendre le nouvel an. D'après lui, l'amour est une chose qu'il faut laisser grandir, s'épanouir.

— C'est le cas, reconnut Méralda, soulagée et remerciant en pensée Témigast.

Féringal l'agrippa soudain et la pressa contre lui.

— Je ne crois pas une seule seconde que mon amour pour vous pourrait encore s'intensifier.

Sur ces mots, il l'embrassa et elle lui rendit son baiser, satisfaite de constater qu'il n'essayait pas d'aller plus loin, comme il en avait l'habitude ; il se contenta en effet de l'écarter avant de reprendre :

— Témigast dit qu'il faut que j'affiche mon respect pour vous. Afin de montrer aux villageois que notre amour est quelque chose de réel et durable. Ainsi, je patienterai. D'autre part, cela donnera à Priscilla le temps dont elle a besoin pour préparer cet événement. Elle m'a promis un mariage comme Auckney – et même le Nord – n'en a jamais connu.

Le sourire de Méralda était authentique car ce report lui convenait parfaitement ; il lui fallait du temps pour faire le tri entre les sentiments qu'elle éprouvait pour le seigneur Féringal et pour Jaka, mais aussi pour pleinement accepter sa décision et ses responsabilités. Elle était certaine de parvenir à affronter tout cela sans souffrir. Elle se savait capable d'épouser le seigneur Féringal et de devenir la dame d'Auckney pour le bien de sa mère et de sa famille. Peut-être cela ne serait-il pas si insupportable…

Elle se tourna vers Féringal, qui observait les vagues noires, et le considéra avec un soupçon d'affection, puis, impulsivement, elle passa un bras autour de la taille du seigneur et posa la tête sur son épaule, ce qui lui valut un sourire, chaste mais reconnaissant, de la part de son futur époux. Il n'ajouta rien, il n'essaya même pas de la toucher davantage. Méralda dut bien s'avouer que c'était… agréable.

* * *

— Dis-moi tout ! murmura Tori, qui se jeta sur le lit de sa

sœur quand celle-ci fut enfin de retour, ce soir-là. T'a-t-il touchée ?

— Nous avons discuté et regardé les vagues, répondit évasivement Méralda.

— Alors, ça y est, tu l'aimes ?

Méralda regarda Tori. Aimait-elle le seigneur Féringal ? Non, elle pouvait répondre avec certitude que ce n'était pas le cas, en tout cas pas de la façon passionnée dont elle était éprise de Jaka, mais ce n'était peut-être pas très important pour le moment. Peut-être en viendrait-elle à aimer le généreux seigneur d'Auckney, qui n'était en outre pas laid, loin de là. À mesure que leur relation s'approfondissait et qu'ils se hasardaient plus loin que les tâtonnements désespérés de cet homme torturé, Méralda commençait à entrevoir ses nombreuses qualités, des qualités qui pouvaient tout à fait faire naître de l'amour.

— Tu n'aimes plus Jaka ? s'enquit Tori.

Le sourire satisfait de la jeune femme s'évanouit instantanément quand ce douloureux souvenir fut évoqué. Elle ne répondit pas et, pour une fois, Tori eut le bon sens de ne pas insister quand son aînée se retourna et se recroquevilla, tentant de son mieux de ne pas pleurer.

Ce fut une nuit agitée de rêves passionnés qui la laissèrent enchevêtrée dans ses couvertures. Malgré cela, elle s'éveilla de meilleure humeur le lendemain matin, d'autant plus quand, en entrant dans la pièce principale de la maison, elle entendit sa mère discuter avec Mme Gardener, une voisine parmi les plus fouineuses – cette petite gnome était pourvue d'un nez crochu à faire pâlir un vautour – à qui elle racontait joyeusement sa promenade dans le jardin du château.

— Mme Gardener nous a apporté des œufs, dit Biaste Ganderlay à sa fille, à qui elle désigna un poêlon rempli d'œufs brouillés. Sers-toi, je préfère ne pas me lever.

Méralda adressa un sourire à la généreuse gnome avant de s'approcher de la poêle. C'est alors que, de façon inexplicable, elle fut saisie d'un haut-le-cœur à la vue et à l'odeur des œufs, au point qu'elle fut contrainte de sortir en courant de la maison pour vomir derrière le petit buisson planté près de la porte.

— Tout va bien, jeune fille ? lui demanda Mme Gardener, aussitôt accourue.

Davantage surprise que réellement malade, Méralda se redressa.

— La nourriture trop riche du château, expliqua-t-elle. Je suis trop gâtée, là-bas, j'en ai peur.

— Tu t'y habitueras ! s'exclama la gnome en riant. Et tu deviendras grassouillette, à force de bien vivre et bien manger.

Méralda lui rendit son sourire et rentra dans la maison.

— Il faut tout de même que tu avales quelque chose, dit Mme Gardener en la poussant vers les œufs.

— Je crois qu'il faut que je me repose un peu, dit Méralda, dont l'estomac s'était de nouveau retourné à la seule pensée du contenu du poêlon.

Elle retourna donc dans sa chambre et entendit les deux paysannes évoquer son mal de ventre, Mme Gardener évoquant la nourriture trop riche. Biaste, pour qui ce genre de malaise n'était pas inconnu, espérait en avoir deviné la véritable nature.

De son côté, Méralda n'était sûre de rien. Elle se mit à réfléchir aux temps écoulés depuis sa dernière rencontre avec Jaka, deux ou trois semaines plus tôt. Il était vrai qu'elle n'avait pas eu ses règles depuis, cependant elle n'y avait guère songé, n'ayant jamais été très précise dans ce domaine…

Elle posa les mains sur son ventre, submergée d'autant de joie que de peur.

Elle fut de nouveau malade le lendemain matin, puis le suivant, mais elle parvint tout de même à dissimuler son état en évitant la vue et l'odeur des œufs. Elle se sentait mieux après avoir vomi le matin et n'était ensuite plus gênée, ce qui lui confirma qu'elle était bel et bien enceinte.

Dans ses rêves, l'idée de porter l'enfant de Jaka Sculi n'était pas si catastrophique ; elle s'imaginait mariée au jeune homme solitaire, vivant dans un château et se promenant avec lui dans les jardins, alors qu'en réalité sa situation était nettement plus terrifiante.

Elle avait trahi le seigneur d'Auckney et, pire encore, elle avait trahi sa famille. En se réservant une nuit pour elle, elle avait vraisemblablement condamné à mort sa mère et s'était

donné une réputation de coureuse aux yeux de tout le village.

Les choses iraient-elles jusque-là ? Peut-être son père la tuerait-il quand il découvrirait la vérité – il l'avait battue pour bien moins que cela. Ou peut-être le seigneur Féringal la ferait-il défiler dans les rues du village afin que les fermiers puissent la conspuer, lui jeter des fruits pourris et lui cracher dessus. Peut-être encore, dans une crise de rage, lui arracherait-il son bébé de ses entrailles avant d'envoyer des soldats assassiner Jaka…

Et le bébé ? Comment les nobles d'Auckney traiteraient-ils le fruit du cocufiage de leur seigneur ? Méralda avait entendu des récits de telles situations, dans d'autres royaumes, qui évoquaient des menaces potentielles pour le trône et des meurtres d'enfant.

Une nuit, alors qu'elle était allongée dans son lit, ces cas de figure se mirent à tourner dans son esprit, ces affreuses éventualités, des événements trop horribles pour qu'elle puisse sincèrement les imaginer, trop effrayants pour qu'elle puisse honnêtement y faire face. Elle se leva et s'habilla sans un bruit, puis alla jeter un regard sur sa mère, qui dormait, confortablement blottie dans les bras de son père.

La mort dans l'âme, Méralda leur adressa silencieusement des excuses à tous les deux, puis s'échappa de la maison. C'était une nuit humide et venteuse. Consternée de ne pas trouver Jaka à l'endroit habituel, dans les champs qui surplombaient les habitations, la jeune femme se dirigea vers la maison du jeune paysan. Tout en tâchant de ne pas éveiller les parents de celui-ci, elle jeta quelques cailloux sur le rideau de sa fenêtre dépourvue de vitre.

Le morceau de tissu fut brusquement écarté et le séduisant visage de Jaka apparut dans l'ouverture.

— C'est moi, Méralda ! murmura-t-elle.

Le visage illuminé de surprise, l'adolescent tendit la main. Quand elle la prit, il l'attira près de lui, un grand sourire aux lèvres.

— Je dois te parler, lui dit-elle. Sors, s'il te plaît.

— Il fait meilleur ici, répondit Jaka, sur son habituel ton narquois nuancé de sous-entendus.

Consciente que ce n'était pas sage mais tremblant de froid,

Méralda se précipita vers la porte et entra dans la maison. Jaka l'y retrouva aussitôt, torse nu et une bougie à la main. L'index sur les lèvres pour empêcher son amie de parler, il la prit par le bras et lui fit franchir en silence le rideau qui donnait sur sa chambre. Sans lui laisser le temps de s'expliquer, il se précipita sur elle, l'embrassa et la fit basculer avec lui sur le lit.

— Arrête ! siffla-t-elle en se dégageant. Il faut que nous parlions.

— Plus tard, dit Jaka, dont les mains parcouraient déjà le corps de la jeune femme.

Méralda roula jusqu'au rebord du lit et se releva.

— Maintenant ! C'est important.

Jaka se redressa, souriant toujours mais sans tenter une nouvelle approche.

— J'ai du retard, laissa-t-elle tomber d'un coup.

Le visage de Jaka se froissa, comme s'il ne saisissait pas.

— J'attends un enfant, reprit-elle, avec davantage de douceur. Ton enfant.

Elle ne lui aurait pas fait plus d'effet en le frappant avec une massue.

— Mais comment… ? bégaya-t-il après un long moment passé à trembler. Il n'y a eu qu'une seule fois…

— J'imagine qu'on a fait ce qu'il fallait, répliqua sèchement Méralda.

— Mais…, lâcha Jaka, avant de secouer la tête. Le seigneur Féringal ? Qu'allons-nous faire ? (Il marqua une nouvelle pause avant de la considérer durement.) Lui et toi, vous avez… ?

— Il n'y a eu que toi, répondit Méralda avec assurance. Ce fut la seule fois de ma vie.

— Qu'allons-nous faire ? répéta Jaka, qui faisait maintenant les cent pas dans sa chambre avec nervosité, agité comme Méralda ne l'avait encore jamais vu.

— Je pensais devoir épouser le seigneur Féringal, dit-elle en forçant son ami à se calmer. Pour le bien de ma famille, à défaut du mien, mais les choses ont aujourd'hui changé… (Elle le regarda droit dans les yeux.) Je ne peux tout de même pas entrer au château d'Auck en portant l'enfant d'un autre.

— Alors quoi ? demanda Jaka, qui semblait toujours

totalement désespéré.

— Tu disais que tu me voulais, dit doucement Méralda, pleine d'espoir. Eh bien, me voici, de tout mon cœur et avec ce qui se trouve dans mon ventre.

— Le seigneur Féringal me tuera.

— Dans ce cas, ne restons pas ici. Tu pensais parcourir la côte des Épées, jusqu'à Luskan, puis Eauprofonde. C'est ce que nous ferons, c'est ce que je dois faire.

— Mais…, balbutia Jaka, que cette perspective ne paraissait pas enthousiasmer.

Il secoua plusieurs fois la tête, jusqu'au moment où Méralda se jeta dans ses bras pour le calmer.

— Je t'assure que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, lui dit-elle. Tu es mon amour, comme je suis le tien, et le destin vient d'intervenir pour que nous nous retrouvions.

— C'est de la folie, répondit Jaka en la repoussant. Nous ne pouvons pas partir aussi facilement. Sans argent. Sans rien. Nous finirions par mourir sur la route avant même de nous être approchés de Luskan.

— Sans rien ? répéta Méralda, qui n'en croyait pas ses oreilles et commençait à comprendre que Jaka ne s'exprimait pas uniquement sous le choc de la révélation. Nous nous avons l'un l'autre. Nous avons notre amour et notre enfant à naître.

— Tu penses que ça suffira ? rétorqua le jeune homme, sur le même ton incrédule. Comment allons-nous vivre dans de telles circonstances ? Condamnés à la pauvreté, nous nous nourrirons de terre et élèverons notre enfant dans la boue !

— Quel autre choix avons-nous ?

— Nous ?

Jaka se mordit les lèvres aussitôt après avoir prononcé ce mot, se rendant compte trop tard qu'il n'avait pas été très intelligent de le prononcer à haute voix.

— Es-tu en train de me dire que tu m'as menti pour pouvoir coucher avec moi ? dit Méralda, refoulant ses larmes. Es-tu en train de me dire que tu ne m'aimes pas ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, se défendit Jaka, qui la rassura d'une main sur l'épaule. Mais quelles seraient nos chances de survie ? Tu ne crois tout de même pas que l'amour nous

suffirait ? Nous n'aurions ni nourriture ni argent, avec trois bouches à nourrir. Et qu'adviendra-t-il de nous quand tu seras devenue grosse et laide et que nous ne pourrons même plus faire l'amour pour nous réconforter ?

Méralda blêmit et s'écarta de Jaka, qui tenta de s'approcher d'elle mais elle se défendit en lui donnant une gifle.

— Tu disais que tu m'aimais !

— C'était vrai. C'est toujours vrai.

Elle secoua lentement la tête, plissant les yeux dans un accès de lucidité.

— Tu avais envie de moi mais tu ne m'as jamais aimée, dit-elle, la voix tremblante mais avec une détermination sans faille. Tu ne saisis même pas la différence, pauvre idiot.

Sur ces mots, elle sortit en courant de la maison. Jaka ne fit pas un geste pour la rattraper.

Méralda pleura toute la nuit sur le flanc de colline trempé par la pluie et ne rentra chez elle que tôt le matin suivant. Elle faisait désormais face à la vérité, quoi qu'il puisse se produire par la suite. Comme elle se sentait stupide de s'être offerte à Jaka Sculi ! Pour le restant de ses jours, lorsqu'elle songerait au moment où elle était devenue une femme et où elle avait abandonné son innocente vie de fillette, ce ne serait pas la nuit durant laquelle elle avait perdu sa virginité qui lui viendrait à l'esprit mais celle-ci, au cours de laquelle elle avait compris avoir donné son intimité la plus secrète à un homme égoïste, indifférent et superficiel. Non, pas un homme ; un garçon. Quelle idiote…

16
Un foyer

Ils s'étaient tapis sous le chariot, tandis qu'il pleuvait des cordes. Des ruisseaux d'eau de pluie s'étaient formés et le sol devenait boueux jusque sous leur abri précaire.

— Ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé notre vie, fit sombrement remarquer Morik. Nous sommes tombés bien bas.

Wulfgar sourit à son ami et secoua la tête ; loin d'être aussi soucieux de son confort physique que son ami, la pluie ne le dérangeait guère. Il avait grandi au Valbise, après tout, sous un climat nettement plus rigoureux que tout ce que l'on trouvait sur les flancs de montagne, de ce côté de l'Épine dorsale du Monde.

— Mon plus beau pantalon est fichu, se lamenta Morik, qui se retourna et essaya d'ôter la boue de ses vêtements.

— Les fermiers auraient proposé de nous abriter, lui rappela Wulfgar.

Un peu plus tôt, ce jour-là, ils avaient aperçu quelques fermes. Le barbare avait depuis souligné à plusieurs reprises que les gens qui y habitaient leur offriraient sans doute de la nourriture et un endroit où se réchauffer s'ils se présentaient à eux.

— Et ils auraient su où nous étions, expliqua Morik, réponse qu'il avait déjà donnée chaque fois que Wulfgar avait évoqué cette éventualité. Dès lors que quelqu'un nous aperçoit, notre piste est plus facile à suivre.

Le voleur poussa un cri de surprise quand un éclair s'abattit sur un arbre, à une centaine de mètres du chariot.

— Tu te conduis comme si tu t'attendais à voir la moitié des milices de la région se lancer sous peu à notre poursuite, dit le barbare.

— Je me suis fait beaucoup d'ennemis, reconnut Morik. Et toi aussi, mon ami, au nombre desquels les juges les plus importants de Luskan. (Wulfgar, qui s'en fichait éperdument, haussa les épaules.) Et nous nous en ferons d'autres, je peux te le garantir.

— À cause de la vie que tu nous as choisie.

— Tu préférerais peut-être te reconvertir en fermier et travailler la terre ? dit Morik, les sourcils levés.

— Serait-ce si abominable ?

Morik eut un ricanement et Wulfgar, impuissant, ne put que répondre en gloussant.

— Il nous faut une base, dit soudain le voleur, alors qu'un filet d'eau lui mouillait les fesses. Une maison… ou une grotte.

— On trouve de nombreuses grottes dans ces montagnes, dit Wulfgar.

Au regard, à la fois plein d'espoir et effrayé, que lui lança son compagnon, le colosse comprit qu'il était inutile d'en dire davantage ; ces grottes étaient presque systématiquement occupées.

L'humeur maussade de Morik ne s'améliora pas le lendemain matin, malgré le retour du soleil, qui brillait dans un grand ciel bleu. Sans cesser de ronchonner, il ôta ses vêtements et les lava quand les deux voyageurs croisèrent le cours d'un torrent clair.

Wulfgar nettoya également ses effets et son corps crasseux, la douleur de son épaule blessée apaisée par l'eau glacée. Plus tard, alors qu'étendus sur un rocher ensoleillé ils attendaient que leurs vêtements sèchent, Wulfgar aperçut un filet de fumée qui s'élevait paresseusement dans les airs.

— D'autres maisons, observa-t-il. Certainement des habitants amicaux envers ceux qui se présentent sans mauvaises intentions.

— Tu n'arrêtes jamais ! répondit sèchement Morik, avant de tendre la main derrière le rocher et de sortir une bouteille de vin qu'il avait mise à rafraîchir dans le torrent.

Il en but une rasade puis la tendit à Wulfgar, qui, après un instant d'hésitation, s'en empara.

Peu après, alors que leurs vêtements étaient encore humides et tous les deux quelque peu enivrés, ils se lancèrent sur les pistes de la montagne. Comme il leur était impossible d'y faire rouler le chariot, ils le dissimulèrent dans un buisson et laissèrent les chevaux paître non loin de là. Morik ne manqua pas de remarquer comme ils étaient ainsi faciles à voler.

— Dans ce cas, il nous faudrait les voler à notre tour, répondit Wulfgar, ce qui fit rire le voleur, à qui la note de sarcasme de ces mots avait échappé.

Il se calma toutefois dès qu'il remarqua l'expression sérieuse soudain apparue sur le visage de son ami, dont il comprit l'origine en suivant son regard ; un jeune arbre, un peu plus loin, avait été brisé à la base du tronc. Wulfgar s'en approcha et se pencha afin d'étudier le sol du secteur.

— Qu'est-ce qui a brisé cet arbre, d'après toi ? lui demanda Morik, qui l'avait suivi.

Il fit signe au voleur de se baisser, puis il lui désigna l'empreinte laissée par le talon d'une immense botte.

— Des géants ? hasarda Morik.

Wulfgar le dévisagea alors avec curiosité, reconnaissant déjà chez son ami des signes de panique, comme il en avait montré quand on lui avait fait subir le supplice de la cage et du rat, au Carnaval du Prisonnier.

— Tu n'aimes pas non plus les géants ? lui demanda le barbare.

— Je n'en ai jamais vu, avoua Morik, après avoir haussé les épaules. Mais qui les aime, tu peux me le dire ?

Wulfgar considéra son ami, pourtant voleur et guerrier expérimenté, avec un air étonné et en songeant qu'une bonne partie de sa propre formation s'était effectuée aux dépens de géants. Imaginer que quelqu'un d'aussi redoutable que Morik n'en ait jamais rencontré était pour le moins surprenant.

— J'ai vu un ogre, une fois, dit Morik. C'est vrai qu'il y a aussi nos amis geôliers, en qui coulait une bonne proportion de sang ogre.

— Plus grands, lâcha Wulfgar. Les géants sont beaucoup plus

grands.

— Rebroussons chemin, dit alors Morik, qui avait pâli.

— S'il y a des géants dans les parages, ils possèdent vraisemblablement un repaire. Les géants ne restent pas sous la pluie ou un soleil de plomb s'il existe des grottes dans la région. D'autre part, ils font cuire leurs aliments et préfèrent ne pas signaler leur présence par des feux de camp à ciel ouvert.

— Leurs aliments ? Les barbares et les voleurs font-ils partie de ces aliments qu'ils font cuire ?

— Ils sont même considérés comme des mets de choix, répondit avec sérieux Wulfgar, tout en hochant la tête.

— Allons trouver les fermiers, dit Morik en faisant mine de s'en aller.

— Espèce de lâche, dit le barbare, sans hausser le ton, ce qui fit se retourner son compagnon. La piste est assez facile à suivre et nous ne savons même pas combien ils sont. Je n'aurais jamais imaginé voir Morik le Rogue fuir un combat.

— Morik le Rogue se bat avec ça ! précisa le voleur, un doigt sur la tempe.

— Un géant dévorerait ça.

— Alors Morik le Rogue s'enfuirait à toutes jambes.

— Un géant te rattraperait. Ou alors, il te lancerait un rocher et t'écraserait de loin.

— Charmantes perspectives, commenta Morik. Partons d'ici et allons voir les fermiers.

Wulfgar redressa la tête et observa son ami, sans esquisser le moindre geste pour le suivre. Il ne put alors s'empêcher de songer à quel point Morik et Drizzt s'opposaient. Le voleur faisait demi-tour pour s'enfuir, tandis que le drow se serait lancé sans hésiter et avec enthousiasme – comme il l'avait souvent fait – dans une aventure telle que la recherche d'une tanière de géants. Wulfgar se rappela le jour où, avec l'elfe noir, ils avaient littéralement nettoyé une grotte de verbeegs, un combat long et violent mais dans lequel Drizzt s'était lancé en riant. Il songea ensuite au dernier affrontement qu'il avait livré aux côtés de son ami à la peau noire, contre une autre bande de géants. Cette fois, ils les avaient chassés dans les montagnes, après avoir appris que ces créatures bestiales comptaient

déferler sur la route de Dix-Cités.

Pour Wulfgar, Morik et Drizzt se ressemblaient en bien des points mais ils se distinguaient l'un de l'autre en ce qu'il y avait de plus important. Ce contraste le tenaillait en permanence, éternel rappel des surprenantes différences entre son ancienne et sa nouvelle vie, entre le monde qui s'étendait au nord de l'Épine dorsale du Monde et les terres situées au sud de ces montagnes.

— Il n'y a peut-être que deux géants, dit-il. Il est rare qu'ils se regroupent en nombre.

— Cent coups pour en abattre un, c'est ça ? dit Morik, après avoir dégainé son épée et sa dague. Deux cents, peut-être ? Et pendant que je frappe deux cents fois ce monstre, je peux me rassurer en pensant qu'un seul de ses coups suffit à m'écrabouiller.

— C'est justement ça qui est amusant, répondit Wulfgar, avec un grand sourire.

Le barbare cala la hache du bourreau sur son épaule et se mit en route, sur les traces du géant, sans rencontrer la moindre difficulté pour lire sa piste.

Un peu plus tard, au milieu de l'après-midi, Wulfgar et Morik se tapirent derrière un gros rocher, la tanière et les géants en vue. Morik lui-même dut bien avouer que cet endroit était parfaitement situé ; nichée entre des crêtes rocheuses et à l'écart des chemins, cette grotte se trouvait à moins d'une demi-journée de marche de l'un des deux principaux cols de la chaîne de montagnes, le plus à l'est, qui séparait le Valbise des terres du Sud.

Ils demeurèrent ainsi un long moment à observer les lieux, n'ayant remarqué que deux géants, jusqu'au moment où un troisième fit son apparition, ce qui ne suffit pas à impressionner Wulfgar.

— Des géants des collines, dit-il sur un ton méprisant. Ils ne sont que trois. J'ai eu l'occasion d'affronter un géant des montagnes qui les aurait terrassés tous les trois.

— Dans ce cas, essayons de trouver ce géant des montagnes et tentons de le convaincre de venir ici pour expulser cette bande, suggéra Morik.

— Il est mort, répondit Wulfgar. Et ces trois-là le seront bientôt eux aussi.

Il s'empara de la lourde hache et jeta un regard circulaire avant de se décider à emprunter un itinéraire détourné pour atteindre la tanière.

— Je n'ai aucune idée de la façon de combattre ces créatures ! murmura Morik.

— Observe et apprends, répondit Wulfgar.

Ne sachant pas s'il devait suivre ou non son ami, Morik resta près du rocher à surveiller sa progression, tandis que les trois géants disparaissaient dans la grotte. Wulfgar se faufila peu de temps après jusqu'à cette sombre entrée et y jeta un coup d'œil. Après un regard en direction de Morik, il plongea dans l'obscurité.

— Tu ne sais même pas s'il y en a d'autres à l'extérieur, marmonna pour lui-même le voleur en secouant la tête.

Il se demanda si avoir suivi ce barbare en cette contrée avait finalement été une bonne idée. Il lui était facile de retourner à Luskan, avec une nouvelle identité aux yeux des autorités mais en retrouvant son ancien rang et le respect qui allait avec de la part du monde de la rue. Bien entendu, resterait dans ce cas à régler le problème – non négligeable – des elfes noirs qui lui avaient confié une mission.

Malgré cela, au vu de la taille des géants, Morik songeait sérieusement qu'il n'aurait pas le choix et serait contraint de regagner Luskan. Seul.

* * *

L'entrée de la grotte n'était ni haute ni large, en tout cas pour des géants. Wulfgar fut ainsi rassuré, sachant que ses adversaires devraient nettement se baisser, voire ramper, pour passer sous le point où la voûte était la moins haute. Leur poursuite ne serait pas très rapide s'il devait battre en retraite.

Après une quinzaine de mètres de ce passage sinueux, le boyau s'élargit et gagna en hauteur pour déboucher sur une vaste caverne, où un immense feu illuminait suffisamment le tunnel de sa lueur orangée pour que Wulfgar n'évolue plus dans

l'obscurité.

Il remarqua que les parois étaient irrégulières, constellées de zones d'ombres, avec notamment une saillie particulièrement prometteuse située environ trois mètres au-dessus du sol. Wulfgar se glissa un peu plus loin, dans l'espoir d'apercevoir le clan de géants au complet, car il tenait à s'assurer qu'ils n'étaient que trois et qu'ils n'étaient pas accompagnés de quelques dangereux animaux domestiques prisés par ces créatures, comme les ours des cavernes et les immenses loups. Il fut contraint de revenir sur ses pas, avant même d'avoir atteint l'entrée de la cavité, quand il entendit l'un de ces êtres immenses approcher, éructant à chacun de ses pas pesants. Il escalada aussitôt le mur, jusqu'à la saillie qu'il avait repérée, et se fondit dans l'ombre afin d'observer.

Le géant fit son apparition, se frottant le ventre, encore secoué de renvois, puis il se baissa quand il approcha du passage resserré, un peu plus loin. La prudence aurait voulu que Wulfgar diffère son assaut, qu'il se contente de regarder afin de déterminer la force précise de l'ennemi, cependant le guerrier ne se sentait pas d'humeur prudente.

Il se jeta en poussant un rugissement effrayant et assena un terrible coup de hache, sa propre force accentuée par la vitesse de sa chute.

Surpris, le géant parvint à légèrement s'écarter, ce qui lui évita d'avoir le cou tranché. Malgré sa taille, cet être aurait en effet été décapité par la puissance du barbare s'il n'avait pas bougé. Déchirant peau et muscles et fracassant l'os, la hache s'enfonça tout de même dans son omoplate et, chancelant, il poussa un hurlement de douleur avant de poser un genou à terre.

Le manche de l'arme de Wulfgar se brisa en deux durant la manœuvre. Toujours prompt à improviser, celui-ci se réceptionna au sol en une roulade et se releva instantanément, puis il se rua sur le géant blessé, qu'il frappa violemment à hauteur de la gorge avec l'extrémité pointue du manche cassé. Voyant ce monstre, qui n'émettait plus que des gargouillis, lever ses immenses mains tremblantes sur lui, Wulfgar dégagea le manche de la chair de la créature, raffermit sa prise et frappa

son adversaire en plein visage.

Il abandonna ainsi ce dernier, toujours un genou à terre et devinant que ses compagnons ne tarderaient plus à survenir. Alors qu'il cherchait des yeux une position défendable, il remarqua que son assaut, ou peut-être sa réception sur le sol, avait de nouveau ouvert sa blessure à l'épaule, sa tunique se trempant de sang frais.

Wulfgar n'avait pas le temps d'y réfléchir. Il reprit sa place sur son perchoir au moment où les deux autres occupants des lieux se présentaient dans la zone qu'il dominait. Il trouva alors une arme, sous la forme d'une grosse pierre. Avec un râle étouffé, il la souleva au-dessus de sa tête et attendit.

Le dernier géant, le plus petit, entendit le grognement du barbare et leva les yeux à l'instant précis où ce dernier lança son projectile massif – quel hurlement cet être poussa-t-il alors !

Wulfgar récupéra le manche de la hache et sauta de son promontoire, se servant de nouveau de la vitesse de sa chute pour accentuer la puissance de son coup quand il frappa ce géant au visage. Dès qu'il se retrouva au niveau de ses cibles, il pivota vers le monstre et plongea dans ses jambes. Modifiant légèrement la prise de sa massue improvisée, il frappa sèchement le tendon du jarret, derrière le genou du géant, exactement comme Bruenor le lui avait enseigné.

Les mains toujours sur le visage, que la pierre avait touché, et hurlant de douleur, cette créature s'écroula derrière Wulfgar, entre le barbare et le dernier membre de ce groupe, le seul à ne pas avoir encore senti la piqûre des armes du fils de Beornegar.

* * *

À l'extérieur de la grotte, Morik grimaça quand il entendit des cris, des gémissements et des hurlements, ainsi que l'inimitable bruit produit par le choc de la pierre contre les os.

Curieux malgré lui, le voleur s'approcha de l'entrée et, bien que terrifié et honnêtement persuadé que son ami était déjà mort, il tenta de jeter un regard à l'intérieur.

— Tu ferais mieux de filer à Luskan, se réprimanda-t-il dans sa barbe. Un lit douillet attend Morik pour ce soir.

* * *

Wulfgar avait frappé de toutes ses forces à deux reprises, et pourtant il n'avait pas tué – ni sans doute seulement assommé pour longtemps – un seul membre de ce trio. Il se retrouva donc totalement exposé, courant vers la cavité principale sans même savoir si cet endroit était pourvu d'une autre issue.

Cela dit, le barbare n'était en cet instant pas handicapé par les souvenirs d'Errtu ; il se sentait temporairement libre de ces liens émotionnels et dans une situation quasi désespérée – et il adorait ça.

Pour une fois, la chance tourna en sa faveur. À l'intérieur de la tanière proprement dite, il trouva le butin du dernier raid des géants, avec en particulier les restes de trois nains, dont l'un avait été équipé d'un marteau, petit mais solide, et un autre de plusieurs hachettes fixées sur une cartouchière.

Quand le géant indemne se précipita sur lui en rugissant, Wulfgar lança une, deux, puis trois hachettes, touchant sérieusement le monstre à deux reprises. Ce dernier ne s'arrêta pas pour autant et n'était plus qu'à un pas de lui quand le barbare, qui se voyait déjà écrasé contre la paroi, lui assena un coup de marteau sur la cuisse.

Wulfgar plongea au dernier moment et le géant se révéla incapable de freiner son élan. Il percuta la tête la première le mur de roche, ce qui provoqua la chute de bon nombre de mottes de terre et de cailloux de la voûte. Parvenu à éviter la collision, Wulfgar se trouva démuni et dans l'impossibilité de récupérer ses nouvelles armes, abandonnées derrière lui, quand le géant sur qui il avait projeté le rocher entra en boitant dans la cavité.

Wulfgar se jeta sur le manche brisé de la hache, qu'il ramassa en plongeant en une nouvelle roulade, au moment où la créature tenta de l'écraser de sa lourde botte. Déjà en mouvement, le barbare prit d'assaut les genoux vulnérables de son adversaire et en harcela un à coups de manche, avant de faire le tour de cette jambe aux allures de tronc afin d'échapper au géant. Il leva la pointe de son bâton tout en se retournant et

frappa de nouveau, cette fois sur l'arrière de la jambe ensanglantée. Adossé contre la paroi, le géant toucha d'un violent coup de pied l'épaule blessée de Wulfgar, qui fut projeté plus loin et percuta violemment le mur de roche.

Désormais pleinement dans sa rage de guerrier, le barbare se releva en hurlant et chargea si brusquement le géant boiteux que celui-ci ne le vit pas survenir. Implacable, le gourdin s'attaqua de nouveau aux genoux et, malgré les coups qui pleuvaient sur lui, Wulfgar eut le plaisir d'enfin entendre l'os visé se briser. Le monstre s'affala, les mains sur son genou fracassé et la grotte ébranlée par ses cris de douleur. Remis des coups encaissés, Wulfgar laissa alors échapper un rire moqueur.

Le géant calé contre la paroi tenta de se relever mais son agresseur fut sur lui en un instant, debout sur son dos et abattant sans relâche son gourdin sur sa nuque. Il le frappa ainsi à plusieurs reprises, jusqu'à pousser le monstre à se coucher et essayer de se protéger. Wulfgar osa alors espérer enfin achever un de ses adversaires.

C'est à cet instant que l'immense main de l'autre géant se referma sur sa jambe.

* * *

Morik avait du mal à admettre ses mouvements ; il eut même la sensation d'être trahi par ses pieds quand il se faufila dans l'entrée de la grotte pour y jeter un regard.

Il aperçut le premier géant, sous le passage bas de plafond, penché en avant, un bras appuyé contre la paroi et crachant encore un peu de sang.

Sans laisser le temps à son bon sens de lui faire rebrousser chemin, Morik avança, progressant en silence le long du mur, dans l'obscurité de la grotte. Il s'approcha en toute discrétion du géant, les quelques bruits qu'il ne put éviter nettement couverts par la toux et la respiration bruyante de cette créature, puis il se jucha sur une saillie qui s'élevait à près de un mètre du sol.

Tandis que les échos du combat qui se déroulait dans la cavité plus profonde se répercutaient, Morik ne pouvait qu'espérer que Wulfgar s'en sortait, autant par égard pour son

ami que parce qu'il se rendait compte qu'il se trouverait dans une position extrêmement délicate si d'autres géants survenaient. Maîtrisant ses nerfs, il patienta, immobile, sa dague en main, et se mit à réfléchir à son assaut en songeant aux attaques par-derrière qu'il avait déjà portées au cours de sa carrière de combattant, néanmoins il ne parvint pas à considérer son arme ridicule avec autre chose que du doute.

Le géant commença à se retourner. Morik n'avait plus le temps de penser. Sachant qu'il lui faudrait agir de façon parfaite, imaginant qu'il allait sérieusement souffrir et se demandant pourquoi, par les Neuf Enfers, il avait suivi en ce lieu cet idiot de Wulfgar, il laissa parler son instinct et se jeta à la gorge déjà entaillée de sa cible.

La dague frappa. Le géant poussa un hurlement et sursauta – il se fracassa la tête contre la voûte basse. Tout en gémissant, il tenta de se redresser en battant des bras, ce qui permit à Morik de filer, le souffle court. Il sortit de la grotte en courant, trébuchant à chaque pas et sans cesser de hurler, le géant haletant et menaçant sur ses talons.

Sur le point d'être rattrapé, Morik plongea sur le côté au dernier moment. Le monstre le dépassa en titubant, une main sur la gorge, la respiration affreusement sifflante, le visage bleui et les yeux exorbités.

Morik s'élança dans la direction opposée mais son poursuivant ne lui emboîta pas le pas. La gigantesque créature était tombée à genoux et suffoquait.

— Allez, je rentre à Luskan, marmonna plus d'une fois Morik, tout en s'approchant de l'entrée de la grotte.

* * *

Wulfgar se retourna et frappa de toutes ses forces, puis il se jeta sur le géant, dont il attrapa et tordit la jambe. Un genou à terre et sa jambe blessée tendue, le monstre luttait pour conserver son équilibre. Il lança son autre épaisse main sur le barbare, qui évita ce coup en se baissant avant de tirer furieusement, ce qui lui permit de se libérer et de bondir sur l'épaule du géant.

Il passa les bras autour de l'immense tête et orienta la pointe du manche de la hache vers un œil de son adversaire. Une fois son arme bien en main, il tenta d'enfoncer ce pieu éclaté, mais les mains du géant s'interposèrent pour le freiner, ce qui ne l'empêcha pas d'insister, tout en laissant échapper un grondement sous l'effort.

Terrifié, le géant essaya de se dégager, tirant de ses impressionnantes mains, muscles contractés à l'extrême, avec une force qui aurait arrêté net à peu près n'importe quel humain.

Seulement, Wulfgar bénéficiait d'un bon angle et d'une puissance hors normes en regard de ses semblables. Il vit l'autre géant se relever mais garda à l'esprit qu'il lui fallait se concentrer sur un unique adversaire à la fois. Quand la pointe du manche de la hache s'enfonça dans l'œil du monstre, celui-ci s'agita frénétiquement et parvint même à se relever, mais Wulfgar tint bon. Il poussa sur son pieu, encore et encore.

Le géant se précipita à l'aveugle contre une paroi, qu'il percuta le dos tourné, espérant ainsi écraser l'humain qui le harcelait. Wulfgar chassa la douleur d'un grognement et maintint son effort, jusqu'à ce que la pointe de son arme atteigne le cerveau de la créature.

L'autre géant survint à cet instant. Wulfgar prit la fuite et fila vers l'autre côté de la cavité, sa retraite couverte par les spasmes de sa victime agonisante. Le manche de sa pique improvisée était encore visible entre les plis des paupières fermées de la créature. Wulfgar, qui eut à peine le temps de s'en rendre compte, plongea tête baissée pour récupérer le marteau et l'une des hachettes maculées de sang.

Le géant restant écarta le cadavre de son compagnon et avança, puis se mit soudain à tituber, une hachette profondément plantée dans le front.

Wulfgar ne relâcha pas son effort et enchaîna avec un puissant coup de marteau sur le torse ennemi. Il frappa encore, puis une troisième fois, avant d'esquiver les poings adverses en se baissant et d'assener un violent coup sur le genou du géant. Il en profita pour se glisser derrière le monstre, jusqu'à la paroi, sur laquelle il prit deux appuis avant de bondir pour frapper de

haut en bas l'immense être, qui venait de se retourner.

La tête du marteau fracassa le crâne du géant, qui s'effondra instantanément et ne bougea plus.

Morik entra à cet instant dans la cavité et resta bouche bée en voyant Wulfgar, meurtri de partout. L'épaule du barbare était trempée de sang, sa jambe couverte d'hématomes de la cheville à la cuisse et ses genoux et ses mains écorchés jusqu'au sang.

— Tu vois ? dit Wulfgar, avec un sourire triomphant. Pas le moindre problème. Nous avons maintenant un logis.

Le regard de Morik se posa sur les épouvantables restes des nains à moitié dévorés, puis sur les deux géants morts, dont le sang se répandait dans la cavité.

— On fera avec, lâcha-t-il sèchement.

* * *

Ils passèrent une bonne partie des trois jours suivants à nettoyer leur grotte, enterrer les nains, découper les géants, s'en débarrasser et récupérer leurs provisions. Ils parvinrent même à faire monter les chevaux et le chariot jusqu'à leur nouveau repaire par un chemin détourné, même s'ils libérèrent les bêtes après cet effort considérable, estimant qu'elles ne leur seraient jamais véritablement utiles en tant qu'attelage.

Un sac rempli sur le dos, Morik conduisit ensuite Wulfgar sur les pistes. Les deux compagnons finirent par atteindre un point de vue surélevé qui donnait sur un large col, qu'empruntait l'unique piste digne de ce nom de cette région de l'Épine dorsale du Monde. Le barbare et ses anciens amis étaient d'ailleurs passés par cet endroit quand ils s'étaient aventurés hors du Valbise. Il existait un autre col, à l'ouest, dont la piste passait plus loin par Hundelpierre, mais cette route était la plus directe, bien que de très loin plus dangereuse.

— De nombreuses caravanes franchiront cette passe avant l'hiver, expliqua Morik. Chargées de biens divers à destination du nord ou d'objets sculptés en ivoire de truite à tête plate vers le sud. (Connaissant mieux ces pratiques que Morik les comprendrait jamais, Wulfgar se contenta d'acquiescer.) Nous

devrions les attaquer dans les deux sens. Les convois en provenance du sud nous fourniraient des vivres et ceux descendant du nord notre future trésorerie.

Wulfgar s'assit sur une dalle rocheuse et regarda en direction du nord et du col, puis au-delà, vers le Valbise. Il songea de nouveau au sévère contraste qui distinguait son passé de son présent. Comme il serait ironique que ses anciens amis soient chargés de traquer les bandits de grand chemin.

Il imagina Bruenor charger en rugissant sur la pente rocheuse, devancé par l'agile Drizzt, cimeterres en main. Guenhwyvar serait déjà postée plus haut, de façon à couper toute retraite. Morik prendrait sans doute la fuite et Catti-Brie l'abattrait d'une seule flèche grésillante.

— Tu sembles parti à des milliers de kilomètres, intervint Morik, qui, comme d'habitude, tenait une bouteille, qu'il avait déjà commencé à vider. À quoi penses-tu ?

— Je pense que j'ai soif, répondit Wulfgar, qui s'empara de la bouteille et la porta à ses lèvres.

L'ample gorgée brûlante le calma quelque peu mais ne parvint pas à lui faire accepter sa position présente. Peut-être ses amis viendraient-ils s'occuper de lui, comme il s'en était lui-même pris, avec Drizzt, Guenhwyvar et les autres, à la bande de géants qu'ils soupçonnaient de semer la terreur sur les routes du Valbise.

Wulfgar but une nouvelle longue gorgée, guère enchanté à l'idée de les voir survenir.

17
Coercition

— J'ai peur de ne pouvoir attendre jusqu'au printemps, dit évasivement Méralda à Féringal après le dîner, un soir, au château d'Auck.

Elle avait elle-même insisté pour qu'ils se promènent sur la côte, et non pas dans le jardin, comme ils en avaient pris l'habitude. Le seigneur s'arrêta net et contempla sa promise, qui ne l'avait jamais vu si décontenancé.

— Les vagues, dit-il en s'approchant de Méralda. J'ai peur de ne pas vous avoir bien comprise.

— Je disais que je ne pouvais pas attendre le printemps. Pour le mariage, j'entends.

Un sourire apparut sur le visage de Féringal, qui donna l'impression d'être sur le point de se mettre à danser. Il se contenta de prendre la main de la jeune femme et d'y déposer un baiser.

— J'attendrais jusqu'à la fin des temps si vous me l'ordonniez, dit-il avec solennité.

Méralda fut elle-même surprise – cet homme n'était-il pas sans cesse surprenant ? – de le croire ; il ne l'avait jamais trahie.

Bien que ravie, elle devait toutefois s'occuper de problèmes plus urgents.

— Non, seigneur, vous n'aurez pas à patienter si longtemps, dit-elle, dégageant sa main pour lui caresser la joue. Je suis flattée que vous soyez prêt à y consentir, cependant je ne me sens pas capable de faire languir mes désirs jusqu'au printemps prochain.

Elle s'approcha et il se fondit en elle quand elle l'embrassa.

Pour la première fois, ce fut Féringal qui brisa une de leurs étreintes.

— Vous savez que c'est impossible, dit-il, même s'il était évident que cela le désolait. J'ai donné ma parole à Témigast. Les convenances, mon amour, les convenances…

— Eh bien faisons cela de façon convenable, mais sans tarder, répondit Méralda, en caressant tendrement la joue de son futur époux. (Voyant que son seul toucher délicat menaçait de le faire s'évanouir, elle se blottit contre lui et ajouta dans un souffle :) Je n'en peux plus d'attendre…

Féringal perdit alors le peu de retenue qu'il lui restait et la prit dans ses bras pour la noyer de baisers.

Méralda ne voulait pas cela mais elle n'avait pas le choix. Elle redoutait même que trop de temps se soit déjà écoulé. Elle attira le seigneur auprès d'elle, sur le sable, fermement décidée à le séduire et à en finir, quand la voix stridente de Priscilla s'éleva depuis le mur du château :

— *Féri !*

— J'ai horreur qu'elle m'appelle comme ça ! se plaignit Féringal, qui, au prix d'un immense effort, se dégagea de Méralda, tout en maudissant sa sœur. Ne pourrai-je donc jamais lui échapper ?

— C'est toi, Féri ? appela encore la châtelaine.

— Oui, Priscilla, répondit-il, avec un agacement à peine dissimulé.

— Rentre au château. Il commence à faire nuit et Témigast dit que des voleurs ont été vus dans les environs.

Féringal jeta un regard désespéré à Méralda et secoua la tête.

— Nous devons rentrer, dit-il.

— Je ne pourrai pas attendre jusqu'au printemps, insista la jeune femme.

— C'est entendu, néanmoins nous devons agir de façon convenable et suivre les usages. Je vais avancer le mariage au solstice d'hiver.

— C'est trop loin.

— À l'équinoxe d'automne, alors.

Méralda se mit à réfléchir au calendrier. L'équinoxe

d'automne interviendrait d'ici quatre semaines et elle était déjà enceinte de plus d'un mois, aussi ne cacha-t-elle pas son désarroi.

— Il m'est impossible d'avancer davantage la date de la cérémonie, poursuivit le seigneur Féringal. Comme vous le savez, Priscilla est en charge de l'organisation ; elle hurlera déjà suffisamment de colère quand elle apprendra que je souhaite modifier ses plans. Quant à Témigast, qui souhaite que je patiente jusqu'au nouvel an, je réussirai à lui faire changer d'avis.

Il s'adressait davantage à lui-même qu'à Méralda, aussi celle-ci le laissa-t-elle parler, se plongeant elle-même dans ses propres pensées, quand ils reprirent le chemin du château. Elle devinait déjà que Féringal avait sous-estimé la fureur à venir de sa sœur, qui s'opposerait à coup sûr à leur projet d'avancer la date du mariage. Méralda était certaine que cette femme espérait voir ces projets tomber à l'eau.

Ce qui était *précisément* ce qui se produirait si quiconque venait à la soupçonner de porter l'enfant d'un autre.

— Vous feriez mieux d'éviter de sortir sans escorte la nuit, les réprimanda Priscilla dès qu'ils eurent posé le pied dans l'entrée. Des voleurs rôdent par ici.

Elle jeta un regard furieux à Méralda, à qui la véritable nature de sa colère n'échappa pas. Priscilla ne craignait aucunement de voir son frère être victime de voleurs ; elle redoutait ce qui risquait de se produire entre les deux jeunes gens, ce qui avait été près de se concrétiser sur la plage.

— Des voleurs ? gloussa Féringal. Il n'y a pas de voleurs à Auckney. Nous n'avons pas eu ce genre de problème depuis des années, pas depuis que je suis seigneur.

— Alors cela ne saurait tarder, répliqua Priscilla. Tiens-tu à ce que la première agression depuis des années à Auckney concerne le seigneur et sa future épouse ? N'as-tu donc aucun sens des responsabilités envers la femme que tu dis aimer ?

Cette question déstabilisa Féringal. Priscilla semblant en permanence capable de produire cet effet en quelques mots, Méralda songea qu'il lui faudrait remédier à cela dès qu'elle bénéficierait d'un peu plus d'autorité.

— C'est uniquement ma faute, intervint-elle en se plaçant entre le frère et la sœur. Je me promène souvent en soirée, c'est mon moment préféré de la journée.

— Vous n'êtes plus une paysanne, la tança froidement Priscilla. Vous devez comprendre les responsabilités qui vont de pair avec votre arrivée dans la famille.

— Bien, dame Priscilla, répondit Méralda, qui effectua une révérence polie, la tête inclinée.

— Allez donc dans le jardin si vous souhaitez vous promener de nuit, ajouta la vieille fille, sur un ton un peu moins sévère.

La tête toujours baissée de façon que Priscilla ne voie pas son sourire entendu, Méralda commençait à entrevoir la façon dont il fallait s'y prendre avec cette femme, qui ne s'attaquait qu'à des cibles résistantes et ne s'en prenait guère aux personnes humbles et obéissantes.

Priscilla fit demi-tour, sur le point de s'en aller, et poussa un soupir de frustration.

— Nous avons quelque chose à te dire, dit soudain le seigneur Féringal, immobilisant sa sœur.

Méralda leva la tête, le visage écarlate de surprise et d'une colère certaine, prête à faire ravaler ses mots à son hôte ; il était encore trop tôt pour évoquer leurs projets.

— Nous avons décidé de ne pas attendre le printemps pour nous marier, poursuivit l'inconscient Féringal. La cérémonie se tiendra le jour de l'équinoxe d'automne.

Comme prévu, le visage de Priscilla prit une teinte rouge vif. Il était évident que cette femme faisait appel à toute sa volonté pour s'empêcher de trembler.

— Voyez-vous ça, dit-elle, les dents serrées. As-tu fait part de cette nouvelle à l'intendant Témigast ?

— Non, tu es la première à en être informée. C'est la moindre des choses, d'autant que c'est toi qui es chargée des préparatifs.

— En effet, dit Priscilla, d'une voix glaciale. Va le lui dire, Féri. Il est dans la bibliothèque. Je m'occupe de faire raccompagner Méralda chez elle.

À ces mots, le seigneur Féringal se précipita sur son aimée.

— Il n'y a désormais plus longtemps à attendre, mon amour, lui dit-il, lui embrassant les doigts, avant de la quitter d'un pas

guilleret pour trouver l'intendant.

— Que lui avez-vous fait ? lança agressivement Priscilla à Méralda dès que son frère fut parti.

— Ce que je lui ai fait ? répéta la jeune femme, les lèvres pincées.

— Vous… euh… vous êtes servie de vos charmes sur lui, non ?

Méralda éclata de rire au vu des efforts de la châtelaine pour ne pas s'exprimer de façon grossière, réaction que cette dernière n'avait pas imaginée.

— Peut-être aurais-je dû, répondit Méralda. On appelle ça calmer la bête. Mais non, je n'ai rien fait. Je l'aime, vous savez, mais ma mère ne m'a pas élevée comme une fille de mauvaise vie. Votre frère va m'épouser, alors nous attendrons. Jusqu'à l'équinoxe d'automne, comme il vous l'a lui-même précisé.

Priscilla plissa les yeux et prit un air menaçant.

— C'est pour cela que vous me haïssez ! l'accusa franchement Méralda. (N'ayant pas prévu une telle repartie, sa future belle-sœur écarquilla les yeux et recula d'un pas.) Vous me haïssez parce que je vais vous prendre votre frère et ainsi semer la confusion dans la vie que vous vous êtes arrangée, ce qui me semble légèrement égoïste, si je puis me permettre. Votre frère m'aime et je l'aime ; nous allons nous marier, avec ou sans votre consentement.

— Comment osez-vous…

— Je n'ose dire que la vérité, l'interrompit Méralda, elle-même surprise par sa propre effronterie mais consciente de ne plus pouvoir faire marche arrière. Ma mère ne passera pas l'hiver dans notre maison glaciale, or je n'ai pas l'intention de la laisser mourir. Et certainement pas pour respecter les convenances ou votre bien-être. Je sais que vous êtes chargée des préparatifs, ce dont je vous suis infiniment reconnaissante, mais faites au plus vite.

— Tout cela ne concerne donc que votre mère ? demanda Priscilla, qui pensait avoir mis le doigt sur un point faible.

— Cela ne concerne que votre frère, répondit Méralda, la tête haute. Féringal et non Priscilla, et c'est justement ce qui vous met hors de vous.

Stupéfaite et à bout, Priscilla ne parvint plus à émettre le

moindre argument. Énervée, elle fit demi-tour et quitta les lieux, laissant Méralda seule dans l'entrée.

La jeune femme resta un long moment à méditer sur ses propres paroles, n'en revenant pas elle-même d'avoir tenu tête à Priscilla, puis elle estima qu'il était plus prudent de partir sans délai. Ayant aperçu Liam et le carrosse déjà prêts quand, avec Féringal, elle était rentrée de la plage, elle alla trouver le gnome et lui demanda de la raccompagner chez elle.

* * *

Il suivait des yeux le carrosse, sur la route du château, comme chaque fois que Méralda rentrait d'une soirée passée avec le seigneur d'Auckney.

Jaka Sculi ne savait comment gérer ses sentiments. Il ne cessait de penser au moment où Méralda lui avait parlé de l'enfant, de son enfant. Il l'avait rabrouée, baissant ainsi la garde et laissant apparaître ses véritables sentiments. Il en était bien puni à présent, condamné à la voir sortir du château d'Auck, à la voir sortir de chez l'*autre*.

En quoi aurait-il pu agir différemment ? Il ne voulait pas de la vie que lui avait proposée Méralda. Jamais ! L'idée de l'épouser, de la voir grossir et s'enlaidir avec un bébé en train de hurler l'horrifiait, toutefois peut-être pas autant que le fait de l'imaginer dans les bras du seigneur Féringal.

Jaka avait compris que tout était dit, même si cette prise de conscience ne changeait rien à ce qu'il ressentait du fond du cœur. Visualiser Méralda allongée auprès de cet homme, qui élèverait l'enfant de Jaka comme le sien, lui était insupportable. Il avait la sensation de s'être fait voler par Féringal, comme chaque seigneur de chaque cité volait les paysans, certes de façon plus subtile. Oui, ils s'emparaient systématiquement des biens du peuple, des honnêtes gens comme Jaka. Ils vivaient dans le confort, entourés de luxe, tandis que les honnêtes gens comme lui se brisaient les ongles dans la terre et se nourrissaient d'aliments avariés. Ils prenaient les femmes qui leur plaisaient, à qui ils n'offraient aucune personnalité mais seulement leur richesse, ce contre quoi les paysans comme Jaka

ne pouvaient lutter. Féringal lui avait pris sa femme et il lui prendrait son enfant.

Tremblant de rage, Jaka se mit à courir sur la route en agitant les bras, faisant signe au carrosse de s'arrêter.

— Déguerpis ! lui ordonna Liam Portenbois depuis son siège, sans ralentir le moins du monde.

— Je dois parler à Méralda ! s'écria Jaka. C'est au sujet de sa mère !

Le cocher calma l'allure des bêtes et se pencha afin d'observer sa passagère, qui sortit la tête par la fenêtre du carrosse, intriguée par ces cris. Quand elle aperçut, Jaka, visiblement agité, elle blêmit mais ne se déroba pas.

— Il veut que je m'arrête pour le laisser vous parler, expliqua Liam. Quelque chose à propos de votre mère.

Méralda considéra Jaka avec méfiance avant de répondre :

— Je vais lui parler. Arrêtez-vous et laissez-moi ici, Liam.

— Vous êtes encore à plus de un kilomètre de chez vous, lui fit remarquer le gnome, que cette perturbation n'enchantait guère. Je peux vous conduire tous les deux là-bas.

Méralda le remercia mais lui fit signe de repartir.

— Je peux facilement marcher sur cette distance, lui dit-elle, ayant posé pied à terre avant même que le véhicule se soit immobilisé.

Elle se retrouva aussitôt seule avec Jaka, sur la route plongée dans la nuit.

— Tu es fou d'être venu ici ! le réprimanda-t-elle, dès que Liam eut lancé l'attelage vers le château. Que veux-tu ?

— Je n'avais pas le choix, répondit Jaka, qui s'approcha d'elle pour l'étreindre.

— Tu sais ce que je porte dans le ventre, dit Méralda, repoussant le jeune homme. Le seigneur Féringal l'apprendra bien assez tôt. S'il fait le lien avec toi, il nous tuera tous les deux.

— Je n'ai pas peur de lui et je sais ce que je ressens, Méralda. Je n'avais d'autre choix que de venir te trouver ce soir.

— Tu t'es montré assez clair concernant tes sentiments, lâcha froidement l'adolescente.

— Comme j'ai été idiot ! Il faut me comprendre ; cette nouvelle a été un choc pour moi. Mais je l'ai surmonté.

Pardonne-moi, Méralda. Je ne peux pas vivre sans toi.

Méralda ferma les yeux et manqua de peu de perdre l'équilibre alors qu'elle encaissait cette déclaration.

— Où veux-tu en venir, Jaka Sculi ? demanda-t-elle à voix basse. Que ressens-tu précisément ?

— Je t'aime, répondit-il d'une voix douce en s'approchant d'elle.

— Et… ? insista-t-elle, en le regardant droit dans les yeux, ce qu'il ne parut pas comprendre. As-tu déjà oublié le bébé ?

— Non ! J'aimerai aussi l'enfant, bien évidemment. (La jeune femme prit un air qui indiquait clairement qu'elle avait du mal à le croire, aussi poursuivit-il, lui prenant les mains et secouant la tête :) Méralda… Je ne supporte pas l'idée de voir le seigneur Féringal élever mon… notre enfant comme le sien.

Mauvaise réponse. Tout en Méralda, qui n'avait pas oublié leur précédente rencontre, lui hurlait la vérité. Il n'agissait pas de la sorte en fonction de son amour de l'enfant, ni même de celui qu'il lui portait. Non, elle comprenait désormais que Jaka était incapable d'éprouver de telles émotions. Il était ici et maintenant devant elle, à lui proclamer son amour, que parce qu'il ne tolérait pas la pensée d'être vaincu par le seigneur Féringal.

Méralda prit une profonde inspiration afin de se calmer. L'homme qu'elle avait cru aimer était en train de lui dire toutes ces choses qu'elle avait autrefois tant rêvé d'entendre. Ce soir, ils se seraient tous deux trouvés à mi-chemin de Luskan si Jaka l'avait voulu quand elle était venue le voir. Méralda Ganderlay était à présent une femme plus mûre, une femme qui songeait à son propre bien-être et à celui de son enfant. Jaka ne serait jamais en mesure de leur offrir une vie agréable. Elle savait au fond d'elle-même qu'il finirait assez vite par les rejeter, elle et son bébé, quand le piège de la pauvreté se refermerait inéluctablement sur eux. Il s'agissait pour lui de compétition et non d'amour. Elle méritait mieux que cela.

— Va-t'en, lui dit-elle. Loin d'ici, et ne reviens plus.

Jaka en resta pétrifié.

— Mais…

— Je ne croirai aucune de tes explications. Il nous serait

impossible de vivre d'une façon qui te rende heureux.

— Tu te trompes.

— Non, et tu le sais, dit Méralda. Nous avons passé un moment extraordinaire, que je chérirai toute ma vie durant. Puis, plus tard, j'ai compris la vérité. Il n'y a pas de place pour toi dans ma vie ou dans celle du bébé. Il n'y en aura jamais.

Elle avait surtout envie de lui dire de s'en aller et de grandir, cependant elle estima qu'il n'était pas pertinent qu'il l'entende de sa bouche.

— Tu espères me voir rester à ne rien faire pendant le seigneur Féringal…

Méralda se plaqua les mains sur les oreilles et l'interrompit :

— Chaque mot que tu prononces déprécie mes bons souvenirs ! Tu m'as parfaitement révélé tes véritables sentiments.

— J'étais idiot…

— Et tu l'es toujours, rétorqua froidement Méralda, qui fit demi-tour et s'éloigna.

Les cris de Jaka, qui la suppliait de revenir, la transpercèrent aussi sûrement qu'une flèche, néanmoins elle fit preuve de volonté et ne se retourna pas, se rappelant à chaque pas la vérité à propos de cet homme, de ce garçon. Elle se mit finalement à courir et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut de retour chez elle.

Une bougie solitaire brûlait dans la grande pièce. Méralda fut considérablement soulagée de constater que ses parents et Tori dormaient, ce qui était enfin une bonne nouvelle ; elle ne voulait parler à personne pour le moment. Elle avait enfin fait le point sur les sentiments qu'elle éprouvait pour Jaka et elle était capable d'accepter la douleur de cette perte. Elle fit de son mieux pour se souvenir de leur nuit de passion et non pas des déceptions ensuite intervenues, cependant ces déceptions, la révélation de ce qu'était vraiment ce garçon, constituaient la dure réalité, contrairement aux rêves de deux jeunes amants. Elle souhaitait sincèrement qu'il s'en aille.

Méralda avait un autre problème urgent à résoudre. L'équinoxe d'automne était encore trop éloigné dans le temps et elle avait bien saisi qu'il lui serait impossible de convaincre le seigneur Féringal, sans parler de Priscilla et Témigast, d'avancer

davantage la date du mariage.

Peut-être n'y serait-elle pas contrainte, songea-t-elle, alors qu'une idée lui venait à l'esprit. Les habitants du fief le leur pardonneraient s'ils apprenaient, d'une façon ou d'une autre, qu'ils avaient fait l'amour avant la cérémonie prévue cet automne. On comptait de nombreux « bébés de sept mois » à Auckney.

Allongée dans sa chambre noyée dans l'obscurité, Méralda hocha la tête, sachant ce qui lui restait à faire. Elle tenterait de nouveau sa chance auprès du seigneur Féringal, et très bientôt. Elle n'ignorait rien des désirs du jeune noble et savait également qu'elle était capable de les embraser d'un baiser ou d'une simple caresse.

Le sourire de l'adolescente se dissipa instantanément. Elle se maudit d'avoir eu de telles pensées. Si elle couchait sans tarder avec Féringal, il considérerait l'enfant comme étant le sien, ce qui serait le pire des mensonges, pour lui comme pour le bébé.

Elle détestait ce plan, tout comme elle se méprisait de l'avoir mis en place, mais, dans l'autre chambre, sa mère se mit à tousser. Méralda n'eut alors plus d'hésitation.

18
Le cœur assez solide

— Nos premiers clients, déclara Morik, alors que les deux compagnons étaient perchés sur une crête surplombant le col qui s'ouvrait sur le Valbise.

Deux chariots progressaient sur la piste, en direction de la trouée entre les montagnes, à une allure régulière mais pas effrénée.

— Voyageurs ou marchands ? demanda Wulfgar, peu convaincu.

— Ce sont des marchands, chargés de produits, répondit le voleur. Leur rythme les trahit, tandis que l'absence d'escorte nous incite à les attaquer.

Bien qu'estimant stupide de la part de commerçants de se lancer dans un voyage aussi périlleux sans se faire accompagner de soldats lourdement armés, Wulfgar ne mit pas en doute les mots de son ami. Au cours de sa dernière incursion dans le Valbise, en compagnie de ses anciens amis, ils avaient rencontré un chariot de marchands, seul et vulnérable.

— Tu sembles surpris, dit Morik, qui avait remarqué l'expression du barbare.

— Les idiots me surprennent toujours.

— Ils n'ont pas les moyens de s'offrir des gardes, expliqua le voleur. Comme la plupart de ceux qui font route vers le Valbise. D'ailleurs, les rares qui le peuvent choisissent généralement d'emprunter la passe ouest, plus sûre. Nous avons sous les yeux des marchands sans grande envergure, vois-tu, qui n'ont pas grand-chose pour vivre. Ils comptent essentiellement sur la

chance, même s'il leur arrive de s'associer à des guerriers efficaces, qu'ils transportent en échange de leur protection.

— Ça paraît trop facile.

— C'est facile ! s'enthousiasma Morik. Comprends bien qu'en réalité, nous rendons service à ces gens. (Wulfgar restait dubitatif.) Songe un peu que si nous n'avions pas tué les géants, ces marchands auraient vraisemblablement été écrasés par des rochers lancés de plus haut. En plus d'être dépossédés de leurs richesses, ils auraient fini en morceaux, dans une marmite de géant. (Le voleur afficha un grand sourire.) Alors ne te tracasse pas, mon ami, nous n'en voulons qu'à leur argent, un salaire mérité pour le travail que nous avons effectué pour eux.

Curieusement, cette réflexion parut sensée pour Wulfgar. De ce point de vue, le travail qui avait été accompli en compagnie de Morik ne différait guère de celui effectué aux côtés de Drizzt et des autres durant tant d'années, faisant régner la justice dans une contrée sauvage. Au détail près qu'il n'avait jamais réclamé de paiement, ce que Morik avait de toute évidence l'intention de faire dès à présent.

— La meilleure façon d'agir pour nous est de leur montrer notre puissance sans déclencher d'affrontement, dit le voleur. Exigeons une taxe en paiement de nos efforts, quelques vivres et peut-être un peu d'or, puis laissons-les repartir. Cela dit, vu qu'ils ne possèdent que deux chariots et qu'aucune escorte ne semble les accompagner, nous pourrions aussi bien les liquider, ce qui nous ferait une belle prise, sans témoins. (Son sourire disparut quand il vit le barbare froncer les sourcils.) Restons-en à la taxe, alors. Un paiement légitime pour notre travail sur cet itinéraire.

Bien qu'ayant également du mal à accepter ce dernier concept, Wulfgar acquiesça.

* * *

Il choisit une portion de la piste jonchée de pierres, où les chariots seraient contraints de nettement ralentir pour ne pas risquer de perdre une roue ou un cheval. Wulfgar grimpa dans un arbre isolé, sur la gauche de la route, poste idéal pour lui s'il

devait intervenir dans l'attaque, si attaque il y avait.

Morik, quant à lui, était resté à découvert, sur le côté de la piste, quand le convoi se présenta.

— Salutations ! lança-t-il en s'avançant au milieu de la route, les bras tendus.

Il recula légèrement quand il vit le passager installé à côté du cocher le menacer d'une arbalète aux dimensions imposantes. Il lui fallait toutefois prendre garde de ne pas trop bouger car il devait contraindre le véhicule à s'immobiliser à l'endroit convenu.

— Dégage de la route où je te descends ! beugla l'homme armé.

En guise de réponse, Morik se baissa et souleva une immense tête, celle d'un géant abattu, et la brandit devant lui.

— Ce ne serait pas très judicieux, ajouta-t-il. Tant moralement que physiquement.

Le chariot s'arrêta, ce qui força celui qui le suivait à faire de même.

Du pied, et frôlant l'entorse du genou au passage, Morik fit rouler sur la piste une deuxième tête de géant, jusqu'alors dissimulée derrière un rocher.

— J'ai le plaisir de vous informer que la voie est désormais libre.

— Alors laisse-moi passer, répondit le cocher. Sinon, il te descend et moi je roule sur ton cadavre.

Morik eut un petit rire et décala le sac qu'il avait posé à terre, dévoilant ainsi une troisième tête de géant. Il n'eut aucune difficulté à remarquer que, malgré leurs grands airs, les voyageurs étaient sérieusement impressionnés – et terrifiés – par ces têtes. Quelqu'un capable de vaincre trois géants n'était pas à prendre à la légère.

— Mes amis et moi avons travaillé dur toute une semaine pour sécuriser cet itinéraire, expliqua Morik.

— Tes amis ?

— Vous pensez que j'ai agi seul ? dit Morik en riant. Vous me flattez. Non, j'ai reçu l'aide de nombreux amis. (Il balaya des yeux les affleurements rocheux du col, comme pour désigner ses nombreux « amis ».) Veuillez les excuser, ils sont si timides…

— Avancez ! cria quelqu'un, depuis l'intérieur du chariot.

Les deux hommes assis à l'avant se consultèrent du regard.

— Tes amis se cachent comme des voleurs ! cria le cocher. Dégage !

— Des voleurs ? répéta Morik, sur un ton scandalisé. Vous seriez déjà morts, aplatis par un rocher lancé par les géants, si nous n'étions pas intervenus.

La portière du chariot s'ouvrit et un homme, plus âgé, apparut, une jambe encore à l'intérieur et l'autre appuyée sur le marchepied.

— Vous exigez un paiement pour vos actes, dit-il, de toute évidence familiarisé avec cette routine – comme la plupart des commerçants du nord de Faerûn.

— Exiger est un si vilain mot, répondit Morik.

— Aussi vilain que ta façon de procéder, petit voleur, répliqua le marchand.

Morik plissa les yeux et prit un air menaçant, non sans baisser ostensiblement les yeux sur les trois têtes de géant.

— Très bien, concéda le vieil homme. Quel est le prix de ton héroïsme ?

— Il nous faut des provisions ; cela nous permettrait de continuer à surveiller les environs et à assurer la sécurité de ce col, expliqua Morik, se montrant plutôt raisonnable. Ainsi qu'un peu d'or, peut-être, pour récompenser nos efforts. (Ce fut au tour du marchand de se renfrogner, puis Morik enchaîna en improvisant :) Et dédommager les veuves de nos compagnons qui n'ont pas survécu à l'assaut du clan des géants.

— Trois géants ne forment pas un clan, loin de là, rétorqua sèchement le vieil homme. Néanmoins, je veux bien reconnaître tes efforts. Je vous offre, à toi et à tes amis qui se cachent, un bon repas, et si vous êtes d'accord pour nous accompagner jusqu'à Luskan en tant qu'escorte, je vous paie chacun une pièce d'or par jour.

Fier de sa générosité, le marchand était visiblement satisfait d'avoir retourné la situation à son avantage.

Cette maigre proposition fit plisser des yeux le voleur.

— Nous ne souhaitons pas nous rendre à Luskan pour le moment, dit-il.

— Alors contentez-vous de votre repas.

— Idiot, marmonna Morik pour lui-même, avant de poursuivre à haute voix. Nous n'accepterons pas moins de cinquante pièces d'or et assez de nourriture pour fournir trois bons repas à sept hommes.

Le marchand éclata de rire.

— Tu vas surtout accepter que nous ayons la bonté de te laisser partir sans te tuer, dit-il.

Il claqua des doigts et deux hommes bondirent du second chariot, épées dégainées, tandis que le cocher de ce véhicule faisait de même.

— Maintenant, dégage ! ordonna le marchand, qui disparut et regagna sa place. Roulez-lui dessus !

— Idiots ! beugla Morik, criant ainsi le signal destiné à Wulfgar.

Le cocher hésita et cela lui coûta cher. Agrippé à l'extrémité d'une épaisse corde, Wulfgar sauta de sa cachette et se laissa balancer, le long de la paroi rocheuse de gauche, en poussant un hurlement à vous figer le sang. L'homme équipé de l'arbalète se retourna et tira mais il manqua nettement sa cible. Lancé à pleine vitesse, Wulfgar lâcha la corde et écarta ses immenses bras de façon à éjecter simultanément de leur siège le cocher et son voisin. Il les suivit dans leur chute et les écrasa de tout son poids sur le côté opposé de la piste. D'un coup de coude, il assomma le cocher, avant d'inverser le mouvement et de frapper l'homme à l'arbalète en pleine mâchoire, qu'il brisa net puisqu'elle se mit à saigner abondamment.

Les trois voyageurs armés d'épées sortis du second chariot survinrent alors, deux par la gauche du premier véhicule et le troisième par la droite. Une longue et fine épée dans une main et une dague dans l'autre, Morik intercepta ce dernier avant qu'il atteigne Wulfgar.

Cet homme se rua droit sur le voleur, qui, l'épée parallèle à la lame adverse, ne fit que la contourner pour mieux l'écarter avec la dague, avant de contrer avec sa propre épée, qu'il pointa sur la gorge de l'inconnu. Il l'aurait sans aucun doute tué si son bras n'avait pas été arrêté aussi efficacement que s'il avait heurté de la pierre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il à Wulfgar quand le barbare se releva et frappa le garde, manquant de peu de se faire couper une oreille par l'épée et la dague encore en action.

L'homme à terre leva sa main libre pour se protéger mais un violent coup de Wulfgar écrasa cette défense ; son poing et l'avant-bras du garde le percutèrent en plein visage et l'envoyèrent un peu plus loin, victoire hélas de courte durée.

Bien que sonné par le coup de coude reçu, le cocher se releva, épée en main. Pis encore, ses deux autres alliés avaient pris de solides positions, l'un sur le siège avant et l'autre devant le chariot. Comme si cela ne suffisait pas, le marchand surgit de son véhicule, une baguette en main.

— C'est nous les *idiots*, maintenant ! cria Morik à Wulfgar, tout en jurant et en esquivant l'attaque de l'homme posté sur la banquette du cocher.

Dès la première botte, agressive, de ce dernier, Morik devina qu'il n'avait pas affaire à un novice en matière de combat.

Quant à Wulfgar, alors, qu'il se dirigeait vers le marchand, il fut soudain renvoyé en arrière et dans les airs, les cheveux étirés de tous côtés et le cœur battant à tout rompre.

— C'est donc ainsi qu'agit cette baguette, laissa tomber Morik après l'éclair provoqué par cette intervention. Je hais les magiciens.

Il se jeta sur l'homme à terre, qui repoussa sa première tentative d'en finir avec lui d'une parade circulaire qui fit presque perdre son équilibre au voleur.

— Ne reste pas là ! cria ce dernier à Wulfgar, avant de se baisser et donner une série de coups d'épée frénétiques vers le haut, tandis que l'ennemi juché sur le siège du chariot sautait sur l'un des chevaux et le frappait à la tête.

Quand le cocher et l'homme qu'il venait de frapper se ruèrent sur lui, Wulfgar se hâta de détacher son marteau de son dos. Alors qu'il s'apprêtait à affronter la charge du premier d'entre eux, il changea d'avis ; il inversa sa prise et lança son arme en direction du marchand, n'ayant aucune envie de subir une nouvelle décharge.

Le marteau atteignit sa cible en plein dans le mille, qui n'était pas le magicien lui-même mais la porte du chariot, qui

fut ainsi claquée contre le bras tendu du vieil homme, alors sur le point de lâcher un nouvel éclair. Néanmoins, une déflagration crépitante se produisit bel et bien et ne manqua que de très peu le garde qui se précipitait sur Wulfgar.

— Tout le monde à l'attaque ! s'écria Morik, le regard tourné vers un escarpement rocheux situé sur sa gauche.

Ce bluff fit un instant tourner la tête de ses adversaires, qui, quand ils reportèrent leur attention sur le voleur, le virent déjà s'enfuir en courant, et Morik courait très vite quand sa vie était en jeu.

Le cocher s'avança avec hésitation, calmé par la force de Wulfgar, mais l'autre se lança à l'assaut, jusqu'au moment où le barbare se tourna d'un bond dans sa direction et poussa un hurlement tonitruant. Le géant se retourna aussitôt et revint vers le cocher, qu'il surprit par son agilité. Il accepta de subir une estafilade sur le bras pour agripper la main de son vis-à-vis, qu'il tira sèchement vers lui, tout en se baissant et en attrapant la ceinture de sa victime pour la soulever de terre. Après s'être retourné, il projeta le malheureux sur son compagnon, qui s'était de nouveau élancé vers lui.

Wulfgar s'interrompit une seconde et vit que Morik avait pris ses jambes à son cou, un choix plutôt judicieux, au vu de la tournure que prenait l'affrontement, mais il était fou de rage ; il se retourna vers les deux gardes armés d'épées… juste à temps pour être frappé par un nouvel éclair. Grâce à ses longues jambes, Wulfgar dépassa Morik au bout d'à peine cinquante mètres d'ascension de la pente rocheuse.

Une nouvelle décharge frôla les deux compères et fendit quelques pierres. Un carreau d'arbalète survint peu après, accompagné de quelques railleries et menaces, toutefois leurs adversaires ne les prirent pas en chasse, ce qui permit aux deux apprentis bandits de s'enfuir dans les hauteurs. Quand ils osèrent s'arrêter et reprendre leur souffle, Wulfgar baissa les yeux sur les deux déchirures de sa tunique et secoua la tête.

— Nous l'aurions emporté si, comme convenu, tu t'en étais directement pris au marchand après avoir éjecté le cocher et son acolyte, le réprimanda Morik.

— Et tu aurais tranché la gorge de ce type ! gronda le

barbare.

— Et alors ? Si tu n'as pas le cœur assez solide pour cette vie, pourquoi sommes-nous ici ?

— Parce que tu as choisi de traiter avec des assassins à Luskan, rappela Wulfgar.

Les deux hommes se défièrent du regard et Morik porta la main à sa lame, se demandant si le barbare allait l'agresser, ce qu'envisageait précisément ce dernier.

Ils regagnèrent la grotte chacun de son côté. Morik y parvint le premier et y entra, puis Wulfgar changea d'avis et décida de rester dehors, près d'un petit torrent voisin où il soignerait mieux ses blessures. Il se rendit compte que son torse n'était pas si sévèrement touché : seuls les poils avaient roussi du fait d'un léger éclair. D'un autre côté, sa blessure à l'épaule s'était réouverte de façon préoccupante. Ce n'est que lorsqu'il ôta sa tunique qu'il saisit pleinement combien de sang il avait perdu.

Morik le retrouva en cet endroit plusieurs heures plus tard, endormi comme une masse sur un rocher plat, et le réveilla d'une secousse.

— Nous n'avons pas été brillants mais nous sommes en vie, fit-il remarquer en brandissant deux bouteilles. Ça mérite d'être fêté.

— Est-ce bien nécessaire ? répondit Wulfgar, sans un sourire et en tournant le dos au voleur.

— Les premières attaques sont toujours calamiteuses, expliqua Morik, qui se voulait raisonnable. Il faut qu'on s'habitue au style de combat de l'autre, tout simplement.

Wulfgar médita sur ces paroles à la lumière de sa propre expérience, notamment du premier combat qu'il avait livré aux côtés de Drizzt. Il était vrai qu'il avait en cette occasion failli frapper de plein fouet le drow d'un coup bas de *Crocs de l'égide* ; cependant il y avait eu dès le départ une certaine symbiose avec Drizzt, un élan commun du cœur qui les avait poussés à combattre ensemble. Pouvait-il en dire autant de Morik ? Cela se produirait-il jamais ?

Wulfgar considéra le voleur, qui souriait, les bouteilles d'alcool fort en main. Oui, il parviendrait à s'entendre avec Morik. Ils deviendraient aussi unis que l'âme et le cœur. Peut-

être était-ce d'ailleurs cela, plus qu'autre chose, qui perturbait Wulfgar.

— Le passé n'existe plus et l'avenir pas encore, déclara Morik. Alors vis dans le présent et profites-en, mon ami. Profite de chaque instant.

Wulfgar prit le temps de réfléchir à cette idée, devise que l'on retrouvait chez quantité de ces pauvres hères qui vivaient au jour le jour dans les rues. Il s'empara de la bouteille.

19
Coup de chance

— Il ne nous reste pas beaucoup de temps, que vais-je porter ? gémit Biaste Ganderlay quand Méralda lui annonça que le mariage était avancé à l'équinoxe d'automne.

— S'il nous faut nous vêtir d'autre chose que nos vêtements habituels, le seigneur Féringal s'en occupera, la rassura Dohni en lui tapotant l'épaule.

Il jeta un regard empli de fierté et d'appréciation à sa fille, qui sut alors qu'il comprenait le sacrifice auquel elle consentait. Elle se demanda tout de même de quelle façon l'expression de son père se modifierait s'il apprenait l'existence du bébé qu'elle portait.

Elle parvint à lui adresser un faible sourire, malgré ses pensées, puis elle gagna sa chambre pour s'habiller pour la journée. Liam Portenbois s'était présenté un peu plus tôt pour l'informer que le seigneur Féringal avait pris rendez-vous pour elle avec la couturière qui vivait à l'extrême est d'Auckney, à quelque deux heures de route.

— Pas de prêt de robe pour le grand jour, avait annoncé le cocher. Si je puis me permettre, Biaste, votre fille sera véritablement la plus belle mariée jamais vue à Auckney.

Comme le visage de Biaste s'était alors illuminé ! Comme ses yeux s'étaient mis à briller ! De façon étrange, cette situation peinait Méralda, qui, même si elle gardait à l'esprit qu'elle agissait pour le bien de sa famille, avait du mal à se pardonner la stupidité dont elle avait fait preuve vis-à-vis de Jaka. Il lui fallait désormais coucher avec le seigneur Féringal, au plus vite,

peut-être dès la nuit prochaine. La date du mariage avancée, il ne lui restait plus qu'à espérer que les autres, en particulier Priscilla et Témigast, lui pardonneraient d'avoir conçu un enfant avant la cérémonie officielle. Cela étant, le pire de tout restait le fait qu'il lui faudrait emporter dans sa tombe la vérité au sujet de son enfant.

Comme elle se sentait haïssable ! Mme Prinkle, une couturière réputée à travers tout le pays, lui confectionnerait à n'en pas douter une robe somptueuse, en tissus riches en couleurs et ornée de gemmes, cependant elle doutait d'être en mesure d'afficher le visage radieux censé y correspondre.

Méralda fit sa toilette, s'habilla, avala un léger repas et accueillit Liam Portenbois avec un grand sourire quand il fut de retour et la conduisit au carrosse. Durant le trajet, elle demeura le coude appuyé sur le rebord de la fenêtre, observant la campagne qui défilait. Parmi les hommes et gnomes qui travaillaient dans les champs, aucun n'avait vu – ni même cherché – Jaka Sculi. Les maisons se firent plus espacées, jusqu'à ce que le paysage rocailleux ne soit plus ponctué que par d'occasionnelles habitations, puis l'attelage s'engagea dans un petit bois, où Liam marqua une courte pause afin de se reposer et de permettre aux chevaux de s'abreuver.

Ils repartirent peu de temps après, sortirent du bois et retrouvèrent une piste caillouteuse. Sur la droite de Méralda se trouvait la mer à présent. Des falaises abruptes se dressaient du côté nord de la route, certaines plongeant si près de l'eau que la jeune femme se demanda à plusieurs reprises comment Liam allait faire passer le coche.

Une autre question lui vint également à l'esprit ; comment une femme pouvait-elle vivre seule dans cette région ? Elle se promit d'en parler au gnome. Elle aperçut peu après un fort en pierre, avant-poste au sommet duquel flottait la bannière du seigneur Féringal. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle commença à apprécier la puissance du maître d'Auckney. Le lent véhicule n'avait avalé qu'une quinzaine de kilomètres mais il semblait à Méralda qu'ils avaient déjà parcouru la moitié du monde. Pour une raison qui lui échappa, voir cet étendard brandi dans cette région isolée la rassura, comme si le solide seigneur Féringal

Auck la protégeait.

Son sourire se dissipa dès qu'elle se rappela qu'il ne la protégerait que si elle mentait.

Elle s'enfonça dans la banquette et poussa un soupir, puis elle palpa son ventre encore plat, s'attendant presque à sentir le bébé donner des coups de pied.

* * *

— S'il y a une bannière, c'est qu'il y a des soldats à l'intérieur, déduisit Wulfgar.

— Et ils y resteront, ajouta Morik. Ils ne quittent que rarement leurs abris de pierre, même s'ils sont appelés. Leur guet, si toutefois ils guettent quelque chose, concerne plutôt d'éventuels agresseurs du fort ; ce qui se produit sur la route ne les intéresse pas. D'autre part, ils ne sont certainement pas plus d'une dizaine, si loin du moindre relais. Je serais même étonné qu'ils soient plus de cinq.

Wulfgar ne répondit rien, même s'il fut tenté de rappeler à son compagnon qu'ils avaient été mis en déroute par beaucoup moins d'adversaires à peine deux jours plus tôt.

Après le désastre du col, Morik avait suggéré qu'ils quittent la région, au cas où le marchand prévienne les gardes de Luskan et fidèle à son principe selon lequel un bon bandit de grand chemin ne restait jamais longtemps au même endroit, notamment après une attaque ratée. Il avait dans un premier temps voulu se diriger vers le nord et gagner le Valbise mais Wulfgar s'y était catégoriquement opposé.

— Partons vers l'ouest, alors, avait proposé le voleur. Il y a par là-bas un petit fief coincé entre les montagnes et la mer, au sud-ouest du col de Hundelpierre. Peu de gens s'y rendent car il ne figure pas sur la majorité des cartes mais les marchands qui arpentent les routes du nord en ont connaissance ; ils s'y arrêtent parfois en allant ou en revenant de Dix-Cités. Peut-être recroiserons-nous notre ami et sa baguette qui lance des éclairs.

Si cette éventualité n'enthousiasmait guère Wulfgar, son refus de retourner au Valbise ne leur avait laissé que deux options, l'est étant à proscrire car cela impliquait de s'enfoncer

davantage dans la rude Épine dorsale du Monde, où régnaient gobelins, géants et autres monstres malveillants qui ne leur apporteraient rien. Restaient donc le sud et l'ouest. Vu leurs relations du moment avec les autorités de Luskan, située plus au sud, le choix de l'ouest s'était imposé.

Ils avaient manifestement été bien inspirés puisqu'ils avaient repéré un carrosse solitaire, constellé d'ornements dignes d'un noble et qui progressait sur la piste.

— C'est peut-être un magicien, dit Wulfgar, pour qui le souvenir des éclairs encaissés était encore douloureux.

— Je ne connais aucun magicien réputé dans cette région, répondit Morik.

— Tu n'es pas venu ici depuis des années, lui rappela le barbare. Qui oserait voyager seul dans un carrosse si luxueux ?

— Et pourquoi pas ? Cette zone, au sud des montagnes, ne connaît que peu de troubles, sans compter qu'il y a des avant-postes le long de la route, après tout. (Il désigna le fort lointain.) Ici, les gens ne vivent pas retranchés dans leurs maisons par peur des gobelins.

Wulfgar hocha la tête mais cela lui semblait trop facile. Le cocher devait au moins être un combattant aguerri, tandis qu'il s'en trouvait sans doute d'autres à l'intérieur, peut-être équipés de ces sales baguettes ou d'autres puissants artefacts magiques. Un regard posé sur son ami lui fit toutefois comprendre qu'il ne lui ferait pas changer d'avis ; encore vexé par l'échec du col, Morik avait besoin d'un succès.

En contrebas, la piste décrivait une large courbe afin de contourner un pic montagneux. Morik et Wulfgar empruntèrent un itinéraire plus direct et atteignirent la route en un point que n'avait pas encore franchi le coche, hors de vue du fort. Wulfgar sortit aussitôt sa corde, à la recherche d'un endroit où l'accrocher. Il dénicha bien un arbre au tronc fin, mais cela ne lui parut pas prometteur.

— Grimpe là-haut, lui dit Morik en désignant un talus surélevé.

De son côté, il se précipita sur la route, tout en sortant son fouet, car leur cible venait d'apparaître au détour de la courbe, un peu plus au sud.

— Place ! cria Liam Portenbois, quelques instants plus tard.

— Il faut que je vous parle, monsieur ! s'exclama Morik, sans bouger du milieu de la piste.

Le gnome fit ralentir le carrosse et l'arrêta à distance respectueuse du voleur – et trop loin, comme le nota Morik, pour permettre à Wulfgar de sauter dessus.

— Par ordre du seigneur Féringal d'Auckney, dégage le passage ! insista Liam.

— J'ai besoin d'aide, monsieur, expliqua Morik, qui, du coin de l'œil, vit Wulfgar changer de position.

— Reste où tu es, l'ami, dit Liam quand Morik avança d'un pas. Je suis en mission pour mon seigneur ; je te roulerai dessus si tu ne t'écartes pas, n'en doute pas un instant.

— Ça m'étonnerait, gloussa Morik.

Quelque chose dans le ton employé par cet importun troubla Liam, ou peut-être repéra-t-il un mouvement parmi les rochers, un peu plus haut. Quoi qu'il en soit, le gnome saisit aussitôt l'imminence du danger et lança son attelage en avant.

Wulfgar bondit à cet instant précis mais se heurta au côté du véhicule, derrière le cocher. Son élan et l'angle formé par la route suffirent à faire se dresser sur deux roues latérales le carrosse, à l'intérieur duquel une femme poussa un cri.

Agissant purement d'instinct, Morik fit claquer son fouet devant les chevaux, qui obliquèrent sur leur gauche, face à la pente. Avant que le cocher ait le temps de les contrôler, tandis que Wulfgar tentait de s'accrocher et que la passagère poussait un nouveau cri, le coche bascula sur le côté, éjectant au passage le gnome et le barbare.

Quelque peu étourdi, Wulfgar se força à se relever, s'attendant à devoir affronter le cocher ou quelqu'un d'autre sorti du carrosse, mais le gnome restait inerte dans les rochers, gémissant, alors qu'aucun bruit ne sortait du véhicule renversé. Morik se rua vers les bêtes afin de les calmer, puis il bondit sur le coche et en ouvrit la portière. Un nouveau cri s'éleva de l'intérieur.

Wulfgar s'approcha du blessé et lui souleva la tête avec précaution, puis il la reposa après s'être assuré que ce gnome était hors d'état de se battre, espérant toutefois qu'il n'était pas

mortellement blessé.

— Il faut que tu viennes voir ça ! s'exclama Morik, qui tendit le bras dans le carrosse et offrit sa main à une magnifique jeune femme, qui la repoussa aussitôt. Sors de là ou c'est moi qui viens te rejoindre.

Toujours effrayée, la passagère se recroquevilla, le plus loin possible du voleur.

— Voilà comment les véritables bandits de grand chemin se font plaisir, dit Morik à Wulfgar quand celui-ci le rejoignit. Et en parlant de plaisir…

Il se laissa tomber dans le coche. La jeune femme se mit à hurler et à se débattre, mais elle ne pouvait rien faire contre le voleur expérimenté. Elle se retrouva en un instant clouée contre le plafond du carrosse, qui tenait désormais lieu de mur, les bras plaqués par son agresseur, qui avait levé un genou pour l'empêcher de le frapper à l'aine, tout en approchant ses lèvres des siennes.

— Un baiser pour le vainqueur ? minauda-t-il.

Il s'éleva soudain dans les airs, soulevé par le col et hors du coche par Wulfgar, furieux.

— Tu vas trop loin, lui dit le barbare avant de le lâcher à terre.

— C'est notre prisonnière, se défendit Morik, qui ne comprenait pas ce que lui reprochait son ami. On s'en occupe et on la laisse repartir. Où est le mal ?

— Va plutôt t'occuper des blessures du cocher, lui ordonna Wulfgar, le regard sinistre. Ensuite, récupère les trésors que tu trouveras dans le carrosse.

— La fille…

— … n'est pas un trésor, gronda le géant.

Morik leva les mains en signe de défaite et se dirigea vers le gnome étendu.

Wulfgar tendit le bras dans le carrosse, comme l'avait fait Morik, et offrit sa grosse patte à la jeune femme apeurée.

— Sortez, lui dit-il. Je vous promets qu'il ne vous sera fait aucun mal. (Stupéfaite et irritée, la passagère ne saisit pas la main tendue.) Nous ne pourrons pas redresser le coche si vous restez à l'intérieur. Ne souhaitez-vous pas repartir ?

— Je veux surtout que vous, vous partiez !

— En vous laissant seule ?

— Mieux vaut être seule qu'en compagnie de voleurs, rétorqua Méralda.

— Il vaudrait mieux pour votre cocher que vous sortiez, dit Wulfgar, tentant de son mieux de rassurer la jeune femme, ou au moins de l'effrayer pour la faire réagir. Il va mourir si on le laisse sur les rochers. Venez. Je ne vous ferai pas de mal. Je vais vous voler, ça oui, mais je ne vous toucherai pas.

Elle leva timidement la main et le barbare la hissa avec aisance et la déposa à terre, puis il la contempla un long moment. Malgré un hématome en formation sur le visage, elle était réellement superbe. Il comprenait le désir de Morik, mais il n'avait pas l'intention de violer la moindre femme, si belle fût-elle, pas plus qu'il ne comptait laisser Morik agir de la sorte.

Les deux voleurs fouillèrent le véhicule et trouvèrent une bourse remplie de pièces d'or, pour la plus grande joie de Morik, après quoi Wulfgar se mit à la recherche d'un rondin de bois susceptible de lui servir de levier.

— Eh ! Tu ne vas pas le redresser, quand même ! lâcha Morik, qui n'en croyait pas ses yeux.

— Si, répondit Wulfgar.

— Ne fais pas ça ! Elle va aussitôt filer au fort et nous aurons une horde de soldats à nos trousses avant une heure.

Wulfgar ne l'écoutait pas ; il dénicha quelques grosses pierres et les disposa près du toit du carrosse renversé, qu'il souleva ensuite du sol d'un violent effort. Ne voyant aucune aide lui venir de la part de Morik, il s'arc-bouta et parvint à glisser d'une main une pierre sous un le bord du véhicule.

Les chevaux se mirent alors à s'ébrouer et à tirer, ce qui manqua de peu de lui faire lâcher prise.

— Va au moins les calmer, ordonna-t-il à Morik.

Le voleur ne fit pas un geste mais Wulfgar vit la jeune femme se précipiter vers les bêtes pour les apaiser.

— Je ne peux pas relever cette masse seul, dit-il ensuite à son complice, d'une voix où perçait désormais la colère.

Après avoir poussé un immense soupir, Morik avança sans se presser de quelques pas. Puis il étudia brièvement la situation

et trotta jusqu'à l'endroit où Wulfgar avait abandonné la corde, qu'il fit passer derrière l'arbre avant d'en attacher un bout au côté du coche tourné vers le ciel. Il frôla ensuite la passagère, qui s'écarta d'un bond, ce qu'il remarqua à peine.

Morik s'empara des brides des chevaux et les fit avancer, lentement et avec précaution, traînant ainsi le carrosse de façon à positionner ses roues à la même distance de l'arbre.

— Tu soulèves et je m'arrange pour que la corde le soutienne, dit-il à Wulfgar. Ensuite, sers-toi de ton corps pour encore pousser et le coche sera remis sur ses roues.

Le barbare dut reconnaître que Morik était malin. Dès que ce dernier fut en place, la corde en main, et que la jeune femme eut repris les brides des bêtes, Wulfgar se pencha et souleva de toutes ses forces. Le carrosse commença à se redresser.

Morik tira aussitôt sur la corde, qui se tendit, de chaque côté de l'arbre, ce qui permit au barbare de prendre une meilleure position. Quelques secondes plus tard, il poussa encore et, grâce à la corde, Morik maintint le véhicule plus haut encore. Enfin, un troisième effort du colosse remit le carrosse sur ses quatre roues.

Les chevaux hennirent avec nervosité et tapèrent le sol de leurs sabots, tout en agitant la tête avec tant de force que la jeune femme ne put les contenir. Wulfgar la rejoignit en un instant, s'empara des brides et calma les bêtes en tirant fermement. Puis, toujours avec la même corde, il les attacha à l'arbre et revint auprès du cocher inanimé.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il à la passagère, qui marqua un temps d'hésitation. Ce n'est pas en sachant vos noms que nous vous ferons encore plus de mal. C'est juste que ça me paraît étrange de l'aider sans savoir comment l'appeler.

L'expression de la jeune femme se fit moins sinistre après cette remarque.

— Il s'appelle Liam, répondit-elle, avant de se baisser près du cocher, ayant visiblement retrouvé du courage et la peur ayant cédé la place à l'inquiétude sur son visage. Va-t-il s'en sortir ?

— Je n'en sais rien pour le moment.

Le malheureux Liam semblait loin de reprendre connaissance, mais il était vivant. Une inspection plus attentive

de ses blessures ne révéla rien de trop sérieux. Wulfgar le souleva avec douceur et le porta jusqu'au carrosse, puis il l'installa sur la banquette, à l'intérieur. Il revint ensuite vers leur autre victime, la prit par le bras et la tira derrière lui.

— Vous avez dit que vous ne me feriez pas de mal ! protesta-t-elle en se débattant – elle aurait eu plus de chances de parvenir à ses fins en tentant de contenir les deux chevaux.

Morik afficha un grand sourire quand il vit son compère traîner la fille derrière lui.

— Tu as changé d'avis ? lui demanda-t-il.

— Elle vient avec nous un moment, expliqua Wulfgar.

— Non ! cria la prisonnière, qui serra le poing et frappa violemment le géant dans le dos.

Ce dernier s'immobilisa et se retourna, amusé et quelque peu impressionné par le cran de cette jeune personne.

— Si, dit-il en lui bloquant le bras quand elle tenta de nouveau de le frapper. Vous venez avec nous sur un ou deux kilomètres et ensuite, je vous libère. Vous pourrez alors revenir au carrosse, auprès du cocher, et le conduire où bon vous semblera.

— Vous ne me ferez pas de mal ?

— Non, répondit Wulfgar, qui jeta un regard noir à Morik. Et lui non plus.

Comprenant qu'elle n'avait de toute façon pas le choix, la jeune femme suivit les deux hommes sans protester davantage. Fidèle à sa parole, le barbare la libéra à un peu plus de un kilomètre du coche, après quoi les deux voleurs, ainsi que la bourse remplie d'or, s'évanouirent dans les montagnes.

* * *

Méralda courut sans s'arrêter jusqu'au pauvre Liam, au point que cela commençait à devenir douloureux quand elle retrouva le vieux gnome. Celui-ci avait repris conscience mais n'était pas en mesure de sortir de lui-même du carrosse, encore moins de le manœuvrer.

— Restez à l'intérieur, lui ordonna la jeune femme. Je fais se retourner l'attelage et je vous reconduis au château d'Auck.

Liam protesta mais Méralda ferma la portière et s'activa. Peu après, le coche s'était remis en route vers l'ouest, trajet plutôt secoué car la paysanne n'était guère habituée à conduire des chevaux, sans compter que cette piste était loin d'être évidente à appréhender. Au cours des kilomètres et des heures qui défilèrent lui vint à l'esprit une idée, qui se révélerait peut-être une solution toute simple à l'ensemble de ses problèmes.

Le soleil s'était couché depuis longtemps quand ils atteignirent les portes du château d'Auck. Sortis afin de les saluer, le seigneur Féringal et Priscilla restèrent bouche bée quand ils virent leur future dame, la mise totalement désordonnée, et le cocher blessé dans son propre véhicule.

— Des voleurs… Sur la route…, expliqua Méralda. (Priscilla grimpa sur le siège, à ses côtés, étonnamment soucieuse, et entendit l'adolescente lui murmurer :) Il m'a fait mal…

Sur ces mots, elle éclata en sanglots dans les bras de Priscilla.

* * *

Tout autour de Wulfgar, le vent gémissait. D'une voix plaintive qui semblait lui rappeler ce qu'il avait été et qu'il ne serait plus jamais, une époque et une innocence perdues, ainsi que des amis qui lui manquaient cruellement mais qu'il lui était impossible de retrouver.

De nouveau assis sur le promontoire qui s'élevait du côté nord du col qui franchissait l'Épine dorsale du Monde et surplombait le Valbise, le barbare avait le regard tourné vers le nord-est. Il y avait repéré un scintillement, peut-être un simple jeu de lumières ou, en cette fin d'après-midi, le reflet des rayons rasants du soleil sur Maer Dualdon, le plus vaste des trois lacs de la région de Dix-Cités. Il lui semblait également distinguer le Cairn de Kelvin, le pic solitaire situé au nord de la chaîne de montagnes.

Il se répéta que son imagination devait lui jouer des tours ou qu'il se laissait abuser par une illusion d'optique, tant cet endroit était en théorie éloigné, d'au moins un million de kilomètres à ses yeux.

— Ils ont campé juste avant le côté sud du col, intervint Morik en rejoignant le géant. Ils ne sont pas très nombreux, ce devrait être une prise facile.

Wulfgar hocha la tête. Après le succès sur la route côtière qui filait vers l'ouest, les deux voleurs étaient redescendus vers le sud, dans la région qui séparait Luskan de la passe, et s'étaient même procuré quelques biens auprès d'un marchand de passage grâce à l'or dérobé. Ils avaient ensuite regagné le col et s'en étaient pris à un autre convoi. Cet assaut s'était déroulé sans heurts, le marchand leur ayant cédé la taxe sans les contraindre à verser de sang. Puis Morik avait repéré leur troisième groupe de victimes, une caravane de trois chariots sortis de Luskan et qui filaient vers le nord et le Valbise.

— Tu as toujours le regard tourné vers le nord, fit-il remarquer en s'asseyant à côté de Wulfgar. Pourtant, tu refuses de t'y aventurer. As-tu des ennemis à Dix-Cités ?

— J'y ai des amis qui nous arrêteraient s'ils avaient vent de nos activités, expliqua le barbare.

— Qui *tenteraient* de nous arrêter, tu veux dire, corrigea l'effronté voleur.

— Ils nous arrêteraient, assura Wulfgar en regardant son ami droit dans les yeux, avec une expression qui n'admettait aucune réplique.

Il dévisagea encore un moment Morik avant de revenir au Valbise, ses yeux bleu ciel retrouvant leur nuance mélancolique.

— Quelle vie as-tu laissée là-bas ? s'enquit Morik.

Surpris, Wulfgar considéra son compagnon ; ils n'avaient que rarement évoqué leurs passés respectifs, et ce uniquement en s'adonnant à la boisson.

— Allez, dis-le-moi, insista Morik. Ton visage parle de lui-même ; j'y vois de la douleur, des regrets… Quoi d'autre ?

Wulfgar laissa échapper un rire sans joie.

— Qu'ai-je laissé derrière moi ? dit-il, avant de marquer une pause. Tout…

— Ça paraît idiot.

— J'aurais pu être roi, poursuivit le géant, les yeux rivés sur le Valbise, comme s'il se parlait à lui-même, ce qui était peut-être le cas. Chef des tribus unies du Valbise, avec une voix

d'importance au conseil de Dix-Cités. Mon père… (Il regarda son compagnon et se mit à rire.) Tu n'aimerais pas mon père, Morik. En tout cas, lui ne t'aimerait pas.

— Un fier barbare ?

— Un nain bougon, dit Wulfgar, avant d'enchaîner, voyant que Morik ne saisissait pas : mon père adoptif. Huitième roi de Castelmithral et chef d'un clan de nains qui exploite la vallée située au pied du Cairn de Kelvin, au Valbise.

— Ton père est un roi nain ? (Le colosse acquiesça.) Et tu vis sur les routes avec moi, tu dors par terre ? (Un nouveau hochement de tête.) T'es vraiment encore plus bête que je le pensais.

Le regard balayant toujours la toundra, Wulfgar écoutait la triste complainte du vent. Il ne pouvait contredire les derniers mots de son ami mais il n'était pas non plus en mesure de changer les choses. Il entendit Morik fouiller dans son sac, puis il reconnut le tintement familier des bouteilles.

Quatrième partie

Naissance

Nous pensons comprendre ceux qui nous entourent. Les personnes que nous côtoyons adoptent un certain comportement et plus elles restent fidèles à la façon dont nous imaginons les voir agir, plus nous en arrivons à penser que nous les connaissons jusqu'au fond du cœur et de l'âme.

C'est de mon point de vue une façon arrogante de voir les choses ; il est en effet impossible de véritablement comprendre le cœur et l'âme d'autrui ou d'apprécier sans se tromper ce que ressent cette personne à l'égard d'expériences similaires ou relatées. Nous recherchons tous la vérité, en particulier dans le cadre de notre propre existence, le foyer que nous nous sommes bâti et les amis avec qui nous avons choisi la partager. La vérité n'est hélas pas toujours évidente dès lors que les individus, si complexes et changeants, sont concernés.

S'il m'arrive de croire que les racines de mon monde sont fermement ancrées dans de la roche, il me suffit de songer à Jarlaxle pour être remis à ma place. J'ai toujours reconnu qu'il y avait davantage en ce mercenaire qu'une simple quête du gain personnel – il nous a laissé, Catti-Brie et moi, nous échapper de Menzoberranzan, après tout, et à une époque où nos têtes lui auraient rapporté une jolie prime. Quand il a capturé Catti-Brie, alors totalement à sa merci, il n'en a pas profité pour abuser d'elle, même s'il a reconnu, par les actes si ce n'est par les mots, qu'il la trouvait séduisante. J'ai ainsi toujours deviné un certain caractère sous la froide façade du mercenaire, cependant, bien que sachant cela, ma dernière rencontre avec Jarlaxle m'a montré que ce personnage était nettement plus complexe et compatissant que je l'avais jamais imaginé. Quant au fait qu'il prétende par ailleurs avoir été un ami de Zaknafein, cette idée m'a dans un premier temps paru absurde, toutefois j'estime aujourd'hui qu'elle est non seulement plausible mais probable.

Est-ce que je saisis aujourd'hui pleinement la vérité au sujet de Jarlaxle ? Et s'agit-il de la même vérité que celle que

perçoivent ses hommes, au sein de Bregan D'aerthe ? Certainement pas, et si je pense que mon opinion est correcte, je ne me montrerai pas arrogant au point de clamer qu'il s'agit d'une certitude, pas plus que je ne peux croire une seconde le connaître davantage que le permet ce raisonnement superficiel.

Qu'en est-il de Wulfgar, dans ce cas ? Quel Wulfgar est-il le véritable Wulfgar ? S'agit-il du garçon, fier et honorable, dont Bruenor a fait un homme et qui a combattu à mes côtés face à Biggrin et au cours de tant de batailles ? L'homme qui a sauvé les tribus barbares d'une extermination certaine et les habitants de Dix-Cités de catastrophes à venir en unifiant ces groupes par la voie diplomatique ? L'homme qui a traversé Faerûn pour secourir son ami captif ? L'homme qui a aidé Bruenor à reconquérir son royaume perdu ?

Ou bien Wulfgar est-il celui qui a blessé Catti-Brie, un homme perdu qui semble en fin de compte condamné à un échec total ?

Il est d'après moi ces deux personnages à la fois, un mélange de ses expériences, sentiments et perceptions, comme nous le sommes tous. Wulfgar est aujourd'hui contrôlé par la deuxième composante de ce trio, les sentiments, qui sont la conséquence d'expériences qu'il n'a pas su gérer. L'émotion pure de ces sentiments influe de façon négative sur ses perceptions. Au vu de cet état de fait, on peut se demander qui est Wulfgar et, plus important encore, ce qu'il deviendra s'il survit à cette époque troublée.

Comme j'aimerais le savoir. Comme j'aimerais le soutenir au cours de ce dangereux périple, parler avec lui et peut-être lui faire changer d'avis. Si seulement je pouvais lui rappeler qui il était autrefois, ou en tout cas comment nous le percevions.

C'est malheureusement impossible car, au final, ce sont le cœur et l'âme de Wulfgar, et non ses actes au quotidien, qui prendront le dessus. Il me serait impossible – comme à quiconque – de davantage influencer ce cœur et cette âme que le soleil lui-même.

Curieusement, c'est lorsque je contemple, chaque matin, le lever de cet astre que je reprends confiance au sujet de Wulfgar. Pourquoi l'aube ? Pourquoi ce moment, cet instant précis,

plutôt que n'importe quelle autre heure de la journée ?

Parce que le soleil est de loin le plus brillant quand il se lève. Parce qu'à l'aube nous assistons à une renaissance après avoir connu les ténèbres. Tel est mon espoir : ce qui est établi pour le soleil peut se vérifier avec les êtres vivants. Ceux qui chutent peuvent un jour retrouver des sommets ; alors ils brilleront avec encore plus d'éclat aux yeux de ceux qui les entourent.

En admirant l'aurore, je pense à l'homme que je croyais connaître et je prie pour que mes perceptions soient avérées.

Drizzt Do'Urden

20
Dernier grand acte d'égoïsme

Il donna un coup de pied dans le sol, faisant gicler de la boue, et se cogna brutalement un orteil contre une grosse et inamovible pierre enfouie dont on ne discernait qu'un centième de la taille réelle. Jaka n'en éprouva même pas de douleur, la déchirure qu'il ressentait dans le cœur – non, pas dans le cœur mais plutôt dans son orgueil – était bien pire. Mille fois pire.

Le mariage se tiendrait au changement de saison, à la fin de cette semaine. Le seigneur Féringal s'emparerait alors de Méralda et de l'enfant de Jaka.

— Où est la justice là-dedans ? s'écria-t-il.

Il se baissa pour ramasser la pierre mais devina sa masse cachée. Il en ramassa alors une autre, qu'il jeta au loin, manquant de peu deux vieux fermiers penchés sur leurs binettes.

Ces deux personnages, parmi lesquels le vieux nain au nez pointu, se précipitèrent vers Jaka en l'inondant de jurons, cependant le jeune homme, plongé dans ses propres problèmes, ne comprit pas qu'il venait de s'en créer un autre puisqu'il ne vit même pas arriver ses collègues.

Jusqu'au moment où il se retourna et les trouva juste derrière lui. Le nain revêche bondit et assena à l'adolescent un coup de poing en plein visage, qui l'étala à terre.

— Foutu stupide gamin ! grogna le nain, avant de faire demi-tour pour s'en aller.

Humilié et à peine capable de réfléchir, Jaka le frappa du pied à hauteur des chevilles et le fit trébucher. En un instant, le

jeune homme fut relevé par l'autre fermier.

— Tu cherches à te faire tuer ou quoi ? lui demanda ce dernier en le secouant vigoureusement.

— Peut-être, oui, répondit Jaka, avec un immense soupir exagéré. Oui, il n'y a plus de joie dans ce corps.

— Ce gamin est cinglé, dit à son compagnon le fermier qui soutenait Jaka.

Le nain s'était rapproché, les poings serrés et la mâchoire tendue sous son épaisse barbe. L'autre paysan fit se retourner Jaka et le poussa vers le nain, qui ne le rattrapa pas mais le repoussa de l'autre côté, suffisamment haut dans le dos pour le faire tomber, le visage dans la terre. Le nain se jucha sur le creux des reins de Jaka et y appuya de tout son poids avec ses bottes aux semelles renforcées.

— Fais donc attention où tu lances tes pierres, dit-il, avant de soudain accentuer sa pression, empêchant le malheureux garçon de respirer, l'espace de quelques secondes.

— Ce gamin est cinglé, répéta ensuite l'autre, quand les deux fermiers s'éloignèrent.

Toujours allongé sur le sol, Jaka se mit à pleurer.

* * *

— C'est cette bonne nourriture, au château ! fit remarquer Mme Prinkle.

La vieille femme grisonnante, dotée d'un visage souriant et dont la peau, qui pendait en d'innombrables plis, semblait trop large pour ses os, agrippa Méralda par la taille et la pinça.

— Comment veux-tu que ma robe te convienne si tu changes de taille chaque jour ? Tu as grossi de trois doigts, ma fille !

Méralda rougit et détourna le regard, peu désireuse de croiser celui de Priscilla, qui se tenait non loin de là, à les observer et les écouter attentivement.

— C'est vrai que j'ai faim ces derniers temps, répondit la jeune femme. J'avale tout ce qui me tombe sous la main ! Je crois que je suis un peu nerveuse.

Elle jeta ensuite un regard anxieux à Priscilla, qui avait fait de gros efforts pour l'aider à perdre son accent paysan. Bien que

visiblement pas convaincue, la sœur du seigneur hocha la tête.

— Tu ferais mieux de trouver une autre façon de te calmer si tu ne veux pas que ta robe se déchire quand tu marcheras aux côtés du seigneur Féringal, dit Mme Prinkle, qui fut alors prise d'un fou rire, énorme masse de peau lâche qui gigotait.

Même si elles n'étaient ni l'une ni l'autre amusées par cette éventualité, Méralda et Priscilla se joignirent à elle de bon gré.

— Pouvez-vous ajuster correctement cette robe ? s'enquit Priscilla.

— Oh ! Ne craignez rien, je vais me débrouiller pour que la gamine soit magnifique pour son grand jour.

Aidée par Priscilla, Mme Prinkle commença à rassembler son fil et ses accessoires de couture, tandis que Méralda ôtait rapidement sa robe, récupérait ses effets et quittait en toute hâte la pièce.

Dès qu'elle se fut éloignée des deux autres, elle posa les mains sur son ventre indéniablement arrondi. La nuit passée en compagnie de Jaka, dans le champ baigné par la clarté des étoiles, datait à présent de deux mois et demi, et si elle doutait que le bébé ait déjà assez grandi pour tendre ainsi la peau de son ventre, elle devait bien s'avouer que son appétit s'était intensifié ces derniers temps. Peut-être cela n'était-il dû qu'à son état de nervosité, peut-être nourrissait-elle deux personnes, mais quelle qu'en soit la raison, il lui faudrait se montrer prudente au cours de la semaine à venir afin de ne pas attirer l'attention sur elle.

— Elle nous rapportera la robe demain matin, dit Priscilla, surgie derrière elle, ce qui la fit sursauter. (Et d'ajouter, une main sur l'épaule de l'adolescente :) Quelque chose ne va pas, Méralda ?

— Ne seriez-vous pas quelque peu tendue à l'idée d'épouser un seigneur ?

— Non, répondit Priscilla, en haussant ses sourcils finement épilés. C'est une situation que je ne risque pas de devoir affronter.

— Mais si tel était le cas… Si vous étiez née paysanne et que le seigneur…

— Impossible. Si j'étais née paysanne, je serais alors une

personne totalement différente ; votre question n'a aucun sens.

Méralda la regarda, embarrassée.

— Je ne suis pas une paysanne parce que je ne possède ni l'âme ni le sang d'une paysanne, poursuivit Priscilla. Vous autres, les gens du peuple, pensez que c'est par hasard que vous êtes nés dans vos familles et nous, les nobles, dans les nôtres, mais ce n'est pas le cas, ma chère. Chacun a sa condition en lui, cela ne dépend pas uniquement de son entourage.

— Vous vous considérez donc meilleure que moi ? lâcha franchement Méralda.

— Pas meilleure, ma chère, répondit la sœur du seigneur, avec un sourire mais non sans une certaine condescendance. Différente. Nous sommes chacune à notre place.

— Et la mienne n'est pas auprès de votre frère, c'est bien cela ? conclut la jeune femme.

— Je n'approuve pas le métissage, reconnut Priscilla.

Les deux femmes échangèrent alors un long regard gêné.

Qu'attendez-vous pour l'épouser vous-même, dans ce cas ? songea Méralda, qui parvint toutefois à retenir ses mots.

— Néanmoins, je respecte le choix de mon frère, poursuivit Priscilla, sans se départir de son ton dénigrant. Libre à lui de ruiner sa vie comme il l'entend. Je ferai mon possible pour vous hisser au plus près de son niveau. Je vous aime bien, ma chère.

Et la vieille fille d'effleurer de la main l'épaule de la future mariée.

Oui, au point de me laisser dépoussiérer vos meubles, enragea Méralda en elle-même. Elle aurait voulu s'opposer ouvertement au raisonnement de Priscilla, cependant elle ne se sentait pas particulièrement courageuse à cet instant précis. Non, loin de là, avec le bébé, l'enfant de Jaka, qui grandissait en elle, elle était vulnérable et ne s'estimait pas en état d'affronter la cruelle Priscilla Auck.

* * *

Comme en témoignait le soleil, déjà haut dans le ciel et dont les rayons inondaient sa chambre, la matinée était déjà bien avancée quand Méralda ouvrit les yeux. Saisie d'une soudaine

inquiétude, elle bondit de son lit. Pourquoi son père ne l'avait-il pas réveillée plus tôt pour les habituelles tâches ménagères ? Où se trouvait sa mère ?

Elle ouvrit le rideau qui la séparait de la salle principale et se calma aussitôt ; la famille était installée autour de la table. La chaise de sa mère avait été reculée et Biaste avait les yeux levés vers le plafond. Un homme à l'allure bizarre, vêtu de quelque chose qui ressemblait à une robe religieuse, prononçait des incantations à mi-voix tout en lui tapotant le front avec une huile à la senteur plutôt agréable.

— Papa ? dit-elle, avant d'être immédiatement interrompue par Dohni, qui leva une main pour lui intimer le silence et lui fit signe de s'approcher de lui.

— C'est le veilleur Beribold, lui expliqua-t-il. Du temple de Heaum, à Luskan. Le seigneur Féringal lui a demandé de rendre ses forces à ta mère pour le mariage.

— Vous pouvez la guérir ? demanda Méralda, qui n'en revenait pas.

— C'est une maladie redoutable et votre mère a du mérite d'avoir lutté avec tant de force, répondit le veilleur Beribold, qui se hâta, avec un sourire, de rassurer l'adolescente, qui commençait déjà à l'assaillir de questions. Le haut veilleur Risten et moi-même ne quitterons Auckney que lorsque votre mère sera guérie et débarrassée de ce mal.

Tori poussa un glapissement et le cœur de Méralda s'emplit de joie, alors que le bras puissant de son père la prenait par la taille et la serrait contre lui. Cette bonne nouvelle lui semblait tout simplement incroyable ; si elle savait que le seigneur Féringal ferait soigner sa mère, elle n'avait jamais imaginé qu'il s'en occuperait avant le mariage. La maladie de sa mère était comme une immense épée que Féringal brandissait au-dessus de la tête de sa promise, or il venait de la retirer.

Elle songea à la confiance dont le seigneur Féringal faisait preuve à son égard en envoyant de sa propre initiative un guérisseur à sa famille. Jaka n'aurait jamais renoncé à un tel avantage. Ni pour elle ni pour personne. Féringal, lui – et ce n'était pas un idiot –, lui faisait suffisamment confiance pour ôter cette épée.

Méralda ne put s'empêcher de sourire quand elle comprit cela. Après avoir si longtemps considéré sa relation avec Féringal comme un sacrifice consenti pour le bien de sa famille, elle entrevoyait soudain la vérité avec un regard plus objectif. Cet homme bon, séduisant et riche l'aimait sincèrement. Seul son amour obsessionnel pour un garçon égoïste l'avait empêchée de partager ses sentiments. Il était étonnant de songer qu'elle avait elle aussi été soignée de son mal par la présence du guérisseur de Féringal.

Elle regagna sa chambre afin de s'y vêtir pour la journée, impatiente retrouver son futur époux, dont elle imaginait – non, à vrai dire, elle en était certaine – qu'elle le considérerait désormais d'une façon différente.

Elle passa l'après-midi en sa compagnie, ce qui fut leur dernière entrevue avant le mariage. Féringal, enthousiasmé par les préparatifs et la liste des invités, ne dit pas un mot au sujet de la visite du veilleur chez Méralda.

— Vous avez envoyé votre guérisseur chez moi, ce matin, finit-elle par laisser échapper, incapable de contenir plus longtemps ses pensées. Avant le mariage. Ma mère étant malade et vous seul détenant le pouvoir de la soigner, vous auriez pu faire de moi votre esclave.

Féringal se tourna vers elle avec un air étonné, comme s'il ne saisissait pas où elle voulait en venir.

— Pourquoi souhaiterais-je une telle chose ?

Cette honnête et innocente question confirma à Méralda ce qu'elle avait déjà deviné. Un sourire vint embellir son visage déjà magnifique et elle déposa subitement un baiser appuyé sur la joue de Féringal.

— Merci de vous être occupé de ma mère et de ma famille.

Le cœur du jeune homme fut inondé de joie, comme le démontra son visage radieux. Quand elle fit mine de l'embrasser de nouveau, il tourna la tête de façon à lui effleurer les lèvres. Elle lui rendit son baiser avec fougue, convaincue que, aux côtés de cet homme bon et merveilleux, sa vie serait plus que supportable. Bien plus.

Alors qu'elle revivait la scène en pensée, sur le chemin du retour, la joie de Méralda s'estompa brutalement quand elle

songea au bébé et au mensonge qu'il lui faudrait soutenir jusqu'à la fin de ses jours. Comme elle se sentait méprisable ! Elle se savait uniquement coupable d'avoir commis une erreur de jugement, néanmoins la réalité des faits aggraverait considérablement sa faute et ferait passer son désir d'une nuit d'amour pour une trahison.

Ainsi, c'est avec un mélange de crainte, d'espoir et de joie que, le matin suivant, Méralda fit son entrée dans le jardin, où étaient déjà arrivés l'ensemble des nobles d'Auckney, d'importants témoins, sa propre famille, la sœur du seigneur Féringal et l'intendant Témigast, tous souriants et les yeux rivés sur elle. Le visage rayonnant, Liam Portenbois était également présent, vêtu de ses plus beaux habits et chargé de faire entrer les invités, tandis que de l'autre côté du jardin se trouvait le haut veilleur Kalorc Risten, un prêtre de grade élevé du temple de Heaum, le dieu de prédilection de Féringal, dans son armure étincelante et équipé de son heaume à plume relevé.

Quelle journée et quel déploiement pour cet événement ! Priscilla avait remplacé ses fleurs estivales par des chrysanthèmes et des soucis qui fleurissaient en automne. Ces nouvelles plantations étaient certes moins colorées que les précédentes, cependant elle y avait ajouté des rubans aux tons vifs afin de compléter leurs teintes. Il avait plu peu avant l'aube mais les nuages s'en étaient allés, ne laissant qu'une senteur propre dans l'air. Quelques flaques, sur le mur, et les gouttelettes sur les pétales reflétaient de façon éblouissante les rayons du soleil matinal. Le vent océanique lui-même semblait purifié en ce jour.

Le cœur de Méralda se fit plus léger. Sur le point d'être mariée, elle ne serait plus vulnérable. La seule chose qu'elle redoutait désormais était de trébucher en s'approchant de l'estrade où se tiendrait la cérémonie, un petit podium orné en son sommet d'un gant de guerre et à l'avant d'une tapisserie représentant un œil bleu.

Ce bien-être fut encore accentué quand elle aperçut le visage épanoui de sa mère, le jeune assistant de Kalorc Risten ayant véritablement fait des miracles. Méralda, qui avait un temps craint que sa Biaste ne soit pas suffisamment remise pour

assister à la cérémonie, la voyait aujourd'hui rayonnante, les yeux brillants d'une santé qu'elle n'avait pas connue depuis des années.

Elle-même resplendissante, ses peurs quant à son secret écartées, la jeune femme avança vers l'estrade. Sans trébucher. Loin de là. Les témoins de la scène eurent la sensation que Méralda flottait, en mariée parfaite, et que si elle s'était quelque peu épaissie à hauteur des hanches, c'était qu'elle se nourrissait convenablement.

Parvenue auprès du prêtre, elle se retourna pour assister à l'entrée du seigneur Féringal, vêtu de son uniforme complet de commandant de la garde du château d'Auck, une cotte de mailles étincelante, avec brocart d'or, un casque à plume et une immense épée. Nombre de personnes présentes eurent le souffle coupé, tandis que quelques femmes gloussèrent. Méralda songea de nouveau que son union avec cet homme n'était en fin de compte pas une si mauvaise chose. Féringal lui semblait extrêmement attirant, d'autant plus à présent qu'elle connaissait la vérité au sujet de son cœur généreux. Certes, sa fringante tenue guerrière était essentiellement d'apparat, néanmoins il était impressionnant et avait fière allure.

Tout sourires, Féringal la rejoignit devant le haut veilleur, qui commença la cérémonie en prenant solennellement à témoin les personnes réunies pour cette union sacrée. Le regard de Méralda, qui écoutait à peine les paroles de Kalorc Risten, s'attarda davantage sur sa famille que sur le seigneur Féringal. Puis on lui tendit un calice de vin, dont elle but une gorgée avant de le tendre à son promis.

Les oiseaux chantaient autour d'eux, les fleurs étaient spectaculaires et ce couple magnifique et heureux – ce mariage était conforme aux rêves de toutes les femmes d'Auckney. Ceux qui n'assistaient pas à la cérémonie étaient ensuite invités à saluer le couple devant la porte du château. Pour les miséreux, ce spectacle constituerait un plaisir par procuration. Sauf pour l'un d'entre eux.

— *Méralda !*

Le cri déchira l'air matinal et fit s'envoler un groupe de mouettes des falaises qui se dressaient à l'est du château. Les

yeux se tournèrent tous vers la voix, qui provenait du sommet de l'une de ces crêtes. S'y tenait un personnage solitaire, la silhouette aux épaules affaissées caractéristique de Jaka Sculi.

— Méralda ! cria de nouveau l'inconscient jeune homme, comme si ce nom lui était arraché du cœur.

Méralda se tourna vers ses parents, son père déjà sur le point de s'énerver, puis vers son futur mari.

— Qui est-ce ? lui demanda ce dernier, clairement troublé.

La mariée balbutia quelques mots incompréhensibles et secoua la tête, extrêmement déçue.

— Un idiot, parvint-elle finalement à articuler.

— Tu ne peux pas épouser le seigneur Féringal ! s'écria Jaka, qui s'approcha dangereusement du bord de la falaise. Partons tous les deux d'ici, Méralda, je t'en supplie !

Le seigneur Féringal, comme tout le monde, avait les yeux rivés sur la jeune femme.

— C'est un ami d'enfance, se hâta-t-elle de préciser. Un idiot, je vous dis, un garçon dont il ne faut pas se soucier. (Voyant que ses mots ne produisaient que peu d'effet, elle posa la main sur l'avant-bras de Féringal et le pressa contre elle, avant d'ajouter, tentant désespérément de le rassurer :) Je suis ici pour vous épouser car nous avons trouvé un amour que je n'aurais jamais cru possible.

— *Méralda !* hurla encore Jaka.

Le seigneur Féringal jeta un regard noir en direction de la falaise.

— Que l'on fasse taire ce fou ! ordonna-t-il, avant de se tourner vers le haut veilleur Risten. Projetez une sphère de silence sur sa stupide tête.

— Trop loin, répondit en secouant la tête Risten, qui n'avait de toute façon pas préparé un tel sort.

À l'autre bout du jardin, l'intendant Témigast, qui redoutait déjà sur quoi pouvait déboucher cette interruption, ordonna aux gardes de réduire au silence cet importun.

Tout comme Témigast, Méralda, terriblement effrayée, se demandait jusqu'à quel point Jaka se montrerait stupide. Cet idiot dévoilerait-il quelque chose susceptible de lui coûter son mariage, leurs réputations et peut-être même leurs vies ?

— Viens avec moi et partons d'ici, Méralda, cria le jeune homme. C'est moi qui suis ton véritable amour.

— Qui est ce crétin ? s'enquit le seigneur Féringal, plus qu'inquiet.

— Un paysan qui pense être amoureux de moi, murmura-t-elle, alors que la foule ne quittait pas le couple du regard.

Comprenant que le danger était proche, notamment en voyant les yeux de Féringal briller d'une lueur enragée, Méralda le regarda droit dans les yeux avant de lui déclarer de façon catégorique et sans lui permettre de douter d'elle :

— Je n'aurais quoi qu'il en soit rien à faire avec cet idiot, même si nous n'étions pas sur le point de nous marier ou si nous n'avions pas trouvé l'amour ensemble.

Le seigneur Féringal la dévisagea longuement, incapable de rester en colère après avoir entendu son aimée s'exprimer de façon manifestement si honnête.

— Dois-je poursuivre, seigneur ? demanda le haut veilleur.

Le maître des lieux leva la main :

— Quand ce fou aura été éloigné.

— Méralda ! hurla soudain Jaka, qui avança d'un pas sur la falaise. Si tu ne me rejoins pas, je me jette dans le vide et je m'écrase sur les rochers !

Plusieurs personnes de l'assistance poussèrent des cris, contrairement à Méralda, qui regardait froidement Jaka, si furieuse qu'elle ne se souciait guère de voir cet imbécile mettre sa menace à exécution, d'autant qu'elle le savait incapable de passer à l'acte. Il n'aurait jamais le courage de se tuer et ne cherchait, en agissant ainsi, qu'à la faire souffrir, l'humilier en public et la trahir vis-à-vis du seigneur Féringal. Ce n'était qu'une revanche minable, pas de l'amour.

— Ne bouge pas ! cria un garde, qui s'approchait à grands pas de Jaka.

Ce dernier se retourna mais son pied glissa dans la manœuvre, si bien qu'il se retrouva sur le ventre. Il tenta de s'agripper à la roche mais glissa encore un peu plus, au point que le bas de son corps fut bientôt suspendu au-dessus d'un vide de trente mètres, au-dessus de rochers acérés.

Le garde se lança en avant mais intervint trop tard.

— *Méralda !*

Ce hurlement désespéré fut le dernier mot prononcé par Jaka, qui disparut en contrebas.

Assommée par la tournure dramatique des événements, Méralda se sentit déchirée entre un chagrin incrédule au sujet de Jaka et la conscience du regard scrutateur de Féringal braqué sur elle, guettant la moindre de ses réactions. Elle comprit aussitôt que la plus petite erreur de sa part en cet instant se retournerait contre elle quand son état deviendrait une évidence.

— Par les dieux ! s'exclama-t-elle, une main sur la bouche. Oh ! Le pauvre garçon !

Elle se tourna vers Féringal et secoua la tête en prenant un air perplexe, ce qui n'était d'ailleurs pas une simulation, son cœur alors agité de haine, d'horreur et de souvenirs de sa passion avec ce paysan. Elle haïssait Jaka – et à quel point ! – pour sa réaction quand elle lui avait appris qu'elle était enceinte et elle le haïssait encore davantage pour la stupidité dont il avait fait preuve aujourd'hui. Malgré cela, elle ne pouvait oublier les sentiments qu'elle lui avait portés, ni la façon dont le simple fait de l'apercevoir la faisait bondir de joie seulement quelques mois auparavant. Méralda savait que le dernier cri de Jaka la hanterait pour le restant de ses jours.

Elle dissimula ces pensées et réagit à cet épouvantable événement de la même façon que ceux qui l'entouraient, faisant mine d'être choquée et horrifiée.

Le mariage fut reporté. La cérémonie devait se dérouler trois jours plus tard, par une matinée grise, sous un épais manteau nuageux. C'était dans l'ordre des choses.

* * *

Méralda sentit son mari hésitant le reste de la journée, lors de la grande fête à laquelle tout Auckney était convié. Voyant qu'il restait fermé quand elle tentait de l'approcher pour qu'il lui en parle, elle comprit qu'il avait peur. Comment Féringal aurait-il pu ne pas avoir peur ? Jaka était mort en hurlant le nom de sa future épouse.

Néanmoins, tandis que le vin coulait à flots et que la joie était partout présente, le seigneur Féringal parvint à afficher de nombreux sourires, qui se faisaient plus éclatants encore quand Méralda lui murmurait à l'oreille combien elle était impatiente de passer leur première nuit ensemble et consommer leur amour.

En réalité, la jeune femme était plutôt surexcitée par l'approche de ce moment, et même un peu craintive. Bien entendu, il se rendrait compte qu'elle n'était plus vierge, cependant ce n'était là pas chose inhabituelle chez les jeunes femmes élevées dans le sévère environnement des fermes, travaillant dur et souvent à cheval, et pouvait facilement être expliqué. Elle se demanda même si elle n'avait pas intérêt à révéler à son mari la vérité, au sujet de son état, et lui avouer le mensonge qu'elle avait imaginé pour le justifier.

Non, décida-t-elle finalement, alors que le couple s'engageait dans l'escalier qui conduisait à leurs appartements privés. Non, cet homme avait subi suffisamment de troubles ces derniers jours. Cette nuit serait dédiée au plaisir de Féringal et non à sa souffrance.

Méralda comptait bien s'en assurer.

* * *

La première semaine de mariage fut parfaite, tout en amour et en sourires, ceux de Biaste Ganderlay touchant Méralda plus que les autres. Sa famille ne s'était pas installée au château d'Auck. Elle n'osait pas le proposer à Priscilla, pas encore, mais le haut veilleur Risten avait œuvré sans relâche auprès de sa mère, qu'il avait déclarée tout à fait guérie, ce que la nouvelle châtelaine constatait clairement sur le visage rayonnant de Biaste.

Elle s'était également rendu compte que, bien que secoué par l'intervention de Jaka sur la falaise, Féringal surmonterait ce drame. Il l'aimait, elle en était certaine, et s'occupait d'elle à merveille et en permanence.

Quant à Méralda, elle avait fini par clarifier ses propres sentiments à l'égard de Jaka. Bien que navrée de ce qui lui était

arrivé, elle ne s'estimait pas responsable de sa mort. Il avait agi ainsi en songeant à lui, certainement pas pour elle. Elle comprenait désormais que Jaka s'était toujours comporté en pensant d'abord à lui. Elle lui conserverait pour l'éternité une petite place dans son cœur, en souvenir de leurs rêves jamais devenus réalité, mais la tristesse qui allait avec était largement compensée par le fait de savoir que sa famille vivrait mieux qu'aucun de ses membres l'avait jamais espéré. Elle finirait par installer Biaste et Dohni au château ou leur offrir leur propre domaine, puis elle aiderait Tori à trouver un mari convenable, peut-être un riche marchand, quand la fillette serait prête.

Ne restait plus qu'un seul problème. Méralda redoutait de voir Priscilla deviner son état ; si elle se montrait sympathique avec elle, sa belle-sœur lui jetait des regards qui ne trompaient pas, des regards empreints de suspicion, tout comme ceux de l'intendant Témigast. Ils n'ignoraient rien de son secret, ou en tout cas ils s'en doutaient. Quoi qu'il en soit, ils ne tarderaient pas à en être certains, comme tout le monde, ce qui constituait la seule fausse note dans l'existence sinon parfaite de la jeune femme.

Elle avait même songé à consulter le haut veilleur Risten, dont la magie pouvait peut-être l'aider à se débarrasser de son enfant, mais elle avait presque aussitôt renoncé à cette idée, et non pas par crainte de voir le prêtre la trahir. Si elle ne voulait plus entendre parler de Jaka Sculi, elle était incapable de se résoudre à détruire la vie qui s'épanouissait en elle.

Une semaine après le mariage, Méralda prit sa décision. Il lui fallut toutefois encore une semaine pour rassembler le courage nécessaire à la mise en place de son plan. Elle demanda au cuisinier de préparer des œufs pour le petit déjeuner et s'installa à table, où se trouvaient déjà Féringal, Priscilla et Témigast. Autant régler cette affaire alors que sa belle-famille était réunie.

Avant même que le cuisinier apporte les œufs, leur odeur parvint à Méralda et fit monter en elle les habituelles nausées. Elle se pencha en avant, les mains sur le ventre.

— Méralda ? s'inquiéta Féringal.

— Tout va bien, mon enfant ? ajouta Témigast.

Méralda leva la tête vers Priscilla, assise en face d'elle, et décela instantanément de la suspicion dans le regard de sa belle-sœur.

Elle se leva d'un bond et se mit aussitôt à pleurer, ce qui ne lui demanda pas un gros effort.

— Non, ça ne va pas ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? dit le seigneur Féringal en se précipitant auprès d'elle.

— Sur la route..., expliqua Méralda entre deux sanglots. En allant chez Mme Prinkle.

— Lorsque vous avez été attaqués ? l'aida Témigast avec douceur.

— Le voleur, le grand..., pleurnicha la jeune femme. Il m'a violée !

Le seigneur Féringal recula, comme frappé par la foudre.

— Pourquoi ne pas nous en avoir parlé ? demanda l'intendant, après un instant d'hésitation durant lequel ils restèrent tous sous le choc.

Le cuisinier, entré à ce moment-là avec l'assiette destinée à Méralda, fut également pris à froid et laissa échapper le plat, qui s'écrasa par terre.

— J'avais peur de vous l'avouer..., se lamenta Méralda, en regardant son mari. J'avais peur que vous me détestiez.

— Jamais ! se défendit Féringal, qui semblait toutefois sérieusement ébranlé et ne fit pas un geste pour se rapprocher de sa femme.

— Et si vous nous en parlez aujourd'hui, c'est parce que... ? enchaîna Priscilla, dont le ton et l'expression triste de Témigast révélèrent à Méralda qu'ils avaient tous deux deviné la vérité.

— Parce que je suis enceinte, je le crains..., lâcha Méralda.

Accablée par ses propres mots et l'odeur de ces fichus œufs, elle se pencha sur le côté et vomit. Entre ses spasmes, elle entendit Féringal pousser un cri de désespoir et fut sincèrement peinée de le blesser ainsi.

Puis le silence.

Sa crise passée, Méralda n'osait pas se redresser et les affronter tous les trois du regard. Elle ignorait comment ils allaient réagir, même si elle avait déjà entendu parler du cas

d'une villageoise tombée enceinte à la suite d'un viol et à qui cela n'avait pas été reproché.

Une main réconfortante se posa sur son épaule et l'aida à se lever, puis Priscilla la serra dans ses bras et lui murmura doucement dans l'oreille que tout se passerait bien.

— Que dois-je faire ? balbutia le seigneur Féringal, à peine capable de parler tant sa gorge était nouée.

Alors que Méralda, en entendant la voix de son mari, s'imaginait déjà sur-le-champ bannie du château et de sa vie, Témigast s'approcha de son maître afin de le réconforter.

— Ce n'est pas sans précédent, seigneur, dit-il. Même au sein de votre propre fief. (Trois paires d'yeux se posèrent sur l'intendant.) Il n'y a dans le cas présent aucune traîtrise. Tout au plus peut-on reprocher à Méralda de ne pas nous en avoir parlé sur le moment. Pour cela, il est légitime que vous la punissiez si vous l'estimez nécessaire, cependant j'espère que vous saurez vous montrer généreux envers cette jeune femme apeurée. (Féringal jeta un regard dur à sa femme et acquiesça vaguement.) Quant à l'enfant, son existence doit être rendue publique au plus tôt, non sans préciser de façon claire que jamais il ne sera l'héritier de votre trône.

— Je le tuerai à sa naissance ! gronda le seigneur Féringal.

Méralda se mit à sangloter et fut stupéfaite de voir Priscilla faire de même.

— Seigneur ! tempéra Témigast.

Les poings serrés le long du corps, Féringal était à bout. Méralda, qui ne perdait pas un de ses gestes, devinait toutefois que ses menaces n'étaient qu'une façon de libérer sa fureur.

L'intendant Témigast secoua la tête et tapota l'épaule du jeune homme.

— Mieux vaudrait donner le bébé à quelqu'un d'autre, dit-il. Qu'il disparaisse de votre vue et de vos vies.

Féringal interrogea sa femme du regard.

— Je ne veux pas…, répondit franchement celle-ci, avant de se reprendre. Je ne veux plus du tout penser à cette nuit… enfin, à ce moment.

Elle se mordit les lèvres, espérant que son lapsus n'avait pas été remarqué, puis fut soulagée – et de nouveau surprise –

quand Priscilla resta auprès d'elle et la raccompagna jusqu'à sa chambre. Le comportement prévenant de sa belle-sœur ne se relâcha pas le moins du monde quand les deux femmes se furent suffisamment éloignées pour ne plus être entendues par le seigneur et l'intendant.

— Je n'ose imaginer votre douleur, dit Priscilla.

— Je suis désolée de ne pas m'être confiée plus tôt.

— C'était sans doute trop douloureux, dit Priscilla en caressant la joue de Méralda. Vous n'avez rien fait de mal. Mon frère reste votre premier amant, le premier à qui vous vous êtes offerte de plein gré, et un mari ne peut rêver mieux.

Méralda ravala et écarta sa culpabilité, se justifiant en songeant que Féringal était en effet son premier véritable amant, le premier homme à avoir partagé son lit en étant animé de sentiments honnêtes vis-à-vis d'elle.

— Peut-être parviendrons-nous à trouver un accord à la naissance de l'enfant, ajouta de façon inattendue Priscilla. (Méralda la regarda avec curiosité, sans vraiment comprendre.) J'envisage justement de partir vivre ailleurs. Ou peut-être m'installer seule dans une autre aile du château.

Méralda plissa les yeux, étonnée, puis comprit soudain.

— Vous pensez vous occuper vous-même du bébé ! s'exclama-t-elle, si choquée que son accent paysan revint au grand galop.

— Pourquoi pas, si nous parvenons à nous entendre à ce sujet, répondit avec hésitation Priscilla.

Méralda ne sut pas quoi répondre à cela ; elle se doutait de toute façon qu'il lui serait difficile d'émettre un avis avant la naissance de l'enfant. Serait-elle assez forte pour le laisser s'éloigner d'elle ? Ou bien cela lui paraîtrait-il impossible de se séparer d'un bébé qui, après tout, était le sien ?

Non, décida-t-elle. *Pas ça.* Elle ne le garderait pas avec elle, ce serait impossible, quels que soient ses sentiments à son égard.

— Nous nous projetons trop loin dans l'avenir, lui fit observer Priscilla, comme si elle lisait dans ses pensées. Pour le moment, nous devons nous assurer que vous vous nourrissiez correctement. Vous êtes désormais la femme de mon frère et

vous lui donnerez un jour des héritiers du trône d'Auckney. Nous devons vous conserver en bonne santé d'ici là.

Méralda avait du mal à croire ces mots et l'intérêt sincère que lui portait cette femme. Elle ne s'était pas attendue à voir son plan si parfaitement fonctionner, ce qui ne faisait qu'accentuer son sentiment de culpabilité.

Ainsi la vie se poursuivit-elle plusieurs jours durant, Méralda étant persuadée que les choses s'étaient calmées. Subsistaient néanmoins quelques tensions, notamment dans la chambre, où il lui fallait constamment flatter l'orgueil de son mari en lui assurant que le barbare qui l'avait violentée ne lui avait pas procuré le moindre plaisir. Elle alla même jusqu'à prétendre avoir presque perdu connaissance au cours de ce supplice, au point de n'avoir ensuite été certaine de l'avoir subi que lorsqu'elle avait compris qu'elle était enceinte.

Puis, un jour, un problème inattendu vint perturber le plan de Méralda.

— On dit que des bandits de grand chemin rôdent dans les environs, entendit-elle le seigneur Féringal dire à Témigast, alors qu'elle les rejoignait dans le salon.

— Ces crapules n'oseront jamais s'approcher d'Auckney, répondit l'intendant.

— Ils en sont déjà proches, insista Féringal. Le marchand Galway peut nous louer les services d'un puissant magicien.

— Malgré leurs dons, les magiciens ont besoin de savoir qui ils doivent rechercher, fit remarquer Témigast.

— Je ne me souviens pas de son visage, intervint précipitamment Méralda.

— Mais Liam Portenbois ne l'a lui pas oublié, dit Féringal, avec le sourire suffisant de quelqu'un qui cherche à se venger.

Méralda dut fournir un violent effort pour ne pas paraître affligée.

21
Le fléau propre aux voleurs

La petite créature sautait de rocher en rocher, dévalant la pente comme si elle était poursuivie par la mort en personne. Talonné par un Wulfgar enragé qui hurlait de douleur à cause de sa blessure à l'épaule réouverte, le gobelin aurait sans doute eu davantage de chances de s'en tirer face à la mort.

La piste se terminait sur un à-pic de près de cinq mètres, ce qui ne freina pas le petit être, qui sauta sans la moindre hésitation. Après s'être lourdement réceptionné en une tentative peu réussie de roulade, il se releva, ensanglanté mais vivant.

Wulfgar ne le suivit pas ; il ne pouvait se permettre de s'éloigner plus encore de l'entrée de la grotte, où Morik était toujours en train de se battre. Il s'arrêta en un dérapage et s'empara d'une pierre, qu'il lança sur le gobelin. Il manqua sa cible, trop éloignée, mais, satisfait de voir le fuyard filer sans demander son reste, il fit demi-tour et repartit en courant vers la grotte.

Il se rendit toutefois compte bien avant d'y parvenir que le combat était terminé. Perché au pied d'un pic rocheux, Morik était à bout de souffle.

— Ces petits rats courent vite ! s'exclama-t-il.

Wulfgar hocha la tête et se laissa tomber assis par terre. En rentrant, un peu plus tôt, d'un aller-retour de reconnaissance au col, ils avaient trouvé une dizaine de gobelins décidés à s'approprier leur grotte. À douze contre deux, ces derniers n'avaient eu aucune chance de l'emporter.

Seule l'une de ces créatures avait été tuée, la gorge broyée

par le poing de Wulfgar, tandis que les autres n'avaient pas tardé à prendre la fuite de tous côtés. Les deux compagnons savaient qu'aucun de ces êtres lâches ne reviendrait dans le secteur avant un très long moment.

— J'ai eu sa bourse, à défaut de son cœur, dit Morik en brandissant un petit sachet en cuir.

Il souffla dans ses doigts afin d'invoquer la chance – mais également car le vent sifflant des montagnes était particulièrement frais ce jour-là – et vida la bourse, les yeux écarquillés. Wulfgar se pencha lui aussi avec avidité. Deux pièces d'argent, plusieurs de cuivre et trois petites pierres brillantes – pas des gemmes, juste des pierres banales – en sortirent.

— Quelle chance de ne pas être tombés sur un marchand en cours de route, marmonna avec sarcasme Wulfgar. Nous aurions manqué ce fabuleux trésor.

Morik laissa tomber ce maigre butin au sol.

— Il nous reste encore beaucoup d'or de l'attaque du carrosse, à l'ouest, rappela-t-il.

— Quel plaisir de vous entendre le reconnaître, intervint depuis les hauteurs une voix inattendue. (Les deux amis levèrent les yeux sur l'éperon rocheux et aperçurent un homme, vêtu d'une robe bleue flottante et équipé d'un bâton en chêne, qui les observait.) C'est vrai ; j'aurais été déçu de m'être trompé de voleurs.

— Un magicien, grommela Morik, dégoûté et tendu. Je hais les magiciens.

L'inconnu leva son bâton et entonna une incantation mais Wulfgar se montra plus rapide encore ; il se baissa et ramassa une pierre de bonne taille, qu'il lança aussitôt sur ce perturbateur. Sa visée s'avéra parfaite et le projectile s'écrasa sur la poitrine de l'intrus ; cependant la pierre ne fit qu'y rebondir sans aucune conséquence. L'homme ne parut même pas s'en apercevoir.

— Je hais les magiciens, beugla de nouveau Morik en plongeant sur le côté.

Wulfgar tenta de faire de même mais trop tard ; l'éclair jailli du bâton le toucha de plein fouet et l'envoya à terre.

Après une roulade, le barbare se releva en jurant, une pierre dans chaque main.

— Combien de coups pourras-tu encaisser ? cria-t-il au magicien, avant de lancer une pierre, qui manqua de peu sa cible.

La deuxième fut écartée par le bras de cet agresseur, que cela amusait, visiblement, aussi efficacement que si le projectile s'était heurté à une paroi rocheuse.

— Tout le monde connaît un magicien, sur Faerûn, ou quoi ? se plaignit Morik, qui, passant d'un abri à un autre, essayait d'escalader le promontoire.

Convaincu d'être en mesure d'échapper – que ce soit par les poings ou par la ruse, et notamment avec Wulfgar à ses côtés – à n'importe quel chasseur de primes ou seigneur de guerre de la région, le voleur n'ignorait pas qu'il en allait tout autrement en ce qui concernait les magiciens, comme il l'avait compris tant de fois à ses dépens et dans la douleur, dont récemment, lors de sa capture dans les rues de Luskan.

— Combien ? hurla encore Wulfgar, projetant une pierre qui n'atteignit pas non plus son but.

— Un seul ! répondit le magicien. Pas un de plus.

— Alors frappe-le, cria Morik, se méprenant, à son compagnon.

En réalité, le magicien avait répondu en songeant au prisonnier qu'il allait emporter avec lui et non au nombre de coups que sa peau de pierre était capable de tolérer. Alors que Morik poussait un grand cri, l'homme en robe pointa sa main libre sur Wulfgar. Une excroissance noire se développa au bout de ses doigts tendus et descendit le long de l'éperon rocheux à une vitesse ahurissante pour envelopper le barbare, qui fut ligoté en une seconde.

— Je ne vais pas laisser l'autre indemne ! s'écria le magicien, s'adressant à quelqu'un qui n'était pas présent.

Il serra le poing, sa bague se mit à briller, et il frappa le sol de son bâton. S'ensuivirent un éclat aveuglant et une bouffée de fumée ; le mage et Wulfgar disparurent dans un grondement tonitruant qui ébranla la roche.

— Ah ! Les magiciens…, cracha avec mépris Morik, une

seconde avant que l'éminence – au pied de laquelle il se trouvait – s'effondre.

* * *

Il se trouvait dans la salle d'audience d'un château. Toujours attaché par ce filament noir, qui faisait plusieurs fois le tour de sa poitrine de façon à lui immobiliser les bras, Wulfgar tenta d'y porter des coups de poing, hélas ce lien était flexible et ne fit que se plier quelque peu sous ses frappes, dont il absorba toute l'énergie. Le barbare s'en saisit alors à pleines mains et essaya de le tordre et le déchirer mais, tandis qu'il s'activait, l'extrémité du filament, qui n'était plus relié au magicien, s'enroula autour de ses jambes et le fit trébucher, puis s'écraser sur le sol dur. Wulfgar roula sur le côté et se tortilla autant qu'il le put, en vain. Il était prisonnier.

Des bras, il empêcha cette chose de s'en prendre à son cou et quand il fut enfin certain qu'elle ne comptait pas le blesser, il reporta son attention sur l'endroit où il était apparu. Le magicien se tenait debout, devant deux fauteuils, sur lesquels étaient assis un homme d'environ vingt-cinq ans et une femme, plus jeune, indéniablement magnifique et qu'il ne reconnaissait que trop bien.

Auprès d'eux se trouvaient un homme plus âgé et, sur une chaise, à l'écart, une femme quelque peu enrobée qui devait approcher les quarante printemps. Wulfgar nota également la présence de plusieurs soldats dans la pièce, le visage sinistre et bien armés.

— Comme promis, dit le magicien, en s'inclinant devant le jeune homme installé sur son trône. À présent, si vous le permettez, réglons le petit détail concernant mes honoraires.

— Vous trouverez l'or dans les appartements que je vous ai réservés, lui fut-il répondu. Pas un instant je n'ai douté de vous, mon cher. Galway, le marchand qui loue vos services, n'a pas tari d'éloges à votre sujet.

Le magicien s'inclina de nouveau.

— Mes services sont-ils encore requis ? s'enquit-il.

— Combien de temps cela tiendra ? demanda le noble en

indiquant le filament qui maintenait Wulfgar captif.

— Longtemps, assura le magicien. Suffisamment de temps pour l'interroger, et sans doute le condamner, puis le traîner dans votre donjon ou le tuer sur place.

— Dans ce cas, vous pouvez vous retirer. Dînerez-vous en notre compagnie ce soir ?

— J'ai hélas beaucoup de travail à la Tour des Arcanes, répondit le mage. Je vous salue, seigneur Féringal.

Il s'inclina une dernière fois et quitta les lieux, non sans glousser en passant devant le barbare étendu par terre.

À la surprise générale, Wulfgar poussa un grognement, s'empara du filament à deux mains et le brisa en deux. Il s'était à peine relevé, alors que de nombreux cris fusaient dans la pièce, quand une dizaine de soldats se ruèrent sur lui et le frappèrent de leurs poings aux gants métalliques et à coups de lourdes massues. Toujours à la lutte avec ses liens, Wulfgar parvint à libérer une main et envoya voler un soldat, avant d'en attraper un autre par la nuque et de lui plaquer le visage contre le sol. Il fut toutefois bientôt lui-même bloqué à terre, aussi étourdi que meurtri. Le magicien relâcha l'étreinte de son sort et Wulfgar se retrouva les mains dans le dos, liées par d'épaisses chaînes.

— Te resterait-il quelque pouvoir pour m'arrêter si nous n'étions que tous les deux, magicien ? gronda le prisonnier obstiné.

— J'aurais pu te tuer, dans les montagnes, rétorqua le mage, clairement embarrassé par l'échec de sa magie.

Wulfgar lui cracha en plein visage.

— Comment oses-tu ? s'écria le magicien, qui, fou de rage, se mit à agiter les doigts.

Sans lui laisser le temps de lancer un sort, Wulfgar échappa aux soldats et vint le percuter d'un coup d'épaule qui l'envoya au sol. Le barbare fut aussitôt maîtrisé et le magicien, secoué, se releva et sortit de la pièce.

— Impressionnante démonstration, commenta sarcastiquement le seigneur Féringal, la mine renfrognée. Dois-je t'applaudir avant de te castrer ?

Ces mots attirèrent l'attention de Wulfgar, qui commença à

répondre, mais un garde le frappa afin de le contraindre au silence.

Le seigneur Féringal se tourna vers la jeune femme assise à côté de lui.

— C'est lui ? lui demanda-t-il, chacun de ses mots imprégnés de venin.

Wulfgar considéra cette adolescente, qu'il avait protégée de Morik sur la route, qu'il avait libérée sans lui avoir fait de mal. Il aperçut dans ses yeux d'un vert riche une émotion qu'il eut du mal à saisir. De la tristesse, peut-être ? Certainement pas de la colère, en tout cas.

— Je… Je ne crois pas, répondit-elle en détournant le regard.

Le seigneur Féringal écarquilla les yeux, tandis que le vieil homme et l'autre femme restaient bouche bée.

— Regardez encore, Méralda, lui ordonna sèchement Féringal. Est-ce lui ? (Pas de réponse. Wulfgar décelait à présent clairement de la souffrance dans ses yeux.) Répondez-moi !

— Non ! cria-t-elle, refusant de regarder quiconque.

— Qu'on fasse venir Liam ! beugla le seigneur Féringal.

Derrière Wulfgar, un soldat sortit précipitamment de la pièce et fut de retour quelques instants plus tard en compagnie d'un vieux gnome.

— Oh ! C'est bien lui, aucun doute, dit ce dernier, qui s'approcha et regarda le prisonnier droit dans les yeux. Tu pensais que je ne te reconnaîtrais pas ? Tu m'as bien eu ; ton ami, ce sale petit rat, a détourné mon attention pour que tu puisses me surprendre. Je te reconnais, chien de voleur, car je t'ai vu de près ! (Il se tourna vers son maître.) C'est bien lui.

Féringal considéra un long moment la femme assise à côté de lui.

— En es-tu certain ? demanda-t-il au cocher sans quitter Méralda des yeux.

— Je n'ai pas souvent été vaincu, seigneur, répondit Liam. Je suis d'après vous le meilleur combattant d'Auckney, raison pour laquelle vous m'avez confié la protection de votre dame. J'ai échoué et je ne prends pas cela à la légère. C'est bien lui… Je suis prêt à vous offrir n'importe quoi pour que vous m'autorisiez à me mesurer à lui à armes égales.

Il se retourna et planta son regard dans les yeux du captif, lequel le soutint sans rien ajouter, bien que certain d'être capable de briser sans effort ce gnome en deux, car il ne pouvait oublier qu'il s'était montré injuste envers ce petit personnage.

— As-tu quelque chose à dire pour ta défense ? demanda le seigneur Féringal, qui s'approcha, écarta Liam et enchaîna, sans laisser le temps à son prisonnier de répondre, d'une voix dure et à peine audible. Je te réserve un donjon. Un endroit sombre, jonché des restes et des os de ses anciens occupants. Rempli de rats et d'araignées affamés. Oui, pauvre fou, j'ai un endroit où te faire pourrir jusqu'au jour où je déciderai de te tuer de la plus horrible des façons.

Après ce qu'il avait déjà subi au cours de son existence, Wulfgar connaissait par cœur cette procédure, aussi ne réagit-il que par un soupir. Puis il fut conduit ailleurs.

* * *

Depuis un coin de la salle d'audience, l'intendant Témigast observait la scène avec une grande attention, regardant tour à tour Wulfgar et Méralda. Puis il se tourna vers Priscilla, qui ne disait mot et réfléchissait sans doute autant que lui.

Voyant la haine affichée sur le visage de la sœur du seigneur quand elle regardait Méralda, il comprit qu'elle estimait que la jeune femme avait pris du plaisir au cours de ce viol. Peut-être même pensait-elle que cela n'avait pas véritablement été un viol.

Au vu de la taille du barbare, il était impossible pour Témigast de se ranger à cet avis.

* * *

Correspondant en tout point aux promesses du seigneur Féringal, la cellule était affreuse ; sombre, humide et noyée dans l'immonde puanteur de la mort. Wulfgar n'y voyait rien, pas même sa propre main quand il l'approchait à quelques centimètres de son visage. Contraint de tâtonner dans la boue et parmi d'autres choses encore plus écœurantes, il écarta

quelques ossements, en une vaine tentative de dénicher un coin sec où s'asseoir, tout en écrasant les araignées et autres bêtes qui grouillaient dans les environs, impatientes de découvrir le nouveau repas qui venait de leur être livré.

Pour la plupart des gens, ce donjon aurait semblé pire encore que les tunnels de la prison de Luskan, principalement du fait de la sensation de vide et de solitude qui y prédominait, cependant Wulfgar ne craignait ni les rats ni les araignées. Ses terreurs étant dues à des choses nettement plus profondes, il se rendit vite compte qu'il n'aurait aucun problème à repousser les horreurs de ce lieu obscur.

Ainsi s'écoula la première journée. Au cours de la suivante, le barbare fut réveillé par la lueur d'une torche et le bruit d'un garde. Celui-ci glissa une assiette de nourriture pourrie à travers l'étroite fente de la cloison – métallique et pourvue de barreaux – qui isolait ce trou crasseux des tunnels humides. Wulfgar essaya d'avaler cette substance mais la recracha immédiatement, songeant qu'il valait peut-être mieux essayer d'attraper un rat, dont il n'aurait ensuite qu'à arracher la peau.

En cette deuxième journée, il fut la proie d'une certaine agitation, en grande partie due à la colère qu'il éprouvait envers le monde entier. Peut-être méritait-il d'être puni pour ses activités de bandit de grand chemin – il était prêt à en accepter la responsabilité –, mais ce châtiment dépassait de loin la justice correspondant à la simple agression du carrosse du seigneur Féringal.

Wulfgar était également furieux contre lui-même. Peut-être Morik avait-il eu raison depuis le début ; peut-être n'était-il pas doté du cœur nécessaire pour mener cette vie. Un bandit digne de ce nom aurait laissé mourir le gnome ou l'aurait au moins achevé sans délai. Un bandit digne de ce nom aurait pris du plaisir avec la femme, puis il l'aurait emportée avec lui, soit pour la vendre, soit pour en faire son esclave personnel.

Il se mit à rire. Oui, décidément, Morik avait vu juste. Wulfgar n'avait pas du tout le cœur pour cela. Et voilà qu'il se retrouvait ici, plus misérable que jamais, tombé au plus bas de l'échelle de la société civilisée, idiot trop incompétent pour faire un bandit de grand chemin convenable.

Il passa l'heure suivante non pas dans sa cellule mais de retour sur l'Épine dorsale du Monde, cette immense ligne qui séparait ce qu'il avait autrefois été de ce qu'il était devenu, cette barrière physique qui figurait un symbole parfaitement approprié à sa propre barrière mentale, la muraille qu'il avait lui-même érigée, telle une chaîne de montagnes émotionnelle, afin de contenir les douloureux souvenirs d'Errtu.

Il se trouvait à présent en esprit sur l'Épine dorsale du Monde, les yeux rivés sur le Valbise et la vie dont il avait autrefois profité, puis il se retourna et fit face au sud et à la misérable existence qu'il subissait désormais. Il conserva les paupières baissées, même s'il n'aurait de toute façon rien vu dans l'obscurité, n'accordant aucune attention aux nombreuses choses grouillantes qui s'en prenaient à lui, si bien qu'il fut plus d'une fois mordu par une araignée.

Un peu plus tard, ce jour-là, un bruit le sortit de sa transe. Il ouvrit les yeux et aperçut les reflets d'une torche, dans le tunnel qui donnait sur sa porte.

— Toujours vivant ? demanda une voix de vieil homme.

Wulfgar se redressa sur ses genoux et rampa jusqu'à la cloison, clignant à plusieurs reprises des yeux tandis qu'il s'habituait à la lumière. Au bout de quelques instants, il reconnut le conseiller présent dans la salle d'audience, qui d'ailleurs lui rappelait physiquement le juge Jharkheld, de Luskan.

Le barbare poussa un grognement et empoigna les barreaux.

— Brûlez-moi donc avec cette torche, dit-il. Prenez vos plaisirs pervers comme vous l'entendez.

— Furieux d'avoir été capturé, j'imagine ? répondit Témigast.

— C'est la deuxième fois que je suis emprisonné à tort.

— Les prisonniers ne sont-ils pas tous enfermés à tort, d'après eux ?

— La femme vous a dit que j'étais innocent.

— Elle a beaucoup souffert, dit l'intendant. Peut-être est-elle incapable d'affronter la vérité.

— Ou peut-être dit-elle la vérité.

— Non, dit Témigast en secouant la tête. Liam se souvient de toi sans le moindre doute. Il ne peut pas se tromper. Prétends-

tu ne pas être le voleur qui a renversé le carrosse ? (Wulfgar grogna encore et regarda fixement son vis-à-vis sans ciller, avec toutefois une expression qui indiquait sans ambiguïté qu'il ne niait pas cette accusation.) Ce seul délit suffirait à te coûter les mains et te garder emprisonné autant d'années que le seigneur Féringal l'estimerait juste. Cela pourrait également te coûter la vie.

— Votre cocher, Liam a été blessé. Accidentellement. J'aurais pu le laisser mourir sur la route. Quant à la fille, aucun mal ne lui a été fait.

— Pourquoi assure-t-elle le contraire, alors ? demanda calmement Témigast.

— C'est ce qu'elle a dit ? s'étonna Wulfgar, qui leva la tête, commençant à comprendre pourquoi le jeune seigneur avait paru si furieux.

Il avait dans un premier temps supposé cette rage due à son seul orgueil – après tout, cet homme n'était pas parvenu à assurer la sécurité de sa femme – mais avec le recul, le barbare soupçonnait qu'il avait été question de quelque chose de plus grave, d'une atrocité bien plus condamnable, notamment quand les premiers mots du jeune noble, la menace d'une castration, lui revinrent à l'esprit.

— J'espère que le seigneur Féringal a prévu une mort des plus atroces pour toi, barbare. Tu n'as pas idée de sa souffrance, dont tu es responsable, ni de celle de dame Méralda et de l'ensemble des habitants d'Auckney. Tu n'es qu'un vaurien, un chien, et ce ne sera que justice que tu meures, que ce soit au cours d'une exécution publique ou ici, seul dans la crasse.

— Ce n'est que pour m'annoncer ça que vous êtes descendu ? ricana Wulfgar.

Témigast lui frappa la main avec sa torche, le contraignant ainsi à retirer le bras du barreau.

Sur ce, le vieil homme fit demi-tour et repartit immédiatement, laissant Wulfgar seul dans l'obscurité, avec de curieuses pensées tourbillonnant dans son esprit.

* * *

Malgré son accès de colère sincère, Témigast ne quitta pas la prison avec l'esprit résolu. La réaction de Méralda, face au barbare, dans la salle d'audience, l'avait poussé à descendre lui rendre visite ; il fallait qu'il découvre la vérité, qui semblait désormais extrêmement confuse. Pourquoi Méralda n'avait-elle pas identifié Wulfgar si elle l'avait bel et bien reconnu ? Comment était-ce possible ? Il était difficile d'oublier cet homme, qui culminait à près de deux mètres dix et dont les épaules étaient aussi larges que celles d'un jeune géant.

Témigast, qui avait deviné que Priscilla pensait que Méralda avait pris du plaisir en étant violée, était en tout cas certain que la sœur du seigneur se trompait.

— Ridicule…, marmonna-t-il, donnant ainsi vie à ses pensées de façon à y voir plus clair. Complètement ridicule.

Soudain, l'explication lui apparut, aussi claire que la vision d'un jeune fou glissant d'une falaise.

22
Le bon seigneur Brandebourg

— Je hais les magiciens, grommela Morik en se dégageant des décombres du glissement de terrain, le corps meurtri d'une dizaine de coupures et hématomes. Ce combat n'était pas équitable. Il faut absolument que j'apprenne à lancer ces fichus sorts !

Il resta un long moment à examiner la zone, mais, bien entendu, il ne trouva nulle part Wulfgar. Il trouvait curieux que le magicien ait choisi d'emporter le barbare, plutôt que lui-même. Cet inconnu avait sans doute estimé que son compagnon était le plus dangereux des deux bandits qu'il recherchait, sans doute le chef, cependant c'était bien Morik, et non Wulfgar, qui avait cherché à s'en prendre à la passagère du carrosse, tandis que le géant avait insisté pour la relâcher, en outre suffisamment rapidement pour lui permettre de sauver le cocher blessé. Ce magicien n'avait de toute évidence pas été bien informé.

Qu'allait donc faire Morik à présent ? Il commença par retourner dans la grotte, où il s'occupa de ses blessures et rassembla les affaires dont il aurait besoin pour voyager. Il ne souhaitait en effet pas rester ici, alors qu'une bande de gobelins furieux rôdait dans les parages et que Wulfgar n'était plus à ses côtés. Mais où aller ?

Sa destination lui parut évidente après quelques brefs instants de réflexion ; retour à Luskan. Morik avait toujours su qu'il foulerait de nouveau les rues qu'il connaissait si bien. Il s'établirait une nouvelle identité, afin de donner le change au

plus grand nombre, mais il resterait le même voleur intimidant vis-à-vis de ceux dont il aurait besoin du soutien. Le seul bémol à son projet avait jusqu'alors été Wulfgar. Jamais il n'aurait pu vivre à Luskan avec l'immense barbare à ses côtés en espérant garder son retour longtemps secret.

Bien sûr, restait également le problème – loin d'être négligeable – des elfes noirs.

Ce problème potentiel ne le freina toutefois pas ; il avait fait de son mieux pour demeurer auprès de Wulfgar, comme il en avait reçu l'ordre. Son compagnon disparu, il était désormais libre de se rendre où il le désirait. Morik se mit donc en route, décidé à quitter l'Épine dorsale du Monde pour retrouver la cité qui lui était si familière.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose d'étrange ; il se retrouva à avancer de deux pas vers l'ouest pour chaque pas effectué vers le sud. Il ne s'agissait pas là d'un tour de magicien mais plutôt d'un sort lancé par sa propre conscience, par sa mémoire, qui lui rappelait l'instant où Wulfgar avait demandé au capitaine Deudermont que son complice soit lui aussi libéré du Carnaval du Prisonnier. Agissant pour la première fois de sa misérable existence au nom de l'amitié, Morik le Rogue se mit à trottiner sur la piste, tout en échafaudant un plan.

Il campa cette nuit-là sur un flanc de montagne, d'où il aperçut le feu d'un campement, autour duquel des chariots avaient été placés en cercle. Il était tout proche du col principal du nord. Ce convoi venant de Dix-Cités, il n'y avait aucun doute à ce sujet, et se dirigeant vers le sud, il n'irait jamais s'aventurer vers le fief situé plus à l'ouest. Il était même probable que ces voyageurs n'aient jamais entendu parler de cet endroit.

— Salutations ! lança-t-il à l'unique sentinelle en poste.

— Pas un geste ! s'écria le garde, derrière qui d'autres hommes s'agitèrent.

— Je ne suis pas un ennemi ! se défendit Morik. Simplement un aventurier solitaire séparé de ses compagnons. J'ai subi quelques coups mais je suis plus en colère que blessé.

Après un bref conciliabule, que Morik ne put comprendre, une autre voix lui permit d'approcher, non sans le prévenir qu'il se trouvait dans la ligne de mire d'une dizaine d'archers et qu'il

avait tout intérêt à conserver les paumes ouvertes.

Peu désireux de se battre, le voleur obtempéra et avança vers le feu, entouré de deux rangs d'hommes armés, jusqu'à deux marchands entre deux âges, l'un aussi imposant qu'un ours et l'autre plus mince mais tout de même assez costaud.

— Je suis le seigneur Brandebourg et je suis originaire d'Eauprofonde, se présenta Morik. Je suis en route pour Maer Dualdon, où j'espère qu'il est encore temps de s'adonner à la pêche sportive de la truite à tête plate. C'est pour moi un grand plaisir !

— Vous êtes ici très éloigné de tout, seigneur Brandebourg, fit remarquer le marchand le plus robuste.

— Il est bien tard dans la saison pour s'aventurer sur Maer Dualdon, ajouta son compagnon, soupçonneux.

— C'est pourtant bien là-bas que je me rends, si je retrouve mes amis nomades et joueurs, répondit Morik en riant. Peut-être les avez-vous croisés ? Un nain, Bruenor Marteaudeguerre de son nom, sa fille humaine, Catti-Brie – le soleil lui-même s'incline devant sa beauté ! – un halfelin plutôt enveloppé et…

Morik hésita et fit mine d'être soudain légèrement nerveux, alors que les sourires sur les visages des marchands, qui visiblement savaient de qui il parlait, correspondaient tout à fait à ce qu'il avait espéré.

— Et un elfe noir, conclut pour lui l'épais marchand. Continuez et n'ayez crainte d'évoquer ouvertement Drizzt Do'Urden, seigneur Brandebourg. Il est bien connu dans cette région et n'est pas l'ennemi des marchands qui traversent le Valbise.

Morik soupira avec un soulagement feint, tout en remerciant intérieurement Wulfgar de lui avoir tant parlé de ses anciens amis au cours de leurs beuveries, ces derniers jours.

— Salutations également, dans ce cas, poursuivit l'inconnu. Je me nomme Petters et voici mon associé, Bonhomme Bigorneau.

Il fit un signe aux gardes postés derrière Morik et ces derniers se détendirent, après quoi le trio s'installa sur des sièges autour du feu, où l'on tendit au voleur un épais ragoût.

— Alors comme ça, vous retournez au Valbise ? dit

Bigorneau. Comment se fait-il que vous ayez perdu vos compagnons ? Rien de grave, j'espère ?

— Non, c'est plutôt un jeu, à vrai dire, répondit Morik. Je me suis joint à eux assez loin d'ici, au sud, et du fait de mon ignorance, je suis allé un peu trop loin avec Catti-Brie. (Les deux marchands se rembrunirent.) Rien de sérieux, je vous assure. Je ne savais pas que son cœur appartenait à un autre, un ami qui n'était pas là, pas plus que je n'avais compris que le bougon Bruenor était son père. J'ai simplement essayé de me rapprocher de cette jeune femme mais cela a suffi pour que Bruenor veuille me le faire payer.

Marchands et gardes éclatèrent de rire ; comme n'importe qui ayant passé quelque temps au Valbise, ils avaient tous entendu parler du roi nain, revêche et protecteur à l'excès.

— Comme j'avais eu la mauvaise idée de me vanter de mes dons de rôdeur et de chasseur, Bruenor a décidé de me mettre à l'épreuve, poursuivit Morik. Ils m'ont pris mon cheval et mes plus beaux vêtements avant de disparaître dans les taillis, guidés par Drizzt et avec tant de perfection que j'aurais pu croire à une intervention magique si je n'avais pas été au fait des talents, propres aux elfes noirs, de ce guerrier. (Les marchands hochèrent la tête sans cesser de rire.)

» Il me faut donc maintenant les retrouver, même si je sais qu'ils doivent déjà approcher du Valbise. Ils riront bien quand ils me verront arriver à pied et portant des vêtements sales et en lambeaux.

— Vous avez l'allure de quelqu'un qui vient de se battre, fit remarquer Bigorneau, à qui les traces du glissement de terrain et du combat face aux gobelins n'avaient pas échappé.

— Une bagarre avec quelques gobelins et un ogre, rien de sérieux, répondit Morik avec nonchalance.

Les autres levèrent les sourcils, de surprise et non d'incrédulité – il ne leur serait pas venu à l'idée de douter de quelqu'un ayant voyagé aux côtés des puissants compagnons. Morik était si charmeur et s'y entendait si bien pour broder anecdote sur anecdote que son postulat de base avait rapidement été accepté par tous.

— Soyez le bienvenu, seigneur, dit Petters. Restez en notre

compagnie cette nuit et autant d'autres qu'il vous plaira. Cela dit, nous nous rendons à Luskan, dans la direction opposée à votre destination.

— J'accepte pour cette nuit, répondit Morik. Peut-être aussi que… (Il laissa ses mots en suspens, prenant une pose pensive, les doigts sur les lèvres, tandis que Petters et Bigorneau se penchaient en avant, dans l'attente de la suite.) Savez-vous où je pourrais me procurer un cheval, un bon cheval ? Ainsi que des vêtements neufs. Mes amis ayant délaissé la route principale, je peux encore atteindre Dix-Cités avant eux. J'imagine déjà les expressions sur leurs visages à leur arrivée au bois Isolé, en me voyant en train de les attendre et joliment paré.

Les compagnons d'un soir du voleur rirent aux éclats.

— Eh bien nous avons les deux ! Un cheval et des vêtements ! rugit Petters, qui assena une bourrade sur l'épaule de Morik, lequel tressaillit, ayant été blessé à cet endroit précis par les pierres. Nous ferons un bon prix pour le seigneur Brandebourg !

Ils se restaurèrent, échangèrent des récits et rirent ensemble. Au moment de quitter ces marchands, Morik s'était offert leur plus bel étalon, ainsi que des vêtements somptueux, de deux verts différents et faits d'une fine étoffe en brocart d'or, tout cela pour une somme dérisoire, ridicule en comparaison de ce qu'auraient coûté ces achats dans une échoppe de Luskan.

Après avoir passé la nuit en compagnie des marchands, il les quitta dès les premières lueurs de l'aube et s'élança vers le nord en entonnant une chanson d'aventure. Quand le convoi fut hors de vue, il obliqua vers l'ouest et accéléra son allure, songeant qu'il lui faudrait modifier son apparence avant d'atteindre le petit fief en tant que seigneur de Brandebourg.

Il espérait par ailleurs que le magicien ne s'y trouverait pas. Morik haïssait les magiciens.

* * *

Errtu l'avait retrouvé. Là, dans les ténèbres de sa cellule, dans le donjon, Wulfgar ne pouvait échapper aux souvenirs qui le hantaient et à la souffrance émotionnelle ancrée dans son être le plus profond par les années de torture, aux mains griffues

d'Errtu et de ses serviteurs.

Le démon l'avait encore retrouvé et il le tenait, il le raillait avec ses créatures séduisantes, chargées de le tenter et de le détruire, mais aussi de détruire le fruit de sa semence.

Il revoyait cette scène avec un terrible réalisme, le démon dressé devant lui, le bébé – l'enfant de Wulfgar – dans ses bras puissants. Bien que dégoûté d'avoir engendré une telle créature, un démon-alu, il n'oubliait pas que cet enfant – innocent ? – était le sien.

Errtu avait ouvert en grand sa gueule noyée de bave, exhibant ainsi ses affreuses canines, puis il avait baissé la tête, ses dents pointues à quelques centimètres de la tête de l'enfant de Wulfgar, la mâchoire suffisamment béante pour y engouffrer la tête du bébé. Errtu se baissa encore…

Wulfgar sentit des doigts de succube parcourir son corps et se réveilla en sursaut. Il hurla, donna des coups de pied et écarta plusieurs araignées mais ne put éviter quelques morsures. Il se leva d'un bond et se mit à courir dans l'obscurité totale de sa cellule, jusqu'à violemment heurter la porte rigide, ce qui manqua de peu de l'assommer.

Il retomba sur le sol crasseux, sanglotant et le visage enfoui dans les mains, plein de rage et de frustration. Puis il comprit ce qui l'avait brutalement tiré de son sommeil peuplé de cauchemars ; des bruits de pas se rapprochaient dans le couloir. Quand il leva la tête, il aperçut la lueur d'une torche, non loin de la porte.

Wulfgar recula et se redressa, toujours assis, afin de conserver un minimum de dignité. Lorsqu'il lui revint à l'esprit que les condamnés se voyaient souvent accorder un dernier vœu, il songea que le sien serait une bouteille d'alcool fort, une boisson de feu qui brûlerait une dernière fois ces atroces souvenirs de son esprit.

La lueur désormais de l'autre côté de la porte, il vit le seigneur Féringal, qui l'observait.

— Es-tu prêt à reconnaître ton crime, chien ? lui demanda-t-il.

Wulfgar l'observa un long, un très long moment.

— Très bien, poursuivit le seigneur, imperturbable. Comme

tu as été identifié par mon cocher, en qui j'ai toute confiance, la loi ne m'oblige qu'à te déclarer ton crime et ta condamnation.

Toujours pas de réponse.

— Pour le vol commis sur la route, je te couperai les mains, expliqua Féringal sur un ton neutre. L'une après l'autre et lentement. Pour ton pire crime…

Il hésita et, malgré la faible luminosité, Wulfgar crut déceler une souffrance soudaine chez cet homme.

— Seigneur, le poussa le vieux Témigast, derrière lui.

— Pour ton pire crime, reprit le seigneur Féringal, la voix raffermie. Pour le viol de dame Méralda, tu seras castré en public, puis enchaîné et exhibé aux yeux de tous une journée durant. Enfin, Wulfgar, sale chien, tu seras brûlé vif.

Le visage du prisonnier se déforma d'incrédulité ; il avait précisément sauvé la passagère d'un tel sort ! Il aurait voulu le hurler au seigneur Féringal, le lui crier et arracher la porte de ses gonds. Il aurait voulu faire tout cela, et pourtant il ne réagit pas. Il resta assis en silence, acceptant cette injustice.

Mais est-ce réellement une injustice ? se demanda-t-il. Ne méritait-il pas un tel sort ? Cela avait-il une quelconque importance ?

Pas la moindre, estima-t-il. Il ne s'en souciait pas le moins du monde. La mort lui rendrait sa liberté. Que le seigneur Féringal le tue et qu'on en finisse, cela leur rendrait service à tous les deux. Il ne comprenait pas pourquoi cette femme l'accusait à tort mais… peu importait.

— N'as-tu rien à dire ? lui demanda le seigneur Féringal.

— M'accorderez-vous une dernière volonté ?

Le jeune noble se mit à trembler, tant cette requête lui parut absurde.

— Je ne t'accorderai *rien du tout* ! hurla-t-il. Rien de plus qu'une nuit, à crever de faim et de misère, à méditer sur ton horrible destin !

— Seigneur, intervint de nouveau Témigast pour calmer son maître. Garde, reconduisez le seigneur Féringal à ses appartements.

Le jeune homme jeta un dernier regard noir au prisonnier, à travers la trouée pratiquée dans la porte, puis suivit le soldat.

De son côté, Témigast resta sur place et fit signe aux autres gardes de reprendre leurs postes. Il resta ainsi un long moment à observer Wulfgar.

— Allez-vous-en, vieillard, lui dit celui-ci.

— Tu n'as pas nié la dernière accusation, alors que tu m'as précédemment clamé ton innocence.

Wulfgar haussa les épaules, sans rien ajouter ni lever les yeux vers l'intendant.

— Quel intérêt de me répéter ? finit-il par lâcher. Vous m'avez déjà condamné.

— Tu n'as pas nié le viol, insista Témigast.

Le barbare leva la tête et rendit son regard au domestique.

— Vous n'êtes pas non plus intervenu pour me défendre, rappela-t-il.

Le vieil homme considéra le géant comme si ce dernier venait de le gifler.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Vous laisseriez donc mourir un innocent ?

— Innocent ? ricana Témigast. Tu es un voleur, un chien, je ne lèverai pas le petit doigt contre dame Méralda ou le seigneur Féringal pour toi, misérable ! (Le ridicule de la situation fit rire Wulfgar.) Néanmoins, j'ai une proposition à te faire. Ne dis pas un mot contre dame Méralda et je te promets une mort rapide. Je ne peux rien t'offrir de mieux. (Le barbare cessa de rire et considéra l'intendant, ce personnage complexe.) Sans quoi, je m'arrangerai pour faire durer au moins une journée le spectacle de ta torture, je te ferai me supplier de te tuer mille et mille fois avant de te libérer de tes souffrances.

— De mes souffrances ? laissa tomber platement Wulfgar. Vous ignorez tout de la souffrance, vieillard.

— Nous verrons cela, gronda l'intendant, qui fit demi-tour et s'en alla.

Wulfgar fut ainsi laissé seul dans l'obscurité… jusqu'au moment où Errtu revint le harceler, comme il en avait pris l'habitude.

* * *

Morik chevaucha aussi rapidement que lui permit sa monture et tant que le supporta la pauvre bête. Il emprunta la route où Wulfgar et lui avaient aperçu le carrosse et prit le détour qu'ils avaient suivi pour le devancer.

Puis il fit son entrée à Auckney, en fin d'après-midi et sous les regards de nombreux paysans.

— Comment se nomme ton seigneur, mon brave ? demanda-t-il à l'un d'entre eux en lui lançant une pièce d'or.

— Le seigneur Féringal Auck, répondit avec empressement le fermier, qui désigna ensuite la côte d'un doigt noueux. Il vit avec sa récente épouse au château d'Auck, là-bas.

— Merci beaucoup ! dit Morik en inclinant la tête.

Après avoir encore lancé deux pièces d'argent, il éperonna son cheval et parcourut au trot les quelques centaines de mètres qui le séparaient du petit pont menant au château. Il trouva la porte ouverte, ainsi que deux gardes qui semblaient s'ennuyer, chacun posté d'un côté.

— Je suis le seigneur Brandebourg, d'Eauprofonde, leur dit-il en immobilisant son étalon. Veuillez m'annoncer à votre seigneur, je vous prie, car j'ai parcouru une longue route et une plus longue encore m'attend.

Sur ces mots, le voleur descendit de sa selle, épousseta son pantalon tout neuf et alla jusqu'à dégainer son épée, en nettoyer la lame et se lancer dans une soudaine et époustouflante démonstration de bottes avant de la remiser. Il comprit qu'il avait impressionné les gardes quand l'un d'eux partit en courant vers le château, tandis que l'autre s'approchait pour lui tenir sa monture.

Quelques instants plus tard à peine, Morik, alias le seigneur Brandebourg, fut introduit auprès du seigneur Féringal, dans la salle d'audience du château d'Auck. Il s'inclina profondément et se présenta comme étant un voyageur ayant perdu ses compagnons au cours d'un affrontement, face à une bande de géants de l'Épine dorsale du Monde. Il devinait, à l'éclat dans les yeux de son jeune hôte, que ce noble de piètre envergure était fier de recevoir la visite d'un seigneur de la grande cité d'Eauprofonde et qu'il baisserait sans doute sa garde en essayant de lui être agréable.

— Je crois que deux de mes amis sont parvenus à prendre la fuite, dit Morik en achevant son récit. Cela dit, je vous garantis qu'aucun géant n'a pu en faire autant.

— Où cela s'est-il produit ? s'enquit le seigneur Féringal, qui, malgré son apparente décontraction, semblait quelque peu s'inquiéter des événements relatés par ce visiteur.

— Très loin, seigneur, répondit celui-ci. Aucune menace ne pèse sur votre paisible domaine. Comme je vous l'ai précisé, les géants sont tous morts. (Il regarda autour de lui et sourit.) Ce serait vraiment dommage que de tels monstres s'abattent sur un endroit aussi tranquille et sûr.

Le seigneur Féringal mordit à l'appât :

— Pas si tranquille, et pas si sûr…, lâcha-t-il, les dents serrées.

— Un danger ? Ici ? fit mine de s'étonner Morik. Des pirates, peut-être ?

Feignant la surprise, il se tourna vers l'intendant, qui se tenait à côté du trône. Le vieil homme secoua imperceptiblement la tête, indiquant ainsi qu'il valait mieux ne pas insister sur ce sujet, ce que Morik saisit tout à fait car c'était exactement ce qu'il recherchait.

— Des bandits de grand chemin, gronda le seigneur Féringal.

Alors qu'il s'apprêtait à répondre, Morik resta muet et retint son souffle ; une femme – qu'il ne lui fut pas difficile de reconnaître – venait d'entrer dans la pièce.

— Ma femme, lui présenta sans s'y attarder le châtelain. Dame Méralda Auck.

Morik s'inclina et porta à ses lèvres la main de la jeune femme, qu'il regarda droit dans les yeux. Il fut grandement soulagé – et fier de son déguisement – de n'y remarquer aucune lueur de reconnaissance.

— Charmante, déclara-t-il. Je vous envie, seigneur Féringal.

Ce commentaire fit naître un sourire sur le visage du maître des lieux, lequel se renfrogna toutefois assez vite.

— Ma femme se trouvait dans le carrosse attaqué par ces bandits, précisa-t-il.

Morik fit mine de bondir de surprise.

— Je peux les retrouver, seigneur Féringal ! s'exclama-t-il.

Les retrouver et les tuer sur place. Ou vous les rapporter, si vous préférez.

— Je détiens celui qui m'intéresse, dit le noble, qui calma le visiteur d'un geste de la main. Quant à l'autre, il a été enseveli sous une chute de pierres.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, commenta Morik, non sans pincer les lèvres en se remémorant les douleurs subies.

— Ce que j'ai prévu pour le barbare capturé conviendra encore mieux à ce dernier, enchaîna Féringal, la mine sinistre. Une mort atroce, je vous l'assure. Vous en serez témoin si vous restez à Auckney cette nuit.

— Bien sûr ! Qu'avez-vous imaginé pour cette crapule ?

— Tout d'abord, la castration. Puis il sera tué proprement après-demain matin.

Morik prit une pose pensive avant de réagir :

— Un barbare, vous dites ?

— Oui, un de ces immenses habitants du Nord.

— Avec des bras massifs ?

— Je n'ai jamais vu d'homme aussi fort, répondit le seigneur d'Auckney. Il a fallu pour le conduire ici un puissant magicien, à qui il aurait d'ailleurs réglé son compte si mes gardes ne l'avaient pas maîtrisé.

Morik manqua de s'étouffer en entendant parler du magicien mais il parvint à conserver son calme.

— Un bandit de grand chemin mérite bien évidemment la mort, cependant vous y gagneriez peut-être davantage en lui infligeant un autre traitement, dit-il, avant de marquer une pause, tandis que le seigneur Féringal l'examinait attentivement. Peut-être pourrais-je vous acheter cet homme. Je dispose de moyens considérables, soyez-en certain, et un esclave de cette force me serait fort utile pour rechercher mes compagnons.

— N'y songez même pas, répondit Féringal, plutôt sèchement.

— Mais s'il connaît bien la région…

— Il va mourir dans d'atroces souffrances pour le mal qu'il a commis sur ma femme.

— Ah ! Je comprends, seigneur. Cet incident a dû

profondément la troubler.

— Cet incident l'a rendue enceinte ! cria Féringal, les mains si serrées sur les accoudoirs de son fauteuil que ses articulations blanchirent.

— Seigneur ! intervint Témigast, qui estimait cette révélation inappropriée.

Méralda poussa un cri et Morik fut lui-même stupéfait, mais aussi ravi que le choc éprouvé par l'intendant et la châtelaine ait plus ou moins masqué le sien.

Le seigneur Féringal se calma rapidement et se renfonça dans son siège en marmonnant des excuses à sa femme.

— Je vous demande pardon, seigneur Brandebourg, dit-il. Vous devez comprendre ma colère.

— Je castrerai ce chien pour vous, répondit Morik en dégainant son épée. Je vous garantis que je suis doué dans ce domaine.

Cette proposition dissipa quelque peu la tension ambiante. Le seigneur Féringal lui-même parvint à esquisser un sourire.

— Nous nous chargerons de cette désagréable tâche, répondit-il. En revanche, j'aurais plaisir à vous avoir à mes côtés lors de l'exécution de la sentence. Soyez mon invité pour les deux prochains jours.

— À votre service, seigneur, dit Morik en s'inclinant.

Peu après, il fut conduit à une auberge, située juste au-delà de la passerelle du château. Il ne fut d'ailleurs guère enchanté de constater que le seigneur Féringal logeait ses invités à l'extérieur de l'enceinte ; approcher Wulfgar serait d'autant plus ardu. Les gardes qui le guidaient lui apprirent toutefois que son ami était détenu dans un donjon, sous le château.

Morik devait absolument le retrouver, et vite, car au vu des fausses accusations qui pesaient sur lui, le seigneur Féringal le tuerait sans aucun doute de la plus affreuse des façons. Un audacieux sauvetage n'avait en réalité jamais fait partie de ses plans. Il était fréquent de voir des voleurs vendus à des seigneurs aventuriers, aussi avait-il espéré pousser son hôte à lui céder celui-là en échange d'une forte somme – l'or du seigneur, qui plus est –, mais les violeurs, notamment ceux qui s'en prenaient à des femmes appartenant à la noblesse, ne

pouvaient connaître qu'un unique et funeste destin.

Morik s'approcha de la fenêtre de sa petite chambre et observa le château d'Auck, ainsi que les eaux noires, un peu plus loin. Il trouverait un moyen de parler à Wulfgar, mais il rentrerait hélas sans doute seul à Luskan.

23
La justice de nouveau bafouée

— Voici ton dernier repas, sale chien ! lança l'un des deux gardes postés devant la cellule de Wulfgar.

Le soldat cracha dans l'assiette et fit glisser le plateau par la fente.

Wulfgar n'accorda aucune attention à ces hommes et ne fit pas un geste en direction de la nourriture. Il avait du mal à croire qu'il avait échappé à une exécution à Luskan pour être tué dans un fief insignifiant. Il se fit soudain la réflexion qu'il avait peut-être mérité son sort. Bien entendu, il n'avait pas levé la main sur cette femme, néanmoins la façon dont il s'était comporté au cours des derniers mois, depuis qu'il avait quitté Drizzt et les autres au Valbise – depuis qu'il avait giflé Catti-Brie – ne correspondait pas à quelqu'un pour qui une telle fin aurait été injuste. Drizzt et lui n'avaient-ils pas tué des monstres pour les mêmes crimes qu'il avait lui-même commis ? Les deux compagnons ne s'étaient-ils pas lancés, sur l'Épine dorsale du Monde, à la poursuite d'une bande de géants qui surveillaient les pistes, avec de toute évidence le projet d'attaquer les convois de marchands ? Avaient-ils fait preuve de pitié à l'égard de ces créatures ? Quelle pitié Wulfgar méritait-il, dans ce cas ?

Malgré tout, avoir été jugé coupable de crimes qu'il n'avait pas commis, à Luskan comme à Auckney, perturbait sérieusement le colosse et ébranlait le peu de confiance qu'il gardait envers la justice et l'humanité. Cela n'avait pour lui aucun sens. Pourquoi ne pas le punir pour les crimes dont il était réellement responsable, s'ils tenaient tant à le tuer ? Ils

n'avaient que l'embarras du choix.

Il surprit les derniers mots de la conversation entre les deux gardes, alors qu'ils s'éloignaient dans le couloir :

— Ce sera un enfant maudit, vu d'où il vient.

— Il déchirera le ventre de dame Méralda, avec un père si immense !

Cela fit réfléchir Wulfgar, qui resta un long moment assis dans l'obscurité, la bouche ouverte. Cette histoire prenait peu à peu corps, à mesure qu'il rassemblait les différentes pièces du puzzle. D'après d'autres conversations entre soldats, il savait que le seigneur Féringal et Méralda ne s'étaient mariés que très récemment et qu'elle était enceinte d'un autre homme.

L'absurdité de cet imbroglio le fit presque rire. Il était tombé à point pour fournir une explication bien pratique à l'adultère d'une femme noble, un véritable baume sur le cocufiage du seigneur Féringal.

— Quelle déveine..., marmonna-t-il, comprenant qu'il avait joué de malchance pour se retrouver dans cette situation calamiteuse.

Une succession de mauvais choix de sa part l'avait conduit ici, dans les ténèbres, avec pour seule compagnie les araignées, la puanteur et les visites du démon.

Et pourtant oui, il méritait ce sort, il en était convaincu. Non pas pour les crimes dont il était accusé mais pour ceux qu'il avait commis.

* * *

Elle ne parvenait pas à trouver le sommeil, ni même à fermer les yeux. Féringal l'avait laissée assez tôt et avait regagné sa chambre quand elle lui avait fait part de sa fatigue et lui avait demandé de lui accorder un répit, notamment quant à ses incessants élans amoureux. En réalité, le comportement de son mari ne la gênait pas du tout, bien au contraire ; faire l'amour avec Féringal était très agréable et sans la présence de l'enfant et de ce pauvre homme, enfermé dans le donjon, cela aurait été encore plus qu'agréable.

Méralda avait fini par comprendre qu'elle ne s'était pas

trompée en changeant d'avis au sujet du jeune seigneur, personnage véritablement prévenant et honnête. Elle n'éprouvait ainsi aucune difficulté à le considérer sous ce nouveau jour, même si ses traits séduisants et son charme étaient légèrement ternis par les années passées sous l'influence de sa sœur acariâtre. Méralda se savait capable de le débarrasser de cette imposante présence ; elle était certaine de pouvoir faire s'exprimer le meilleur de Féringal et vivre en harmonie avec cet homme de bien.

Elle avait en revanche beaucoup plus de mal à se supporter elle-même, ainsi que la façon dont sa stupidité la punissait, sous la forme d'un bébé en son sein et de la colère bouillonnante de son mari. Le plus intolérable pour elle dans tout cela était peut-être l'exécution à venir d'un innocent, un homme qui l'avait sauvée du crime même pour lequel il allait sous peu être affreusement tué.

Après que l'on eut conduit Wulfgar à sa cellule, Méralda avait tenté de justifier la sentence en se rappelant que cet inconnu était bel et bien un bandit de grand chemin, qui avait fait d'autres victimes et était peut-être allé jusqu'à violer d'autres femmes.

Ces arguments ne pesaient cependant pas bien lourd et Méralda savait à quoi s'en tenir. Malgré l'attaque du carrosse, elle avait remarqué une lueur de bonté chez ce barbare. Le mensonge qu'elle avait proféré avait provoqué la situation actuelle et aboutirait à l'exécution brutale d'un homme qui ne le méritait pas.

Méralda resta ainsi allongée très tard dans la nuit, s'estimant la personne la plus haïssable du monde. Elle prit à peine conscience de ses gestes, un peu plus tard, quand elle se leva et sortit de sa chambre, pieds nus sur les dalles froides et avec la lueur d'une unique bougie pour seul éclairage. Elle se rendit à la chambre de Témigast, marqua une pause devant sa porte et, quand elle eut bien entendu les ronflements rassurants du vieil homme, y entra. En tant qu'intendant, Témigast conservait toutes les clés du château sur un grand anneau en fer forgé.

Méralda repéra cet objet sur un crochet, au-dessus d'une commode, et s'en empara, non sans jeter des coups d'œil

nerveux à Témigast au moindre bruit. Elle parvint toutefois à sortir de la pièce sans le réveiller, puis elle traversa sans perdre de temps la salle d'audience, les quartiers des domestiques et la cuisine, où se trouvait la trappe qui donnait sur les niveaux inférieurs, si bien verrouillée et bloquée avec des barres de fer qu'aucun homme, pas même un géant, ne pouvait espérer la forcer. À moins d'en posséder les clés.

Méralda s'activa, essayant chaque clé jusqu'à avoir ouvert tous les verrous et écarté toutes les barres, puis elle rassembla ses esprits afin de mettre en place un plan plus élaboré. C'est alors qu'elle entendit rire des gardes, dans une salle attenante. Elle s'approcha de la porte et jeta un regard ; les hommes jouaient aux osselets.

Elle se dirigea ensuite vers la porte étroite du cellier, qui donnait sur le mur d'enceinte du château. Il n'y avait là pas beaucoup de place pour se faufiler entre les rochers, en particulier à marée haute, ce qui était présentement le cas, mais il faudrait bien que cela fasse l'affaire. Après avoir également déverrouillé cette ouverture, Méralda revint à la trappe et l'ouvrit en douceur. Elle se glissa dans le boyau crasseux, pieds nus dans la boue et sans oublier de relever sa chemise de nuit pour éviter d'éventuelles taches compromettantes.

Réveillé par le bruit d'une clé insérée dans la serrure de sa porte, Wulfgar aperçut une lueur vacillante dans le couloir. Ayant perdu toute notion du temps dans l'obscurité, il s'imagina que l'heure de sa torture était arrivée. Il fut donc extrêmement surpris de voir dame Méralda le contempler, derrière les barreaux de sa cellule encore verrouillée.

— Pourrez-vous jamais me pardonner ? murmura-t-elle, en regardant avec nervosité par-dessus son épaule.

Wulfgar resta bouche bée.

— Je ne pouvais pas deviner qu'il vous traquerait, poursuivit-elle. Je pensais qu'il y renoncerait et que je serais…

— Sauvée, acheva-t-il à sa place. Tout comme vous avez pensé que votre enfant serait lui aussi sauvé. (Ce fut au tour de Méralda d'afficher un air incrédule.) Pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Vous auriez pu nous tuer, répondit-elle. Liam et moi, sur

la route. Ou fait ce dont ils vous accusent.

— Et que vous avez confirmé, lui rappela le barbare.

— Vous auriez pu laisser votre ami s'en prendre à moi, là-bas, vous auriez pu laisser Liam mourir, poursuivit Méralda. Je vous dois au moins cela. (Wulfgar eut la surprise de voir la châtelaine tourner la clé dans la serrure.) À gauche en haut de l'échelle, puis par le cellier. La voie est libre.

Sans plus attendre, elle alluma une autre bougie, qu'elle donna au prisonnier avant de repartir.

Wulfgar lui laissa un peu d'avance afin de ne pas la rattraper, ce qui pouvait l'impliquer elle aussi s'il se faisait prendre. Une fois sorti de la cellule, il arracha du mur une applique métallique, dont il se servit pour endommager – aussi silencieusement que possible – le verrou, de façon à donner l'impression qu'il l'avait lui même détruit. Il s'engagea ensuite dans le couloir, emprunta l'échelle et déboucha dans la cuisine.

À son tour, il entendit les gardes parlementer et lancer les osselets dans la salle voisine, ce qui lui interdit de briser les verrous et barres de la trappe. Il décida tout de même de la refermer et replacer les sécurités ; on en déduirait qu'il avait bénéficié d'une aide magique. Comme le lui avait expliqué Méralda, il se rendit ensuite directement au cellier et se faufila dans l'étroite ouverture, qu'il franchit tout juste, et posa un pied peu assuré sur les rochers mouillés, à l'extérieur et en contrebas du château. Ces pierres étant érodées et lisses, il ne pouvait espérer s'y accrocher, tandis qu'il n'entrevoyait aucune issue le long de la muraille, sur laquelle les vagues se fracassaient.

Wulfgar se jeta dans l'eau glaciale.

* * *

Dissimulée dans la cuisine, Méralda eut un hochement de tête approbateur quand elle vit Wulfgar consolider sa ruse en refermant la trappe. De la même façon, elle verrouilla ensuite la porte du cellier et se nettoya les pieds, afin d'en ôter toute trace de son escapade souterraine. Sans un bruit ni le moindre incident, elle regagna la chambre de Témigast et replaça les clés sur leur crochet.

Quelques instants plus tard, elle retrouva son lit, enfin débarrassée des terribles démons de la culpabilité – tout du moins d'une partie d'entre eux.

* * *

Malgré la fraîcheur du vent marin, Morik transpirait sous les lourds pans de son nouveau déguisement, qui faisait de lui une vieille lavandière, alors qu'il était tapi derrière un mur de pierre, non loin de la passerelle qui conduisait au château d'Auck.

— Pourquoi ont-ils construit ce truc sur une île ? marmonna-t-il, découragé, même si, bien entendu, les problèmes qu'il rencontrait répondaient d'eux-mêmes à cette question. Le garde solitaire adossé contre la muraille, au-dessus de l'immense porte, était probablement à moitié endormi, mais Morik ne voyait aucun moyen de l'atteindre. Le pont était bien éclairé par des torches, qui brûlaient toute la nuit, d'après ce qu'il avait entendu dire, ce qui ne lui permettait pas d'espérer y avancer sans se faire repérer. Il lui faudrait donc nager jusqu'au château.

Morik observa les eaux noires d'un œil douteux, songeant qu'il ne lui resterait plus grand-chose de son déguisement après une telle traversée, si toutefois il atteignait l'îlot. Il n'était en effet pas un très bon nageur et ignorait d'autre part tout au sujet de la mer et des monstres qui rôdaient peut-être sous cette houle sombre.

C'est à cet instant précis que Morik comprit que la route de Wulfgar touchait à son terme. Il irait sans doute sur la place où son ami serait torturé, le lendemain matin, mais sans doute uniquement pour lui dire adieu, tant il lui paraissait improbable de le sauver sans se mettre lui-même en danger.

Puis il changea d'avis ; il n'y assisterait pas. *Quel bien cela me ferait-il ?* grommela-t-il. Cela pouvait même s'avérer catastrophique si le magicien qui avait capturé Wulfgar était présent et le reconnaissait. *Il vaut mieux que je garde des souvenirs de Wulfgar du temps de notre liberté*, songea-t-il encore.

— Adieu, mon ami, dit-il à haute voix. Je vais maintenant rentrer à Luskan…

Morik s'interrompit quand il vit les eaux s'agiter au pied de l'enceinte du château. Une silhouette, massive et sombre, se mit ensuite à nager dans les vagues, ce qui poussa le voleur à porter la main à son épée.

— Morik ? lâcha Wulfgar, claquant des dents de froid, quand il eut atteint la rive où se trouvait son compagnon. Que fais-tu ici ?

— Je pourrais te demander la même chose ! s'écria Morik, aussi ravi que stupéfait, avant de poursuivre, avec son effronterie habituelle, tout en se penchant pour aider Wulfgar à sortir de l'eau : j'étais venu te délivrer, évidemment ! Il va falloir que tu m'expliques beaucoup de choses, mais viens, commençons par filer d'ici.

Wulfgar n'eut aucune envie de contredire son ami.

* * *

— Je vais faire exécuter jusqu'au dernier garde de ce château ! s'écria le seigneur Féringal quand il apprit l'évasion du prisonnier, le lendemain matin, alors qu'il avait prévu de se venger du barbare ce jour-là.

Le soldat eut un mouvement de recul, craignant que son maître l'agresse sur-le-champ, ce qui ne parut pas insensé, tant le jeune noble semblait sur le point de bondir de son trône. Méralda l'agrippa par le bras afin de le retenir.

— Calmez-vous, seigneur, lui dit-elle.

— Me calmer ? aboya-t-il, avant de se tourner vers le garde. Qui m'a trahi ? Qui va payer à la place de Wulfgar ?

— Personne, répondit Méralda, sans laisser au soldat le temps de balbutier une réponse. (Son mari lui adressa un regard incrédule.) Toute personne que vous punirez le sera à cause de moi, or je ne veux pas avoir de sang sur les mains. Agir ainsi ne ferait qu'empirer les choses.

Le seigneur se calma plus ou moins et se carra dans son fauteuil, sans quitter des yeux sa femme, qu'il voulait protéger plus que tout au monde. Après quelques instants de réflexion, les yeux rivés sur ce visage superbe et innocent, Féringal hocha la tête.

— Fouillez toute la région, ordonna-t-il au soldat. Ainsi que le château, encore une fois, du donjon au sommet des tours. Et rapportez-le-moi vivant.

Le front ruisselant de sueur, le soldat s'inclina et sortit de la pièce en courant.

— N'ayez crainte, mon amour, dit le seigneur Féringal à Méralda. Je vais rappeler le magicien et lui demander de lancer de nouvelles recherches. Le barbare ne nous échappera pas.

— Je vous en prie, seigneur, ne convoquez pas ce magicien, ni personne d'autre, le supplia Méralda, ce qui provoqua quelques expressions de surprise, notamment de la part de Priscilla et Témigast. Je veux qu'on en finisse avec cette histoire. C'est du passé et je souhaite poursuivre ma route sans me retourner. Laissez donc cet homme s'enfuir et mourir dans les montagnes et songeons à notre propre vie et au moment où vous engendrerez vos propres enfants.

Sans cesser de la regarder, Féringal opina du chef, lentement, très lentement, et Méralda se détendit dans son fauteuil.

* * *

L'intendant Témigast observait la scène avec une certitude de plus en plus établie. Il devinait désormais sans le moindre doute que c'était Méralda qui avait libéré le barbare. Il n'était guère difficile pour cet homme pétri de sagesse, suspicieux depuis qu'il avait remarqué la réaction de la châtelaine, le jour où le prisonnier avait été traîné à ses pieds, de comprendre les raisons d'un tel comportement. Il prit la décision de n'en parler à personne, estimant que ce n'était pas à lui d'infliger une douleur inutile à son seigneur. Quoi qu'il advienne, l'enfant à naître serait éloigné et écarté de la succession.

Cependant, Témigast n'en avait pas terminé avec cette affaire ; il avait en effet remarqué l'expression arborée par Priscilla, un air de doute qui aurait aussi bien pu être le sien. Ainsi redoutait-il que cette éternelle suspicieuse se pose les mêmes questions que lui au sujet de la paternité du bébé. Si Témigast jugeait qu'il ne lui appartenait pas de faire du mal de

façon inutile, Priscilla Auck semblait, elle, au contraire, y prendre un grand plaisir. La route à laquelle Méralda avait fait allusion était loin d'être claire, d'un côté comme de l'autre.

24
Pause hivernale

— C'est notre chance, expliqua Wulfgar à Morik, alors qu'ils étaient tous deux accroupis derrière un mur de pierre de soutien, à flanc de montagne, au-dessus de l'un des nombreux villages de la face sud de l'Épine dorsale du Monde.

Morik se tourna vers son ami et secoua la tête en poussant un soupir tout sauf enthousiaste. Non seulement Wulfgar n'avait pas touché à une bouteille en deux semaines, depuis leur départ d'Auckney, mais il s'était fermement opposé à toute tentative de reprise de leurs activités de bandits de grand chemin. La saison était bien avancée et l'hiver était proche, ce qui impliquait un flux presque ininterrompu de convois de marchands en provenance du Valbise. Les occupants saisonniers des étendues du Nord les délaissaient également, en particulier ceux qui passaient leurs étés à Dix-Cités pour y pêcher, avant de retourner en chariot à Luskan une fois l'automne arrivé.

Wulfgar avait clairement fait comprendre à Morik que leurs activités de bandits faisaient désormais partie de leur passé. Ainsi se trouvaient-ils tous deux à surveiller un petit village, où tout semblait incroyablement ennuyeux et dont ils avaient appris que les habitants redoutaient une agression d'orques ou de gobelins.

— Ils n'attaqueront pas par en bas mais plutôt par là, fit observer Wulfgar, qui désigna un vaste champ, à l'est du village et à hauteur des constructions les plus élevées.

— C'est là qu'ils ont bâti leur mur et dressé leurs meilleures

défenses, ajouta Morik, comme si cela devait tout expliquer.

Les villageois estimaient que les monstres ne surviendraient pas à plus de vingt et, même si ce hameau ne comptait pas plus d'une dizaine de défenseurs, Morik n'y voyait pas un problème insurmontable.

— D'autres peuvent surgir plus haut, dit Wulfgar. Les villageois seront sévèrement pris à partie s'ils sont attaqués des deux côtés.

— Tu cherches un prétexte, lui reprocha le voleur, ce qui lui valut un regard étonné de la part du barbare. Un prétexte pour te battre, mais pas contre des marchands, hélas…

— Je veux affronter des adversaires qui méritent d'être corrigés, reconnut Wulfgar, un sourire aux lèvres et sans se départir de son expression calme et satisfaite.

— Je connais beaucoup de paysans qui te répondraient que les marchands méritent une leçon, bien plus que les gobelins, dit Morik.

Wulfgar secoua la tête ; il n'était pas d'humeur et ce n'était pas le moment de débattre de tels points philosophiques. Ils aperçurent à cet instant des mouvements au-delà du village, que le barbare identifia aussitôt comme étant l'approche des monstres, des créatures qu'il pourrait décimer sans y réfléchir ni éprouver le moindre remords. Une vingtaine d'orques chargeaient sauvagement dans le champ, sous les inefficaces volées de flèches des villageois.

— Allons-y et finissons-en, dit Morik en se levant.

Expert en ce genre d'assauts, Wulfgar retint son ami et le fit regarder plus haut, où un rocher dévala la pente jusqu'à se fracasser contre un bâtiment.

— Il y a un géant là-haut, murmura-t-il, tout en commençant à contourner la montagne. Peut-être plus encore.

— Et bien sûr, on y va, ronchonna Morik, résigné, qui doutait clairement de la sagesse d'une telle décision.

Un autre rocher fut lancé, suivi d'un troisième. Le géant était en train d'en soulever un quatrième quand Wulfgar et Morik l'aperçurent, au détour d'une courbe de la piste ; ils se glissèrent entre deux promontoires et s'approchèrent du monstre par-derrière.

La hachette de Wulfgar s'abattit sur un bras du géant, qui laissa échapper son rocher sur sa tête.

Poussant un beuglement, il se retourna et vit Morik, qui l'observait avec désinvolture, sa fine épée en main. Sans cesser de crier, il se précipita en un unique grand pas sur le voleur, qui poussa un glapissement et s'enfuit parmi les rochers. Le géant se lança aussitôt à sa poursuite mais, alors qu'il s'engageait dans l'étroit passage, entre les points surélevés, Wulfgar bondit de l'une de ces éminences et assena un coup de marteau sur la tempe du monstre, qui se mit à tituber et ne vit rien quand il parvint enfin à lever les yeux vers le rocher, le barbare s'étant éclipsé. De retour sur le sol, ce dernier se rua sur sa cible et la frappa sur la rotule avant de retourner se cacher.

Une main sur sa tête blessée, puis sur son genou douloureux, le géant chercha à rattraper son agresseur, puis il baissa les yeux sur son avant-bras, où était plantée la hache. Il changea alors subitement de direction, lassé de ce combat, et s'enfuit en courant vers le sommet de la montagne pour y retrouver la nature sauvage de l'Épine dorsale du Monde.

Morik sortit de sa cachette et tendit la main à Wulfgar.

— Beau boulot, le félicita-t-il.

— Ça ne fait que commencer, corrigea le barbare, sans serrer la main offerte, avant de s'élancer vers le village, où la bataille faisait rage à hauteur de la barricade est.

— Tu aimes vraiment te battre, toi ! commenta sèchement Morik, qui, après avoir poussé un soupir, se mit à son tour à courir.

En contrebas, l'affrontement semblait s'être calmé ; aucun orque n'avait pour le moment percé le mur protecteur, toutefois peu d'envahisseurs avaient été sérieusement blessés. Cela changea de façon radicale quand Wulfgar survint des hauteurs et traversa le champ en courant, hurlant à pleins poumons. D'un bond, il s'éleva dans les airs, bras écartés, et se réceptionna sur quatre de ces créatures, qu'il envoya ainsi toutes à terre. S'ensuivit une mêlée de frappes, de coups de poing et de ruades. D'autres orques vinrent aider leurs congénères, mais, au final, Wulfgar, couvert de sang et blessé de toutes parts, avec un grand sourire aux lèvres, fut le seul à sortir vivant de

l'affrontement.

Revigorés par cet assaut époustouflant et par l'intervention de Morik, qui avait abattu un autre orque en descendant la pente, les villageois déferlèrent sur ce qu'il restait de la bande d'agresseurs. Mises en déroutes, les créatures encore capables de courir, c'est-à-dire une dizaine, repartirent par là où elles étaient arrivées.

Avant même que Morik ait rejoint son ami, Wulfgar se retrouva entouré de villageois le gratifiant de bourrades. Tout en l'acclamant, ils l'assuraient de leur amitié éternelle et lui proposaient un endroit où passer l'hiver qui approchait.

— Tu vois, dit-il à Morik avec un sourire joyeux. C'est plus facile qu'au col.

Tout en essuyant sa lame, le voleur considéra son compagnon d'un œil sceptique. Le combat n'avait présenté aucune difficulté et s'était même avéré plus aisé à remporter que l'avait prévu avec optimisme le barbare. Morik fut lui aussi bientôt remercié par des villageois enthousiastes, parmi lesquels deux attirantes jeunes femmes. Un hiver au calme, à se détendre devant un bon feu, n'était peut-être pas une si mauvaise perspective. Peut-être ne suivrait-il pas son projet de retour à Luskan, après tout.

* * *

Les trois premiers mois de la vie de femme mariée de Méralda avaient été merveilleux. Sans parler de béatitude totale, elle était déjà ravie de voir sa mère reprendre des forces et jouir d'une santé comme elle n'en avait pas connu depuis des années. Quant à la vie au château, ce n'était pas si terrible qu'elle l'avait redouté. Priscilla était omniprésente, bien entendu, et ne se montrait jamais plus qu'amicale, tout en lui lançant de fréquents regards noirs, sans toutefois jamais chercher à lui nuire. Comment l'aurait-elle pu, d'ailleurs, vu l'amour passionné que son frère portait à sa femme ?

Cette dernière avait elle aussi fini par aimer son mari, ce qui, ajouté à la santé retrouvée de sa mère, contribua à lui faire passer un automne tout à fait charmant, une époque de

nouveautés, de confort et d'espoir.

Hélas, quand l'hiver s'abattit sur Auckney, les fantômes du passé commencèrent à rôder au château.

L'enfant de Jaka, qui grandissait et se manifestait en donnant des coups de pied, rappelait sans équivoque son terrible mensonge à Méralda, qui se mit à penser de plus en plus souvent à Jaka Sculi et aux folies qu'elle avait elle-même commises pour lui, et il y en avait eu beaucoup. Elle revivait fréquemment les derniers instants de la vie du jeune paysan, quand il avait crié son nom et risqué sa vie pour elle. Méralda s'était à l'époque convaincue qu'il n'avait agi de la sorte que par jalousie envers le seigneur Féringal et non par amour. Mais aujourd'hui, avec son enfant qui s'épanouissait en elle et l'inévitable flou apporté par le passage du temps, elle n'en était plus si certaine. Peut-être Jaka avait-il fini par l'aimer. Peut-être les sensations ressenties au cours de leur nuit de passion avaient-elles également semé les graines d'émotions plus profondes, qui n'auraient eu besoin que de temps pour se développer dans la dure réalité d'une existence de paysan.

Son humeur était toutefois plus vraisemblablement victime de la mélancolie de l'hiver, qui agissait sur ses pensées, tout comme sur celles de son mari. Le fait de moins faire l'amour, à cause du ventre de Méralda, qui ne cessait de grossir, n'aidait en outre guère les choses. Il vint la trouver un matin, alors que le château était noyé sous la neige et que le vent hurlait à travers les fentes des pierres. Après l'avoir à peine embrassée, il s'interrompit et la regarda durement, puis il lui posa l'impensable question.

Qu'avait-elle éprouvé avec le barbare ?

Elle n'aurait pas davantage souffert s'il l'avait frappée en pleine tête, et pourtant Méralda n'en voulut pas à son mari, dont elle comprenait les doutes et les angoisses, étant donné l'humeur maussade qu'elle affichait et la preuve concrète qu'elle avait connu un autre homme avant lui.

Elle ne cessait de se répéter que, une fois l'enfant né et envoyé ailleurs, Féringal et elle pourraient enfin profiter d'une existence ordinaire. Quand ces pressions bien légitimes auraient disparu, ils finiraient par s'aimer passionnément. Elle ne

pouvait pour l'heure qu'espérer que tout ne se désagrège pas au cours des quelques mois durant lesquels il lui fallait encore porter le bébé.

Bien évidemment, parallèlement à la tension grandissante entre Féringal et Méralda, la mauvaise humeur de Priscilla à l'encontre de sa belle-sœur n'avait fait que s'accentuer, même si l'importance que lui accordait le seigneur Féringal lui conférait un certain pouvoir et lui permettait de conserver les devants dans l'incessante guerre silencieuse que lui menait Priscilla. D'un autre côté, porter l'enfant d'un autre homme donnait le sentiment à Méralda de perdre peu à peu ce pouvoir.

Elle ne comprenait pas le comportement de sa belle-sœur, qui avait si admirablement réagi quand elle avait appris le viol, allant jusqu'à proposer de s'occuper de l'enfant et de l'élever à l'écart du château, ce qui se faisait fréquemment dans ce genre de situation.

— Vous êtes étonnamment enflée pour ce stade de votre grossesse, lui fit remarquer Priscilla, ce même jour d'hiver au cours duquel Féringal lui avait demandé des précisions au sujet de son expérience avec Wulfgar.

Méralda songea alors que cette mégère avait certainement remarqué la tension palpable qui divisait le couple. La voix de Priscilla était inhabituellement lourde de suspicion et de venin, ce qui indiquait qu'elle suivait un décompte très précis du temps. Il était certain que la naissance d'un bébé en pleine forme et parfaitement développé, seulement sept mois après l'incident sur la route, poserait des problèmes. Oui, Priscilla la harcèlerait de questions.

Méralda changea de sujet en évoquant ses craintes d'être déchirée par l'enfant, au vu de la taille du barbare. Cela réduisit un temps Priscilla au silence mais Méralda savait que cette trêve ne durerait pas et que les questions reviendraient.

Et de fait, alors que l'hiver touchait à sa fin et que le ventre de Méralda gonflait, les rumeurs commencèrent à se propager dans tout Auckney. Des rumeurs au sujet de la date théorique de la naissance. Des rumeurs au sujet de l'incident survenu sur la piste. Des rumeurs au sujet de la fin tragique de Jaka Sculi. Loin d'être stupide, Méralda voyait les gens compter sur leurs doigts

et avait remarqué la tension sur le visage de sa mère, même si celle-ci n'oserait jamais lui demander ouvertement la vérité.

Quand l'inévitable se produisit, ce fut bien entendu à cause de Priscilla.

— Vous accoucherez au mois de Ches, dit-elle, plutôt sèchement, au cours d'un dîner qu'elle partageait avec Méralda et Témigast, en une fin d'après-midi glaciale.

L'équinoxe approchait à grands pas mais l'hiver n'avait pas encore relâché son emprise sur la région, comme en témoignait le vent hurlant qui accumulait la neige autour de l'enceinte du château. Méralda jeta un regard sceptique à sa belle-sœur.

— Mi-Ches, précisa celle-ci. Ou peut-être à la fin du mois, voire au début du mois des Tempêtes.

— Y a-t-il un problème avec la grossesse ? intervint Témigast.

Une fois de plus, Méralda comprit que l'intendant était son allié. Bien qu'ayant lui aussi deviné la vérité – il avait en tout cas au moins autant de soupçons que Priscilla –, il ne faisait preuve d'aucune hostilité envers elle. Elle en était d'ailleurs peu à peu arrivée à voir une figure paternelle en cet homme, sentiment d'autant plus justifié quand elle repensait au matin qui avait suivi la nuit passée en compagnie de Jaka ; Dohni Ganderlay avait alors deviné la vérité mais avait pardonné cet écart à sa fille, en regard du sacrifice auquel elle consentait pour le bien de la famille.

— Oui, j'en ai bien l'impression, répondit Priscilla, qui parvint à faire comprendre, d'après sa façon de s'exprimer, qu'elle ne songeait pas à un problème concernant la grossesse en elle-même.

Elle se tourna vers Méralda et souffla bruyamment, avant de jeter sa serviette et de se lever précipitamment de table pour se diriger vers l'escalier.

— Quelle mouche l'a piquée ? demanda à Témigast Méralda, dont les yeux reflétaient l'effroi.

Elle obtint aussitôt sa réponse ; des cris éclatèrent au premier étage. Ni l'intendant ni la jeune femme n'en comprirent le sens mais il était évident que Priscilla était allée s'entretenir avec son frère.

— Que dois-je faire…, commença à demander Méralda, que Témigast se hâta de calmer.

— Mangez, ma dame, vous devez prendre des forces pour affronter les épreuves qui vous attendent, lui dit Témigast, dont le double sens des mots ne lui échappa pas. Je suis certain que vous en triompherez si vous conservez la tête froide. Vous profiterez de la vie dont vous rêvez quand ces événements seront passés.

Et le vieil homme de réconforter la châtelaine d'un clin d'œil.

Méralda aurait voulu se précipiter et enfouir sa tête dans l'épaule de Témigast, ou encore sortir du château et courir jusqu'à la confortable maison bien chauffée que le seigneur Féringal avait offerte à sa famille et étreindre son père. Au lieu de cela, elle prit une profonde inspiration afin de se calmer et suivit la recommandation de l'intendant en terminant son repas.

* * *

La neige survint tôt et en abondance cette année-là. Morik aurait préféré se trouver à Luskan mais il avait fini par comprendre les raisons qui avaient poussé Wulfgar à décider qu'ils passeraient l'hiver dans ce village. Il y avait ici du travail en quantité, en particulier après les chutes de neige, quand il fallait nettoyer les terres et élever des talus défendables. Morik parvenait toutefois à esquiver la plupart de ces corvées en simulant une blessure, qu'il disait devoir à la bataille qui les avait fait venir en ce lieu.

En revanche, Wulfgar travaillait avec plaisir, ce qui lui permettait d'occuper son corps sans lui laisser le temps de penser ou rêver. Malgré cela, Errtu l'avait retrouvé dans ce village, comme partout ailleurs auparavant. Mais désormais, au lieu de se réfugier dans une bouteille, le barbare affrontait ces souvenirs, revivait les événements, jusqu'aux plus horribles, et se forçait à reconnaître qu'ils s'étaient bel et bien produits, tous, sans exception, et qu'il avait connu des moments de faiblesse et d'échec. Wulfgar se retrouva à de nombreuses reprises seul dans un recoin sombre dans la chambre qu'on lui avait cédée,

tremblant, ruisselant de sueur et le visage couvert de larmes qu'il ne lui était plus possible de retenir. Mille fois il voulut se jeter sur l'inépuisable réserve d'alcool de Morik, pourtant jamais il ne craqua.

Il grognait, criait, mais tenait bon, acceptant son passé tel qu'il était et résolu à l'assumer afin d'évoluer. Wulfgar ne savait pas vraiment d'où lui venaient cette force et cette détermination, mais il imaginait qu'il les avait toujours eues en lui, dormantes puis revenues quand il avait été témoin du courage dont Méralda avait fait preuve en le libérant, bien qu'ayant alors eu beaucoup plus à perdre que lui. Elle lui avait rendu sa foi dans le monde ; il savait désormais que le combat qui l'opposait à Errtu se poursuivrait jusqu'au jour où il l'aurait véritablement emporté. Se cacher dans une bouteille ne fonctionnerait pas éternellement.

Ils durent livrer une autre bataille aux alentours du nouvel an, une légère échauffourée face à une nouvelle bande d'orques. Ayant pressenti l'attaque, les villageois avaient préparé le champ de bataille en aspergeant l'étendue de neige fondue. Les orques glissèrent ainsi sur des plaques de glace et durent péniblement se débattre pendant que les archers les prenaient pour cibles.

L'arrivée inattendue d'un groupe de soldats de Luskan, égarés au cours d'une patrouille, perturba nettement plus que cette bataille l'existence idyllique de Wulfgar et Morik. Au moins l'un de ces hommes reconnut les malheureux qui avaient été exhibés au Carnaval du Prisonnier, Wulfgar en était en tout cas certain, cependant soit les soldats n'en touchèrent pas un mot aux villageois, soit ces derniers n'y attachèrent aucune importance. Les deux amis ne ressentirent pas la moindre agitation après le départ de la patrouille.

Au bout du compte, cet hiver s'avéra le plus calme jamais vécu par Wulfgar et Morik, un répit nécessaire. Quand le printemps fit son apparition, malgré la neige persistante, ils commencèrent à songer à l'avenir.

— On oublie l'idée de devenir bandits de grand chemin, rappela Wulfgar, en une calme soirée, alors que le mois de Ches s'était déjà à moitié écoulé.

— Oui, convint Morik. Cette vie ne me manque pas.

— Que vas-tu faire, alors ?

— Rentrer à Luskan, j'en ai bien peur. C'est chez moi, là-bas. Ce le sera toujours.

— Ton déguisement suffira à assurer ta sécurité ? s'inquiéta sincèrement le barbare.

— Les gens ont la mémoire courte, mon ami, répondit Morik en souriant, tout en espérant qu'il en aille de même pour les drows, étant donné que regagner Luskan revenait à renoncer à sa mission de surveillance sur Wulfgar. Depuis notre… expatriation, ils ont sans aucun doute étanché leur soif de sang avec une centaine de malheureux au Carnaval du Prisonnier. Ma nouvelle apparence me protégera des autorités, tandis que mon identité réelle me permettra d'être respecté comme il convient dans les rues.

Wulfgar hocha la tête, comprenant tout à fait Morik, qui était loin d'être aussi impressionnant ici, dans la nature, que dans les rues de Luskan, où rares étaient ceux qui décelaient ses ruses.

— Et toi ? s'enquit le voleur, lui-même surpris par l'intérêt sincère qui teintait sa voix. Le Valbise ? Tes vieux amis ?

Le barbare secoua la tête ; il ignorait tout bonnement quelle route il allait suivre. Alors qu'il aurait jusqu'à récemment écarté cette éventualité sans même y penser, il y songeait ces derniers temps. Était-il prêt à retourner aux côtés des compagnons du castel, comme on les avait autrefois surnommés, Drizzt, Bruenor, Catti-Brie, Guenhwyvar, Régis et lui ? Avait-il réellement pris le dessus sur le démon et sur la bouteille, tout aussi diabolique ? Assumait-il enfin la période de son existence durant laquelle il était resté prisonnier d'Errtu ?

— Non, répondit-il, sans ajouter un mot de plus et en se demandant s'il recroiserait un jour ses anciens amis.

Morik hocha la tête, bien que quelque peu déçu, pour des raisons qui lui étaient propres. Il ne tenait pas à voir Wulfgar revenir avec lui à Luskan. Certes, cacher ce colosse se révélerait ardu, cependant il s'agissait d'autre chose. Morik ne voulait pas que Wulfgar soit capturé par les elfes noirs.

* * *

— Elle te prend pour un imbécile et tout Auckney est au courant, Féri ! hurla Priscilla à son frère.

— Arrête de m'appeler comme ça ! rétorqua-t-il en l'écartant et en cherchant à changer de sujet. Tu sais que j'ai horreur de ça.

— Tu ne peux pas ne pas voir l'état avancé de sa grossesse, insista Priscilla, qui ne comptait pas renoncer. Elle va accoucher dans une semaine.

— Le barbare était immense, gronda Féringal. L'enfant le sera donc également, c'est ce qui te trompe.

— Le bébé sera de taille tout à fait ordinaire, comme tu le constateras par toi-même dans le mois à venir, dit Priscilla, qui, voyant son frère s'en aller, enchaîna : je suis prête à parier que cet adorable bambin aura hérité des boucles brunes de son père. (Féringal fit volte-face et lui jeta un regard noir, ce qui ne l'empêcha pas d'aller au bout de ses pensées, sans reculer d'un pouce.) De son père mort.

Le seigneur Féringal avala d'un pas la distance qui le séparait de sa sœur et la gifla violemment, suite à quoi, horrifié par sa réaction, il eut un mouvement de recul et se recouvrit le visage des mains.

— Mon pauvre frère cocu, reprit Priscilla, en le regardant par-dessus sa main plaquée sur un hématome naissant. Tu verras bien.

Sans plus attendre, elle sortit de la pièce.

Le seigneur Féringal y resta quant à lui un long, très long moment, à tenter de se calmer de son mieux.

* * *

Trois jours après leur discussion, le temps s'étant suffisamment radouci pour amorcer le dégel, Morik et Wulfgar purent quitter le hameau. Les villageois regrettaient ce départ car le dégel correspondait généralement à de nouvelles attaques de monstres. Néanmoins, les deux compagnons, et notamment Morik, ne cédèrent pas à leurs suppliques.

— Peut-être reviendrai-je, laissa entrevoir Wulfgar, qui

n'écartait pas cette possibilité, quand Morik et lui auraient chacun repris leur route à Luskan.

Où le barbare pouvait-il aller, après tout ?

La piste qui les fit quitter les flancs de colline était peu praticable, si boueuse et piégeuse qu'ils furent bien souvent contraints de marcher en guidant prudemment leurs chevaux. Ce n'est qu'en abordant la plaine, au nord de Luskan, désormais toute proche, que leur progression se fit plus aisée.

— Il te reste toujours le chariot et les provisions que nous avons laissés à la grotte, rappela Morik.

Wulfgar comprit que le voleur commençait à se sentir coupable de l'abandonner.

— Je serais étonné que la grotte soit restée vide tout l'hiver, répondit-il. Il ne doit plus rester beaucoup de vivres, d'après moi.

— Alors empare-toi des affaires de ceux qui l'occupent en ce moment, conseilla Morik, avec un clin d'œil. Des géants, peut-être, rien de susceptible d'effrayer Wulfgar.

Cette remarque les fit tous deux sourire, même si cela ne dura pas.

— Tu aurais dû rester au village, reprit Morik. Comme tu ne peux pas retourner avec moi à Luskan, tu aurais été aussi bien là-bas qu'ailleurs pour réfléchir à ton avenir.

Ils parvinrent à un embranchement, où une piste menait vers le sud et Luskan, tandis que l'autre s'élançait vers l'ouest. En se tournant vers son ami, Morik le vit tourné vers cette seconde route, qui aboutissait au petit fief où le barbare avait été emprisonné et où le voleur – d'après ce qu'il disait – l'avait sauvé d'une mort atroce.

— Des idées de vengeance ? lui demanda Morik.

Wulfgar le regarda d'un air étonné avant de saisir le sens de sa question.

— Loin de là, répondit-il. Je me demande simplement ce qu'est devenue la dame du château.

— Celle qui t'a accusé à tort de l'avoir violée ?

Wulfgar haussa les épaules, comme s'il ne tenait pas à parler de ce détail.

— Elle était enceinte et très apeurée, précisa-t-il.

— Tu penses qu'elle a trompé son mari ? (Le barbare acquiesça, les lèvres pincées, puis Morik poursuivit sur un ton moqueur :) Elle a donc offert ta tête pour sauver sa réputation. Un comportement typique de femme noble, en somme.

Wulfgar ne répondit pas mais il ne voyait pas les choses de cette façon. Il avait deviné qu'elle n'avait jamais imaginé qu'il serait capturé et qu'il lui était apparu comme une solution lointaine et mystérieuse à ses problèmes personnels. Cela pouvait se comprendre, même si ce n'était pas très glorieux.

— Elle doit avoir accouché, à l'heure qu'il est, marmonna-t-il. Je me demande comment elle s'en est sortie quand son entourage s'est rendu compte que l'enfant ne pouvait être de moi.

— En tout cas, je vois d'ici ton sort si tu retournes là-bas pour le découvrir, lâcha Morik, que le ton employé par Wulfgar inquiétait. Tu ne feras pas un pas dans ce village sans être reconnu.

Le géant hocha la tête, d'accord avec ce point de vue, mais sans cesser de sourire, ce qui n'échappa pas à son compagnon.

— Toi, tu pourrais, fit remarquer Wulfgar.

— Si ma route ne me menait pas à Luskan, en effet, répondit Morik, après avoir dévisagé un long moment son ami.

— C'est toi qui décides de ta route, or aucune obligation ne te presse de regagner Luskan au plus vite.

— L'hiver n'est pas encore terminé. Nous avons pris un risque en nous lançant à flanc de colline. Une tempête de neige peut survenir à tout moment et nous ensevelir.

Morik protesta encore un peu mais Wulfgar comprit, au ton de son ami, que ce dernier réfléchissait à sa proposition.

— Les tempêtes de neige ne sont pas si violentes au sud des montagnes, dit-il, ce qui fit ricaner Morik. Tu me rendrais ce dernier service ?

— Pourquoi te soucier d'elle ? Cette femme a failli te faire tuer, d'une façon horrible digne du Carnaval du Prisonnier.

Wulfgar haussa les épaules, lui-même pas tout à fait certain de la réponse à cette question, cependant il ne comptait pas changer d'avis.

— Un dernier témoignage de notre amitié, insista-t-il. Nous

pourrons ensuite réellement nous séparer, avec l'espoir de nous retrouver un jour.

— C'est surtout une dernière bataille avec moi à tes côtés dont tu as envie, se moqua le voleur, qui ne plaisantait pas tout à fait. Reconnais que tu ne vaux rien au combat sans moi !

Wulfgar ne put faire autrement que de rire, mais il reprit aussitôt après une expression plaintive.

— Bon, allez, avance ! grommela Morik, cédant, comme l'avait imaginé Wulfgar. Je reprendrai le rôle du seigneur Brandebourg. J'espère seulement que Brandebourg n'a pas été associé à ton évasion. Pourvu que Féringal n'ait vu qu'une coïncidence dans le fait que nous soyons tous deux partis le même jour.

— Si je suis pris, je dirai honnêtement au seigneur Féringal que tu n'as joué aucun rôle dans mon évasion, dit Wulfgar, un sourire au coin des lèvres, sous son épaisse barbe hivernale.

— Si tu savais comme cette promesse me rassure..., laissa tomber Morik en poussant son ami vers l'ouest, vers Auckney et les ennuis.

25
Révélation

Deux jours plus tard, la tempête de neige prédite par Morik se déclencha, toutefois sa furie fut quelque peu tempérée par la saison bien avancée, ce qui permit à la route de rester praticable. Avançant d'un pas lourd et prenant garde de ne pas quitter la piste, les deux cavaliers, Wulfgar en tête, progressèrent notablement, malgré les conditions météorologiques hostiles. Ils ne tardèrent ainsi pas à atteindre une région où l'on trouvait çà et là des fermes et des maisons en pierre. La tempête se révéla alors leur alliée ; peu de visages curieux se montrèrent derrière les fenêtres calfeutrées, tandis que sous la neige et enveloppés d'épaisses peaux de bêtes, les deux compagnons étaient difficilement reconnaissables.

Peu après, Wulfgar resta patienter, sous une saillie, à flanc de colline, tandis que Morik, alias le seigneur Brandebourg d'Eauprofonde, se dirigeait vers le village. La journée touchait à sa fin, alors que la tempête ne semblait pas vouloir se calmer, quand Wulfgar, ne voyant pas Morik revenir, quitta son abri pour se poster sur un point plus élevé, bénéficiant ainsi d'une vue sur le château d'Auck. Il se demandait si Morik avait été démasqué. Si tel était le cas, devait-il se précipiter pour essayer d'aider son ami ?

Wulfgar eut un léger rire ; il était plus vraisemblable d'imaginer que le voleur, sans doute resté au château pour y profiter d'un bon repas, était en ce moment même en train de se réchauffer devant une cheminée. La barbare regagna son abri et se mit à brosser son cheval en s'exhortant à la patience.

Enfin, Morik fit sa réapparition, avec une mine des plus sinistres.

— Je n'ai pas été accueilli par des embrassades, expliqua-t-il.

— Ton déguisement n'a pas tenu ?

— Ce n'est pas ça. Ils m'ont bien pris pour le seigneur Brandebourg mais, comme je l'avais redouté, ils ont trouvé étrange que je les aie quittés la nuit même de ta disparition.

Wulfgar hocha la tête ; ils avaient en effet déjà envisagé cette possibilité.

— Pourquoi t'ont-ils laissé repartir s'ils te soupçonnaient ?

— Je suis parvenu à les persuader qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence en leur assurant que je ne serais dans ce cas jamais revenu à Auckney. Bien entendu, j'ai dû partager un long repas avec eux pour les convaincre.

— Bien sûr, convint Wulfgar, quelque peu sèchement. Et qu'en est-il de dame Méralda et son enfant ? L'as-tu vue ?

Morik ôta la selle de son cheval et commença à brosser l'animal, comme s'il se préparait à repartir.

— Il est temps pour nous de nous en aller, répondit-il, impassible. Loin d'ici.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le barbare, maintenant réellement inquiet.

— Nous n'avons ici aucun ami, ni même aucune connaissance d'humeur à accueillir des visiteurs. Wulfgar, Morik et le seigneur Brandebourg ont tout intérêt à laisser ce ridicule petit fief loin derrière les queues de leurs chevaux.

Wulfgar se pencha et agrippa par l'épaule le voleur, qui s'activait toujours sur sa monture mais qu'il retourna brutalement vers lui.

— Et dame Méralda ? insista-t-il.

— Elle a accouché la nuit dernière, avoua à contrecœur Morik, tandis que Wulfgar ouvrait grands les yeux d'appréhension. La mère et l'enfant ont survécu. Jusqu'à maintenant.

Morik se dégagea et se remit à brosser son cheval avec une vigueur renouvelée. Comme il s'y attendait, il ressentit aussitôt le regard de son ami posé sur lui. Il poussa un soupir et se retourna.

— Écoute, elle leur a dit que tu l'avais violée, lui rappela-t-il. Il est plus que probable qu'elle cherche à couvrir une aventure. Elle a menti et t'a condamné pour cacher sa propre trahison.

Wulfgar, qui n'ignorait rien de tout cela, acquiesça encore.

Morik le scruta intensément, surpris de ne pas voir le barbare secoué par les implications de ces faits brutalement exposés, surpris de ne pas le voir éprouver de colère envers cette femme, à cause de qui il avait été frappé et avait échappé de peu à une exécution sommaire.

— Il y a cependant un doute au sujet du père de l'enfant, ajouta Morik. La naissance est intervenue trop tôt, si l'on considère la date de notre rencontre avec cette fille sur la piste, et nombreux sont ceux, au village comme au château, qui ne croient pas à sa version des faits.

— Je me doutais que les choses se dérouleraient ainsi, soupira Wulfgar.

— J'ai entendu parler d'un jeune homme qui s'est tué accidentellement, en chutant d'une falaise, le jour du mariage du seigneur Féringal et de Méralda. Il est mort en criant le nom de la mariée.

— Le seigneur Féringal croit que c'est avec lui que sa femme l'a trompé ?

— Pas forcément, répondit Morik. Mais puisque l'enfant a été à coup sûr conçu avant le mariage – cela aurait été le cas même s'il avait été de toi –, il sait que sa femme a couché avec un autre avant lui. Il se demande maintenant si elle n'a pas agi ainsi volontairement et non pas forcée sur la route.

— On ne peut rien reprocher à une femme violée, ajouta Wulfgar, pour qui tout s'expliquait.

— Tandis qu'une femme adultère..., conclut sombrement Morik.

Wulfgar poussa encore un soupir et sortit de l'abri pour observer le château.

— Que va-t-elle devenir ? demanda-t-il à Morik.

— Le mariage sera certainement annulé, répondit le voleur, qui avait suffisamment longtemps vécu dans des cités humaines pour maîtriser de tels problèmes.

— Et dame Méralda sera chassée du château, dit le barbare,

avec espoir.

— Avec un peu de chance, elle sera bannie du domaine de Féringal Auck, sans argent ni titre.

— Et si elle n'a *pas* de chance ? s'enquit Wulfgar.

— On a déjà vu des femmes de nobles être exécutées pour de tels crimes, répondit en grimaçant le voleur, qui avait été témoin de tant de choses.

— Et l'enfant ? insista son compagnon, de plus en plus agité, tandis que des visions de ses propres affreuses expériences passées surgissaient aux recoins de sa conscience.

— Banni, avec de la chance. Mais je crains qu'il en faille beaucoup plus pour la répudiation de sa mère. Cette situation est très compliquée ; cet enfant constitue une menace pour le domaine des Auck mais aussi pour leur fierté.

— Ils assassineraient un enfant, un bébé sans défense ? grogna le barbare, les dents serrées, alors que ses épouvantables souvenirs se faisaient plus précis.

— Il ne faut pas sous-estimer la rage d'un seigneur trahi, expliqua Morik, avec un air sinistre. Le seigneur Féringal ne peut pas se permettre de faire preuve de faiblesse sans risquer de perdre le respect de son peuple ou même ses terres. Cette affaire est aussi compliquée que détestable. Allez, partons d'ici, maintenant.

Wulfgar était en effet déjà parti ; il avait quitté l'abri comme une furie et dévalait la piste.

— Que vas-tu faire ? lui demanda Morik, qui connaissait bien cet air déterminé, quand il l'eut rattrapé.

— Je n'en sais rien, mais je dois agir, lui répondit son ami, qui accélérait l'allure à mesure que son agitation grandissait, tandis que Morik luttait pour suivre son rythme.

La tempête les aida aussi quand ils firent leur entrée dans le village, où ils ne croisèrent pas le moindre paysan, alors que les yeux de Wulfgar étaient rivés sur la passerelle qui conduisait au château d'Auck.

* * *

— Séparez-vous de l'enfant, comme vous en aviez convenu,

suggéra Témigast au seigneur Féringal, qui faisait les cent pas.

— La situation n'est plus la même, balbutia le jeune homme, tout en se frappant les poings sur les côtés, trahissant ainsi son impuissance.

Il jeta un regard à sa sœur, qui, confortablement assise, lui adressa un sourire suffisant, comme pour lui rappeler qu'elle l'avait dès le début dissuadé d'épouser une paysanne.

— Nous n'en savons rien, dit l'intendant, éternelle voix de la raison.

— Ne savez-vous donc pas compter ? grogna Priscilla.

— Cette enfant est peut-être née en avance, se défendit Témigast.

— Je n'ai jamais vu de bébé aussi bien formé. Cette fillette n'est pas une prématurée et vous le savez très bien, Témigast. (Elle se tourna vers son frère et répéta ce qui se disait dans tout le château d'Auck depuis le début de la journée :) Elle a été conçue au milieu de l'été. Bien avant cette prétendue agression sur la route.

— Comment pourrais-je en être certain ? se lamenta le seigneur Féringal, les mains crispées sur son pantalon, ce qui reflétait fidèlement son esprit torturé.

— Comment peux-tu ne pas le savoir ? rétorqua Priscilla. Les habitants du village se moquent tous de toi en riant. Vas-tu en plus leur donner l'occasion de se gausser de ta faiblesse ?

— Vous l'aimez toujours, l'interrompit l'intendant.

— Vraiment ? dit Féringal, clairement meurtri et perturbé. Je n'en sais plus rien.

— Chassez-la, dans ce cas, suggéra le vieil homme. Bannissez-les, elle et son enfant.

— Les villageois n'en riraient que davantage, fit remarquer avec aigreur Priscilla. Tiens-tu à voir l'enfant revenir dans une vingtaine d'années et te voler ton domaine ? Combien de fois avons-nous eu vent de telles histoires ?

Témigast observa la sœur de son maître ; si de tels cas de figure s'étaient bel et bien produits, ils n'en restaient pas moins rarissimes.

— Que dois-je faire, alors ? demanda le seigneur Féringal.

— Intenter un procès pour trahison à cette traînée, répondit

tranquillement Priscilla. Puis enlever sans tarder le résultat de son infidélité.

— Enlever ? répéta Féringal, saisi d'un doute.

— Elle veut que vous tuiez l'enfant, expliqua sans ménagement Témigast.

— Jette-la dans les vagues, supplia fébrilement Priscilla en se levant de son fauteuil. Si tu te montres fort dès maintenant, le peuple continuera à te respecter.

— Les villageois vous haïront plus encore si vous assassinez un bébé innocent, intervint, furieux, l'intendant, dont la colère visait davantage Priscilla que son maître.

— Innocent ? aboya celle-ci, comme si cette idée était risible, avant d'approcher son visage à quelques centimètres de celui de son frère. Laisse-les te haïr. Mieux vaut cela plutôt qu'ils se moquent de toi. Vas-tu tolérer l'existence de cette bâtarde ? De cette enfant, qui te rappellera chaque jour celui qui a couché avant toi avec Méralda ?

— Tais-toi ! cria le seigneur Féringal en repoussant sa sœur.

Priscilla ne s'avoua pas vaincue :

— Oh ! Comme elle a dû bien roucouler dans les bras de Jaka Sculi… (Alors que Féringal tremblait tant qu'il fut incapable d'articuler un mot à travers ses dents serrées, elle conclut, de façon grivoise :) Je parie qu'elle n'a pas hésité longtemps avant de se cambrer sous son étreinte.

Après avoir bégayé quelques sons bestiaux, le jeune noble agrippa à deux mains sa sœur par les épaules et l'écarta sur le côté. Priscilla ne cessa pas une seconde de sourire, satisfaite de voir son frère enragé passer devant Témigast et se précipiter vers l'escalier. Ces marches menaient à Méralda et sa bâtarde.

* * *

— Il est gardé, tu sais ! cria Morik, même si sa voix était presque inaudible dans les bourrasques de vent.

Wulfgar n'aurait de toute façon pas tenu compte de cet avertissement ; les yeux rivés sur le château d'Auck, il avançait droit vers le pont, songeant aux monts enneigés de l'Épine dorsale du Monde, symbole à ses yeux de la barrière qui

séparait l'homme qu'il avait autrefois été de la victime qu'il était devenu. Désormais, l'esprit enfin libéré de l'influence de l'alcool et sa force de volonté étant devenue une véritable armure face aux affreuses visions de son emprisonnement, Wulfgar discernait clairement les choix qui s'offraient à lui. Il pouvait faire demi-tour et retrouver la vie qu'il avait récemment connue ou bien il pouvait aller de l'avant, franchir cet obstacle émotionnel, se battre et se frayer à coups de griffe un chemin, jusqu'à redevenir celui qu'il avait été longtemps auparavant.

Grognant et fendant la tempête de neige, le barbare alla même jusqu'à accélérer quand il atteignit la passerelle, adoptant une marche rapide, puis trottant et enfin courant à toutes jambes. Il tourna ensuite sur la droite, où la neige s'était accumulée le long de la rambarde et contre le mur d'enceinte du château. Wulfgar escalada la congère, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, sans pour autant perdre son élan, labourant la masse glacée sans cesser de gronder. Du sommet de ce monticule, il bondit, un bras tendu, et parvint à accrocher la tête de son marteau au sommet de la muraille. Il entendit des cris de surprise, de l'autre côté, quand l'arme s'abattit lourdement sur la pierre, mais cela ne le ralentit pas ; ses muscles massifs se contractèrent davantage et le propulsèrent vers le haut de l'enceinte, qu'il franchit en roulant sur lui-même, avant de glisser par-dessus les créneaux. Il se réceptionna lestement sur ses pieds sur le chemin de ronde situé juste derrière, précisément entre deux gardes abasourdis, dont aucun ne portait d'arme, car tous deux étaient occupés à tenter de se réchauffer les mains.

Morik emprunta le même chemin que Wulfgar et gravit le mur en souplesse, presque aussi rapidement que son ami, qui était lui passé en force. Le barbare avait déjà posé le pied dans la cour et filait vers la tour principale quand le voleur se présenta sur le chemin de ronde. Quant aux deux gardes, ils étaient tous deux également descendus d'un niveau, l'un se frottant la mâchoire et l'autre recroquevillé, les mains sur le ventre.

— Verrouillez la porte ! parvint à crier l'un de ces soldats.

La porte principale s'ouvrit sur un homme, qui jeta un rapide

coup d'œil à l'extérieur avant d'essayer de la claquer. Wulfgar s'interposa à temps pour l'en empêcher et poussa le battant de toutes ses forces. Il entendit l'homme appeler à l'aide, puis il sentit une plus forte résistance quand un autre garde vint rejoindre son collègue.

— J'arrive ! s'écria Morik. Même si seuls les dieux savent pourquoi !

Les pensées perdues ailleurs, en un lieu sombre et enfumé, où le dernier cri terrifié de son enfant déchirait l'air, Wulfgar n'entendit pas son ami, dont il n'avait d'ailleurs pas besoin. Sans relâcher son effort, il poussa un hurlement, jusqu'au moment où la porte céda, envoyant au passage les deux gardes voler comme des enfants contre le mur opposé de l'entrée.

— Où est-elle ? demanda Wulfgar.

C'est à cet instant précis que l'autre porte du vestibule s'ouvrit à la volée et laissa apparaître Liam Portenbois, armé d'une épée.

— Tu vas enfin payer, sale chien ! s'exclama le cocher, qui se jeta violemment en avant et fit mine de frapper.

Il retira soudain sa lame et la fit tournoyer, avant de simuler un coup sur le côté, pour finalement se fendre d'un redoutable coup direct.

Liam savait se battre ; il était le meilleur guerrier d'Auckney et il le savait, raison pour laquelle il eut tant de mal à comprendre comment le marteau de Wulfgar fit pour crocheter si vite sa lame et l'écarter de sa cible. Comment cet immense barbare fit-il pour se montrer agile au point de s'approcher sans souci de lui, à portée de son épée ? Comment fit-il pour le contourner à la perfection et passer son épais bras sous celui de Liam ? Conscient de son talent, le gnome eut d'autant plus de mal à saisir comment son astucieuse attaque s'était totalement retournée contre lui. La seule chose qui ne lui échappa pas fut qu'il se retrouva le visage brusquement plaqué contre le mur de pierre, les bras bloqués dans le dos et le souffle agressif du barbare dans le cou.

— Dame Méralda et l'enfant, demanda Wulfgar. Où sont-ils ?

— Plutôt mourir que te le dire ! répondit Liam.

Le barbare intensifia sa pression. Bien que persuadé que sa

dernière heure était venue, le pauvre vieux gnome tint sa langue, grognant contre la douleur. Wulfgar le retourna et le plaqua brutalement contre la paroi, puis une seconde fois, quand le gnome eut repris son équilibre, ce qui cette fois l'envoya à terre. Liam manqua de peu de faire trébucher Morik, qui se précipita vers la deuxième porte et entra dans le château proprement dit.

Wulfgar lui emboîta aussitôt le pas. Ils perçurent alors des voix et Morik s'élança le premier, jusqu'à violemment ouvrir une double porte qui donnait sur un confortable salon.

— Seigneur Brandebourg ? s'étonna Priscilla, qui poussa un glapissement de terreur et se recroquevilla sur son fauteuil quand Wulfgar entra dans la pièce, derrière Morik.

— Où sont dame Méralda et l'enfant ? rugit-il.

— N'avez-vous pas causé assez de mal ? lui demanda Témigast, qui se leva courageusement devant le colosse.

— Si, beaucoup trop, reconnut ce dernier en regardant l'intendant droit dans les yeux. Mais pas ici.

Cette réflexion fit sursauter le vieil homme.

— Où sont-ils ? insista Wulfgar en se ruant sur Priscilla.

— Voleurs ! Assassins ! hurla celle-ci, sur le point de perdre connaissance.

Le barbare se tourna alors vers l'intendant et eut la surprise de le voir acquiescer et désigner l'escalier.

Priscilla Auck le devança et se précipita en courant vers les marches.

* * *

— Avez-vous la moindre idée de ce que vous m'avez fait ? demanda Féringal à Méralda, décalée au bord du lit, sa fillette allongée au chaud à côté d'elle. Pas seulement à moi mais à nous tous ? À Auckney ?

— Je vous supplie d'essayer de comprendre, seigneur, implora la jeune femme.

Féringal grimaça de douleur, les poings sur les yeux, puis, le visage figé, il se pencha et se saisit du nourrisson. Méralda tenta de s'y opposer mais ses forces la trahirent ; elle se laissa

retomber sur le lit.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit-elle.

Féringal s'approcha de la fenêtre et en écarta le rideau.

— Ma sœur me conseille de jeter le bébé sur les rochers, dit-il, les dents serrées et les traits déformés. Afin de me débarrasser de la preuve de votre trahison…

— Je vous en prie, Féringal, ne…

— C'est ce que tout le monde dit, savez-vous ? l'interrompit son mari, comme si elle n'avait rien dit, avant de cligner des yeux et de s'essuyer le nez de la manche de sa tunique. L'enfant de Jaka Sculi.

— Seigneur ! s'écria-t-elle, ses yeux cernés de rouge exprimant toute sa frayeur.

— Comment avez-vous osé ? cria soudain Féringal, dont le regard passa du bébé qu'il portait à la fenêtre ouverte, ce qui fit hurler Méralda, tandis qu'il marmonnait pour lui-même, avançant encore. Cocu puis assassin… Vous m'avez détruit, Méralda !

Il tendit les bras, fit passer le bébé par l'ouverture, puis il baissa les yeux sur cette innocente fillette et la serra contre lui, ses larmes se mêlant à celles de l'enfant.

— Bon sang, je suis un misérable ! s'exclama-t-il, le souffle court et douloureux.

C'est alors que la porte de la chambre s'ouvrit à la volée et que dame Priscilla entra en trombe dans la pièce. Elle claqua aussitôt le battant et actionna le verrou derrière elle. Après un rapide coup d'œil à la scène, elle se précipita vers son frère.

— Donne-la-moi ! exigea-t-elle d'une voix stridente.

Le seigneur Féringal se tourna de profil, de façon à protéger derrière son épaule la fillette des mains tendues de Priscilla.

— Donne-la-moi ! cria de nouveau cette dernière.

S'ensuivit une lutte pour le bébé.

* * *

Wulfgar s'élança aussitôt à la poursuite de Priscilla et avala quatre à quatre les marches de l'escalier courbé. Il déboucha sur un long couloir dont les murs étaient couverts de riches

tapisseries et où il percuta un autre garde inefficace du château. D'un geste, le barbare écarta l'épée du soldat étendu à terre, le saisit par la gorge et le souleva du sol.

Morik le doubla en courant et colla son oreille à plusieurs portes avant de s'immobiliser devant l'une d'elles.

— Ils sont ici, dit le voleur, qui actionna la poignée mais se rendit compte que la porte avait été fermée.

— La clé ? demanda Wulfgar en secouant le garde.

— Pas de clé, balbutia le soldat, haletant, une main sur le bras inflexible du géant.

Alors que celui-ci semblait sur le point d'étrangler le malheureux, son ami intervint, farfouillant dans ses poches :

— Pas la peine, je vais crocheter la serrure.

— Pas la peine, j'ai une clé, répliqua Wulfgar.

Morik leva la tête et vit son compagnon approcher, le garde toujours suspendu à bout de bras. Comprenant son intention, il se hâta de dégager le passage, juste à temps pour laisser Wulfgar projeter l'infortuné soldat à travers le panneau en bois.

— Une clé, répéta le colosse.

— Joli lancer, commenta Morik.

— J'ai de l'entraînement, expliqua Wulfgar, qui sauta par-dessus le garde étourdi et fit irruption dans la chambre.

Méralda était assise dans son lit, en train de sangloter, tandis que le seigneur et sa sœur se trouvaient près de la fenêtre ouverte, le bébé dans les bras de Féringal, penché vers l'extérieur, comme sur le point de lancer l'enfant. Tous trois prirent un air abasourdi quand Wulfgar fit son entrée, puis ils écarquillèrent davantage les yeux quand Morik survint à son tour.

— Seigneur Brandebourg ! s'écria Féringal.

— Fais-le tout de suite ! lui cria sa sœur. Avant qu'ils t'empêchent de…

— Cette enfant est à moi ! déclara Wulfgar.

Priscilla, stupéfaite, n'acheva pas sa phrase, tandis que Féringal semblait avoir été changé en pierre.

— Quoi ? hoqueta le jeune seigneur.

— Quoi ? hoqueta dame Priscilla.

— Quoi ? hoqueta Morik, au même moment.

— Quoi ? hoqueta Méralda, moins fort, avant de tousser pour dissimuler sa surprise.

— Cette enfant est à moi, répéta fermement Wulfgar. Si vous la lancez par la fenêtre, vous la suivrez si vite que vous la doublerez et votre corps brisé amortira sa chute.

— Tu sais parler quand il le faut, remarqua Morik, avant de poursuivre, s'adressant à Féringal. Cette fenêtre est certes étroite mais je parie que mon ami serait capable de vous y faire passer, ainsi que votre sœur grassouillette.

— Vous ne pouvez pas être le père, dit le seigneur, qui tremblait si violemment que ses jambes semblaient devoir céder d'un instant à l'autre.

À la recherche d'une réponse, il se tourna vers Priscilla, cette sœur toujours près de lui pour tout lui expliquer :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Donne-la-moi ! exigea Priscilla.

Profitant de l'embarras qui paralysait son frère, elle lui arracha le bébé des mains. Méralda poussa un cri, le bébé se mit à hurler et Wulfgar s'élança, bien que devinant qu'il interviendrait trop tard et que cet être innocent était perdu.

Alors que Priscilla se tournait vers la fenêtre, son frère bondit et la frappa en plein visage. Abasourdie, elle recula d'un pas en titubant. Féringal récupéra la fillette et poussa encore sa sœur, qui trébucha et chuta.

Wulfgar observa le seigneur un long moment et comprit, sans le moindre doute, que malgré sa colère et son dégoût évident, Féringal ne ferait pas de mal à l'enfant. Sûr de ses conclusions, le barbare traversa donc la pièce, certain que le jeune homme ne tenterait rien qui puisse nuire au bébé.

— Cette enfant est à moi, gronda-t-il. (Il tendit les bras et se saisit avec délicatesse du nourrisson qui pleurait, Féringal n'offrant aucune résistance, puis il se tourna vers Méralda.) Je comptais attendre encore un mois avant de revenir mais c'est une bonne chose que vous ayez accouché en avance. Un enfant ayant hérité de ma carrure vous aurait certainement tué en venant au monde à terme.

— Wulfgar, attention ! s'écria soudain Morik.

Le seigneur Féringal, qui avait manifestement retrouvé son

sang-froid, ainsi que sa rage, avait dégainé une dague de sa ceinture et se jetait sur le barbare. Morik s'était inutilement inquiété car son ami avait remarqué ce mouvement. Après avoir élevé le bébé d'un bras afin de l'éloigner du danger, il se retourna et écarta la dague de sa main libre. Puis il assena un violent coup de genou sur l'entrejambe de Féringal. Le seigneur s'effondra et ne fut plus qu'un petit tas recroquevillé et vagissant sur le sol.

— Je pense que mon ami peut faire en sorte que vous n'ayez jamais d'enfants, fit remarquer Morik, avec un clin d'œil en direction de Méralda.

La jeune femme ne l'entendit même pas, sidérée par Wulfgar, qui venait de se prétendre le père de l'enfant.

— Je m'excuse sincèrement pour ce que j'ai commis sur la route, dame Méralda, dit le barbare. J'ai été victime de l'alcool et de votre beauté.

Il s'exprimait désormais devant beaucoup de monde, Liam Portenbois, l'intendant Témigast et une demi-douzaine de gardes s'étant massés à la porte, l'air ahuri et n'en croyant pas leurs yeux. Il reporta son attention sur la fillette et, un grand sourire aux lèvres, il la leva bien haut, de façon à bien la contempler de ses yeux bleus pétillants, avant d'ajouter :

— Mais jamais je ne m'excuserai pour le résultat de ce crime. Jamais.

— Je te tuerai, gronda le seigneur Féringal, qui, encore à genoux, luttait pour se relever.

Wulfgar l'attrapa d'une main par le col et le hissa brutalement, avant de le retourner et de l'agripper de façon agressive.

— Vous m'oublierez, comme vous oublierez l'enfant, lui murmura Wulfgar à l'oreille. Sans quoi les tribus unifiées du Valbise viendront vous détruire, vous et votre misérable petit village.

Le barbare repoussa le noble vers Morik, qui se tenait prêt. N'ayant pas oublié la présence de Liam et des autres soldats, il ne perdit pas un instant pour plaquer une dague à la lame affûtée sur la gorge du maître des lieux.

— Fournissez-nous des provisions pour la route, ordonna

Wulfgar. Il nous faut des couvertures et de la nourriture pour le bébé. Vite !

Les personnes assistant à cette scène arboraient toutes une expression d'incrédulité, à l'exception de Wulfgar et de l'enfant. Quelque peu renfrogné, Morik se dirigea vers la porte, sans lâcher son otage, et intima d'un geste à Priscilla de s'écarter, ce qu'elle fit précipitamment.

— Allez chercher ce qu'on vous demande ! cria-t-il à Liam et Priscilla.

Il jeta un regard derrière lui et vit Wulfgar s'approcher de Méralda, aussi avança-t-il encore un peu plus afin de faire reculer tout le monde.

— Pourquoi avoir agi ainsi ? demanda Méralda, quand elle fut seule avec Wulfgar et le bébé.

— Votre problème n'a pas été difficile à deviner, répondit le barbare.

— Je vous ai accusé à tort.

— Cela peut se comprendre. Vous étiez piégée et terrifiée, mais, en fin de compte, vous avez tout risqué pour me libérer. Je ne pouvais pas ne pas vous récompenser pour cet acte généreux.

Méralda secoua la tête, trop accablée pour être en mesure de réfléchir à cette situation. Tant de pensées et d'émotions tourbillonnaient dans son esprit. Elle avait remarqué le désespoir peint sur le visage de Féringal et avait vraiment cru qu'il lancerait l'enfant sur les rochers. Pourtant, il n'en avait finalement pas été capable, pas plus qu'il n'avait laissé sa sœur commettre cette atrocité. Elle aimait cet homme – comment ne l'aurait-elle pas aimé ? – et, malgré cela, elle ne pouvait nier les sentiments inattendus qu'elle éprouvait pour son enfant, bien que sachant que jamais, au grand jamais, elle ne pourrait la garder auprès d'elle.

— J'emporte le bébé loin d'ici, dit avec détermination Wulfgar, comme s'il avait lu dans les pensées de la jeune femme. Vous êtes la bienvenue si vous souhaitez vous joindre à nous.

Méralda eut un petit rire sans joie, devinant que le temps des pleurs approchait.

— Je ne peux pas, dit-elle, d'une voix réduite à un murmure.

Mon devoir est de rester auprès de mon époux, s'il veut toujours de moi, et de ma famille. Mes parents seraient montrés du doigt pour toujours si je vous suivais.

— Le devoir ? s'étonna Wulfgar, qui soupçonnait une autre raison. Est-ce uniquement pour cela que vous voulez rester ici ?

— Je l'aime, vous savez, répondit Méralda, son superbe visage strié de larmes. Je sais ce que vous devez penser de moi mais, sincèrement, ce bébé a été conçu avant que je…

— Vous ne me devez aucune explication, l'interrompit Wulfgar, une main levée. Je ne suis pas bien placé pour vous juger, ni vous ni personne d'autre. J'ai fini par comprendre votre… problème et je suis revenu pour vous rendre votre générosité, tout simplement. (Il se tourna vers la porte, au-delà de laquelle Morik maintenait toujours le seigneur Féringal.) Il vous aime vraiment. Son regard et l'intensité de sa douleur le montrent clairement.

— Vous pensez que j'ai raison de rester ?

Wulfgar haussa les épaules, se refusant de nouveau à porter un quelconque jugement.

— Je ne peux pas abandonner mon mari, poursuivit-elle, avant de tendrement caresser le visage de l'enfant. Mais je ne peux pas la garder ; Féringal ne l'accepterait jamais. (Sa voix se fit triste, alors qu'elle prenait conscience qu'elle allait bientôt être séparée de sa fille, puis elle poursuivit en chuchotant.) Peut-être pourrais-je la confier à une famille d'Auckney, maintenant qu'il pense que je ne l'ai pas trahi.

— Cela entretiendrait tout de même sa douleur, et vous votre mensonge, lui dit avec douceur Wulfgar, sans accuser la jeune femme, simplement afin de lui rappeler la vérité. Sans compter que le bébé resterait dans ce cas à portée de main de son épouvantable sœur.

Méralda baissa les yeux et dut bien accepter l'amère réalité : le bébé ne serait pas en sécurité à Auckney.

— Qui est mieux indiqué que moi pour l'élever ? proposa soudain sur un ton déterminé le barbare, le regard posé sur la fillette et un sourire chaleureux aux lèvres.

— Vous feriez ça ?

— Avec joie.

— Vous vous occuperiez d'elle ? Vous lui parleriez de sa mère ?

Wulfgar acquiesça.

— Je ne sais pas où me mènera ma route mais je ne m'éloignerai sans doute pas trop d'ici. Peut-être un jour reviendrai-je, ou c'est elle qui reviendra, pour voir sa mère.

Alors que Méralda était secouée de sanglots, le visage brillant de larmes, Wulfgar se retourna vers la porte afin de s'assurer que personne ne le regardait, puis il se pencha et embrassa la jeune femme sur la joue.

— Je pense que c'est la meilleure solution, dit-il à voix basse. Êtes-vous d'accord ?

Après avoir un moment observé ce géant, cet homme qui avait tout risqué pour les sauver, son enfant et elle, alors qu'ils n'avaient rien fait pour le mériter, Méralda hocha la tête.

Tandis que les larmes continuaient à couler, Wulfgar, qui comprenait la douleur que ressentait Méralda, ainsi que l'intensité de son sacrifice, se pencha afin de lui permettre de caresser et d'embrasser sa fille une dernière fois, avant de reculer quand elle fit mine de la prendre avec elle. Méralda lui adressa un sourire où la compréhension le disputait à l'amertume.

— Adieu, ma petite, dit-elle entre deux sanglots en détournant le regard.

Wulfgar s'inclina une dernière fois devant Méralda, puis, le bébé blotti dans ses bras massifs, il fit demi-tour et sortit de la chambre.

Il retrouva dans le couloir Morik, qui aboyait des ordres afin qu'on lui apporte quantité de nourriture et de vêtements – ainsi que de l'or, car il leur en faudrait beaucoup pour offrir à l'enfant des nuits dans des auberges chaudes et confortables. Le barbare, le bébé et le voleur traversèrent le château sans que quiconque fasse un geste pour les arrêter. Le seigneur Féringal avait visiblement donné l'ordre de les laisser passer, souhaitant voir ces deux bandits et cette bâtarde quitter son domaine et sa vie le plus rapidement possible.

Il en alla toutefois autrement avec Priscilla. Ils tombèrent sur elle au rez-de-chaussée, où elle se précipita sur Wulfgar et tenta

de s'emparer du bébé, sans cesser une seconde de défier du regard le barbare. Ce dernier la maintint à distance, avec un air qui disait clairement qu'il la briserait en deux si elle essayait de faire du mal à l'enfant. Priscilla poussa un soupir de dégoût, jeta un épais châle en laine dans sa direction et, après un dernier grognement de protestation, repartit par où elle était arrivée.

— Stupide vache, marmonna Morik dans sa barbe.

Tout en gloussant, Wulfgar enveloppa avec affection la fillette dans la couverture chaude, ce qui la fit enfin cesser de pleurer. À l'extérieur, le jour déclinait rapidement, cependant la tempête de neige s'était calmée ; les derniers nuages se disloquaient et filaient dans le ciel, poussés par les vents. La porte était ouverte et de l'autre côté de la passerelle attendaient l'intendant Témigast, avec deux chevaux, et Féringal.

Le seigneur resta un long moment à considérer Wulfgar et le bébé avant de prendre la parole :

— Si jamais tu reviens…, commença-t-il.

— Pourquoi le ferais-je ? l'interrompit le barbare. J'ai récupéré mon enfant, qui grandira et deviendra reine au Valbise. Ne songez pas à me retrouver, seigneur Féringal, sans quoi vous risqueriez de provoquer la destruction de votre monde.

— Pourquoi le ferais-je ? rétorqua à son tour le jeune noble, sur le même ton sinistre et tenant audacieusement tête au colosse. J'ai ma femme, ma somptueuse femme. Mon innocente femme, qui s'offre à moi de son plein gré. Je n'ai pas à la forcer, moi.

Cette dernière phrase, où se devinait le retour d'un certain orgueil masculin, fit comprendre à Wulfgar que Féringal avait pardonné à Méralda, ou que cela ne tarderait guère. Le plan désespéré, inconsidéré et totalement improvisé de Wulfgar avait en fin de compte miraculeusement fonctionné. Il réprima un petit rire en songeant au ridicule de cette histoire et laissa Féringal savourer cette maigre victoire. Il ne cilla même pas quand le seigneur d'Auckney se calma et, les épaules redressées, retraversa le pont et franchit la grande porte pour retrouver son foyer et sa femme.

— Elle n'est pas de vous, dit de façon inattendue à Wulfgar

Témigast, alors qu'il tendait les rênes des bêtes aux deux compagnons.

Le barbare fit mine de ne pas l'entendre et entreprit de s'installer avec le bébé sur un cheval.

— N'ayez crainte, poursuivit l'intendant. Je ne dirai rien, et Méralda non plus, car vous lui avez véritablement sauvé la vie aujourd'hui. Vous êtes quelqu'un de bien, Wulfgar, fils de Beornegar, de la tribu de l'Élan du Valbise.

Stupéfait, Wulfgar cligna des paupières, aussi surpris par ce compliment que par le simple fait de voir cet homme en savoir tant sur lui.

— C'est le magicien qui t'a capturé qui lui a dit, déduisit Morik. Je hais les magiciens…

— Vous ne serez pas poursuivis, je vous en donne ma parole, dit Témigast.

Cette promesse fut tenue ; Morik et Wulfgar chevauchèrent sans incident jusqu'à leur abri, où ils récupérèrent leurs propres chevaux avant de poursuivre leur route vers l'est et quitter Auckney pour de bon.

— Qu'y a-t-il ? demanda Wulfgar à Morik un peu plus tard, ce soir-là, quand il vit l'expression amusée du voleur.

Ils étaient blottis devant un bon feu qui maintenait le bébé au chaud. Morik sourit et brandit deux bouteilles, l'une remplie de lait de chèvre tiède et l'autre de leur alcool préféré. Wulfgar s'empara de la bouteille de lait.

— Je ne te comprendrai jamais, mon ami, dit Morik.

Wulfgar sourit mais ne répondit rien ; son compagnon ne pourrait jamais véritablement saisir son passé, les bons moments passés aux côtés de Drizzt et de ses amis comme les autres, dont les pires, ses années de souffrance chez Errtu, la progéniture conçue avec sa semence dérobée…

— Il y a des façons plus faciles de gagner de l'or, fit remarquer Morik, ce qui lui valut un regard bleu acier de la part de son ami. Tu comptes vendre l'enfant, bien entendu, non ?

Wulfgar pouffa.

— Tu en tireras un bon prix, insista Morik, qui avala une bonne gorgée d'alcool.

— Ce ne sera jamais assez, répondit Wulfgar en se tournant

vers la fillette, qui se tortillait et gazouillait.

— Tu ne peux quand même pas la garder ! Elle n'a pas sa place avec nous, ni même seulement avec toi, où que tu aies prévu d'aller. As-tu perdu tout ton bon sens ?

La mine renfrognée, Wulfgar se tourna vers le voleur, lui arracha la bouteille des mains et le poussa au point de le faire tomber par terre, ce qui constituait une réponse parmi les plus déterminées jamais reçues par Morik le Rogue.

— Ce n'est même pas ta fille ! lui rappela ce dernier.

Il n'aurait pas pu se tromper plus lourdement.

Épilogue

Morik examina de nouveau le déguisement de Wulfgar et soupira, peu convaincu. Il y avait tant à faire pour modifier l'apparence d'un barbare blond de deux mètres dix et cent trente-cinq kilos.

Il avait suggéré à son ami, rasé de près pour la première fois depuis son retour des Abysses, de marcher de façon à diminuer sa taille, les épaules affaissées mais les bras repliés pour ne pas qu'ils lui arrivent à hauteur des genoux. Il lui avait en outre fourni une grande robe de prêtre marron, équipée d'un col à plis, ce qui lui permettait de se tasser sans que cela se remarque trop.

Malgré tout, le voleur n'était pas tout à fait satisfait de ce déguisement, dont tant de choses dépendaient.

— Tu devrais rester ici à attendre, proposa-t-il pour la dixième fois depuis que Wulfgar lui avait fait part de ses intentions.

— Non, lui répondit le barbare d'un ton égal. Ils ne viendraient pas en ne se fiant qu'à ta parole. Je dois le faire.

— Quoi donc, nous faire tuer tous les deux ? lâcha avec sarcasme le voleur.

— Allez, passe devant, répondit Wulfgar sans tenir compte de cette remarque.

Quand son ami chercha à discuter encore, il lui plaqua la bouche de la main et le retourna de force afin de l'orienter vers la porte lointaine de la cité. Après un dernier soupir, Morik secoua la tête et ouvrit la marche en direction de Luskan. Ils furent tous deux grandement soulagés de ne pas être reconnus, notamment Wulfgar, qui ne tenait pas à être pris avec le bébé

dans les bras, ni même retenu à l'entrée de la ville, dans laquelle ils pénétrèrent sans difficulté et où le festival de printemps battait son plein.

Ils étaient volontairement arrivés en fin de journée, ce qui permit à Wulfgar de se rendre directement rue Demi-Lune et entrer au *Coutelas* comme l'un des premiers clients de la soirée. Il s'installa au bar, juste à côté de Josi Petitemares.

— Qu'est-ce que vous buvez ? lui demanda Arumn Gardpeck, dont la question lui resta bloquée dans la gorge quand il examina plus attentivement ce client. Wulfgar…

Derrière le barbare, un plateau fut lâché et tomba bruyamment par terre. Wulfgar se retourna et vit Delly Curtie, sidérée. Quant à Josi Petitemares, il poussa un petit cri aigu et s'écarta.

— Salut à toi, Arumn, dit le barbare au tavernier. Juste un peu d'eau.

— Que fais-tu ici ? lui demanda son ancien patron, légèrement soupçonneux et tout à fait effrayé.

Josi sauta de son tabouret et fit mine de se diriger vers la porte mais Wulfgar l'attrapa par le bras et l'empêcha de s'éloigner.

— Je suis venu vous présenter mes excuses, dit-il. À tous les deux.

— Tu as essayé de me tuer ! balbutia Josi.

— J'étais aveuglé par la colère, et sans doute par la boisson.

— Il t'avait volé ton marteau, rappela Arumn.

— De peur – bien légitime – que je m'en serve contre toi, répondit le barbare. Il a agi en ami, je ne peux pas en dire autant de Wulfgar.

Arumn secoua la tête, n'en croyant pas ses oreilles. Wulfgar lâcha Josi mais celui-ci ne chercha pas à s'en aller et resta immobile, stupéfait.

— Tu m'as accueilli, tu m'as nourri, tu m'as offert un emploi et de l'amitié à un moment où j'en avais besoin plus que tout, poursuivit Wulfgar, s'adressant désormais uniquement à l'aubergiste. Je t'ai causé du tort, beaucoup de tort, et je ne peux qu'espérer que tu trouveras en ton cœur les ressources nécessaires pour me pardonner.

— Comptes-tu de nouveau vivre ici ?

Wulfgar sourit tristement et secoua la tête.

— Le seul fait d'être entré en ville me fait risquer ma vie, répondit-il. Je serai parti d'ici une heure mais je devais revenir ici, pour vous demander pardon, à tous les deux… (il se retourna alors vers Delly) mais surtout à toi.

Delly Curtie blêmit quand Wulfgar s'approcha d'elle, comme si elle ignorait comment réagir aux paroles de cet homme, ou même au simple fait de le revoir.

— Je suis profondément désolé pour tout le mal que je t'ai fait, Delly, poursuivit-il. Tu as toujours été l'amie la plus sincère que puisse désirer un homme.

Et le barbare d'ajouter, la voyant froncer les sourcils :

— Plus qu'une amie.

C'est alors que la jeune femme aperçut le paquet qu'il tenait dans les bras.

— Tu as un bébé, dit-elle, la voix nouée par l'émotion.

— C'est le destin qui me l'a confié, je n'en suis pas le père, répondit-il.

Il tendit la fillette à Delly, qui la prit dans ses bras et lui sourit affectueusement, tout en jouant avec ses minuscules doigts, jusqu'à faire apparaître un sourire sur ce petit visage innocent.

— J'aurais aimé que tu puisses rester, dit Arumn, apparemment sincère, même si Josi écarquilla les yeux, dubitatif.

— Impossible, rappela le barbare, qui, souriant à Delly, se pencha et reprit le bébé, puis déposa un baiser sur le front de son amie. Je souhaite vivement que tu trouves le bonheur que tu mérites, Delly Curtie.

Après un regard et un hochement de tête adressé à Arumn et Josi, il se dirigea vers la porte. Delly jeta elle aussi un regard appuyé à Arumn, son père de substitution, qui comprit et acquiesça. Elle rattrapa Wulfgar avant qu'il atteigne la sortie.

— Laisse-moi venir avec toi, lui dit-elle, les yeux brillants d'espoir – ce que très peu de personnes avaient vu chez la jeune femme depuis très, très longtemps.

— Je ne suis pas venu te sauver, répondit Wulfgar, perplexe.

— Me sauver ? répéta Delly, étonnée. Je n'ai pas besoin que tu me sauves, merci, mais c'est toi qui as besoin d'aide pour la petite, je le vois bien. Je sais m'y prendre avec les gamins – j'ai passé toute ma jeunesse à élever mes frères et sœurs – et j'en ai plus qu'assez de ma vie ici.

— J'ignore où me mènera ma route.

— Suffisamment loin des ennuis, j'imagine, puisque tu es responsable du bébé.

— Eauprofonde, peut-être.

— J'ai toujours rêvé de connaître cette ville ! s'enthousiasma Delly, dont le sourire s'élargissait à chaque mot, tant il semblait évident que Wulfgar prenait peu à peu son offre au sérieux.

Il adressa un regard interrogateur à Arumn, qui hocha encore la tête. Bien que s'étant déjà quelque peu éloigné, le barbare vit que l'aubergiste était au bord des larmes.

Il confia l'enfant à Delly et lui demanda de l'attendre, puis il se rapprocha d'Arum et Josi.

— Je ne lui ferai plus jamais le moindre mal, promit-il au tavernier.

— Si ça se produit, je te retrouve et je te tue ! gronda Josi.

Arumn et Wulfgar se tournèrent tous deux vers lui, le premier n'y croyant guère et le second faisant de son mieux pour conserver son sérieux.

— Je n'en doute pas, Josi Petitemares, répondit Wulfgar sans aucune trace de sarcasme. Ta colère est une chose que je redoute réellement.

Quand il se fut remis de sa surprise, Josi gonfla orgueilleusement son petit torse, tandis que Wulfgar et Arumn échangeaient un regard.

— Tu ne bois plus ? demanda Arumn.

L'ancien videur secoua la tête.

— J'avais besoin de l'alcool pour me cacher, mais j'ai compris qu'agir ainsi me faisait plus mal encore que ce qui me hantait, répondit-il avec franchise.

— Et si tu ne veux plus de la gamine ?

— Je ne suis pas venu chercher Delly Curtie. Seulement m'excuser. Je ne pensais pas qu'elle me pardonnerait à ce point, mais j'en suis ravi. Nous trouverons notre chemin et je la

protégerai de mon mieux, de moi-même par-dessus tout.

— Tâche de ne pas l'oublier. J'espère te revoir un jour ici.

Wulfgar serra la main d'Arumn et tapota l'épaule de Josi, puis il rejoignit Delly, qu'il prit par le bras et mena hors du *Coutelas*. Ainsi laissèrent-ils derrière eux une part non négligeable de leurs vies.

* * *

Le seigneur Féringal et Méralda se promenaient dans le jardin, main dans la main, profitant des senteurs et de la beauté du printemps. Le stratagème de Wulfgar avait fonctionné. Féringal et l'ensemble des habitants du fief tenaient de nouveau Méralda pour la victime, ce qui l'avait libérée des reproches et son mari du ridicule.

Bien que sincèrement affligée par la perte de son enfant, elle se remettait peu à peu de cette souffrance, tout comme son mariage semblait repartir sur de bons rails. Elle ne cessait de se répéter que son bébé était entre les mains d'un homme bon et fort, un bien meilleur père que l'aurait jamais été Jaka. Elle pleurait souvent en songeant à sa fille perdue et ressassait alors systématiquement cette litanie, sans oublier de se rappeler que sa vie, au vu de ses erreurs et de son rang de naissance, dépassait de très loin ses espoirs les plus fous. Sa mère et son père étaient en bonne santé, Tori venait chaque jour lui rendre visite, bondissant joyeusement parmi les fleurs et causant davantage de soucis à Priscilla que Méralda l'avait jamais fait.

Le couple appréciait ainsi pleinement la splendeur de cette saison, la nouvelle châtelaine se faisant peu à peu à sa nouvelle vie. Soudain, Féringal claqua des doigts et s'écarta. Méralda le regarda, surprise.

— J'ai oublié quelque chose, dit-il.

Il lui fit signe de patienter et courut au château, manquant de peu au passage de renverser Priscilla, qui sortait à ce moment par la porte du jardin.

Bien entendu, cette dernière n'avait pas cru un mot de la fable de Wulfgar. Elle jeta un regard noir à Méralda, qui se contenta de se retourner et de s'approcher du mur pour

contempler les vagues.

— Vous guettez l'arrivée de votre prochain amant ? marmonna Priscilla en la rejoignant.

Elle lançait fréquemment ce genre de piques à l'intention de sa belle-sœur, qui les laissait passer sans s'en préoccuper. Sauf cette fois ; Méralda se tourna vers Priscilla, les mains sur les hanches.

— Jamais de votre misérable existence vous n'avez éprouvé la moindre émotion, Priscilla Auck, dit-elle. C'est pour cette raison que vous êtes si amère. Ne me jugez pas.

La sœur du seigneur ouvrit grand les yeux et se mit à trembler, peu habituée à entendre quelqu'un lui adresser la parole de façon si effrontée.

— Vous me demandez de…

— Je ne vous demande rien, je vous l'ordonne, l'interrompit Méralda sur un ton cassant.

Priscilla se raidit et, le visage déformé, elle gifla Méralda – qui sentit durement passer cette claque – laquelle lui rendit la politesse avec davantage de violence.

— Ne me jugez pas ou je dis tout au sujet de vos mesquineries à votre frère, menaça Méralda, si calme et calculatrice que ses mots suffirent à faire rougir Priscilla. Vous vous doutez bien qu'il m'écoutera. N'avez-vous jamais songé à ce à quoi pourrait ressembler votre vie au village, parmi les paysans ?

Au moment où elle achevait sa phrase, son mari fit sa réapparition dans le jardin, un immense bouquet de fleurs dans les mains, des fleurs destinées à sa chère Méralda. Priscilla se tourna vers son frère si servile, puis elle poussa un cri de rage et rentra en courant au château.

Féringal la regarda partir, surpris, cependant il se souciait ces derniers jours si peu de ce que sa sœur pensait ou ressentait qu'il ne prit même pas la peine de demander une explication à Méralda.

La jeune femme accompagna également cette maudite Priscilla du regard, avec un sourire qui correspondait à une joie plus intense que celle provoquée par la touchante attention de son mari. Bien plus intense.

* * *

Après avoir fait ses adieux à Wulfgar et Delly, Morik entreprit de se rétablir dans les rues de Luskan. Il s'installa dans une chambre d'une auberge de la rue Demi-Lune, où il ne devait passer que peu de temps, tant il se mit à travailler dur à l'extérieur, à révéler sa véritable identité à ceux qui devaient la connaître et à établir la réputation d'un homme nouveau, Burglar Brandebourg, pour ceux qui devaient tout ignorer de son passé.

Au bout d'une semaine, nombreux étaient déjà ceux qui, dans les rues, s'inclinaient avec respect sur son passage. Au bout d'un mois, il ne redoutait plus le moindre châtiment de la part des autorités. Il était de retour chez lui et tout redeviendrait bientôt comme avant l'arrivée de Wulfgar à Luskan.

Un soir, ces pensées en tête, alors qu'il sortait de sa chambre, il se retrouva non pas dans le couloir de l'auberge mais subitement en train de glisser dans un tunnel vertigineux, jusqu'à déboucher dans une pièce cristalline dont les parois circulaires lui donnaient l'apparence d'un étage d'une tour.

Hébété, Morik eut le réflexe de porter la main à sa dague, puis il se retint quand il aperçut les silhouettes à la peau noire, comprenant qu'il était plus sage de ne pas résister aux elfes noirs.

— Tu sais qui je suis, Morik, dit Kimmuriel Oblodra en s'approchant de lui.

Le voleur avait en effet reconnu en ce drow le messager venu le trouver un an auparavant lui demander de surveiller Wulfgar.

— Et voici mon ami Rai-guy, ajouta poliment l'elfe noir, désignant un de ses semblables, présent dans la pièce et arborant une sinistre expression. Ne t'avions-nous pas demandé de surveiller le dénommé Wulfgar ? (Morik se mit à bégayer, ne sachant quoi répondre.) Ne nous as-tu pas trahis ?

— Mais… c'était il y a un an, se défendit le voleur. Je n'ai pas reçu d'ordres depuis.

— Pourtant, tu te caches sous une fausse identité car tu sais que tu as commis un crime contre nous.

— Les crimes dont je suis accusé sont tout autres, balbutia Morik, qui croyait sentir les murs se refermer sur lui. Je cherche à échapper aux autorités de Luskan, pas à vous.

— Tu les fuis ? intervint l'autre drow. Je peux t'aider !

Il s'approcha de Morik et leva les mains. De ses doigts jaillirent des flammes, qui brûlèrent le visage du voleur et embrasèrent ses cheveux. Le malheureux poussa un hurlement et s'effondra à terre, se donnant des claques afin d'étouffer le feu qui lui rongeait la peau.

— Tu n'es plus le même, désormais, lui fit remarquer Kimmuriel, ce qui fit grassement rire les deux elfes noirs.

Ils traînèrent leur prisonnier dans un escalier qui les conduisit dans une autre pièce, où un drow, le crâne rasé et un chapeau violet orné d'une immense plume en main, était confortablement installé dans un fauteuil.

— Toutes mes excuses, Morik, dit-il. Mes lieutenants sont assez joueurs.

— J'ai suivi Wulfgar pendant des mois ! se justifia Morik, visiblement au bord de la crise de nerfs. Les circonstances nous ont séparés et il a été contraint de quitter Luskan. Je peux le retrouver, si vous voulez…

— Inutile, l'interrompit le drow assis, une main levée afin de calmer le voleur prêt à se vendre. Je suis Jarlaxle, de Menzoberranzan, et je te pardonne tout.

Morik se passa la main sur ce qui lui restait de cheveux, comme pour souligner qu'il aurait apprécié que Jarlaxle se montre si bienveillant quelques instants plus tôt.

— J'avais prévu de faire de Wulfgar mon partenaire commercial principal à Luskan, mon représentant dans cette cité, expliqua le chef mercenaire. Maintenant qu'il est parti, je te demande d'assumer ce rôle.

Morik cligna des yeux et son cœur s'arrêta de battre.

— Nous te rendrons riche et puissant comme tu ne l'as jamais espéré, poursuivit Jarlaxle, que Morik était tout disposé à croire. Tu n'auras plus à te cacher des autorités. À vrai dire, de nombreux éminents personnages t'inviteront quotidiennement chez eux car ils chercheront par tous les moyens à conserver de bonnes relations avec toi. Si tu souhaites en… éliminer certains,

cela aussi pourra facilement s'arranger. (Morik se pourlécha ses lèvres brûlées.)

» Morik le Rogue est-il intéressé par cette proposition ?

Le voleur rendit au centuple son regard rusé au mercenaire.

— Mais attention, poursuivit ce dernier en se penchant en avant, ses yeux noirs étincelant. Si tu me trahis, mon ami Raiguy se fera un plaisir de modifier de nouveau ton apparence.

— Et plus d'une fois, ajouta le magicien en riant.

— Je hais les magiciens, marmonna Morik.

* * *

Wulfgar et Delly contemplaient Eauprofonde, la cité des Splendeurs, la ville la plus extraordinaire et la plus puissante de la côte des Épées, lieu de rêves immenses et de pouvoirs qui l'étaient plus encore.

— Où penses-tu que nous allons nous installer ? demanda la jeune femme, heureuse, qui berçait doucement le bébé.

Wulfgar secoua la tête.

— J'ai de la monnaie mais je ne sais pas combien de temps nous resterons à Eauprofonde, dit-il.

— Tu n'envisages pas que nous fassions notre vie ici ?

Le barbare, qui n'y avait à vrai dire pas vraiment songé, haussa les épaules. Il était venu à Eauprofonde avec une autre idée en tête ; il espérait y trouver le capitaine Deudermont et l'*Esprit follet de la mer* à quai, ou à défaut les voir arriver sans tarder, comme cela se produisait fréquemment.

— As-tu déjà navigué en pleine mer ? demanda-t-il avec un grand sourire à Delly, désormais sa meilleure amie et sa compagne.

L'heure était venue de récupérer *Crocs de l'égide*.

Fin du tome 12